This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

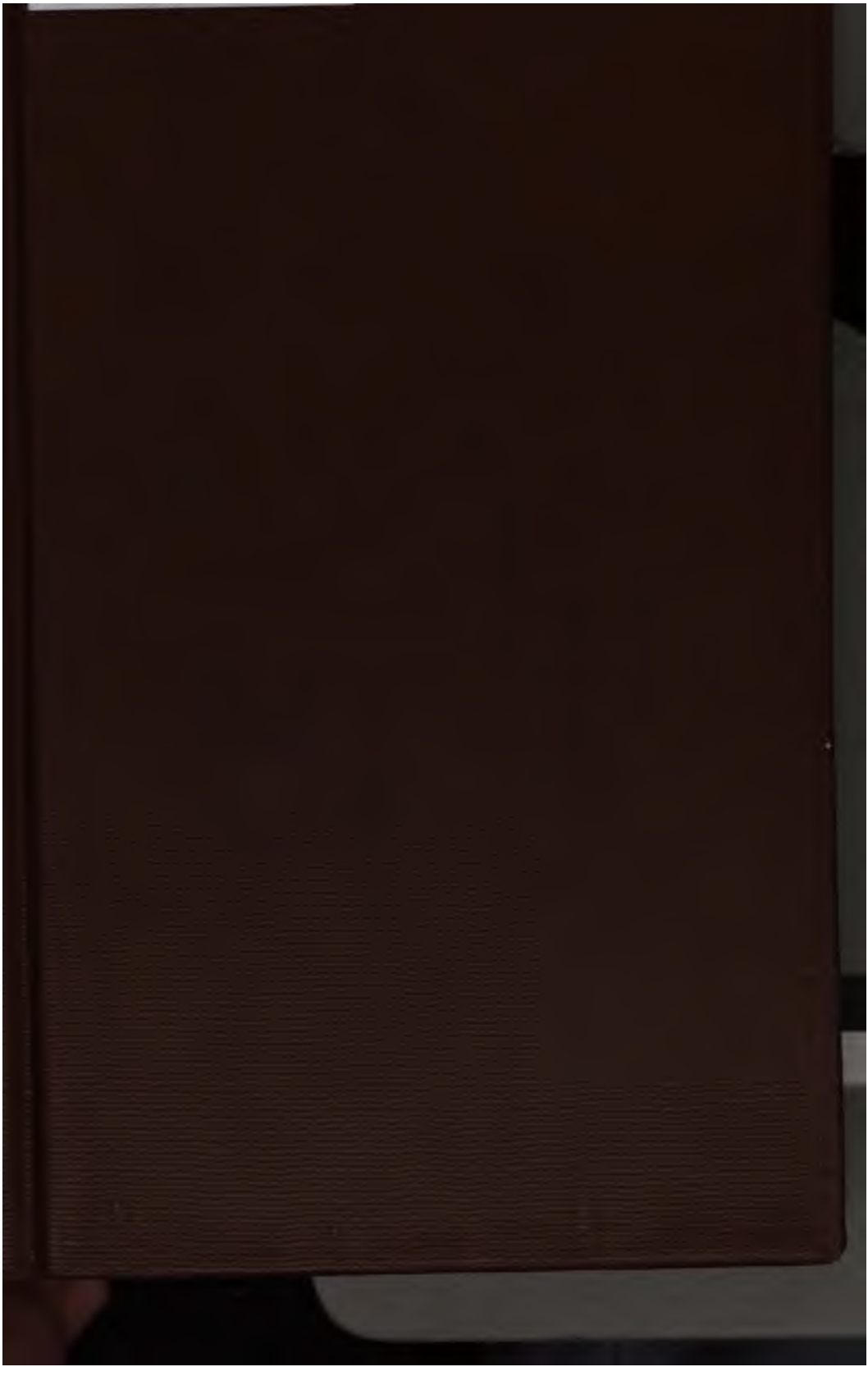
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



ΕΙΣ ΦΑΟΣ
George Bancroft

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE CONDILLAC.

TOME XI.

A PARIS,

Chez { GRATIOT, cul-de-sac Pecquay rue des Blancs-Manteaux.
HOUEL, rue du Bacq, N°. 940.
GUILLAUME, rue de l'Éperon N°. 12.
POUGIN, rue des Pères, N°. 61.
GIDE, place St.-Sulpice.

Et A STRASBOURG,

Chez LEVRAULT, libraire.

ŒUVRES

DE CONDILLAC,

Revues, corrigées par l'Auteur, imprimées sur ses manuscrits autographes, et augmentées de LA LANGUE DES CALCULS, ouvrage posthume.

COURS D'ÉTUDES

POUR L'INSTRUCTION

DU PRINCE DE PARME.

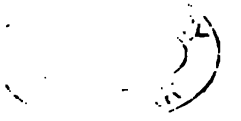
HISTOIRE ANCIENNE.

TOME III.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CH. HOUEL.

AN VI. — 1798. (E. vulg.)



HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De la première guerre punique.

Les conquêtes que Rome a faites, l'invitent à de nouvelles conquêtes.

LES républiques de la Grèce, foibles lors même qu'elle paroissoient plus redoutables, étoient, par leur constitution, dans l'impuissance de s'accroître. Rome, au contraire, acquiert continuellement de nouvelles forces. Elle sent qu'elle peut plus qu'elle n'a fait encore. Ce sentiment, qui lui promet de nouveaux succès, lui fait prendre un nouvel essor. Elle porte déjà la vue au-delà des mers; et la victoire, qui marche devant elle, semble lui offrir sur les peuples à vaincre, les droits qu'elle s'est faits sur les peuples vaincus. Elle a triomphé de Pyrrhus, le plus grand général de son siècle; et, ce qui pouvoit beaucoup sur l'imagination des Romains, Pyrrhus

étoit un descendant d'Achille. Ce ne sont pas des Volsques, des Sabins, des Étrusques, des Gaulois et des Samnites, qui ornent le triomphe de Curius Dentatus, vainqueur de ce héros : ce ne sont pas des gerbes, des troupeaux, des armes et des dépouilles, qu'on a déjà vus tant de fois : ce sont des Épirotes, des Molosses, des Thessaliens, des Macédoniens : c'est l'or, la pourpre et toutes les richesses, que les Grecs étaloient jusques dans leurs camps : enfin ce sont ces éléphans, qui avoient d'abord répandu l'épouvante, et qui maintenant, chargés de leurs tours, ne paroissent que pour donner un spectacle au peuple. Vous imaginez l'impression que ce triomphe fit sur les Romains, et vous jugez qu'il ne leur faut plus qu'un prétexte pour franchir les mers.

Rome punit la perfidie d'une de ses legions qui s'étoit emparée de Rhège.

Une légion romaine, en garnison à Rhège, s'étoit emparée de cette ville par le massacre des principaux habitans, et s'étoit alliée des Mamertins. Rome, alors en guerre avec Pyrrhus, avoit laissé jouir ces scélérats du fruit de leur trahison. Si cependant elle ne vouloit pas paroître

leur complice, il lui importoit d'en faire un exemple. C'est pourquoi le consul Génucius eut ordre de faire le siège de Rhège. Les traîtres se défendirent en désespérés. La résistance fut plus longue qu'on ne l'avoit prévu ; et l'armée romaine, qui souffroit de la disette, eût été forcée à se retirer, si Hiéron n'y eût envoyé des vivres. Enfin, la ville ayant été prise, et rendue à ses premiers habitans, trois *cents* légionaires, faits prisonniers, furent conduits à Rome, où ils périrent sous la hache, après avoir été battus de verges.

Ce jugement équitable et politique étoit encore tout récent, lorsque les députés des Mamertins arrivèrent à Rome. Secourir ces brigands, c'étoit approuver à Messine, ce qu'on venoit de punir à Rhège : se refuser à leur demande, c'étoit laisser échapper une occasion de porter la guerre en Sicile. Le sénat renvoya la chose au peuple, se croyant à l'abri de tout reproche, si les secours étoient ordonnés par un plébiscite plutôt que par un sénatus-consulte. Cependant elle prend la défense des Mamertins.

Le peuple, à qui une nouvelle guerre

paroissoit toujours une ressource, ordonna d'armer pour les Mamertins. Le sénat l'avoit prévu, sans doute. Mais pouvoit-il se croire bien justifié ? Quelle raison d'ailleurs avoit-il de porter déjà ses vues sur la Sicile? Craignoit-il que les Carthaginois n'en fissent la conquête ? N'auroit-il pas été toujours à temps d'aller au secours d'Hiéron ? Le motif de la guerre alors eût été honnête. Comment excuser le sénat? Le roi de Syracuse a secouru les Romains contre les brigands de Rhège ; et c'est contre lui qu'ils prennent les armes, pour secourir les brigands de Messine.

Ap. Claudius passe en Sicile.

Réunis pour chasser de Sicile les Mamertins, Hiéron et les Carthaginois assiégeoient Messine, et leur flotte paroissoit fermer le détroit aux Romains. Mais ils le gardèrent avec trop de négligence, et le consul Appius Claudius passa avec toutes ses troupes.

Av. J. C. 264, de Rome 490.

Il paroît qu'on a voulu répandre du merveilleux dans cette entreprise. On diroit que les Romains n'ayant pas même des vaisseaux de transport, Appius ait imaginé de construire des espèces de ra-

deaux; ce qui lui fit donner le surnom de *caudex*.

Par le premier traité que les Romains ont fait avec les Carthaginois, on voit que dès le temps des rois, ils navigeoient sur mer. Ils faisoient peu de commerce, cependant ils ne pouvoient pas le négliger tout-à-fait. On ne peut pas même douter qu'ils n'aient eu de bonne heure des vaisseaux de guerre, quoiqu'avant l'an de Rome 443, il n'en soit pas fait mention dans les historiens. Leur marine, sans doute, étoit peu considérable : mais ils n'étoient pas ignorans, au point de regarder des radeaux comme une invention nouvelle. D'ailleurs, peut-on supposer, qu'ayant formé le projet de passer en Sicile, ils n'aient pas fait venir des vaisseaux des villes grecques d'Italie ?

Il remporte deux victoires et délivre Messine.

Les Syracusains et les Carthaginois, campés séparément, pressoient Messine de tous côtés, et Ap. Claudius paroissoit n'y être arrivé que pour être assiégé lui-même. Il fit des propositions qu'on n'écouta pas. Alors se voyant dans une situation qui demandoit de la hardiesse et de la

promptitude, il offrit la bataille aux Syracusains.

Si Hiéron eût refusé le combat, il est vraisemblable que les Romains n'auroient pas pu le forcer dans ses lignes; et, par conséquent, il les auroit mis dans la nécessité d'abandonner les Mamertins. Mais il jugea qu'une action termineroit plus promptement la guerre, persuadé, que les Carthaginois n'en seroient pas simples spectateurs, et que les ennemis succomberoient sous le poids de deux armées, qui les attaqueroient en même temps. Il se trompa; ses alliés virent sa défaite, sans sortir de leur camp. Peut-être imaginèrent-ils qu'il seroit toujours en leur pouvoir de chasser les Romains, et que la victoire, qu'ils leur laissoient remporter, ne faisoit qu'affoiblir la seule puissance alors redoutable pour eux. La conduite d'Hiéron paroît le prouver. Si, après la bataille, il se fût renfermé dans son camp, Appius n'eût tiré aucun fruit de sa victoire. Mais, indigné de la perfidie des Carthaginois, il retourna à Syracuse, ne songeant plus qu'aux moyens d'établir la paix dans ses états, et d'as-

surer le bonheur de son peuple. Appius ayant appris sa retraite, marcha contre les Carthaginois. Il les vainquit, et Messine fut délivrée. Ce général a eu la gloire de triompher le premier des peuples au-delà des mers.

Premiers combats des gladiateurs.

Cette même année est remarquable par les jeux funèbres, avec lesquels M. et D. Junius Brutus crurent honorer leur père. On vit pour la première fois des combats de gladiateurs: spectacle barbare qui plut au peuple, et qui sera toujours plus agréable à ses yeux.

Av. J. C. 264, de Rome 490.

Les consuls enlèvent plusieurs places aux Carthaginois.

Le sénat, qui se proposoit d'abord de donner quatre légions aux nouveaux consuls qui passèrent en Sicile, ne leur en donna que deux, parce qu'Hiéron se hâta de faire sa paix avec les Romains. On ajouta seulement à ces légions quelques troupes des alliés. Les consuls enlevèrent rapidement plusieurs places aux Carthaginois.

Av. J. C. 263, de Rome 490.

Motifs qui déterminent Hiéron à la paix.

Le roi de Syracuse prit le seul parti qui pouvoit écarter la guerre de ses états. Si les Romains n'étoient pas plus justes que les Carthaginois, ils sentoient mieux combien il leur importoit de le paroître,

et ils étoient dans l'usage de ménager leurs alliés. Assuré d'en être respecté par les avantages qu'ils pouvoient retirer de son alliance, Hiéron, d'ailleurs, n'avoit rien à craindre des Carthaginois qui seroient assez occupés à la défense de leurs places.

La peste qui survint à Rome, troubla la joie que donnoient les succès de la guerre. On y apporta le remède ordinaire; un dictateur et un clou.

Blocus et prise d'Agrigente.

[Av. J.C. 262, de Rome 492.

L'année suivante, les consuls L. Posthumius Mégellus et Q. Mamilius Vitulus ouvrirent la compagne par le blocus d'Agrigente, place d'armes des Carthaginois, bien fortifiée, et défendue par une garnison de cinquante mille hommes, que commandoit Annibal. Ce général voyant que les assiégeans alloient au fourrage avec beaucoup de désordre, fit une sortie dans laquelle il se seroit rendu maître de leur camp, s'il eût marché avec plus de troupes: ou plutôt si la discipline n'eût pas mis les Romains dans la nécessité de vaincre ou de périr. Il fut repoussé. Alors la plupart des peuples de Sicile se déclarè-

rent pour Rome contre Carthage; et quoique les consuls ne fussent arrivés qu'avec deux légions, ils eurent bientôt une armée de cent mille hommes.

L'abondance étoit dans le camp des Romains, Agrigente manquoit de vivres, et le siège duroit depuis cinq mois, lorsqu'Hannon vint au secours d'Annibal avec cinquante mille hommes de pied, six mille chevaux et soixante éléphans. Il s'empara d'Erbesse, et mit la disette dans le camp des ennemis. Quoique ce fût la seule place d'où les Romains tiroient des vivres, ils avoient eu l'imprudence de ne pas s'en assurer. Désolés par la famine et par les maladies qui en étoient la suite, ils auroient été contraints de lever le siège, si Hiéron n'eût pas trouvé le moyen de leur faire passer quelques convois. Cependant Hannon se flattoit de les réduire sans rien hasarder; mais ayant cédé aux instances d'Annibal, qui le pressoit d'engager une action, il fut entièrement défait, et Annibal lui même n'eut plus d'autre ressource que de se sauver avec sa garnison. Av. J. C. 261, de Rome 492.

Les Agrigentins égorgerent les Cartha-

ginois qui étoient restés. Ils n'en furent pas traités avec plus d'indulgence : on en vendit vingt-cinq mille. On ne dit pas le nombre de ceux qui périrent, lorsque leur ville fut livrée aux soldats. Les Romains ou leurs alliés perdirent à ce siège plus de trente mille hommes, et la perte des Carthaginois fut beaucoup plus grande. Les conquêtes, funestes aux vaincus, coûtent cher aux vainqueurs. Voilà comment se forment les empires.

Les places intérieures de la Sicile se soumettent aux Romains.

La prise d'Agrigente ouvrit aux Romains toutes les villes de la Sicile. Les places maritimes restèrent sous la domination des Carthaginois. Ils révoquèrent Hannon. Amilcar, qui lui succéda dans le commandement, ravagea les côtes d'Italie : mais il n'osa rien tenter sur terre, et l'année se passa sans combat.

Av. J. C. 261, de Rome 493.

Rome équipe une flotte.

Autant les légions étoient redoutables aux Carthaginois, autant les flottes l'étoient aux Romains ; et ces deux puissances se faisoient une guerre qui devenoit funeste à l'une et à l'autre, sans être avantageuse à aucune des deux. Rome se proposa d'enlever à Carthage l'empire de la mer.

Ce projet étoit hardi sans doute : mais on s'est plu à le faire paroître plus hardi encore. Rome, dit-on, n'avoit pas un seul petit bâtiment armé en guerre. Elle manquoit d'ouvriers pour la construction des vaisseaux. Elle ne connoissoit pas les galères à cinq rangs de rames, qui faisoient la principale force des armées navales; et elle n'auroit pas pu en construire, si une galère carthaginoise, qui échoua sur la côte, *ne lui* eût servi de modèle. Tout cela est exagéré. Avant la guerre punique, les Romains avoient une flotte, que commandoit le duumvir Valérius, et qui fut insultée par les Tarentins. S'ils manquoient d'ouvriers pour la construction des vaisseaux, ils en pouvoient trouver sous les villes grecques, qui étoient sous leur puissance, et il est vraisemblable qu'ils y auroient encore trouvé des modèles de galères à cinq rangs de rames. Enfin Hiéron, alors leur allié, auroit pu suppléer à tout ce qui leur manquoit. Quoi qu'il en soit, en deux mois ils équipèrent cent galères à cinq rangs de rames, vingt à trois rangs, et ils formèrent des matelots.

Le consul Cornélius est enlevé avec son escadre.

C. Duillius Népos eut le commandement des légions qui passèrent en Sicile, et son collègue Cn. Cornélius Scipio commanda la flotte. Celui-ci, ayant mis à la voile avec dix-sept vaisseaux, s'approcha de l'île de Lipari qu'il se flattoit de surprendre, fut surpris lui-même, et enlevé avec toute son escadre. Peu de jours après, Annibal, le même qui avoit fui d'Agrigente, fut sur le point d'essuyer le même sort. Comme il tournoit un promontoire, la flotte des Romains se présenta tout-à-coup en ordre de bataille : il perdit plusieurs bâtimens, et il eut bien de la peine à se sauver.

Av. J. C. 260 de Rome 494.

Première victoire que les Romains remportent sur mer.

Duillius, instruit du malheur de son collègue, laissa l'armée de terre sous les ordres des tribuns de légions, et prit le commandement de la flotte. Considérant qu'il n'avoit que des vaisseaux grossièrement construits, et des matelots peu exercés, il se proposa d'aller promptement à l'abordage, et de décider le sort du combat par la valeur de ses troupes. A cet effet, il éleva sur les proues de ses bâtimens une machine propre, tout-à-la-fois, à accrocher les vaisseaux ennemis et à servir

de pont pour y passer. C'est ce qu'on a nommé *corbeau*.

Il rencontra près des îles de Lipari, Annibal qui commandoit la flotte carthaginoise, et qui vint au-devant de lui avec confiance. Les corbeaux firent leur effet, et l'action ressembla trop à un combat de terre, pour que la victoire pût balancer. Les Romains prirent trente deux galères, en coulèrent à fond quatorze, firent sept *mille* prisonniers, tuèrent trois mille hommes, et Annibal, dont le vaisseau fut pris, se sauva dans une chaloupe.

Rome qui, pour son coup d'essai, paroissoit disputer à Carthage l'empire de la mer, mit cette victoire au-dessus de toutes celles qu'elle avoit remportées jusqu'alors. Ce ne fut pas assez d'accorder les honneurs du triomphe à Duillius, on lui éleva une colonne rostrale, c'est-à-dire, ornée de proues de vaisseaux; et on arrêta par un décret que, toutes les fois qu'il souperoit en ville, il seroit reconduit chez lui aux flambeaux et au son des flûtes. L'année suivante le consul L. Cornélius Scipio fit une expédition en Sardaigne et en Corse. Av. J. C. 259, de Rome 495.

Expédition des Romains en Sardaigne et en Corse.

La Sardaigne est, après la Sicile, une des plus grandes îles de la Méditerranée. Elle est fertile et riche en troupeaux. Cependant elle n'a jamais été fort peuplée, parce que l'air en est mal sain. La Corse beaucoup moins grande, n'a pas la même fertilité. C'est un pays hérissé de montagnes, peu cultivé de tout temps, et dont le mauvais air nuit encore à la population.

Comme les nations ne se policent qu'autant qu'elles commercent les unes avec les autres, les habitans de ces îles, privés de toute communication avec l'étranger, avoient des mœurs féroces, que les Carthaginois, tyrans avides et cruels, n'adoucissoient pas. Maîtres par les armes de tout le pays qui s'ouvroit à eux, ils avoient chassé, dans les lieux inaccessibles, les anciens habitans, et pour les tenir dans une entière dépendance, ils les avoient mis dans la nécessité de faire venir d'Afrique jusqu'aux denrées les plus nécessaires ; défendant sous peine de mort d'ensemencer les terres, arrachant les blés, et coupant tous les arbres qui portoient des fruits. Une pareille tyrannie ne pouvoit que les rendre

odieux. Cornélius leur enleva la Corse, et se rendit maître d'Olbia en Sardaigne, où le consul qui lui succéda, continua la guerre avec succès. En Sicile, les Romains prirent Mitistrate. Les habitans la livrèrent eux-mêmes. Cependant ils furent égorgés sans distinction d'âge ni de sexe, et on vendit tous ceux qui avoient échappé au carnage. Dans les campagnes suivantes, on fit de plus grandes entreprises.

Nouvelle victoire des Romains dans un combat naval.

C. Attilius Régulus, voyant du port de Tindaris (1) la flotte ennemie qui passoit en désordre, part avec dix vaisseaux, sans attendre les autres auxquels il ordonne de le suivre, et tombe dans une ligne toute formée, qui l'enveloppe, et lui enlève neuf bâtimens. Il ne sauve que celui qu'il monte. Av. J. C. 257 de Rome 497.

Au désespoir, il songe à réparer son imprudence, et Amilcar, qui commande les Carthaginois, lui en donne les moyens par les fautes qu'il fait lui-même. Il pouvoit bloquer le port, et y tenir les Romains enfermés,

(1) Cette ville étoit sur la côte septentrionale de la Sicile. Elle ne subsiste plus.

jusqu'à ce qu'il eût été joint par le reste de sa flotte. Il pouvoit encore se retirer, pour se rapprocher des vaisseaux qu'il avoit laissés derrière lui, et revenir ensuite en bon ordre et avec toutes ses forces. Il ne fit ni l'un ni l'autre, et il fut défait par Attilius qui se hâta de lui livrer un second combat. Il perdit dix-huit vaisseaux.

Autre victoire après laquelle ils passent en Afrique.

Encouragés par ce dernier succès, les Romains formèrent de plus grands projets pour l'année suivante. L'Afrique étoit ouverte, aucune place ne couvroit Carthage. Agathocle avoit fait trembler cette république; on crut pouvoir, comme lui, tenter une descente en Afrique. L'armée navale commandée par les consuls L. Manlius Vulso et M. Attilius Régulus, fut composée de trois cent trente vaisseaux et de cent quarante mille hommes. On ne conçoit pas comment Rome, encore pauvre, faisoit de pareils armemens. Polybe en est étonné. Il remarque même qu'elle n'auroit pas pu équiper de pareilles flottes dans des temps postérieurs, où elle paroissoit plus puissante. Nous avons malheureusement

Av. J. C. 256, de Rome 498.

perdu la partie de son ouvrage, dans laquelle il rendoit compte des ressources de cette république, sous différentes époques.

Les Carthaginois, voyant le danger qui les menaçoit, et songeant à éloigner l'ennemi de leurs côtes, allèrent le combattre sur celles de Sicile, près d'Ecnome. Leur flotte, plus forte qne celle des Romains, étoit sous les ordres d'Annon et d'Amilcar, dont nous avons déjà vu les défaites. Le combat fut long : la fortune parut balancer : mais enfin les Romains remporterent la victoire. Ils prirent soixante-quatre vaisseaux, en coulèrent à fond une trentaine, descendirent en Afrique, assiégèrent Aspis, s'en rendirent maîtres, firent vingt mille prisonniers, et ne perdirent que vingt-quatre galères.

Les consuls étoient donc en Afrique avec cent trente mille hommes. L'armée carthaginoise, réfugiée pour la plus grande partie en Sicile, ne pouvoit, après sa défaite, venir que difficilement au secours de Carthage, et cette république paroissoit dans le plus grand danger. Mais Manlius fut rappelé, et Régulus, à qui on

Régulus y reste.

conserva le commandement, ne resta qu'avec quarante vaisseaux, quinze mille hommes de pied et cinq cents chevaux.

Il semble qu'après la retraite de Manlius, Carthage pouvoit rappeler les troupes qu'elle avoit en Sicile. Elle n'en fit pourtant venir que cinq mille hommes de pied, cinq cents chevaux, et Amilcar, à qui on donna pour collègues Bostar et Asdrubal, fils d'Hannon. Voilà des armées formidables, qui disparoissent bien subitement, et on a de la peine à comprendre ce que Rome et Carthage en ont fait.

Il force les Carthaginois à demander la paix.

Déjà maître de plusieurs villes, Régulus dans le dessein d'assiéger Carthage, se proposoit de ne laisser derrière lui aucune place fortifiée qui pût l'inquiéter; et il avoit mis le siège devant Adis, lorsque les Carthaginois vinrent camper sur une colline, d'où ils dominoient. Dans ce poste, ils ne pouvoient faire aucun usage de leur cavalerie ni de leurs éléphans, et c'étoit, pourtant, ce qui les rendoit supérieurs en forces. Régulus, qui remarqua cette faute, se hâta de les attaquer et les défit. Plusieurs peuples s'étant alors déclarés pour lui,

il établit son camp à Tunis, c'est-à-dire, à cinq ou six lieues de Carthage. Dans le même temps, les Numides, qui se répandoient sur les terres des Carthaginois, y causoient de plus grands ravages que les Romains mêmes; et les habitans de la campagne qui se réfugioient de toutes parts à Carthage, portoient dans cette ville la famine et la consternation. Elle demanda la paix.

Propositions dures qu'il leur fait.

Avec quinze mille hommes, Régulus ne pouvoit pas faire le siège de Carthage, et il devoit peu compter sur les peuples d'Afrique, qui l'abandonneroient au premier revers. Il semble donc qu'il auroit dû consentir à la paix et qu'il étoit assez glorieux pour lui de terminer la guerre, avec les avantages qu'il pouvoit raisonnablement se promettre. Il ne refusa pas d'entrer en négociation : mais, aveuglé par ses succès, il fit des propositions peu raisonnables. Elles portoient que les Carthaginois remettroient aux Romains toutes les places qui leur restoient, soit en Sicile, soit en Sardaigne; qu'ils rendroient sans rançon tous les prisonniers faits sur la république;

qu'ils racheteroient les leurs au prix dont on conviendroit; qu'ils payeroient les frais de la guerre et un tribut annuel; qu'ils ne pourroient mettre en mer qu'un seul vaisseau de guerre; qu'ils fourniroient à la république toutes les fois qu'elle l'exigeroit, cinquante galères équipées; et qu'ils ne feroient ni guerre ni alliance, qu'avec le consentement du sénat. Comme les députés de Carthage se recrioient sur la dureté de ces conditions, il répondit qu'il falloit savoir vaincre ou savoir se soumettre.

Les Carthaginois donnent le commandement de leurs troupes à Xantippe.

Les Carthaginois, voyant que la paix qu'on leur offroit étoit une vraie servitude, la rejetèrent avec indignation. Cependant, sans généraux et n'ayant que des soldats, s'ils pouvoient armer encore, ils désespéroient de vaincre. Telle est l'extrémité où ils étoient réduits, lorsque le hasard leur offrit un général dans un soldat lacédémonien, qui arriva avec d'autres mercenaires. Il se nommoit Xantippe. Ce Spartiate ayant appris les circonstances de la derniere bataille, connut facilement pourquoi elle avoit été perdue. La liberté avec laquelle il en parla, et qui, dans toute

autre conjoncture, auroit pu lui être funeste, attira l'attention du sénat, qui voulut l'entendre. Il répéta devant les sénateurs ce qu'il avoit déjà dit. Il fit voir que la république pouvoit vaincre, si elle savoit faire usage de ses forces En un mot, il parla en capitaine instruit, et on lui donna le commandement de l'armée. Sans doute, la nécessité étouffa tout sentiment de jalousie.

Xantippe défait Régulus.

L'armée des Carthaginois étoit de douze mille hommes de pied, de quatre mille chevaux et d'environ cent éléphans. On connut bientôt l'habileté du Lacédémonien, à la manière dont il en fit mouvoir les différentes parties, et les soldats, pleins de confiance, n'attendoient que le moment du combat.

Av. J. C. 255, de Rome 499.

Régulus fut d'abord surpris de voir les Carthaginois camper dans la plaine contre leur coutume. Il ne pouvoit les attaquer qu'avec désavantage. Cependant si, après avoir évité le combat, il y étoit forcé, lorsque ses troupes auroient été découragées, le désavantage auroit été encore plus grand. Il crut donc n'avoir pas à délibé-

rer, et il se flatta que tous les lieux devenoient égaux pour une armée victorieuse. Mais il fut entièrement défait. Cinq cents Romains, du nombre desquels il étoit, furent faits prisonniers : deux mille qui échappèrent, se retirèrent à Aspis : tout le reste périt.

Nous l'avons déjà remarqué plus d'une fois, il ne faut qu'un seul homme pour changer la face d'un état. J'ajouterai que cet homme ne manque presque jamais : ce sont ceux qui gouvernent qui ne savent pas le découvrir.

Si Xantippe étoit habile, il ne fut pas moins prudent. Il sentit que la jalousie suivroit de près ses succès : il n'eut rien de plus pressé que de s'éloigner d'un peuple qu'il venoit de sauver. Les Carthaginois lui firent de grands présens, et le renvoyèrent sur une galère richement ornée. On a dit que, honteux de devoir leur salut à un étranger, ils donnèrent des ordres pour le faire périr. Cette perfidie n'est ni prouvée, ni même vraisemblable.

Les consuls remportent deux victoires.

Alarmés par la défaite de Régulus, et craignant quelque entreprise de la part des

Carthaginois, les Romains se hâtèrent d'équiper une flotte, et les consuls la conduisirent en Afrique, afin d'occuper les ennemis dans leur propre pays. Ils remportèrent deux victoires, l'une sur mer, auprès du promontoire d'Hermée; l'autre sur terre, près de Clipéa, où ils avoient débarqué. Elles leur coûtèrent peu de monde: mais les Carthaginois y perdirent, sans compter les prisonniers, environ vingt-quatre mille hommes, et plus de cent galères. Comme tout le pays étoit dévasté, et qu'il auroit été difficile d'y subsister, les consuls se rembarquèrent avec les troupes qu'ils retirèrent d'Aspis.

Leur flotte est ruinée par la tempête.

Ils revinrent le long de la côte méridionale de la Sicile, quoique les pilotes leur représentassent les dangers de cette mer dans une saison orageuse. Ils se flattoient qu'à la vue de leur flotte toutes les villes se rendroient: mais ils furent assaillis par une tempête si terrible, que de trois cents vaisseaux, ils n'en sauvèrent que quatre-vingts. Hiéron donna toutes sortes de secours aux soldats et aux matelots qui échappèrent du naufrage.

Les Romains équipent une flotte, et prennent Palerme.

La perte que les consuls venoient de faire, ouvroit la Sicile aux Carthaginois; ils y passèrent, ils se rendirent maîtres d'Agrigente, et ils paroissoient devoir recouvrer toutes les places qu'ils avoient perdues. Rome fit un nouvel effort. En trois mois, elle équipa deux cent vingt galères; et les consuls ayant repris à Messine les restes du dernier naufrage, assiégèrent et prirent Palerme, la plus importante place que les Carthaginois eussent en Sicile. Tout ce qui ne périt pas par le fer, fut fait prisonnier; et ceux qui ne purent pas se racheter, furent vendus. Il semble que les peuples, que ces deux puissances se ravissoient tour-à-tour, ne dussent attendre de l'une ou de l'autre, que la mort ou l'esclavage.

Av. J. C. 254, de Rome 500.

Ils paroissent renoncer à l'empire de la mer.

L'année suivante, sans avoir remporté aucun avantage considérable, les Romains perdirent encore dans un naufrage, cent cinquante galères et un grand nombre de bâtimens de transport. Dégoûtés de former des entreprises sur mer, ils parurent alors vouloir se borner à la guerre de terre. Le sénat arrêta même qu'on n'entretien-

droit désormais qu'une flotte de soixante vaisseaux pour défendre les côtes de l'Italie, et pour transporter en Sicile des troupes et des vivres.

Il n'étoit pas raisonnable de prétendre faire sans marine la guerre à une puissance maritime. Si on ne le vit pas d'abord, on s'en apperçut après quelques campagnes. Les armées de la république ne pouvoient plus rien entreprendre, et cependant la guerre, qui tiroit en longueur, n'en devenoit que plus dispendieuse. Le sénat donna des ordres pour construire des vaisseaux.

Grande victoire des Romains.

On venoit d'équiper une flotte, lorsque L. Métellus, proconsul en Sicile, remporta une victoire qui coûta vingt mille hommes aux Carthaginois. Il leur tua vingt-six éléphans, et il leur en prit cent quatre, qui furent conduits à Rome, et qu'on promena dans toute l'Italie. Les Romains, qui, depuis le malheur de Régulus, s'effrayoient à la vue de ces animaux, commencèrent à ne les plus craindre.

Av. J. C. 250, de Rome 504.

Ils se refusent à la paix.

La perte de cette dernière bataille fit desirer la paix aux Carthaginois. Leur

commerce étoit interrompu, l'argent leur manquoit, et dans cette circonstance, ils voyoient les flottes des Romains menacer encore l'Afrique. Ne doutant point que Régulus, impatient de recouvrer sa liberté, ne contribuât au succès de la négociation, on dit qu'ils l'envoyèrent à Rome avec leurs ambassadeurs; que, contre leur espérance, ce généreux romain se dévouant pour sa patrie, persuada au sénat de se refuser à la paix; et qu'il revint à Carthage où il savoit les supplices qui lui étoient préparés. Le silence de Polybe qui ne parle plus de Régulus après la victoire de Xantippe, fait soupçonner les autres écrivains d'avoir ramassé des bruits répandus parmi le peuple, pour exagérer la cruauté des Carthaginois et la constance d'un citoyen romain.

Siège de Lilibée.

Av. J. C. 250, d. Rome 504.

Lilibée, située sur le promontoire du même nom, étoit la plus forte place des Carthaginois dans la Sicile. S'ils la perdoient, ce qui leur resteroit dans cette île, ne pouvoit manquer de leur échapper, et l'Afrique seroit plus exposée que jamais aux flottes ennemies. Les Romains en for-

mèrent le siège. Épuisés par une guerre qui duroit depuis quatorze ans, ils n'avoient équipé que deux cents vaisseaux. Ils ne pouvoient plus faire des armemens aussi considérables que les premières années; mais ils voyoient que leurs ennemis, aussi épuisés qu'eux, étoient, par la forme du gouvernement, plus dépourvus de ressources; et ils jugeoient, avec raison, qu'avec du courage et de la constance, *ils* termineroient la guerre à leur avantage.

Le siège de Lilibée dura dix ans. Les assiégeans et les assiégés y déployèrent toutes les ressources de l'art militaire. Imilcon, qui commandoit dans cette ville, paroît avoir été supérieur pour la défense des places. Les généraux romains, qui se succédèrent, ne montrèrent pas tous la même capacité, et plusieurs firent de grandes fautes.

La première année, sous les consuls L. Manlius Vulso et C. Attilius Régulus, l'attaque fut aussi vive que la défense fut vigoureuse; les assiégeans serrant tous les jours la place de plus près, et les assiégés

faisant des sorties continuelles pour ruiner leurs ouvrages. Il se livra des combats plus sanglans que des batailles rangées.

De dix mille hommes, qui composoient d'abord la garnison, Imilcon en avoit perdu un grand nombre, et le reste étoit fort fatigué. Carthage équipa cinquante vaisseaux, et en donna le commandement à Annibal. Ce général entra dans le port de Lilibée, en présence de la flotte ennemie, débarqua dix mille hommes, et se retira sans avoir pu être attaqué. Les vaisseaux des Carthaginois plus légers, et montés par des matelots plus habiles, avoient tout l'avantage dans ces sortes d'entreprises, lorsqu'on savoit profiter d'un vent favorable.

Imilcon, ayant reçu des troupes fraîches, fit de nouvelles sorties, mit le feu aux machines des assiégeans, et les consuma entièrement. Un vent très-violent qui poussoit les étincelles et la fumée dans les yeux des Romains, ne leur permit pas d'arrêter l'incendie. Désespérant d'emporter Lilibée de vive force, les consuls changèrent le siège en blocus. Ils avoient déjà

perdu plus de dix mille hommes, et les maladies seules leur enlevoient beaucoup de soldats. Rome fit passer en Sicile deux légions avec le nouveau consul P. Claudius Pulcher.

Imprudence du consul Claudius, qui est vaincu

Claudius, ignorant et présomptueux, blâma hautement la conduite de ses prédécesseurs qu'il accusoit de négligence, d'ignorance ou même de lâcheté, et il ne fit lui-même que des fautes. Après avoir vainement tenté de combler l'entrée du port, afin d'ôter toute espérance de secours aux assiégés, il forma le projet de surprendre la flotte d'Adherbal dans le port de Drépane.

Av. J. C. 249, de Rome 505.

Il part de nuit avec deux cents vaisseaux, sur lesquels il avoit mis l'élite de ses troupes, et à la pointe du jour, il arrive à la vue de l'ennemi, dont il étoit encore fort loin, et que par conséquent, il ne surprenoit plus. Il eût donc été prudent de se retirer, ou de prendre de nouvelles mesures. Mais Claudius suit son projet avec confiance.

Adherbal ne l'attendit pas dans le port, où n'ayant pas assez d'espace pour se

mouvoir, il n'auroit pu éviter l'abordage. Il se mit en mer, et conduisit sa flotte derrière des rochers, qui bordoient le côté opposé à celui par où le consul arrivoit. De là il observe les Romains ; et lorsqu'il voit que leur aîle droite s'est engagée dans le port, il gagne le large, tombe sur leur aîle gauche, et les surprend lui-même.

Claudius envoie ordre à son aîle droite de revirer de bord, pour revenir au gros de la flotte. Mais les vaisseaux qui veulent sortir du port, se heurtent contre ceux qui sont encore à l'entrée ; et plus ils font d'efforts les uns et les autres pour se dégager avec précipitation, plus ils s'embarrassent.

Les matelots et les soldats voyoient avec frayeur le danger où ils étoient, lorsqu'on vint dire à Claudius que les poulets sacrés ne mangeoient pas. *Qu'on les jette à la mer*, répondit le consul, *et qu'ils boivent puisqu'ils ne veulent pas manger.* Ce mépris de la religion acheva d'ôter à l'armée toute espérance de vaincre.

Les Romains furent forcés de se ranger le long de la côte, où ils ne pouvoient manœuvrer que difficilement. Les Carthaginois, au

contraire, avoient la pleine mer pour se mouvoir; et cette position étoit d'autant plus avantageuse pour eux, que leurs bâtimens étoit plus légers, et leurs rameurs plus expérimentés. Claudius ne sauva de toute sa flotte que trente vaisseaux; il perdit trente mille homme, dont huit mille furent tués ou noyés; le reste fut fait prisonnier.

Il fut rappelé. Son collègue L. Junius, qui prit le commandement, partit pour Syracuse, rendez-vous des secours qu'il devoit conduire à Lilibée. Il y rassembla cent vaisseaux de guerre et huit cents de charge. Il en donna à-peu-près la moitié aux Questeurs, qui prirent les devants; et il s'arrêta encore quelques jours, attendant les blés que les alliés avoient promis.

Sous Junius, son collègue, la flotte des Romains est abîmée.

Av. J. C. 249. de Rome 505.

Au peu de précaution qu'il prenoit, on eût dit que les Carthaginois n'avoient point de flotte. Cependant Carthalon, à qui Adherbal avoit donné une escadre de cent galères, venoit de brûler, de prendre ou de dissiper tous les vaisseaux que les Romains avoient à Lilibée; et alors il étoit

à la découverte des nouveaux secours, qui devoient leur arriver.

Il croisoit les mers aux environs d'Héraclée, lorsqu'il découvrit la flotte des Questeurs, qui, se jugeant trop foibles pour hasarder un combat, se retirèrent dans une espèce de rade, formée par des rochers auprès de Phintias, petite ville alliée des Romains. Il leur enleva quelques bâtimens de charge, et il se retira dans l'embouchure du fleuve Halicus, d'où il attendit quelle route ils prendroient.

Junius doubloit alors le Cap de Pachin et cingloit vers Lilibée. Carthalon, qui en fut averti, mit aussitôt à la voile, dans le dessin de le combattre avant qu'il eût pu se réunir aux Questeurs. Le consul, qui veut éviter le combat, cherche un asyle parmi des écueils, situés près de Caramine; et Carthalon jette l'ancre entre les deux flottes ennemies, et les observe.

Bientôt après, les pilotes Carthaginois voyant un orage qui se préparoit, en avertirent leur général qui se hâta de doubler le cap de Pachin, afin de mettre son escadre dans un abri sûr. Les

Romains n'ayant pas le même usage de la mer, n'eurent pas la même prévoyance ; de sorte que la tempête les ayant surpris au milieu des rochers, leurs flottes furent abymées. Ils ne sauvèrent que deux vaisseaux.

Le consul cependant joignit l'armée, et saisit une petite occasion de se signaler. Des intelligences qu'il se ménage dans Érix, lui livrèrent cette ville, qui étoit un poste avantageux pour les Romains. Située au nord de Drépane sur le penchant d'une montagne fort haute et fort escarpée, cette place étoit d'un abord difficile, et il y avoit au bas un bourg que Junius fortifia. Mais Carthalon, ayant fait une descente dans cet endroit, se rendit maître du bourg : on ne sait si dans cette occasion le consul fut tué, ou se tua lui-même. Il n'en est plus parlé.

Junius se rend maître de l'Érix.

Pendant que ces choses se passoient en Sicile, Claudius, à qui le sénat ordonna de nommer un dictateur, choisit dans la lie du peuple un nommé Glicias, comme s'il eût voulu par ce choix insulter la république, et avilir la première magistrature,

Claudius, après avoir abdiqué, est condamné à l'amende.

Forcé d'abdiquer le consulat, il fut cité devant le peuple, qui le condamna à l'amende, et on nomma dictateur Attilius Calatinus.

Les Romains sont sans flotte.

Ce dictateur ne fit rien, et ne put même rien faire parce qu'il n'avoit point de flotte. Épuisés par les dernières pertes, les Romains avoient renoncé pour la seconde fois à disputer aux Carthaginois l'empire de la mer. Il leur étoit néanmoins impossible de se rendre maîtres de Lilibée, tant que le port seroit ouvert aux ennemis.

Amilcar Barcas est commandé en Sicile.

Carthalon, qui ravageoit les côtes de l'Italie méditoit d'autres expéditions, lorsque ses troupes se souleverent. Capitaine habile, mais trop sévère, il ne savoit pas user de ces ménagemens, avec lesquels on attache les soldats sans rien relâcher de la discipline, et il fallut le révoquer. Heureusement pour Carthage, elle trouva dans Amilcar Barcas, un général supérieur à tous ceux qu'elle avoit employés jusqu'alors, et à tous ceux que Rome pouvoit opposer. C'est le père du fameux Annibal.

Barcas porta la désolation dans les terres des Locriens et des Brutiens. Il s'empara

d'Ercte, montagne située sur le bord de la mer, auprès de Panorme, aujourd'hui Palerme. Il s'y maintint pendant trois ans, livrant sans cesse des combats, se portant par-tout, prévoyant tout, et déconcertant toutes les mesures des consuls.

Il se rendit ensuite maître d'Érix, quoique les Romains fussent campés sur le sommet et au pied de la montagne. Là, tout-à-la-fois, assiégé et assiégeant, et ne recevant des convois que par un petit port, dont il étoit maître, il tint pendant deux ans les ennemis en échec, et ne laissa jamais prendre sur lui le moindre avantage.

Cinq années s'étoient écoulées, depuis que les Romains n'avoient point de flotte, et le siège de Lilibée n'avançoit pas. Il falloit donc ou renoncer au dessein de prendre cette place, ou songer à se rendre maître de la mer. L'argent manquoit au trésor public : des citoyens y suppléèrent. Ils équipèrent à leurs frais deux cents galères à cinq rangs de rames. La république promit de leur rendre leurs avances à la fin de la guerre. Elle n'avoit pas encore eu de vaisseaux si bien construits. On les

Les Romains équipent une nouvelle flotte.

Av. J. C. 242, de Rome 512.

avoit faits sur le modèle d'une des leures galères carthaginoises.

Création d'un second préteur.

La flotte, composée de trois cent lères et de sept cents bâtimens de ch se préparoit à partir avec les deux

Av. J. C. 242, de Rome 512.

suls C. Lutatius et A. Posthumius. parce qu'alors les prêtres ne pouvoier s'éloigner de Rome, le grand pontife tellus retint Posthumius, qui étoit p de Mars. On avoit cependant besoi deux généraux, puisqu'on se propos faire la guerre tout-à-la-fois sur ter sur mer. A cette occasion, au lieu seul préteur, on en créa deux cett née; et Q. Valérius Falto, l'un des c partit avec le consul Lutatius. Da suite, quoiqu'on n'eût pas besoin de teur pour l'armée, la préture fut tou partagée entre deux magistrats, dont administroit la justice entre citoyen e toyen; et l'autre entre citoyen et étra Le premier se nommoit *prætor urba* le second *prætor peregrinus*.

Les Romains remportent une victoire qui force les Carthaginois à demander la paix.

On est toujours étonné de la néglig des anciens à s'instruire des mesures prennent les ennemis. Lutatius trouv

côtes de la Sicile sans défense. Il se rendit maître, sans combat, du port de Drépane et de toutes les baies aux environs de Lilibée. Les Carthaginois, qui avoient abandonné tous ces lieux, ne savoient rien du nouvel armement des Romains : ils en eurent la première nouvelle par les pertes qu'ils venoient de faire; et ils avoient eux-mêmes négligé leur marine, parce qu'ils supposoient que les Romains ne reparoîtroient plus sur mer.

Cependant il falloit porter des secours au camp d'Érix, où il n'arrivoit plus de convois et l'habileté de Barcas ne pouvoit pas suppléer au défaut de vivres. On chargea donc une flotte de toutes les munitions nécessaires: mais équipée à la hâte, elle fut montée par des matelots qui n'étoient pas exercés, par des soldats qui n'avoient jamais fait la guerre. Hannon, qui la commandoit, fit voile vers l'île d'Hiéra, dans le dessein d'aborder à Érix, d'y décharger ses vaisseaux, d'ajouter à son armée navale ce qu'il y trouveroit de meilleures troupes, et d'aller ensuite avec Barcas présenter la bataille aux Romains.

Av. J. C. 241, de Rome 513.

Lutatius jeta l'ancre à Éguse, île située devant Lilibée, et d'où il pouvoit observer tous les mouvemens de l'ennemi. Ses vaisseaux étoient légers, ses matelots exercés, et ses soldats aguerris. Cependant, lorsqu'il apperçut les Carthaginois, il hésita d'abord, parce que le vent lui étoit tout-à-fait contraire. Mais ayant considéré, que, s'il laissoit entrer Hannon dans le port d'Érix, il auroit à combattre contre des vaisseaux débarrassés de leur charge, contre l'élite de l'armée de terre, et ce qu'il redoutoit plus encore, contre Barcas, il prit le parti d'engager une action, et il remporta une victoire complette. Il enleva aux Carthaginois soixante-dix vaisseaux, il leur en coula à fond cinquante, et il fit sur eux plus de dix mille prisonniers.

Conditions de la paix.

Voilà les Romains maîtres de la mer. Leurs ennemis, dans l'impuissance de continuer la guerre, donnèrent à Barcas plein pouvoir de la terminer comme il jugeroit plus convenable. Ce capitaine cédant aux circonstances, ouvrit une négociation avec Lutatius, et la paix se fit aux conditions suivantes : que les Carthaginois abandon-

Av. J. C. 241, de Rome 513.

neroient aux Romains Lilibée, Drépane, toutes les places qu'ils possédoient en Sicile, et les îles situées entre l'Afrique et l'Italie ; qu'ils rendroient tous les prisonniers sans rançon ; qu'ils paieroient en dix ans trois mille deux cents talens pour les frais de la guerre ; et qu'ils ne commettroient aucune hostilité contre Hiéron ni contre ses alliés.

Telle fut la fin de cette guerre qui dura vingt-quatre ans sans interruption. Les Carthaginois y perdirent cinq cents vaisseaux, et les Romains sept cents, dit Polybe, en y comprenant ceux qui périrent dans les naufrages : mais il ne compte pas les bâtimens de charge, puisqu'en une seule fois, par la faute de Junius, huit cents furent engloutis. Ajoutons à ces pertes, celles qu'ils essuyèrent dans les armées de terre. Agrigente seule coûta trente mille hommes ; combien n'en dût-il pas périr au siège de Lilibée, soit par les armes, soit par les maladies ?

Pertes des Romains pendant cette guerre.

C'est dans les premières années de cette guerre, que Rome et Carthage ont fait de plus grands armemens. Dans les dernières,

Considérations sur la puissance des Romains.

affoiblies par les coups qu'elles se sont portées, elles ne montrent plus la même puissance. Voilà l'époque où la guerre devient dispendieuse pour les Romains. Dès qu'ils la font au loin, il leur faut de l'argent pour la faire, puisqu'il leur faut des flottes.

Si la république Romaine avoit de longs intervalles de paix, elle pourroit réparer ses pertes, recommencer chaque guerre avec les mêmes forces, et paroître toujours également puissante.

Si au contraire, elle ne finit une guerre que pour en recommencer une autre, alors bien loin de pouvoir réparer ses pertes, elle se trouvera, par la suite de ses entreprises, dans un état toujours violent; et les conquêtes, qui concourront les unes après les autres à son agrandissement, diminueront successivement ses forces. Nous voyons qu'à la fin de la première guerre punique, elle est déjà moins puissante qu'au commencement.

Tant que les Romains n'ont pas porté leurs armes hors de l'Italie, ils ont été puissans, sans avoir besoin d'être riches, et c'est-là

la vraie puissance. Toutes leurs forces alors consistoient dans le courage, dans l'amour de la patrie, dans l'habitude d'une vie dure; et ces sortes de forces se renouvellent continuellement par l'usage même.

Aussitôt qu'ils portent leurs armes au-delà des mers, l'argent commence à devenir pour eux, ce qu'il est pour tous les grands empires: il devient le nerf de la guerre. Mais les forces que donnent les richesses se détruisent par l'usage, et elles énervent les forces qui constituent la vraie puissance. Plus un empire, qui n'est puissant que parce qu'il est riche, fait d'efforts pour se soutenir, plus il s'affoiblit. Il tombe nécessairement. S'il se relève par intervalles, il n'a que des mouvemens convulsifs; et il retombe enfin pour ne plus se relever.

Rome ne pourroit jamais conquérir ni la Grèce ni l'Asie, si elle étoit réduite à ses seules forces, c'est-à-dire, aux seules armées et aux seules flottes qu'elle pourra fournir à ses frais. Elle ne seroit pas assez riche pour une pareille conquête. Mais les nations armeront pour elle les unes contre les autres,

et désormais ce seront les divisions des peuples et les querelles des princes, qui reculeront les bornes de son empire.

Lorsqu'avec les plus foibles, elle aura subjugué les plus puissans, les plus foibles se trouveront subjugués eux-mêmes. Les nations viendront d'elles-mêmes au-devant du joug; et la grandeur de l'empire, qui paroîtra l'ouvrage de la politique et de la puissance des Romains, ne sera néanmoins que l'ouvrage des divisions qui auront aveuglé les peuples.

En conquérant l'Italie, Rome, par ses guerres continuelles, seroit devenue un désert, si elle ne s'étoit pas continuellement repeuplée, en adoptant pour citoyens une partie des peuples qui succomboient sous ses armes. C'est une cité, dans laquelle se sont perdus les restes des cités conquises; ce sera bientôt un abime, où se perdront les richesses des nations: et comme elle n'a été puissante en citoyens, que parce qu'elle a détruit les cités; elle ne sera puissante en richesses, que parce qu'elle dépouillera les peuples.

Cependant elle ne sera pas aussi puis-

sante qu'elle le paroîtra : car, ses richesses ne seront pas à elle. Elles seront à quelques citoyens qui ne seront riches que pour eux ; et qui étant puissans, parce qu'ils seront riches, tourneront leur puissance contre la république même.

Tant qu'il y aura des peuples qui seront les alliés de Rome plutôt que ses sujets, la république sera puissante, parce que ces peuples armeront pour elle. Mais elle sera *foible* lorsqu'elle aura réduit en provinces romaines tous les pays où elle aura porté ses armes, parce qu'alors elle armera seule et à ses frais. Elle ne trouvera pas, dans des sujets qu'elleaura opprimés, les mêmes ressources qu'elle trouvoit dans des alliés. Ils auront des intérêts contraires aux siens, et ceux qui se donneront encore pour citoyens se diviseront eux-mêmes, et conspireront contre elle.

Tel est le sort d'un grand empire : il n'est puissant qu'autant qu'il est riche, et il n'est pas riche long-temps. Ses richesses ne sont même jamais en proportion avec les dépenses auxquelles il est forcé, parce qu'il n'est servi que par des ames

mercenaires, auxquelles il donne toujours plus qu'il ne peut, et qui ne se croient jamais assez payées. Il n'est donc riche qu'en apparence, et il est pauvre en effet.

Alors il n'y a plus de patrie, plus de mœurs, plus de vertus. Le gouvernement devient un brigandage: l'avidité arme tous les citoyens, et les guerres civiles déchirent l'empire. C'est ainsi que la puissance des Romains, après avoir été le fléau des nations, deviendra le fléau de Rome même.

CHAPITRE II.

De l'intervalle, jusqu'à la seconde guerre punique.

La partie de la Sicile, qui avoit appartenu aux Carthaginois, fut gouvernée comme pays de conquête, et devint province du peuple romain. Elle paya un tribut; elle fut assujétie à plusieurs impositions: elle n'eut plus le choix de ses magistrats, enfin elle ne conserva pas toutes ses loix, et elle ne fut pas assurée de celles qu'on lui laissoit. Sous le titre d'alliés, qui n'étoit en effet qu'un titre, les peuples devenus sujets de la république, furent exposés à toutes les malversations des magistrats qui les gouvernoient. Chaque année, Rome envoyoit en Sicile un préteur, qui avoit tout à-la-fois, le commandement des troupes et l'administration de la justice, et un questeur qui présidoit à la levée des impôts. Tel étoit le gouver-

La Sicile devient province romaine.

Gouvernement de ces sortes de provinces.

nement des pays réduits en province romaine.

Depuis long-temps, théâtre de guerres sanglantes, la Sicile, partagée entre les Romains et le roi de Syracuse, jouit enfin du repos. Elle fut heureuse, sans être libre, et elle n'eut rien à regretter. Une liberté mal assurée avoit été le principe de tous ses malheurs.

Guerre des mercenaires à Carthage.

Carthage ne jouissoit pas de la paix qu'elle avoit achetée si chèrement. Comme elle n'avoit été puissante que par ses richesses, elle se trouvoit sans forces après une longue guerre, qui avoit épuisé ses finances et ruiné son commerce. L'année même qu'elle conclut la paix, elle se vit à deux doigts de sa perte par la révolte des troupes mercenaires.

Av. J. C. 241, de Rome 513.

Giscon, gouverneur de Lilibée, ayant cru dangereux d'envoyer à-la-fois tous les mercenaires en Afrique, les fit embarquer successivement et par petites troupes, afin qu'on pût congédier les premiers avant l'arrivée des autres. Cette précaution étoit sage. Mais les Carthaginois s'imaginèrent que, tous les soldats étant rassem-

ès, ils obtiendroient plus facilement elque diminution sur ce qui leur étoit t. Le contraire étoit néanmoins facile à évoir.

Les mercenaires, à peine débarqués à rthage, commirent de si grands désor-es, qu'il fallut penser à les envoyer ail-rs. On leur donna quelque argent: on r promit qu'on acheveroit incessamment s'acquitter envers eux, et ils se retirèrent Sicca. Ils desiroient de laisser à Carthage rs femmes, leurs enfans et leurs effets; toit y laisser des ôtages. On ne le vou-t pas, parce qu'on craignoit qu'ils ne erchassent à se ménager un prétexte ur y revenir. Toute cette conduite des rthaginois paroît fort imprudente.

A Sicca, les soldats, dans leur oisiveté, pputoient ce qui leur étoit dû, et ils uvoient qu'on leur devoit beaucoup de ye et plus de récompense encore. Cepen-nt Hannon vint leur représenter que la ré-blique ne pouvoit pas leur donner tout ce 'elle leur avoit promis, et qu'elle les prioit lui en remettre une partie. A cette pro-sition, le soulèvement fut général. Les

nations dont l'armée étoit composée, i
tendoient qu'une chose, c'est qu'on ne
payoit pas tout ce qu'on leur devoit. Il
toit pas possible d'entrer en explica
avec elles. Ceux qui servoient de tru
mens, ou ne saisissoient pas ce qu'on
disoit, ou le rendoient mal. Le résulta
que les mercenaires vinrent camper à T
Ils étoient au nombre de vingt mille.

Carthage, effrayée, se hâta de leur o
tout ce qu'ils exigeoient, et ils s'en pr
lurent. Réduite à traiter avec eux,
leur envoya Giscon. C'étoit de tous les
néraux celui qui leur étoit le plus ag
ble: ils savoient d'ailleurs qu'il avoit bl
la conduite qu'on tenoit avec eux.

Giscon étoit sur le point de tout te
ner, lorsque ses mesures furent rom
par Mathos et Spendius, les chefs d
révolte. Craignant d'être punis, si la
se faisoit, ces deux hommes persuadè
aux Africains, que Carthage n'attend
pour se venger d'eux, que le moment
les autres troupes se seroient retirées
ils soulevèrent de nouveau l'armée. Or
voulut plus entendre à aucune proposit

On pilla l'argent que Giscon avoit apporté; et on mit dans les fers ce général et tous ceux de sa suite.

Vexés par les impôts et la dureté avec laquelle on les exigeoit, les peuples d'Afrique regardèrent cette révolte comme une occasion de recouvrer leur liberté. Ils prirent les armes. Ils envoyèrent aux rebelles, de l'argent, des vivres, des soldats; et l'armée des mercenaires, grossie de soixante-dix mille Africains, assiégea tout-à-la-fois Utique et Hippacra, les deux seules villes qui ne s'étoient pas soulevées. Maîtres de Tunis, Spendius et Mathos, par leur position, bloquoient en quelque sorte les Carthaginois du côté des terres, et les harceloient jusqu'au pied des murs de leur ville.

Carthage, ainsi resserrée, n'avoit ni armée, ni vaisseaux, ni munitions, ni alliés. On fit prendre les armes à tous ceux qui étoient en âge de les porter; Hannon prit le commandement de l'armée. Ce général avoit eu des succès en Numidie contre des peuples qui ne savoient pas faire la guerre. Habile à fouler les provinces, aucun gou-

verneur ne savoit mieux les faire, contribuer, et à ce titre, il jouissoit d'une grande considération dans une république marchande.

Ayant tenté de faire lever le siège d'Utique, il eut d'abord un avantage qu'il dut à ses éléphans, et qui auroit pu être décisif: mais, parce que les ennemis s'étoient retirés, il supposa qu'ils ne reviendroïent pas, et il se laissa surprendre. Les mercenaires remportèrent une victoire complète. Il falloit qu'il fît encore d'autres fautes, avant qu'on ouvrît les yeux sur son incapacité: il en fit, et on donna le commandement à Barcas.

Carthage étoit une presqu'île, séparée du continent par des collines et par un fleuve sur lequel il n'y avoit qu'un pont. Mathos, qui étoit maître de ce pont, gardoit encore tous les autres passages. Les Carthaginois, renfermés dans leur ville, n'avoient que soixante-dix mille hommes de nouvelles troupes. Un général habile les sauva.

Amilcar Barcas, considérant que, lorsque certains vents soufflloient, le reflux des eaux

déposoit des sables dans l'embouchure du fleuve, et y formoit une espèce de banc, saisit un moment favorable, passe le fleuve au gué, marche contre Spendius, qui étoit à la tête de vingt-cinq mille hommes, et le défait. Sa démarche avoit été d'autant plus hardie, qu'après avoir passé le fleuve, son armée n'avoit de salut que dans la victoire.

Mathos, qui faisoit le siège d'Hippone, envoya chez les Numides et chez les Africains, demander de nouveaux secours. Spendius, avec huit mille hommes qu'il avoit recueillis de sa défaite, suivit de près les Carthaginois, évitant néanmoins de s'engager dans les plaines où il auroit combattu avec trop de désavantage contre un ennemi fort en cavalerie et en éléphans. Jusques-là il se conduisit avec tant d'habileté, que, lorsque les troupes auxiliaires furent arrivées, Amilcar se trouva les Africains en tête, les Numides en queue et Spendius en flanc.

Sur ces entrefaites, deux mille Numides ayant passé dans le camp d'Amilcar avec Naravase qui les commandoit,

Spendius, soit qu'il se crût trop foible tant que ses forces seroient séparées, soit qu'il craignît quelque nouvelle défection, réunit toutes ses troupes, et perdit ses avantages. Amilcar le vainquit une seconde fois.

Le vainqueur laissa aux prisonniers le choix de se retirer ou de servir dans ses troupes. Cette générosité étoit dans le caractère d'Amilcar: mais parce qu'elle pouvoit affoiblir le parti des révoltés, Spendius et Mathos en parlèrent à leurs soldats comme d'un piège qu'on tendoit pour les diviser; et ils assurèrent qu'il y avoit déjà parmi eux des traîtres, qui pour s'assurer leur grace, projetoient de rendre la liberté à Giscon, et de livrer l'armée aux Carthaginois. Par ces discours, ils semèrent la méfiance et l'effroi. Tout le camp fut en tumulte. Pour prévenir une trahison supposée, on prit la résolution barbare de faire périr Giscon et tous les prisonniers. On leur coupa les mains, les oreilles, on leur brisa les jambes, on les jeta vifs dans une fosse, et on jura de faire le même traitement à tous les Carthagi-

mois dont on se saisiroit. Spendius et Mathos vouloient, par ces attentats, rendre tous leurs soldats aussi coupables qu'eux, et ne leur laisser aucune espérance de pardon.

Amilcar n'avoit eu que des succès. On lui donna pour collègue Hannon, qu'il fallut bientôt rappeler. Cet homme ignorant, jaloux et opiniâtre, fit perdre l'occasion de battre les ennemis. Les Carthaginois éprouvèrent d'autres malheurs. Ils perdirent dans une tempête tous les vaisseaux qui leur apportoient des vivres. Hippacra et Utique se jetèrent dans le parti des révoltés. Les mercenaires, qui étoient en Sardaigne, tuèrent leurs officiers, et se rendirent maîtres de l'île. Enfin, Carthage fut réduite à une telle extrémité, que Mathos et Spendius en formèrent le siège. Peut-être cette ville auroit-elle succombé, si Hiéron ne lui eût pas envoyé quelques secours. Ce roi sage jugeoit, avec raison, que les Romains ne le ménageroient, qu'autant qu'ils redouteroient les Carthaginois.

Sur ces entrefaites, Carthage reçut une nouvelle alarme. Elle se vit au moment

d'une rupture avec Rome, parce qu'elle avoit traité comme ennemis, des marchands qui, passant d'Italie en Afrique, avoient apporté des vivres aux peuples révoltés. Heureusement cette querelle n'eut pas de suite. Les Carthaginois ayant renvoyé les prisonniers qu'ils avoient faits en cette occasion, les Romains, qui pour cette fois se piquèrent de générosité, renvoyèrent aussi ceux qui leur restoient de la guerre de Sicile. Ils permirent à leurs marchands de porter des vivres à Carthage : ils leur défendirent d'en vendre aux rebelles; et ils se refusèrent aux révoltés de Sardaigne, qui les invitoient à passer dans cette île. Les Carthaginois, délivrés de l'inquiétude que Rome leur avoit donnée, furent plus en état de se défendre, et Amilcar força les mercenaires à lever le siège de Carthage.

Leur armée étoit de cinquante mille hommes aguerris, déterminés, et n'ayant de ressource que dans la victoire. Mais que peut une valeur brutale contre un courage éclairé? Amilcar qui paroissoit les conduire lui-même dans les lieux où il les vouloit combattre, après avoir remporté

plusieurs avantages, les enferma et les mit dans la nécessité de périr par la famine ou par les armes.

Ils se soutinrent dans cette position, tant qu'ils espérèrent que Mathos, qui étoit à Tunis, viendroit à leur secours. Comme ils n'ignoroient pas les supplices qui les attendoient, ils n'osèrent d'abord penser à faire des propositions de paix : mais enfin, lorsque, sans ressources, ils ne virent plus que la mort, ils voulurent au moins la retarder. Alors ils se soulevèrent contre leurs chefs, menaçant de les égorger, s'ils ne les tiroient de l'état cruel où ils les avoient réduits.

Les chefs ayant obtenu un sauf-conduit, se rendirent dans le camp d'Amilcar, et ils conclurent un traité, par lequel ils consentirent qu'il prendroit à son choix dix des rebelles, et ils obtinrent qu'il renverroit tous les autres, chacun avec son habit. Le général carthaginois, par une mauvaise foi que les cruautés de ces traîtres ne justifioient pas, choisit ceux qui étoient présens, et se rendit par-là maître de Spendius. Les mercenaires, dans leur désespoir,

coururent aux armes : mais ils furent tous égorgés. Bientôt après Mathos ayant eu le même sort, toute l'Afrique se soumit.

Carthage forcée d'abandonner la Sardaigne aux Romains.

Cette guerre a duré un peu plus de trois ans. Elle finit lorsque Rome songeoit à s'emparer de la Sardaigne, quoique peu auparavant elle se fût refusée aux invitations qui lui avoient été faites. Les Carthaginois, qu'elle accusa d'armer contre elle, parce qu'ils armoient pour réduire les révoltés, n'évitèrent une nouvelle guerre, qu'en abandonnant la Sardaigne et en payant deux cents talens. Les Romains furent alors sans ennemis, et pour la première fois, depuis Numa, le temple de Janus fut fermé.

Av. J. C. 235, de Rome 519.

Amilcar passe en Espagne.

Amilcar Barcas, qui ne se consoloit pas de la perte de la Sicile, étoit indigné de la perfidie avec laquelle les Romains venoient de s'emparer de la Sardaigne, et il voyoit avec humiliation le nouveau tribut que ces vainqueurs avoient imposé aux Carthaginois. Jaloux de se venger, il projeta de s'ouvrir, par l'Espagne, un chemin en Italie. Divisée en une multitude de petites cités, l'Espagne paroissoit offrir des

conquêtes faciles. On en pouvoit tirer de l'argent et des troupes : et elle communiquoit avec des peuples, de tout temps ennemis du nom romain. Ce général y passa avec Asdrubal, son gendre, et Annibal son fils. Celui-ci étoit un enfant de neuf ans, qu'il se proposoit de former dans l'art de vaincre et dans la haine contre Rome. Il lui donna des leçons de l'un, et lui fit jurer l'autre sur les autels. Le fils répondit parfaitement aux vues du père. Amilcar mourut au bout de neuf ans, après avoir soumis plusieurs peuples par la négociation ou par les armes. Asdrubal, qui lui succéda, se conduisit avec la même sagesse, et fit de nouveaux progrès. Il bâtit Carthagène, qui, par sa situation, ses fortifications et ses ports, devint une ville des plus considérables. Il commandoit depuis huit ans, lorsqu'il fut assassiné par un Gaulois. Il laissa le commandement à Annibal.

Les Romains n'avoient pas joui longtemps de la paix. Au bout de quelques mois, des soulèvemens en Sardaigne et en Corse avoient fait rouvrir le temple de Janus, et il survint ensuite d'autres guerres, qui mé-

ritent de nous arrêter. La première fut en Illyrie.

Guerre d'Illyrie.

Agron, roi d'Illyrie, et allié de Démétrius, père de Philippe, avoit eu des succès contre les Étoliens, et s'étoit rendu plus puissant qu'aucun de ses prédécesseurs. Il venoit de mourir laissant la couronne à son fils Pinée, sous la tutèle de Téuta, sa seconde femme, belle-mère du jeune prince. Cette princesse, qui comptoit sur ses flottes et sur la foiblesse de ses voisins, autorisa ses sujets à la piraterie, et ils firent quelques prises sur des marchands italiens. Le sénat lui en demanda satisfaction. Elle répondit que ce n'étoit pas l'usage des rois d'Illyrie de défendre la piraterie à leurs sujets; et un des ambassadeurs lui ayant répliqué, que Rome apprendroit aux rois d'Illyrie à changer leurs coutumes, elle le fit assassiner.

Av. J. C. 229, de Rome 525.

Pendant que la république armoit, les Illyriens firent le dégât sur les côtes de la Grèce, prirent Corcyre, et mirent le siège devant Dyrrachium. Mais Démétrius de Pharos, à qui Téuta avoit donné le gouvernement de Corcyre, livra cette île aux

ls, et leur facilita la conquête des
îles de la mer Adriatique. Ils en
rent les Illyriens, ils firent une des-
sur leurs côtes, et ils forcèrent Téuta
ander la paix.

le traité qui fut conclu, cette prin- Paix conclue avec les Illyriens
perdit la régence, qui fut donnée à
trius avec quelques places en Illyrie.
nserva la couronne à Pinée, moyen- Av. J. C. 228, de Rome 526.
m tribut annuel. Les Romains réser-
pour eux Corcyre, Pharos, Issa et
chium; et ils ôtèrent aux Illyriens
oyens d'exercer la piraterie sur les
de la Grèce.

république se hâta de faire part de Première alliance des Romains avec les Grecs.
ité aux Étoliens, aux Achéens, aux
thiens et aux Athéniens. Les Grecs
uirent de l'humiliation d'un ennemi
un, ne prévoyant pas que le peuple,
s protégeoit, tourneroit bientôt ses
contre eux. Empressés de témoigner
econnoissance aux Romains, les Co-
ens les admirent aux jeux Isthmiques,
Athéniens leur donnèrent les droits
yens, et déclarèrent qu'ils pourroient
itiés dans les grands mystères. Telle

fut la première alliance de Rome avec la Grèce.

Rome traite avec Asdrubal.

Amilcar étoit mort l'année qui termina la guerre d'Illyrie. Inquiets des progrès que ce général avoit faits en Espagne, les Romains craignoient encore ceux qu'Asdrubal pouvoit faire, et les Sagontins, menacés de tomber sous la domination de Carthage, avoient recherché leur alliance, et les invitoient à prendre les armes contre les Carthaginois. La république ouvrit une négociation avec Asdrubal. Elle obtint de lui qu'il n'entreprendroit rien sur Sagonte, et qu'il ne porteroit pas les armes au-delà de l'Ébre. Elle se trouvoit dans une conjoncture à ne pouvoir pas se prêter aux sollicitations des Sagontins : car les Gaulois la menaçoient, et c'étoient de tous ses ennemis ceux qu'elle redoutoit davantage.

Av. J. C. 228, de Rome 526.

Cause de la guerre des Gaulois.

Défaits plusieurs fois, les Gaulois avoient été contraints de demander la paix, trois ans avant le passage de Pyrrhus en Italie; et ils furent quarante-cinq ans sans reprendre les armes. Ils n'inquiétèrent point la république, pendant les guerres qu'elle eut avec le roi d'Épire, les Carthaginois et les

Illyriens. Ils parurent attendre qu'elle pût tourner toutes ses forces contre eux. Il faut convenir que Rome a été heureusement servie par les circonstances.

La cause de la guerre fut une distribution, que le tribun C. Flaminius fit faire au peuple de quelques terres du Picénum. Les Gaulois Sénonois, à qui on les enleva, jugèrent, à cette démarche, que la république projetoit de les exterminer, parce qu'en effet c'est ainsi qu'elle en avoit agi avec des nations qui ne subsistoient plus. Toute la Gaule Cisalpine prit l'alarme, et forma une ligue, dont les Boïens et les Insubriens furent les chefs, et dans laquelle entrèrent les Gésates, qui habitoient au-delà des Alpes, le long du Rhône. Les Boïens occupoient le pays qui est en-deçà du Pô; les Insubriens, établis au-delà, avoient Milan pour capitale.

Barbare superstition des Romains.

Les livres des Sibylles augmentèrent l'épouvante qui se répandoit parmi les Romains. On crut y voir un oracle, qui portoit que les Grecs et les Gaulois prendroient possession de Rome. Pour en détourner l'effet, les décemvirs imaginèrent d'enterrer

vifs dans la place deux Gaulois, croyant que par cette barbarie l'oracle se trouveroit accompli.

Rome pouvoit armer jusqu'à sept cent soixante-dix mille hommes.

Le sénat fit faire dans chaque province le dénombrement des jeunes gens en âge de porter les armes, et Polybe, qui en rapporte les résultats, assure qu'alors la république pouvoit, en cas de nécessité, armer jusqu'à sept cent soixante-dix mille hommes, tant alliés que citoyens.

Il est difficile de révoquer en doute une chose attestée par cet historien; et, peut être, ne nous paroît-elle inconcevable, que parce que nous jugeons des temps anciens par ceux où nous vivons. Aujourd'hui *un prince qui a un million de sujets*, dit Mr. de Montesquieu (1), *ne peut, sans se détruire lui-méme, entretenir plus de dix mille hommes de troupes.... Il n'en étoit pas de méme dans les anciennes républiques: car cette proportion des soldats au reste du peuple, qui est aujourd'hui comme d'un à cent, y pouvoit être*

(1) Considérations sur les causes de la grandeur, etc. chap. 3.

isément comme d'un à huit. Or, dans ette proportion sept cent soixante-dix mille oldats ne feroient monter la population, ans toutes les provinces romaines, qu'à six illions cent soixante mille ames. Elle étoit, ans doute, plus grande: mais il faut remarquer que dans ces dénombremens on ne comprenoit pas les esclaves, qui étoient en grand nombre dans toute l'Italie.

Troupes qu'elle lève contre les Gaulois.

De tant de troupes la république mit sur pied un peu plus de deux cent mille hommes, dont quarante-trois mille cinq cent étoient citoyens romains. Le consul C. Atilius fut obligé de passer en Sardaigne, où il y avoit une révolte. L. Émilius, son collègue, s'avança le long de la mer Adriatique jusqu'à Rimini. Un préteur commanda les troupes destinées à la défense de l'Étrurie. On retint à Rome une armée prête à se porter par-tout, et on envoya, sur la frontière des Boïens, un corps de troupes des alliés.

Av. J. C. 225, de Rome 529.

Victoire des Gaulois.

Telle étoit la disposition des forces de la république, lorsque les Gaulois passèrent les Apennins sans obstacle, quoiqu'il semble qu'on eût pu leur en disputer les pas-

sages. Résolus de marcher à Rome, ils s' vancèrent jusqu'à Clusium, et ils ne r tournèrent sur leurs pas que pour tomb sur le préteur qui étoit aux environs de F sule. Ils remportèrent sur lui une victoi complète. Cependant L. Émilius, qui v noit au secours de l'Étrurie, arriva penda la nuit, et campa près des ennemis, sa avoir eu aucun avis du combat qui s'ét donné la veille. Les Gaulois, ayant é avertis de son arrivée, se disposèrent à r tourner dans leur pays, afin de mettre couvert le butin qu'ils avoient fait.

Rencontre singulière des deux armées des consuls.

Émilius les suivoit et les observoit, lo qu'Attilius, qui revenoit de Sardaigne, a riva près de Télamon, et se trouva sur le chemin. Des fourrageurs, qui tombère dans son avant-garde, lui ayant appris qui se passoit, il rangea ses troupes en b taille, et il se saisit d'une hauteur, au d sous de laquelle les Gaulois devoient pass

Av. J. C. 225, de Rome 529.

Ceux-ci voyant ce poste occupé, crure qu'Émilius, par une marche forcée, le avoit coupé le chemin. Emilius n'étoit p mieux instruit: car s'il savoit que son co lègue devoit revenir, il ne le jugeoit pas

près. C'est ainsi que ces trois armées, fort surprises de se rencontrer, se trouvèrent en présence comme par hasard.

Les Gaulois ayant reconnu le danger de leur position, firent face aux deux consuls, et combattirent avec un courage opiniâtre. Les Gésates quittèrent même leurs habits, afin d'agir avec plus de liberté. Mais enfin les Romains avoient tout l'avantage sur des ennemis qu'ils enveloppoient de toutes parts, et dont les armes, tant offensives que défensives, étoient bien inférieures aux leurs. Les Gaulois laissèrent sur la place quarante mille hommes, et dix mille furent faits prisonniers. Défaite entière des Gaulois.

Cette victoire ouvrit aux Romains la Gaule Cisalpine. Ils se hâtèrent de marcher contre les Boïens, qui se soumirent; et les légions passèrent le Pô pour la première fois, sous les consuls C. Flaminius et P. Furius. Elles remportèrent sur l'Adda une nouvelle victoire, qu'elles dûrent encore à la nature de leurs armes. Pour peu qu'elles eussent perdu de terrain, elles auroient été culbutées dans la rivière qu'elles avoient derrière elles. Flaminius, impatient Les Romains passent le Pô. Conduite et victoire de Flaminius.

Av. J. C 223, de Rome 531.

de triompher, avoit choisi cette position, afin de les mettre dans la nécessité de vaincre : imprudence d'autant plus grande, qu'rien ne le pressoit d'engager une action.

Pendant que ces choses se passoient dans la Gaule Cisalpine, on soupçonnoit à Rome qu'il y avoit eu quelque défaut dans la création des consuls, et le sénat leur avoit écrit de revenir. Mais Flaminius, qui voulut éluder ces ordres, n'ouvrit les lettres qu'après la victoire, et traita de superstition grossière l'irrégularité qu'on croyoit voir dans son élection. Cette conduite l'eût privé du triomphe, si le peuple, dont il avoit gagné la faveur pendant son tribunat, ne le lui eût pas décerné. La confiance de ce consul sera funeste à la république.

Claudius Marcellus achève la conquête de la Gaule Cisalpine.

L'année suivante, M. Claudius Marcellus termina la guerre des Gaulois par la conquête du pays des Insubriens; et toute l'Italie, jusqu'aux pieds des Alpes, fut sous la domination de la république. Il triompha portant, comme Romulus, sur ses épaules les dépouilles qu'on nommoit opimes : celles étoient celles de Viridomarus, roi des Gésates, qu'il avoit tué dans le combat. Le

Av. J. C. 222, de Rome 532.

ils, qui lui succédèrent, soumirent
ie, dont les peuples, pirates de pro-
n, avoient enlevé quelques bâtimens
Romains.

est vers ce temps qu'Annibal prenoit Censure de Flaminius. Guerre en Illyrie contre Démétrius de Pharos.
mmandement en Espagne, et on pré-
it que les Carthaginois armeroient in-
mment contre Rome. Dans cette cir-
ance, Démétrius de Pharos crut pou-
secouer le joug, et la république arma
re lui. Pendant qu'elle faisoit ses pré- Av. J. C. 220, de Rome 534.
tifs, C. Flaminius, alors censeur et
urs jaloux de se distinguer dans ses
istratures, fit un chemin qui conduisoit
à Rimini, et qu'on nomma voie Fla-
a. Il construisit le cirque qui fut aussi
lé de son nom, et à l'exemple de Fa-
Maximus, il renferma, dans les tribus
ville, les affranchis qu'on avoit en-
répandus dans les tribus de la cam-
ie. L. Émilius, son collègue dans la
ure, fut consul l'année suivante, et ter-
a la guerre d'Illyrie. On conserva la
onne au jeune Pinée, qui n'avoit eu Av. J. C. 219, de Rome 535.
ne part à la révolte de son tuteur;
étrius se retira auprès de Philippe,

à qui Antigone Doson venoit de lais
la couronne de Macédoine. Vous voy
Monseigneur, que nous sommes aux ter
où Aratus gouvernoit la république d'
chaïe.

CHAPITRE III.

De la seconde guerre punique jusqu'à la bataille de Cannes.

Cause de la guerre.

TOUT peuple qui, par la constitution de son gouvernement, se déclare à perpétuité l'ennemi de ses voisins, donne à ses voisins le droit de l'exterminer, s'ils en ont la puissance: car lorsqu'un pareil peuple menace tous les autres, la sûreté, qui est la première règle des nations, semble faire à chacune une loi d'exterminer pour n'être pas exterminée. Dans de pareilles circonstances, on commence la guerre, parce qu'on croit la pouvoir faire avec avantage. Si on n'a pas des raisons pour y être autorisé légitimement, on s'en passe: on ne cherche que des prétextes, et on se croit justifié, si on a des succès. Il seroit donc bien inutile d'entreprendre la justification des Romains ou des Carthaginois. Comme Carthage n'attendoit qu'une occasion pour recouvrer ce qu'elle

avoit perdu, Rome n'attendoit aussi qu'un occasion pour envahir encore : et ces deux républiques devoient être dans cet état de guerre, jusqu'à ce que l'une des deux fût plus. Ces dispositions les préparoient reprendre les armes. Le moment favorable parut s'offrir aux Carthaginois, et Annibal le saisit. Telle fut la cause de la guerre.

Les Romains ne secourent pas Sagonte et Annibal s'en rend maître.

Av. J. C. 220. de Rome 533.

On comptoit vingt-trois ans depuis la paix conclue par Amilcar, lorsqu'Annibal assiégea Sagonte, l'unique place qui lui restoit à conquérir, pour être maître de l'Espagne jusqu'à l'Ebre. Aux mesures qu'il prenoit, il étoit facile de juger qu'il se proposoit de marcher en Italie, et qu'il ne vouloit pas laisser derrière lui une place qui auroit ouvert l'Espagne aux Romains. Les Sagontins en avoient averti le sénat. Ils étoient dans une position à ne pas se tromper sur les desseins d'Annibal.

Les Romains armoient alors contre Démétrius de Pharos. Cependant il étoit bien plus essentiel pour eux d'arrêter les progrès des Carthaginois en Espagne, que de porter leurs armes dans une province, dont la conquête, peu importante pour le moment

roit pu se faire dans un autre temps. Si lieu de conduire les légions en Illyrie, L. Émilius les eût conduites à Sagonte, le théâtre de la guerre eût toujours été loin, et Rome n'eût pas vu Annibal à ses portes. Mais le sénat se contenta d'ouvrir une négociation avec un ennemi contre lequel il falloit marcher. Annibal, qui méditoit la guerre depuis long-temps, et qui avoit tout préparé pour la faire avec succès, ne daigna pas donner audience aux ambassadeurs que Rome lui envoya; et Carthage leur refusa toute satisfaction.

Pendant que Rome perdoit du temps à négocier, Sagonte, privée de tout secours, succomboit sous les efforts d'Annibal. Le siège dura huit mois. Les habitans se défendirent avec un courage surprenant. Déterminés à périr, ils se refusèrent à toute capitulation; et ceux qui ne moururent pas les armes à la main, se brûlèrent dans leurs maisons avec leurs femmes et leurs enfans. Av. J. C. 219, de Rome 535.

Le triste sort de cette ville soumit plusieurs peuples d'Espagne. Autant on redoutoit les armes des Carthaginois, au- Avantages qu'Annibal retire de la prise de Sagonte.

tant on paroissoit craindre d'avoir les Romains pour alliés. Les riches dépouilles, envoyées à Carthage, firent cesser les contradictions qu'Annibal avoit jusques-là trouvées dans le sénat. L'argent que ce général mit en réserve, fournit abondamment aux avances nécessaires pour la guerre qu'il vouloit porter en Italie; et le butin dont il fit part aux soldats, l'assura de leur ardeur à le suivre par-tout où il les voudroit conduire.

Les Romains déclarent la guerre aux Carthaginois.

Honteux de n'avoir pas secouru Sagonte, les Romains étoient consternés, quand ils se représentoient Annibal à la tête des nations les plus belliqueuses de l'Espagne, franchissant les Pyrénées, les Alpes, et grossissant son armée des Gaulois, qui, de tout temps ennemis de la république, avoient encore à venger leurs dernières défaites. Ils envoyèrent de nouveaux ambassadeurs en Afrique avec ordre de déclarer la guerre aux Carthaginois, s'ils ne désavouoient leur général. Par cette démarche inutile auprès d'un ennemi qui armoit contre eux, ils croyoient mettre de leur côté une apparence de justice.

Les ambassadeurs revinrent par l'Espagne, afin de faire alliance avec les peuples de cette province: mais on leur répondit de chercher des amis dans les pays où le désastre des Sagontins ne seroit pas connu. Ils ne furent pas mieux accueillis dans les Gaules. Les Marseillais étoient alors les seuls alliés que les Romains eussent au-delà des Alpes. Si les autres peuples ne s'étoient pas encore déclarés contre Rome, au moins n'avoient ils point de raison pour se déclarer contre Carthage.

Ils tentent inutilement de faire alliance avec les peuples d'Espagne et des Gaules.

Jugeant que les Romains pourroient tenter de faire des diversions en Espagne et en Afrique, Annibal pourvut à la sûreté de ces provinces. Il confia tout le pays conquis jusqu'à l'Ebre à son frère Asdrubal, auquel il laissa des forces suffisantes, et il partit de Carthagène à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes de pied et de douze mille chevaux. Il s'étoit instruit de tous les obstacles qui pouvoient traverser son entreprise: il connoissoit les dispositions des différens peuples de la Gaule, et il avoit fait alliance avec quelques-uns de leurs rois.

Départ d'Annibal. Mesures qu'il prend.

Av. J. C. 218, de Rome 536.

De l'Ebre jusqu'aux Pyrénées, il livra

plusieurs combats. Il laissa dans ce pay
Hannon. Avant d'en partir, il congédi
plus de dix mille hommes, qui paroissoien
effrayés de son entreprise. Par cette con
duite, il prévint une désertion, qui auroi
pu être d'un dangereux exemple; et il s'a
tacha le reste de ses soldats, auxquels i
laissoit l'espérance d'un congé. Quand i
passa les Pyrénées, son armée étoit de ci
quante mille hommes de pied, de neu
mille chevaux, et de trente-sept éléphan

Mœurs des Romains. A la nouvelle du passage de l'Èbre, l
consul Tibérius Sempronius fit de grand
préparatifs à Lilibée. Il se proposoit de con
duire les légions en Afrique, pendant qu
son collègue, P. Cornélius Scipio, s'em
barqueroit pour passer en Espagne. Ma
on avoit pensé trop tard à ces diversion
et l'approche d'Annibal permettoit d'auta
moins aux consuls de quitter l'Italie, qu'
lors la Gaule Cisalpine, qui s'étoit soulevé
venoit de battre le préteur L. Manlius q
commandoit dans cette province. Tel éto
l'état des choses, lorsque Scipion, aya
abordé dans le voisinage de Marseille, a
prit qu'Annibal avoit passé les Pyrénée

il envoya à la découverte trois cents cavaliers, et un corps de Gaulois que les Marseillais avoient à leur solde.

Annibal et P. Scipion dans les Gaules.

Les Carthaginois étoient déjà sur les bords du Rhône, un peu au-dessus d'Avignon. Mais une armée de barbares se présentoit sur l'autre bord. Annibal usa de ruse. Il détacha un corps de troupes, qui ayant remonté quelques lieues plus haut, passa le fleuve sans résistance, et s'avança pendant la nuit sur les derrières des ennemis. Dès qu'il en fut instruit par les signaux dont on étoit convenu, il tenta de passer le Rhône à la vue des Barbares, qui, se voyant attaqués en queue, prirent l'épouvante, et livrèrent le passage aux Carthaginois.

Informé de l'arrivé des Romains, Annibal envoya cinq cents chevaux numides pour les reconnoître. Ce corps rencontra celui que Scipion avoit détaché, l'attaqua et fut repoussé avec désavantage. Le consul, à qui ce premier succès parut d'un bon augure, se hâta de marcher avec toute son armée: mais il n'arriva à l'endroit où son détachement avoit rencontré les Carthagi-

nois, que trois jours après qu'ils en éto
partis. Comme il désespéroit de les att
dre, il retourna sur ses pas, se rembarc
et revint en Italie, où il se proposoit d
tendre Annibal à la descente des Alpe
fit passer en Espagne son frère Cnéus Sci

Scipion revient en Italie, et Annibal passe les Alpes.

On reproche aux Romains de n'a
pas défendu les passages des Alpes du
de l'Italie. Mais pouvoient-ils s'enga
dans ces montagnes, et laisser derrière
les Boïens et les Insubriens qui venoien
se révolter? Peut-être seroit-on plus fon
blâmer le parti que prit Scipion? N'aur
pas pu continuer de suivre Annibal, le
celer, lui couper les vivres? Allié des M
seillais, n'avoit-il pas des ressources p
subsister au-delà des Alpes? Ne pouv
pas tirer quelque avantage des Barb
qui s'étoient déclarés contre les Carth
nois? C'étoit peut-être le moyen le plus
de fermer les Alpes, dont les passages,
ficiles par eux-mêmes, l'étoient encore
la rigueur de la saison. Ce fut à traver
neiges et les glaces, qu'Annibal eut
frayer un chemin: il fut même dans la
cessité de livrer plusieurs combats aux

des Alpes. Il n'employa néanmoins quinze jours à passer ces montagnes: ; il ne lui resta que douze mille Afris, huit mille Espagnols et six mille aux.

orsqu'Alexandre arma contre Darius, paroissoit lui ouvrir la conquête de ie. Il voyoit, comme présages des succ qui l'attendoient, les victoires de Théocle, de Pausanias, de Cimon, la rete des dix mille et les progrès rapides gésilas. Peut-être néanmoins eût-il ué, si le roi de Perse eût suivi le conde Memnon.

Sur quoi Annibal fondoit le succès de son entreprise.

nnibal formoit une entreprise plus difle que celle d'Alexandre. On n'avoit en rien tenté qui pût en faire prévoir le cès, et la première guerre entre Carge et Rome étoit d'un mauvais augure r lui. Mais avant de partir de Carthae, il s'étoit instruit de la situation des x, et de la disposition des peuples dans pace de quatre cents lieues qu'il avoit à verser. Il n'étoit point arrêté par les difltés, parce qu'il les avoit prévues, et , par les précautions qu'il avoit prises,

il pouvoit se flatter de les surmonter. Enfi
il savoit qu'après avoir franchi les Alpes
il se trouveroit dans un pays, sur lequel l
domination des Romains n'étoit pas encor
assurée, et que d'ailleurs les Romains, qu
négligeoient la discipline militaire, et qu
la prospérité commençoit à corrompre, n'
toient plus eux-mêmes ce qu'ils avoient ét
pendant la première guerre punique. Ce
pendant il pouvoit naître bien des obstacl
qu'il n'avoit pas été possible de prévoir.

Annibal soumet, par les armes, quelques peuples de la Gaule Cisalpine.

Il avoit descendu les Alpes, et aucu
peuple ne se déclaroit encore pour lui. Ceu
qui habitoient au pied de ces montagne
se refusèrent même à toutes les propositio
qu'il leur fit; et il fut obligé de mettre
siège devant la principale de leurs villes.
s'en rendit maître, et tous les Gaulois d
environs se soumirent.

Il a besoin d'une victoire pour gagner la confiance des Gaulois.

Ce n'étoit pas assez d'avoir répandu
terreur. Annibal avoit besoin de secou
Il lui importoit, sur-tout, de gagner
confiance des Insubriens et des Boïens.
est vrai que ces peuples l'attendoient,
l'en avoient même prévenu: mais ils n
soient encore se déclarer ouvertement,

y avoit qu'une victoire sur les Ro-
s, qui pût les enhardir à prendre les
s.

ipion, après avoir débarqué à Pise, Sempronius, qui devoit passer en Afrique, a ordre d'aller au secours de P. Scipion.
t avancé dans la Gaule Cisalpine, et
ıit passé le Pô. Annibal en fut étonné,
ı route que le consul avoit tenue, étoit
ıe et orageuse. La surprise de Scipion
ılus grande encore. Il ne comprenoit
ue les Carthaginois eussent franchi les
s, et cependant il apprenoit qu'ils
ːnt déjà subjugué des peuples. Cette
elle, portée à Rome, parut peu croya-
Elle se confirma : on en fut alarmé, et
hâta de rappeler Tibérius : il eut ordre
enir au secours de Scipion, avec les
ɔes qui avoient été destinées pour l'Afri-
La diversion, qu'on avoit d'abord pro-
, paroissoit pourtant plus nécessaire
jamais. Pourquoi ne pas marcher tout-
ois contre Carthage et contre Anni-
Les Romains n'avoient-ils plus ces
ées nombreuses, dont nous avons vu
énombrement, lors de la guerre des
ılois?

cipion avoit passé le Tésin. Les deux Scipion, vaincu sur le Tesin,

abandonne aux Carthaginois tout le pays au-delà du Pô.

généraux, chacun à la tête de leur cav
lerie, avançoient pour se reconnoître l'u
et l'autre. Il falloit une victoire aux Ca
thaginois. La guerre, si elle tiroit en lo
Av. J. C. 218, de Rome 536. gueur, leur devenoit plus funeste. Les R
mains devoient donc éviter d'en venir au
mains. Ils auroient dû prévoir qu'une d
faite leur enlevoit la Gaule Cisalpine, e
l'armoit contre eux. Mais ils se flattère
de vaincre, et ils furent défaits. Ils eure
occasion de reconnoître combien la cav
lerie carthaginoise étoit supérieure à la leu
Scipion, blessé dangereusement, et tomb
entre les mains des ennemis, dut son salu
au courage de son fils, qui faisoit sa pre
mière campagne, et qui deviendra dan
cette guerre le héros de la république.

Il n'y avoit de part et d'autre que la ca
valerie qui eût combattu. L'infanterie de
Romains, supérieure à celle des ennemis
n'avoit pas essuyé les mêmes fatigues. Il p
roît donc que la journée du Tésin auroit p
n'être pas décisive. Mais la blessure d
consul le força d'abandonner au vainque
tout le pays au-delà du Pô. Il se hâta d
passer ce fleuve, et il étoit arrivé à Pla

ance, lorsque les Carthaginois le croyoient encore sur le Tésin.

Annibal avançoit avec précaution, ne s'engageant qu'à mesure que les Gaulois se déclaroient pour lui. Les Insubriens et les Boïens lui livrèrent tous les passages, lui fournirent des munitions, et grossirent son armée. Ayant alors passé le Pô sans obstacle, il alla camper assez près des ennemis, et il leur présenta la bataille. Mais ils ne sortirent pas de leurs retranchemens. Les Gaulois donnent des secours à Annibal.

La nuit suivante, deux mille Gaulois, qui servoient dans l'armée du consul, forcèrent les portes du camp, et passèrent dans celui d'Annibal. Cette désertion donna de l'inquiétude à Scipion. Il crut devoir s'éloigner encore, et il passa la Trébie. Cependant comme il ne put pas cacher sa retraite, une partie de son arrière-garde fut taillée en pièces. Scipion passe la Trébie.

Dans le temps qu'Annibal passoit en Italie, les Carthaginois firent une tentative sur Lilibée. Elle ne leur réussit pas. Leur flotte avoit déjà été dissipée, lorsque Tib. Sempronius arriva en Sicile. Rappelé presqu'aussitôt, ce consul, après avoir pourvu Tibérius Sempronius le joint.

à la sûreté des côtes, vint par la mer Ad
tique, à Rimini, d'où il joignit son collè
auprès de la Trébie.

Il se résout à livrer bataille.

Les deux armées consulaires réunies
moient environ quarante mille homm
dont vingt mille avoient été fournis par
alliés. C'étoient des troupes de nouv
levée, qui auroient eu besoin de s'essa
dans de petits combats, avant d'en ven
une action générale. D'ailleurs, il suffi
aux Romains d'arrêter Annibal : car
Gaulois devoient se détacher de lui,
qu'ils le verroient dans l'impuissance
former quelque entreprise. D'après ces r
sons, Scipion vouloit ne rien précipit
Mais parce que le temps de l'élection
nouveaux consuls approchoit, Sempron
craignit qu'un successeur ne lui enlevât
victoire, dont la maladie de son collègue
laisseroit tout l'honneur. Ce motif l'aveu
sur toute autre considération. Il regar
le moment où il commandoit seul, co
me le plus favorable pour livrer une
taille; et il résolut d'en saisir l'occasi
aussitôt qu'elle se présenteroit. Annib
qui faisoit les mêmes réflexions que S

, se félicitoit des dispositions où il
it Sempronius.

es deux armées n'étoient séparées que Dispositions que fait Annibal.
a Trébie, et la facilité de passer cette
re au gué donnoit souvent lieu à des
rmouches. Dans un de ces combats,
pronius ayant eu quelque avantage sur
létachement de Numides, Annibal se
ı de rappeler ses troupes, et parut
ıtrer de la timidité. C'étoit un piège :
ɔuloit augmenter la confiance du con-
, afin de l'amener plus sûrement où il
endoit.

es Carthaginois campoient dans une
ne, où leur cavalerie pouvoit agir avec
ıtage, et qui, quoique rase et décou-
e au premier coup d'œil, avoit néan-
ns en quelques endroits des cavités
vertes de broussailles, et assez profon-
pour y cacher de la cavalerie. Annibal
en embuscade, dans ces cavités, son
e Magon avec deux mille hommes. Il
s'agissoit plus que d'attirer Sempronius
ıs ce champ de bataille, et de l'y engager
nanière qu'au fort du combat, les trou-
cachées pussent le prendre en queue.

Bataille de la Trébie.

Dès le point du jour, et lorsque les Romains étoient encore à jeun, Annibal fit passer la rivière à sa cavalerie numide, et elle s'avança jusqu'aux portes du camp ennemi. Sempronius aussitôt envoie sa cavalerie contre les Carthaginois : il la soutient avec ses archers : enfin, il sort de ses retranchemens avec toutes ses troupes.

Les Numides, qui font d'abord leur retraite avec ordre, prennent peu-à-peu la fuite, et paroissant offrir au consul une victoire facile, ils l'entraînent au-delà de la Trébie. On étoit au mois de décembre. Il faisoit un grand froid : les pluies de la nuit avoient grossi la rivière : il neigeoit, et un brouillard glaçant ne permettoit de voir qu'à une petite distance. Quand les Romains eurent passé la rivière, les fantassins, qui avoient eu de l'eau jusqu'à la poitrine, se trouvèrent saisis d'un froid si pénétrant, qu'ils pouvoient à peine porter leurs armes. Ils étoient d'autant plus foibles, qu'ils commençoient à souffrir de la faim. Ils avoient déjà lancé la plus grande partie de leurs traits contre les Numides, et ceux qui leur restoient, appesantis par

l'eau dont ils étoient imbibés, ne pouvoient leur être d'aucun usage. Cependant les Carthaginois prenoient de la nourriture; ils se chauffoient à de grands feux, et ils se frottoient le corps avec de l'huile.

Telles étoient les dispositions des deux armées, lorsqu'Annibal ayant amené Sempronius où il vouloit, engagea l'action. La victoire ne fut pas long-temps à se déclarer. En un moment la cavalerie carthaginoise enfonça celle des Romains; et comme elle se replioit sur les flancs de l'infanterie, les troupes, qui avoient été mises en embuscade, chargèrent en queue les légions qui combattoient au centre. Dix mille Romains cependant se firent jour, et se retirèrent à Plaisance. C'est à-peu-près tout ce qui put échapper à l'ennemi. Les Carthaginois perdirent peu de monde dans le combat: mais les jours suivans, ils souffrirent beaucoup de la pluie, de la neige et du froid, et, de tous les éléphans, ils n'en sauvèrent qu'un seul. Tous les Gaulois firent alliance avec Annibal. Ce général renvoya, sans rançon, les prisonniers qu'il avoit faits sur les alliés de

la république, déclarant qu'il n'étoit ve
que pour les soustraire à la domination c
Romains.

Préparatifs des Romains pour la campagne suivante.

Sompronius écrivit à Rome qu'il av
livré une bataille, et que sans le mauv
temps, il auroit remporté la victoire. Qua
on fut mieux instruit, on en fut plus al
mé, et on fit de nouveaux préparatifs p
la campagne suivante. On envoya des tr
pes en Sardaigne, en Sicile, à Taren
dans tous les postes importans. On équ
soixante galères à cinq rangs de rames,
on obtint quelques secours du roi de Sy
cuse. Sur ces entrefaites, les nouvelles
arrivèrent d'Espagne, donnèrent lieu
juger que la diversion de Cn. Scipion se
d'un grand secours pour la républiq
Vainqueur de Hannon, il l'avoit fait
sonnier, et avoit mis sous sa dominat
ou dans son alliance, tous les peuples
puis les Pyrénées jusqu'à l'Ebre, et
drubal n'avoit eu sur lui d'autre avanta
que de surprendre quelques troupes q
avoit laissées à la garde de ses vaisseau

Succès de Cn. Scipion en Espagne.

Commencemens du consulat Flaminius.

Cn. Servilius et C. Flaminius avoient
désignés consuls. Il étoit d'usage de p

dre possession du consulat au Capitole. Les nouveaux consuls s'y rendoient en cérémonie : ils prioient Jupiter d'être favorable à leurs armes, et ils faisoient des vœux pour la prospérité de la république. C. Flaminius, qui, pendant son tribunat, avoit fait distribuer, malgré le sénat, les terres du Picénum, et qui depuis, lorsqu'il commandoit l'armée contre les Gaulois, avoir montré peu d'égard pour les ordres de ce corps, fit une chose qui étoit sans exemple. Dans la crainte que les sénateurs, qu'il savoit être irrités contre lui, ne cherchassent des prétextes pour le retenir à Rome, il s'évada, lorsqu'il n'étoit encore que consul désigné, et se rendit à Rimini, où il prit possession du consulat. Cette démarche, qui montroit son mépris pour les cérémonies religieuses, scandalisa d'autant plus, qu'on publioit alors un grand nombre de prodiges, et comme il étoit parti sans auspices, on avoit peine à le reconnoître pour consul. On fit au reste beaucoup de sacrifices, et on ne négligea aucune des superstitions, qu'on jugeoit propres à écarter les calamités publiques.

Passage d'Annibal dans l'Étrurie.

Les Carthaginois passèrent l'hiver dans la Gaule Cisalpine. Les Gaulois cependant ne vouloient pas que leur pays fût le théâtre de la guerre. Il les falloit mener au butin. D'ailleurs il étoit essentiel pour Annibal d'aller en avant, et ce n'étoit pas à lui d'attendre que les Romains vinssent l'attaquer. Il résolut de passer dans l'Étrurie à l'entrée du printemps.

Av. J. C. 217 de Rome 537.

Le chemin le plus praticable étoit celui d'Arétium. Mais dénué de fourrages, ruiné par le séjour des armées romaines, il n'offroit que des montagnes difficiles à franchir, et une suite de défilés qu'occupoit le consul C. Flaminius. A chaque pas, c'eût été des combats à livrer, et dans des lieux où la cavalerie n'eût été d'aucun usage. Annibal ne pouvoit pas même douter que Servilius, qui campoit à Rimini, ne marchât bientôt après lui. Auquel cas, enfermé entre deux armées, il eût manqué de subsistance, et eût péri par la famine ou par les armes. Il n'étoit donc pas possible de prendre cette route.

Il y avoit un autre chemin beaucoup plus court, et dans un pays abondant en

vivres et en fourrages. Mais après avoir passé des montagnes, il falloit traverser le marais de Clusium qu'on jugeoit si impraticable, que les Romains n'avoient pas pris la précaution de le garder. Ce marais néanmoins n'étoit pas aussi impraticable qu'il le paroissoit. Il avoit un fond solide, et Annibal ne balança pas à prendre cette route. Si elle étoit difficile, il se flattoit au moins qu'il n'auroit point d'ennemis à combattre. Il voyoit Servilius à Rimini, Flaminius à Arétium; et il savoit que le sénat, qui avoit alors l'imprudence de vouloir diriger les opérations de la campagne, ne permettoit pas aux consuls de prendre, sans son aveu, des dispositions contraires aux ordres qu'il avoit donnés. Il jugea donc qu'on n'imagineroit pas qu'il tentât sérieusement ce passage; que d'abord on le laisseroit faire, qu'ensuite les consuls enverroient des courriers à Rome, que les sénateurs délibéreroient, et qu'il seroit passé, avant qu'on eût pris des mesures pour s'y opposer.

Tout arriva, comme il l'avoit prévu. Mais son armée souffrit beaucoup. Elle fut

dans l'eau quatre jours et trois nuits. Les bêtes de charge restèrent dans les boues. Lui-même il eut une fluxion qui lui fit perdre un œil : et ses troupes étoient si harassées de fatigues, qu'elles auroient été hors d'état de se défendre, si au débouché du marais, elles eussent rencontré l'ennemi.

Sa conduite pour engager Flaminius à en venir aux mains.

Quoiqu'Annibal fût dans un pays riche et abondant, sa position paroissoit encore bien difficile. Servilius venoit au secours de Flaminius. Il falloit prévenir la réunion des deux armées, dont la moindre étoit supérieure à celle des Carthaginois. Cependant il n'étoit pas possible de forcer les Romains dans le camp d'Arétium ; et comme le sénat avoit défendu à Flaminius de rien hasarder avant d'avoir été joint par son collègue, il étoit à présumer que ce consul ne sortiroit pas de ses retranchemens. Mais, parce que Servilius arrivoit, Flaminius, jaloux de vaincre seul, n'en étoit que plus impatient de combattre.

Annibal, qui connoît les dispositions de ce général, en profite. Il s'approche de

camp du consul : il s'en éloigne : il paroît tour-à-tour le braver et le craindre : il met à feu et à sang toute la campagne. Enfin il prend tout-à-coup la route de Rome, ayant Cortone à sa gauche et le lac de Thrasymène à sa droite, et il continue de porter le dégât par-tout où il passe. Alors le consul se mit en marche. Rome, menacée de voir l'ennemi à ses portes, lui parut un prétexte suffisant pour ne pas attendre plus long-temps son collègue.

Bataille de Thrasymène.

Cependant Annibal avançoit. Comme il observoit les lieux afin de choisir le plus propre à son dessein, il arriva dans un vallon spacieux, que deux chaînes de montagnes bordoient dans sa longueur. Il étoit fermé au fond par une colline escarpée, et on y entroit par un défilé étroit entre les montagnes et le lac de Thrasymène. Sur les deux côtés du vallon il mit une partie de son armée en embuscade, et à la tête du reste de ses troupes, il attendit les Romains.

Flaminius, qui le suivoit, étant arrivé le soir assez tard, campa auprès du défilé. Le lendemain il s'y engagea, sans avoir

reconnu les lieux, et avant le jour. Mais à peine son armée fut entrée dans le vallon, qu'assaillie de toutes parts, il ne lui fut pas même possible de se mettre en ordre de bataille. La déroute fut complète. Flaminius perdit la vie. Six mille hommes, qui s'étoient retirés sur une hauteur, mirent bas les armes; et les Carthaginois firent quinze mille prisonniers. Annibal rendit la liberté aux alliés, répétant ce qu'il avoit déjà dit, qu'il n'étoit pas venu pour leur faire la guerre. Quelques jours après, Maharbal défit quatre mille chevaux, auxquels Servilius avoit fait prendre les devans.

Av. J. C. 217, de Rome 537.

Annibal traversa l'Ombrie et le Picénum. Lorsqu'il fut arrivé sur la mer Adriatique, dans le territoire d'Adria, il envoya à Carthage la première relation de ses succès. Pendant le séjour qu'il fit dans ces lieux fertiles, ses troupes se remirent de leurs fatigues, et s'enrichirent de butin. Il les conduisit ensuite, par le pays des Marucins et des Frentans, dans la Pouille; et il alla camper sous Hippone, d'où il ravagea, sans obstacles, toute la province.

Courses d'Annibal dans plusieurs provinces d'Italie.

non seulement il faisoit passer au fil de l'épée les Romains en âge de porter les armes, il ravageoit encore jusqu'aux terres des alliés. Il est vrai que cette conduite étoit en contradiction avec ce qu'il leur avoit dit, qu'il n'avoit pas pris les armes contre eux. Mais comme aucune de leurs villes ne s'étoit encore déclarée pour lui, il vouloit, par ces dévastations, les forcer à renoncer à l'alliance d'un peuple qui ne paroissoit plus en état de les défendre.

Quoique victorieux, Annibal cependant n'a pas une seule place. Au milieu d'un pays ennemi, s'il lui arrive un échec, il est sans ressource. C'est un torrent, qui se répand de côté et d'autre, et qui n'a de lit nulle part.

Il semble qu'il auroit pu s'établir dans les provinces du nord.

Il se seroit conduit, ce me semble, avec plus de prudence, s'il se fût établi dans le nord de l'Italie; c'est-à-dire, dans le Picénum, dans l'Ombrie, et, sur-tout, dans l'Étrurie. Ces provinces le mettoient à portée de tirer de nouveaux secours des Gaules et de l'Espagne, elles suffisoient pour lui fournir toutes les subsistances nécessaires: et en marchant à Rome, il les laissoit der-

rière lui, et il s'assuroit une retraite. Peut-être pensoit-il qu'à force de vaincre, il se rendroit maître de Rome même. Mais pouvoit-il supposer qu'on ne lui opposeroit jamais que des généraux tels que Sempronius et Flaminius? Et pourquoi n'a-t-il pas prévu que les Romains reconnoîtroient enfin qu'ils devoient éviter les actions générales et décisives? Or, s'ils les évitent, Annibal est perdu. J'imagine que ce général, s'il ne détruisoit pas Rome, regardoit tout établissement en Italie, comme un succès peu digne de ses armes.

Q. Fabius, nommé dictateur, se propose de n'engager aucune action générale.

Depuis trente-trois ans aucun dictateur n'avoit commandé les armées. Ceux qu'il y avoit eu dans cet intervalle, avoient été créés pour tout outre objet. Après la journée de Thrasymène, on conféra la dictature à Q. Fabius Maximus, qui choisit pour général de la cavalerie, R. Minutius Rufus. Comme on attribuoit les dernières défaites à l'irréligion plutôt qu'à l'incapacité de Sempronius et de Flaminius, Fabius commença par remplir scrupuleusement toutes les cérémonies accoutumées. Il ordonna même de nouveaux vœux et de

Av. J. C. 217, de Rome 537.

eaux sacrifices. C'étoit une précaution saire pour rendre la confiance aux its.

donna ordre à Servilius de rassem- tous les vaisseaux qui se trouvoient tie ou ailleurs, et il se chargea de veil- la défense des côtes. Quant à lui, s avoir fortifié Rome, mis des trou- dans tous les postes où il en falloit, iné le pays par où l'ennemi pouvoit ver, il partit à la tête de quatre lé- ıs, dont deux étoient de nouvelles le- , et il prit le chemin de la Pouille où t Annibal. Il ne marchoit pas avec la iance des derniers généraux. Il se pro- oit de ne rien hasarder, qu'autant qu'il roit forcé; d'éviter les plaines où la alerie des Carthaginois avoit tout l'a- tage; d'observer les mouvemens des emis, afin de les harceler dans leurs rches, ou de leur couper les vivres; le se tenir toujours à une distance, qui laisseroit la liberté d'engager une ac- n ou de l'éviter. Il jugeoit avec raison 'en temporisant, il feroit échouer tous projets d'Annibal.

Annibal ne le peut faire changer de résolution

Rien ne le fit jamais changer de
lution, ni le ravage des terres, ni l'ir
die des villages. Annibal, avec tou
artifices, ne put l'attirer en rase campa
Fabius occupoit toujours les hauteur
retenoit les soldats dans le camp:
hasardoit que de petits combats, et
tant de précaution, qu'il avoit presque
jours l'avantage.

Après avoir saccagé une partie d
Pouille, les Carthaginois se jetèrent
le Samnium, pays fertile, où une lo
paix avoit apporté l'abondance. Ils f
des incursions sur Bénévent: ils pr
Télésie, place fortifiée; et ils pass
ensuite dans les plaines de Capoue.
leur faisoit espérer que cette ville se d
reroit pour eux.

La sage lenteur de Fabius est blâmée.

Les dévastations les suivoient par-
Cependant Minucius, général de la c
lerie, blâmoit hautement la conduit
Fabius, qu'il accusoit de timidité ou n
de lâcheté. Les soldats, désespérés de
le plus beau pays de l'Italie en pr
l'ennemi, demandoient le combat, et
bloient vouloir forcer le dictateur à

r contre les Carthaginois. Les discours itieux, qu'on tenoit à l'armée, passoient ome, où le peuple les approuvoit; et te la république paroissoit conspirer tre un général qu'elle auroit dû regar- comme son sauveur. Il étoit bien plus ficile de résister à ces cris, que de se fendre des artifices d'Annibal. Fabius anmoins persista dans sa première ré- lution, quoiqu'Annibal, qui eût voulu ir tout autre général à la tête des lé- ns, le bravât de plus en plus, et cher- ât par de nouvelles dévastations à le ren- e toujours plus odieux aux Romains.

Quand il fut temps de prendre des quar- rs d'hiver, Annibal voulut retourner ns la Pouille, parce que la Campanie pouvoit plus fournir à sa subsistance. ais lorsqu'il voulut repasser les défilés r où il étoit venu dans les plaines de apoue, il les trouva occupés. Quatre mille mmes, que Fabius avoit détachés, s'en toient saisis, et ce général s'étoit retran- hé sur une colline, qui commandoit les éfilés. Les Carthaginois, campés dans la laine, se virent enfermés entre les rochers

Ruse avec laquelle Annibal se tire d'un mauvais pas.

de Formies, les marais de Linturne, les Romains qui avoient derrière eux C poue et le Samnium. Une ruse les tira ce mauvais pas.

Annibal choisit, parmi les bœufs q se trouvoient dans le butin, deux mi des plus forts. Il fit attacher à leurs cor des fagots de sarment et d'autre bois s et menu; et au milieu de la nuit, pend que les armés à la légère gagnoient les h teurs, et se répandoient de côté et d'au avec grand bruit, les pionniers poussèr les bœufs jusqu'au sommet d'une montag qui étoit entre le camp des Cárthaginois le défilé, et mirent le feu aux fagots qu' avoit attachés aux cornes de ces animau Les bœufs, d'abord effrayés à la vue d feux qu'ils portoient sur leurs têtes, et bi tôt après brûlés jusqu'au vif, devinrent rieux, se dispersèrent dans les bois, répandirent le feu par-tout où ils p soient.

Les Romains, qui étoient à la garde défilé, ne pouvoient rien comprendre ces flammes qui paroissoient les envel per. Les uns se croient investis par l'e

nemi, et prennent la fuite : les autres pen-
ent qu'Annibal s'empare des hauteurs,
t courent pour l'en chasser. Tous, en un
ot, abandonnent leur poste, et laissent
passage libre aux Carthaginois. Fabius
sortit point de ses retranchemens. Étonné
ce qu'il voyoit, il ne voulut rien ha-
rder pendant les ténèbres de la nuit. Le
qu'il attendoit, lui apprit qu'Annibal
avoit échappé.

En Espagne, la guerre continuoit sur
et sur terre. Cnéus surprit, à l'embou-
re de l'Ebre, la flotte ennemie. De qua-
te vaisseaux dont elle étoit composée,
en emmena vingt-cinq. Maître par cette
ctoire de la mer et des côtes, il porta le
gat jusqu'aux portes de Carthagène. Les
ples qui habitoient le long de l'Ebre,
ant alors abandonné le parti des Cartha-
ois, Asdrubal marcha contre eux : mais
perdit deux batailles, quinze à vingt
le hommes et plusieurs places.

Succès des Romains en Espagne.

Dans l'espérance de réparer ces pertes,
thage équipa soixante-dix galères. Cette
te, qui se montra sur les côtes d'Étru-
, ne fit rien. Elle s'en retourna, lors-

qu'elle apprit que Servilius venoit au-
vant d'elle avec cent vingt vaisseaux. Ror
quoiqu'elle eût Annibal à ses portes, l
roissoit moins épuisée que sa rivale. P. S
pion passoit alors en Espagne avec tre
galères et huit mille hommes de débarq
ment. Lorsqu'il eut joint son frère, les F
mains poussèrent leurs conquêtes au-d
de l'Ebre : ils s'avancèrent jusqu'à Sagon
et la conduite des deux Scipions enga
plusieurs peuples, auparavant alliés
Carthage, à rechercher l'alliance de Ror
Les ôtages qu'Asdrubal faisoit garder d
la citadelle de Sagonte, ayant été livré
ces deux généraux, ils les rendirent a
villes qui les avoient donnés aux Cart
ginois : bienfait par lequel ils assuroi
leur puissance beaucoup mieux que par
armes.

Minucius, général de la cavalerie, remporte un avantage sur Annibal.

Le dictateur, rappelé pour présider
quelques cérémonies de religion, av
quitté l'armée. Avant de partir, il défen
au général de la cavalerie de combattre
son absence. Mais Minucius étoit d'aut
moins disposé à lui obéir, que depuis
dernière retraite d'Annibal, on se pl

noit plus que jamais des lenteurs de Fabius.

Les Carthaginois avoient établi leur amp sous les murs de Gérunium, dans n pays abondant, où ils vouloient prendre eurs quartiers d'hiver. Comme la saison ıvancée ne permettoit pas de poursuivre es avantages qu'une victoire auroit offerts, Annibal ne cherchoit pas alors à livrer des combats. Il avoit pour objet de ne pas consommer ces provisions, et d'en faire de nouvelles, afin que, pendant l'hiver, rien ne pût manquer à son armée. C'est pourquoi, tandis qu'une partie de ses troupes conduisoit les bestiaux dans les pâturages, une autre alloit au fourrage, et une troisième restoit à la garde du camp. Il divisoit ses forces, parce qu'il y étoit forcé. Peut-être aussi présumoit-il qu'on ne l'attaqueroit pas. Minucius l'attaqua néanmoins, il marcha à la tête des légions au camp des Carthaginois, pendant que sa cavalerie et ses armés à la légère tomboient sur leurs fourrageurs, qui étoient épars dans la plaine. Trop foible pour aller au-devant de l'ennemi, Annibal l'attendit derrière

ses retranchemens. Il se défendit avec désavantage, il perdit beaucoup de monde, et il ne fut en état de repousser les Romains, que lorsque quatre mille fourrageurs furent revenus au camp.

Il partage le commandement avec Fabius.

Minucius se hâta d'écrire à Rome l'avantage qu'il venoit de remporter. Il l'exagéra. Ceux qui blâmoient la conduite de Fabius, l'exagérèrent encore, et ce petit succès parut aux yeux du peuple une grande victoire. Dans l'enthousiasme où l'on étoit du général de la cavalerie, on ne ménagea plus le dictateur. Un tribun proposa de partager également l'autorité entre l'un et l'autre, et ce décret sans exemple fut porté.

Fabius ayant rejoint l'armée, Minucius lui proposa de commander chacun alternativement. Le dictateur lui offrit la moitié des troupes, disant que le décret du peuple le forçoit à partager le commandement, et non pas à le céder tout entier. Cette offre fut acceptée, et Minucius alla camper dans la plaine, à une petite distance de l'armée de Fabius.

Il est défait.

Annibal s'applaudissoit de la mésintelli-

qui divisoit les forces de l'ennemi, et roissoit lui en livrer une partie. Il y ntre son camp et celui du général de alerie, une petite colline, qui lui propre à engager une action, parce e pouvoit donner de l'avantage à celui ccuperoit le premier. Mais, avant de aucune tentative pour s'établir dans ste, il cacha pendant la nuit cinq chevaux et cinq mille fantassins dans avins qui coupoient la plaine; et dès inte du jour, lorsque l'embuscade ne oit encore être éventée, il envoya ses à la légère se saisir de la colline.

peine Minucius voit l'ennemi si près i, qu'il le veut déloger. Les deux ar- s'ébranlent insensiblement, et l'action nt générale. Alors les troupes qui it en embuscade, tombant sur les et sur les derrières des Romains, veloppent et les culbutent. Les lé- auroient été taillées en pièces, si Fa- ne fût venu à leur secours. Il s'avança on ordre, et reçut l'armée vaincue ses drapeaux. Annibal fit sonner la ite, ne jugeant pas à propos de ha-

sarder un nouveau combat contre des troupes fraîches, et commandées par un homme dont il faisoit cas.

Quant à Minucius, il répara sa honte. Il se hâta de reconduire son armée dans le camp du dictateur, reconnoissant tout ce qu'il lui devoit, renonçant à partager le commandement avec lui, et rentrant volontairement sous les ordres de ce général. A la fin de la campagne, Fabius abdiqua, et remit l'armée à Cn. Servilius, et à M. Attilius Régulus qui avoit été subrogé à Flaminius.

Après l'abdication du dictateur, les deux consuls suivent le même plan.

Les deux consuls, à l'exemple du dictateur, évitèrent les actions générales. Ils observoient l'ennemi : ils tomboient sur ses détachemens : ils lui enlevoient ses convois : et ils ne livroient des combats, que lorsqu'ils avoient l'avantage. Par cette conduite, ils mirent la disette dans le camp des Carthaginois. Les troupes commençoient à murmurer contre Annibal; et pour achever sa ruine, il suffisoit de continuer sur le même plan.

C. Terentius Varron nommé consul avec L. Émilius.

Cependant la sage lenteur de Fabius étoit encore un objet de critique. C. Teren-

rron, un de ceux qui l'avoient blâ-
ıs hautement, avoit fait passer le
ui partagea le commandement entre
:al de la cavalerie et le dictateur.
par-là cher au peuple, il fut élevé
ulat. La bassesse de sa naissance,
ɔit dû lui donner l'exclusion, devint
aux yeux de la multitude, qui, ac-
les nobles patriciens ou plébéiens
oir la guerre, se persuada qu'elle
rroit la fin, que lorsqu'elle auroit
le commandement à un homme
u. Elle s'applaudit d'avoir choisi
, qui déclamoit contre les nobles,
accusoit d'avoir fait venir Annibal
ie, et qui promettoit de l'en chasser
mment. A ce consul vain et présomp-
le sénat fit donner pour collègue L.
s, qui avoit commandé en Illyrie
Démétrius de Pharos. C'étoit un ca-
sage et expérimenté.

ès l'élection des consuls, on procéda des quatres préteurs. Deux restèrent ıe suivant l'usage. Des deux autres, ıudius Marcellus fut envoyé en Si- et L. Posthumius Albinus dans la

Armées envoyées en Sicile et dans la Gaule Cisalpine.

Gaule Cisalpine. Le sénat fit passer en pagne toutes les munitions, dont les d Scipions pouvoient avoir besoin; et dant que les nouveaux consuls faisoie Rome tous les préparatifs pour la nouv campagne, Cn. Servilius et M. Régu continuèrent de commander en qualit proconsuls, avec défense expresse d'e ger une action générale.

Annibal se rend maître de la citadelle de Cannes.

Sur ces entrefaites, Annibal se saisi la citadelle de Cannes, où les Rom avoient leurs munitions, et d'où ils tiro leurs convois. Dans cette position, il c mandoit sur toute la Pouille, et il ren l'abondance à son armée. Il n'étoit possible aux proconsuls d'approcher Carthaginois, sans se mettre dans la cessité de combattre. Tout le pays é ruiné; et les alliés, en suspens, attendo à quoi on se détermineroit. Dans cet des choses, le sénat jugea qu'il falloit e marcher à l'ennemi.

'Av. J. C. 216, de Rome 538.

Levées que fait la république.

Les Romains levoient d'ordinaire qu légions, chacune de quatre mille hom de pied et de deux cents chevaux. Les liés fournissoient le même nombre de

s et le double de cavalerie. Ces trou-
: partageoient également entre les
consuls, et il arrivoit rarement que
ux armées consulaires marchassent
ble pour la même expédition. Dans
occasion, non seulement on les réu-
on fit encore les légions de cinq mille
nes de pied et de trois cents chevaux.
eu de quatre, on en leva huit, et on
enta, dans la même proportion, le
re des troupes fournies par les alliés.
l'armée des Romains étoit de quatre-
mille hommes de pied et d'environ
ille chevaux. Annibal, dont l'armée
-peu-près la moitié moins forte, avoit
'anterie quarante mille hommes, et
'alerie dix mille.

ilius vint camper sur l'Aufide, dans Les armées en présence.
laine toute découverte, à six milles
on des Carthaginois. Il ne vouloit pas
noins en venir encore aux mains: il
posoit d'attirer l'ennemi dans un ter-
où l'infanterie eût la plus grande
à l'action.

lendemain, Varron, c'étoit son tour
mmander, s'approcha des ennemis,

malgré toutes les représentations de
collègue. Annibal vint au-devant de
avec sa cavalerie et ses armés à la lé
Les Romains soutinrent le choc. Ils eu
même ce jour-là tout l'avantage,
qu'Annibal eût mal pris ses mesures,
qu'il eût dessein d'augmenter la confia
de Varron.

Le jour suivant, Émilius ne pouvan
retirer sans danger, fit passer l'Aufid
un tiers de son armée, et forma d
camps, séparés par le fleuve. Cette p
tion le mettoit en état de soutenir ses fc
rageurs, et d'incommoder beaucoup c
des Carthaginois.

Annibal, dans la situation où il se t
voit, ne pouvoit rien entreprendre su
Romains. Cependant il avoit de la pei
subsister, et il en auroit eu égalemei
faire une retraite. Il ne lui restoit pour
sources que les fautes de l'ennemi. Il
senta la bataille : Emilius ne l'accepta
Heureusement pour lui, la prudence d
consul ne lui faisoit perdre qu'un jour.

Bataille de Cannes. Le lendemain, Varron fit passer l'
fide aux troupes du plus grand camp

ea son armée en bataille. Il appuya sa Av. J. C. 216, de Rome 538.
e sur le fleuve; et quoique la plaine ermît de s'étendre pour déborder les des ennemis, il préféra de donner de profondeur à ses lignes.

nnibal passe aussi l'Aufide. Ses sol- n'étoient pas sans inquiétude à la vue grande armée qu'ils alloient combat- Quelle armée, disoit Giscon, on ne la considérer sans étonnement! Cela est , répondit Annibal: mais une chose re plus étonnante, et que tu ne remar- pas, c'est que dans toute cette mul- le, il n'y a pas un seul homme qui se me Giscon, comme toi. Cette plaisan- passa de bouche en bouche, et dissipa yeur des soldats.

près avoir rangé toutes ses troupes sur même ligne, Annibal marche à l'en- à la tête de l'infanterie espagnole et ise, qui occupoit le centre, et qui, lant le pas, se détachoit des aîles, et ntoit aux Romains le convexe d'un sant. Il y avoit deux raisons dans ce rement: l'une de tendre un piège à emi, l'autre d'éviter que le combat

fût général dès le premier choc, Dans
crainte que son armée, la moitié plus foi
ne pût pas soutenir le poids des Romai
Annibal vouloit attirer au centre l'ef
des combattans. Ce fut aussi par-là
l'action commença.

Les Espagnols et les Gaulois tienn
d'abord ferme. Bientôt ils cèdent, se
plient, reculent au-delà de l'alignem
de leurs aîles, et présentent à l'ennemi
concave d'un croissant. Si Varron, au l
de vouloir charger ces troupes qui re
loient, eût engagé le combat aux deux ai
et arrêté son centre sur l'alignement
siennes, la ruse d'Annibal tournoit con
lui-même. Mais au contraire, pend
que son centre s'engage, il jette de n
velles troupes dans le piège qu'on lui te
et il y pousse insensiblement toute son
fanterie. Alors les Africains, dont Annil
avoit formé ses deux aîles, se replie
l'aîle droite à gauche, l'aîle gauche à droi

l'infanterie romaine, attaquée par
flancs, s'embarrasse d'autant plus qu'e
est plus nombreuse, et qu'il lui reste moi
de terrain pour se former.

ıdant la cavalerie des Romains est
déroute. Tandis que les Numides
ıuivent, la cavalerie espagnole et
prend en queue les légions, et les
ı pièces. Émilius et les deux pro-
périrent. Soixante-dix mille Ro-
u alliés restèrent sur la place. Dix
ırent faits prisonniers, et Varron
à Vénuse.

le premier bruit de cette défaite, La défaite de Varron répand, l'alarme à Rome.
s'assembla. On n'avoit encore au-
ınnoissance des détails de la ba-
ın ne savoit ce qu'étoient devenus,
née ni les généraux. On ignoroit
nt les restes des troupes: on igno-
ne s'il en restoit: et on étoit inquiet
jets d'Annibal. On envoya sur la
pia et sur la voie Latine pour inter-
ux que la fuite auroit sauvés. La
ıation fut si grande, que, dans la
que les citoyens n'abandonnassent
, on mit des corps-de-garde aux
afin que personne ne sortît sans
ion.

ans perdre de temps, les Cartha- Elle paroissoit livrer cette ville aux Carthaginois
'étoient approchés de Rome, peut-

être s'en seroient-ils rendus maîtres. Il vrai qu'ils n'avoient pas assez de troi pour en faire la circonvallation, et q manquoient de machines pour formei siège : mais il ne s'agit ni de circonv tion ni de siège, quand une ville est quée sans l'avoir prévu, qu'elle n' armes ni soldats, et que ses citoyens c ternés songent plutôt à l'abandonner la défendre. C'est un coup de main peut ne pas réussir, mais qu'il est sag tenter. Maharbal, qui commandoit la valerie, demandoit l'ordre pour mar à Rome. Annibal lui répondit que cett treprise méritoit d'être méditée : cepen s'il la méditoit, elle devenoit impossi *Tu sais vaincre*, repliqua Maharl *mais tu ne sais pas profiter de la victo* Le siège de Rome étoit d'ailleurs une treprise, qui devoit attirer les peuples l'alliance d'Annibal (1).

Rome se ranime ; ses ressources.

Dès que Rome avoit eu le temps d reconnoître, elle étoit sauvée. Elle ser renaître ses forces, à mesure que la c

(1) Voy. les *Observations sur les Romains*, li

ation se dissipoit. Une fois rassurée, avoit des défenseurs, tant qu'il lui it des citoyens. Les alliés fournirent secours. Les particuliers portèrent à ri leur argent au trésor public. On leva re légions : pour les rendre complètes, it prendre les armes à des citoyens qui oient pas l'âge prescrit par les lois. On la huit mille esclaves. On tira des pri- ceux qu'on y retenoit pour crimes ou r dettes, et on en fit un corps de six le hommes. Enfin les trophées qui se servoient dans les temples et dans les tiques, fournirent des armes qu'on avoit es sur les ennemis et principalement les Gaulois. Elles étoient vieilles et uvaises ; mais c'étoient des citoyens i les devoient manier. On comptoit en- e sur les troupes des deux préteurs, squ'on apprit que L. Posthumius étoit nbé dans une embuscade, et que son mée avoit été taillée en pièces.

Les Romains ne négligèrent pas les pré- utions que la superstion leur inspiroit. s décemvirs eurent ordre de consulter les es des Sibylles. Q. Fabius Pictor fut

Précautions superstitieuses et barbares.

envoyé à Delphes, pour demander au dieu quelle seroit la fin des maux de la république : et on enfouit tout vivans un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque.

Le sénat refuse de racheter les prisonniers.

Quoique la république eût besoin de soldats, elle refusa de racheter sept à huit mille prisonniers, qu'Annibal offroit pour une rançon modique. Dans la nécessité de vaincre ou de tomber en servitude, les Romains n'avoient de salut que dans la victoire ; et, par cette raison, leur courage croissoit dans les dangers. Ils auroient, sans doute, combattu avec moins de valeur, si, en devenant prisonniers de guerre, ils avoient pu espérer de redevenir citoyens. Voilà pourquoi, observe Polybe, Annibal offroit de rendre les prisonniers qu'il avoit faits, et c'est pourquoi aussi le sénat refusoit de les racheter.

Réception qu'il fait à Varron.

Lorsqu'on sut que Varron arrivoit à Rome, tous les ordres allèrent au-devant de lui, et on lui rendit de solemnelles actions de grâces pour n'avoir pas désespéré du salut de la république. Par cette réception à laquelle on ne s'attend pas, le sénat

na une grande preuve de sagesse. Rien
oit plus capable de diminuer, aux
x de la multitude, les dangers dont
se croyoit menacée. On auroit renou-
é la consternation, si, au lieu de ren-
des honneurs au consul, on l'avoit
ité avec le mépris qu'il méritoit.

perte de devant cette dernière place, laquelle Marcellus, alors préteur, oit renfermé. Les Campaniens ayant cherché son alliance, il prit ses quartiers iver à Capoue.

En Espagne, les deux Scipions conti- oient d'avoir des avantages. Ils rempor- rent une victoire complète sur Asdrubal, qu'il se proposoit de passer en Italie. Espagnols, qui faisoient la principale e de l'armée des Carthaginois, prirent fuite dès le premier choc, parce qu'ils vouloient pas être traînés hors de l'Es- ne. Avantages des Scipions en Espagne.

L. Posthumius avoit péri dans la Gaule lpine, lorsqu'il venoit d'être désigné ul avec Tib. Sempronius Gracchus. lui substitua M. Marcellus, et Rome pour la première fois deux consuls béiens. Les patriciens, qui n'avoient empêcher cette élection, la firent dé- vicieuse par les augures, et on su- a Q. Fabius Maximus à Marcellus. i-ci néanmoins servit en qualité de consul. Consuls plébéiens l'un et l'autre pour la première fois. Av. J. C. 215, de Rome 539.

Les nations avoient alors les yeux ou- Circonstance où Philippe fait

alliance avec Annibal.

verts sur l'Italie. Elles considéroient a curiosité l'orage, qui devoit tôt ou t fondre sur elles. Elles ne prévoyoient qu'elles auroient tout à craindre de c des deux peuples qui seroit vainqu C'est pourtant ce qu'Agélaüs de Naup ne cessoit de représenter aux Grecs et roi de Macédoine. Mais il les invitoit i tilement à oublier leurs querelles.

C'est dans cette circonstance, que l lippe, mal conseillé, fit alliance avec nibal, et aliéna les Grecs. Rome ne p pas craindre ce nouvel ennemi. Elle éq contre lui une flotte de cinquante v seaux, et menaça de porter la guerr Macédoine, s'il tentoit de passer en It Elle avoit une autre flotte, qu'elle opp aux Carthaginois, une armée en Si une en Sardaigne, une dans le Picén celle des deux Scipions en Espagne trois contre Annibal, c'est-à-dire, deux armées consulaires, et celle du consul Marcellus. On admire les ressou de cette république, quand on ne c dère pas ce qu'elles coûtent.

Carthage, victorieuse de tous côtés partout.

Carthage n'en avoit pas de parei

t qu'elle ne pouvoit faire la guerre
vec de l'argent, et l'argent lui man- Av. J. C. 215, de Rome 539.
t, parce que son commerce étoit ruiné.
leva néanmoins de nouvelles troupes,
lle vouloit envoyer en Italie, et dont
changea la destination, lorsqu'elle eut
is la défaite d'Asdrubal. Ensuite elle
avoir trouvé l'occasion de recouvrer
ardaigne, qui venoit de se soulever
re les Romains. Mais en voulant pour-
e à-la-fois toutes ces entreprises, elle
uva des revers par-tout. En Espagne,
icipions gagnèrent encore deux batail-
qui engagèrent tous les peuples à
ercher l'alliance des Romains: en Sar-
ne, L. Manlius Torquatus remporta
victoire, qui soumit toute l'île, et en
e, Marcellus vainquit Annibal devant

iéron mourut cette année, après avoir Mort d'Hiéron. Idée de son règne.
é cinquante-quatre ans. Son règne
, paisible et florissant, tient peu de
e dans l'histoire. Tandis qu'elle aime à Av. J. C. 215, de Rome 539.
esantir sur les désastres des nations,
parle à peine du bonheur d'un peuple
gouverné: comme si les désastres

étoient une chose extraordinaire, et le
heur une chose commune.

Hiéron rendit ses sujets heureu
répandit ses bienfaits au-dehors. Qu
ses états fussent peu considérables
grandes puissances eurent besoin d
secours, et il n'eut jamais besoin
leurs. Voilà les ressources qu'il fau
admirer.

Généreux envers les Carthaginois
de la guerre des mercenaires, il ne l
pas moins envers les Romains apr
bataille de Thrasymène. Il fit déba
au port d'Ostie des provisions d'or
de blé: il offrit d'en envoyer encore
tel lieu qu'on lui désigneroit; et il jo
à ce don une Victoire d'or, pesant
cent vingt livres, et un corps d'ar
et de frondeurs.

Un tremblement de terre ayant
de grands dommages dans l'île de
des, Hiéron envoya cent talens aux
diens; et il fit élever dans une de
places deux statues, qui représent
le peuple de Syracuse couronnant
de Rhodes, comme s'il eût voulu mar

d'un peuple ne pouvoit avoir pour bienfaiteur qu'un autre peuple.

Enfin, dans une famine qui désoloit l'Égypte, il fit présent à Ptolémée Philadelphe de plusieurs vaisseaux chargés de toutes sortes de provisions, et entre autres d'une galère, qu'on avoit été un an à construire, et qui étoit le plus grand et le plus beau bâtiment qu'on eût encore vu.

Quoiqu'en paix, ses arsenaux étoient remplis d'armes de toute espèce, et sa marine faisoit respecter ses vaisseaux marchands.

Il rapportoit tout à l'utilité. Ce fut par ses conseils, qu'Archimède, son parent et son ami, appliqua la géométrie aux mécaniques; et ce grand géomètre fit construire des machines étonnantes par leur simplicité et par leurs effets.

Hiéron a écrit sur l'agriculture. On peut juger par-là combien il l'encourageoit. Ses ouvrages ne sont pas venus jusqu'à nous.

Il laissa la couronne à Hiéronyme son petit-fils. Il avoit nommé un conseil de

régence, et pris des mesures pour assur la tranquillité des Syracusains. Ses dispo tions ne furent pas respectées. Andran dore, un des tuteurs, comptant gouvern lui-même, déclara que le prince, qui avo à peine quinze ans, étoit en âge de gouve ner, et il écarta tous les autres tuteur Dans le cours d'un long règne, Hiéro n'avoit point vu de sédition : Hiéronym fut assassiné, l'année même qu'il mont sur le trône. Les conjurés vouloient rét blir le gouvernement républicain ; une fa tion livra Syracuse aux Carthaginois.

Philippe arme contre les Romains.

Q. Fabius et M. Marcellus étoient alo consuls. C'est sous leur consulat que Ph lippe, roi de Macédoine, arma contre l

Av. J. C. 214, de Rome 540.

Romains. Il se montra sur les côtes d'I pire, prit Orique qui étoit sans défens remonta le fleuve Aoüs, mit le siège d vant Apollonie, le leva honteusement ; lorsque le préteur M. Valérius parut l'embouchure de ce fleuve, il brûla s vaisseaux, et se retira par terre en M cédoine. Quelque temps après, les É liens et Attalus, roi de Pergame, deven alliés des Romains, lui déclarèrent

erre. Il eut alors trop d'ennemis pour nser à l'Italie.

Époque de la décadence d'Annibal.

Le consulat de Fabius et de Marcellus t l'époque de la décadence d'Annibal. e n'est pas, quoi qu'en dise Tite-Live, ue les délices de Capoue eussent amolli s soldats, et perdu la discipline, puis- 'Annibal se maintint encore en Italie endant treize à quatorze ans, qu'il prit es villes, qu'il remporta des victoires, t que lorsqu'il eut des revers, ses troupes, ujours fidelles, s'exposèrent sans mur- ure à de nouvelles fatigues. Il n'y eut mais, dit Polybe, de sédition dans son rmée.

La vraie raison de sa décadence, c'est ue Rome faisoit tous les jours de plus rands efforts. Elle leva cette année jus- u'à dix-huit légions. Elle employa ses eilleurs généraux, et il s'en étoit formé e bons. Annibal, au contraire, étoit ans ressources, parce qu'il ne recevoit resque aucun secours de Carthage ; et ependant son armée se trouvoit réduite à ingt-six mille hommes de pied et à neuf ille chevaux. Avec si peu de forces, il

étoit difficile de gagner la confiance peuples. Il falloit pourtant contenir c qui s'étoient déclarés pour lui, conser ses conquêtes, en faire de nouvelles, tenir la campagne contre plusieurs arm qui se renouveloient tous les ans.

Je n'entrerai pas désormais dans détail des expéditions qui ont été fa de part et d'autre. Je me bornerai résultats, et je parlerai seulement des p

Av. J. C. 214, de Rome 540. cipales entreprises. La première qui s fre, est le siège de Syracuse par M cellus.

Siège de Syracuse. Parfaitement bien fortifiée, Syracus défendit, sur-tout par les machines d'. chimède. Ce géomètre déconcerta les siégeans, qu'il écartoit des murs, et d il ruinoit tous les ouvrages. Après h mois, Marcellus se vit réduit à chan le siège en blocus. Il fut trois ans dev cette place; et il désespéroit de s'en ren maître, lorsqu'il s'établit dans un quart par surprise, et que la trahison lui li les autres. Archimède fut tué par un sold

En Espagne les Romains soutiennent leurs succès. En Espagne, les Scipions avoient nouveaux succès. Ils firent alliance a

Syphax, roi de Numidie, qui prit les armes contre Carthage. Mais Géla, roi d'une autre partie de la Numidie, envoya au secours de cette république une armée sous les ordres de Massinissa son fils, prince qui deviendra célèbre.

En Italie, la guerre se faisoit avec moins de vivacité qu'ailleurs, parce qu'Annibal étoit trop foible pour former de grandes entreprises. Il se rendoit maître des places par les intelligences qu'il se ménageoit, plutôt que par ses armes: c'est ainsi qu'il le devint de Tarente. Les Romains hâtèrent eux-mêmes la défection de cette ville, parce que les ôtages, qu'elle leur avoit donnés ayant voulu s'enfuir, ils les battirent de verges et les précipitèrent du haut de la roche Tarpéienne. Ils conservèrent néanmoins la citadelle.

En Italie ils reprennent la supériorité.

Av. J. C. 212, de Rome 542.

Tarente, sans la citadelle, étoit une conquête peu importante, et un foible dédommagement de la perte de Syracuse, que Marcellus prit cette année. Cependant Annibal se voyoit encore menacé de perdre Capoue, que les Romains assiégeoient. Il vint au secours de cette place: il livra

Av. J. C. 212, de Rome 542.

plusieurs combats : il marcha contre Rome dans l'espérance de faire une diversion Rien ne lui réussit. Capoue se rendit l'an
Av. J. C. 211, de Rome 543. née suivante. Les Romains firent trancher la tête aux principaux habitans. Ils vendirent ou dispersèrent les autres, et ils crurent avoir usé de clémence, parce qu'ils ne rasèrent pas les murs de cette ville qu'il étoit de leur intérêt de conserver.

Pertes qu'ils font en Espagne. Pendant que Rome reprenoit la supériorité en Italie, elle éprouvoit des revers en Espagne, où Massinissa, vainqueur de Syphax, avoit conduit ses Numides. Cnéus et Publius ayant divisé leurs forces pour attaquer à-la-fois deux armées des Carthaginois, furent défaits, périrent l'un et l'autre, et l'Espagne paroissoit perdue pour les Romains.

Victoire de L. Marcius. Cependant L. Marcius, simple chevalier, rassemble les soldats que la fuite avoit dispersés, et les conduit dans le camp de T. Fontéius, lieutenant de Scipion. Il venoit d'être choisi pour le commander, lorsque les Carthaginois s'avancèrent avec le désordre que donne la confiance, ne présumant pas de trouver

de la résistance dans les débris de deux armées, dont les chefs avoient été tués. Mais, assaillis tout-à-coup, ils furent mis en déroute. Rentrés dans le camp, ils ne prévirent pas devoir être attaqués; et cette sécurité acheva de les perdre. Marcius, qui les surprit pendant la nuit, en fit un si grand carnage, qu'ils laissèrent sur la place plus de trente mille hommes. Le sénat cependant reconnut mal ce service, parce que ce capitaine prit dans ses lettres le titre de propréteur. D'ailleurs, il jugeoit d'une dangereuse conséquence que les armées nommassent elles-mêmes leurs généraux.

Triomphe de Marcellus.

La prise de Capoue fut suivie du triomphe de Marcellus. Le peuple vit avec curiosité ces machines de guerre, qui avoient effrayé les légions; et, ce qui ne fut pas moins nouveau pour lui, ce triomphe offrit à ses yeux les vases, les tableaux, les statues, tout le luxe, en un mot, d'une ville opulente qui cultivoit les arts. De tant de richesses, le général, qui les étaloit, ne conserva rien pour lui: il les déposa dans les temples, d'où elles furent

Av. J. C. 211, de Rome 543.

dans la suite enlevées. On a regarde triomphe comme l'époque du goût des mains pour les arts des Grecs, et c reproché à Marcellus de leur avoir, premier, fait connoître ces superfluité: est vrai qu'il n'auroit fallu montrer à peuple guerrier que des trophées d'arn mais il eût fallu aussi que les peuples q subjuguoit, n'eussent jamais été que sol comme lui.

Toute la Sicile sous la domination des Romains.

L'année suivante, le consul M. Valé Lévinus prit Agrigente sur les Carth nois, et toute la Sicile passa sous la

Av. J. C. 210, de Rome 544.

mination des Romains. Mais le princ théâtre de la guerre étoit alors en E: gne, où P. Scipion commandoit en q lité de proconsul.

Scipion se prépare à faire le siège de Carthagène.

Scipion, qui avoit donné des preuve: son courage au combat du Tésin, a une pénétration singulière, un jugem sûr, une grande activité et une ame sible et généreuse. Hardi dans ses proj prompt dans l'exécution, il se distingu sur-tout par sa prudence: elle étoit te qu'elle le faisoit passer pour un hom inspiré des dieux. Il laissoit subsi

rreur, qui pouvoit contribuer à ses

ne prévoyoit pas que Scipion ouvri-
campagne par le siège de Cartha-
es Carthaginois étoient maîtres de
pays au-delà de l'Ebre: ils les dé-
nt avec trois armées victorieuses,
ine avoit-il lui-même trente mille
s. D'ailleurs, Carthagène étoit fort
rtifiée. C'étoit la place d'armes des
ginois. Elle avoit un port assez spa-
our recevoir une armée navale, et
rrivoit facilement d'Afrique.
ion, considérant que moins une en-
est prévue, moins l'ennemi la
t, jugea que la prise de Carthagène
pas impossible; et aussitôt qu'il fut
à Tarragone, où il prit ses quar-
l'hiver, il s'informa de l'état des
, de la position des lieux, de la
les armées, et des dispositions des
le Carthage. Il apprit que les Car-
ois appesantissoient le joug depuis
lernières victoires; que les peuples
idoient que l'occasion pour se sou-
que la mésintelligence divisoit les

généraux; qu'ils campoient à une g
distance les uns des autres; et que l
près de Carthagène en étoit au m
dix journées.

Cette ville, située au fond d'un
sur une montagne qui forme une
qu'île, est défendue à l'orient et au mi
la mer, au couchant par un étang,
ne reste au nord qu'une langue de
qui la joint au continent. Elle étoi
peuplée: mais les Carthaginois n'y
tenoient que mille hommes de tro
tant ils étoient éloignés de prévoir q
pût être assiégée. Enfin, l'étang q
baignoit, sujet à un flux et reflux sen
devenoit guéable, lorsque la marée
tiroit: circonstance dont Scipion
tirer avantage.

Il se rend maître de cette place.

Instruit de toutes ces choses, il ma
conduisant lui-même ses troupes de
Av. J. C. 210, de Rome 544. et ayant donné le commandement
flotte à C. Lélius, à qui seul il avoit
fié son projet. Il arriva le septième
lorsque sa flotte entroit dans le
L'importance de son entreprise, les ra
qui la lui faisoient tenter, les récomp

il promettoit, auroient suffi pour donner de la confiance aux soldats : il ajouta que Neptune lui avoit promis son secours.

Le lendemain matin, ayant commandé deux mille soldats, et des échelles, il donna le signal de l'assaut. Les Carthaginois, qui firent une sortie, furent repoussés, et les soldats appliquèrent leurs échelles contre les murs. Mais comme elles étoient d'autant plus foibles qu'il avoit fallu les faire fort longues, la plupart se brisoient sous le poids des soldats qui montoient à-la-fois; et si quelques-uns parvenoient jusqu'au haut, les assiégés les repoussoient facilement, et les précipitoient. Scipion fit sonner la retraite.

Il se prépare à donner un nouvel assaut le même jour. Il commande des troupes fraîches pour escalader les murs du côté de l'isthme, et il place sur le bord de l'étang cinq cents soldats, auxquels il donne des échelles. Les assiégés qui venoient de repousser l'ennemi, se flattoient de traîner le siège en longueur, lorsqu'ils se virent tout-à-coup assaillis de nouveau. Ils accoururent pour défendre les murs du côté de

l'isthme, et ils négligent le côté de l'ét
qu'ils croient suffisamment défendu.
pendant la marée se retire : les sold
qui voient les eaux s'écouler, ne dou
pas que Neptune ne vienne à leur seco
ils passent, ils escaladent les murs
obstacle, et ils se rendent maîtres d
place.

Il gagne l'affection des peuples.

Scipion trouva dans Carthagène les
ges que les Carthaginois avoient exig
leurs alliés : il les renvoya chez eux
des présens. Il rendit la liberté à un gr
nombre de prisonniers, et il la fit esp
à tous; et il eut soin, sur-tout, que
femmes fussent respectées. Il y avoit,
mi elles, une jeune personne d'une
beauté, qui avoit été promise à Alluc
prince des Celtibériens : les soldats l'a
amenée à Scipion, il se hâta de faire v
Allucius et les parents, et il la leur
mit. Avec ces procédés, il s'attacha
anciens alliés, et il en acquit de nouve

Pertes que font les Carthaginois.

Il falloit une victoire aux Carthagi
pour arrêter les progrès de Scipion. As
bal la tenta, après avoir tout disposé p
passer en Italie, si la fortune lui étoit

faire. Ce dernier parti fut sa seule ressource. Alors Marcellus suivoit de près Annibal, pendant que Fabius assiégeoit Tarente. Il livra trois combats dans trois jours consécutifs. Le premier fut douteux. Dans le second, Annibal eut l'avantage, dans le troisième, il fut défait. Bientôt après un corps de Brutiens, qui faisoit partie de la garnison de Tarente, livra cette ville au consul Fabius. Av. J. C. 209; de Rome 545.

Cependant si Asdrubal pénétroit en Italie, Annibal se flattoit encore de rétablir ses affaires, parce que les Romains étoient dans le plus grand épuisement. En effet, dans l'espace de dix ans, Rome avoit perdu la moitié de ses citoyens (1). Les pertes des alliés n'étoient pas moins considérables: leurs villes se dépeuploient, et il ne leur étoit pas possible de payer les impôts dont ils étoient surchargés. Plusieurs colonies avoient même déclaré à la république, qu'elles ne fourniroient plus État d'épuisement où sont les Romains.

(1) L'an 220 avant J. C. le dénombrement avoit donné 270213 citoyens, et l'an 209 il ne donna que 137108.

ni argent ni soldats. Sur ces entrefaites, le consul Marcellus tomba dans une embuscade où il fut tué, et où son collègue, T. Quintius, reçut une blessure dont il mourut quelque temps après.

Av. J. C. 208, de Rome 546.

Situation d'Annibal, lorsque son frère Asdrubal arrive en Italie.

Asdrubal, qui amenoit quarante-huit mille hommes d'infanterie, huit mille chevaux et quinze éléphans, passa les Alpes sans obstacles de la part des Gaulois, qui le reçurent comme allié; et dont un grand nombre le suivit en Italie. Mais cette facilité lui devint funeste, parce que son frère, qui ne l'attendoit pas si tôt, étoit encore dans le Brutium, lorsqu'il auroit dû se rapprocher de la Gaule Cisalpine. Peut-être même Annibal avoit-il trop attendu. Il lui étoit d'autant plus difficile de traverser l'Italie, à la vue d'une armée consulaire de quarante mille hommes, que C. Claudius Néro, qui la commandoit, avoit eu l'avantage dans deux combats, et l'avoit réduit à éviter lui-même d'en venir aux mains. Quand même il auroit pu, malgré Néron, aller au-devant d'Asdrubal, il auroit encore rencontré sur son chemin la seconde armée consulaire

Av. J. C. 207, de Rome 547.

que M. Livius Salinator conduisoit dans la Gaule Cisalpine. Dans cet état de choses, il paroît que son seul parti étoit d'attendre que son frère vînt lui-même le joindre dans le Brutium.

Résolution hardie de Claudius Néro.

Asdrubal lui dépêcha des couriers pour lui donner avis de son arrivée : mais ils furent pris, et conduits à Néron, qui, jugeant devoir aller au secours de son collègue, partit aussitôt avec l'élite de ses troupes. C'étoit en apparence livrer à l'ennemi le midi de l'Italie. En effet, si Annibal eût été instruit de l'absence du consul, il eût pu reprendre l'avantage sur une armée affoiblie, qui restoit sans chef. Mais Néron se flatta qu'il n'en auroit aucun soupçon. Et afin de lui cacher plus sûrement son projet, il le cacha même aux soldats qu'il emmenoit avec lui. Ils crurent marcher pour surprendre une ville de Lucanie qui étoit dans le voisinage du camp.

Défaite et mort d'Asdrubal.

Quand on apprit à Rome cette résolution hardie, on fut dans les plus grandes alarmes. L'événement les dissipa bientôt Asdrubal, engagé par la trahison de ses guides,

dans un poste désavantageux, perdit la bataille et la vie. Les historiens ne s'accordent pas sur le nombre des morts. Polybe regarde Asdrubal comme un grand capitaine, et rejette les revers qu'il a eus en Espagne, sur les collègues que Carthage lui avoit donnés.

Néron, qui avoit eu la plus grande part à la dernière victoire, rejoignit son armée avant que les ennemis eussent rien su de son absence. Il fit jetter la tête d'Asdrubal dans leur camp, et c'est ainsi qu'Annibal apprit son malheur.

Fin de la guerre en Espagne.

Sous ce consulat, la flotte des Carthaginois fut défaite par celle des Romains que commandoit M. Valérius Lévinus. L'année suivante, il ne se passa rien en Italie. Annibal resta tranquille dans le Brutium, et les Romains se bornèrent à l'observer. Le théâtre de la guerre fut en Espagne, d'où Scipion chassa tout-à-fait les Carthaginois, six ans après avoir pris le commandement dans cette province. Alors il projetoit de porter la guerre jusqu'aux portes de Carthage. Il falloit pour cela avoir des alliés en Afrique, et il in

Av. J. C. 206, de Rome 548.

rtoit, sur-tout, d'acquérir les Numides, rce qu'ils faisoient la principale force la cavalerie ennemie.

Lors de la décadence des affaires des omains en Espagne, après la mort de éus et de Publius, Syphax étoit rentré ns le parti des Carthaginois. Scipion ant fait sonder ce prince, partit de Carthagène avec deux vaisseaux pour aller, mme le desiroit Syphax, traiter en perne avec lui. Cette démarche, qui l'exoit à tomber entre les mains des ennemis, lui réussit, et il renouvela l'alliance vec ce roi numide. De retour en Espagne, acquit un autre allié : ce fut Massinissa, cherchoit depuis quelque temps l'occaon de traiter avec lui. Après avoir négocié vec autant de succès qu'il avoit fait la uerre, il revint à Rome, où il fut fait onsul. Il eut pour collègue P. Licinius rassus.

Pendant ce consulat, il ne se passa rien dans le Brutium, parce que des maladies contagieuses désolèrent également l'armée des Carthaginois et celle des Romains. Mais Magon, frère d'Annibal, descendit

Magon frère d'Annibal, maître de Gênes.

Av. J. C. 205, de Rome 549.

dans la Ligurie avec douze mille homm de pied et deux mille chevaux. Il s'étal à Gênes, dont il s'empara; et les Gaul commençoient à se joindre à lui.

Motif pour les Romains de porter la guerre en Afrique.

Les efforts des Carthaginois pour ré rer les pertes qu'ils avoient faites en I lie, étoient une nouvelle raison de por la guerre en Afrique. Si une diversion Espagne avoit été utile, que ne devoit pas espérer d'une diversion qui porte l'alarme jusques dans Carthage? Le d ger où Rome, cette république de solda s'étoit trouvée, faisoit prévoir l'extrém où seroit Carthage, qui n'avoit pour défense que des troupes mercenaires, citoyens peu aguerris, et des général connus seulement par leurs défaites. étoit donc plus facile de vaincre les C thaginois en Afrique qu'en Italie; et u victoire remportée sur eux, les forçoit rappeler Annibal, et éloignoit de Ro un ennemi qu'on redoutoit encore.

Ce projet, que Scipion propose, trouve de l'opposition.

Voilà les motifs du projet que Scipi avoit médité, et qu'il s'étoit flatté d'ex cuter, lorsqu'il seroit consul. Mais qua il le proposa, il trouva de grandes op

tions. Fabius, sur-tout, le désapprouva: ne vit que des dangers dans cette entreprise, et il employa tout son crédit pour faire rejeter. Lorsque, malgré ses remontrances et ses intrigues, le sénat eut donné à Scipion le département de la Sicile, avec la permission de passer en Afrique, il ne se désista pas encore. N'ayant pu empêcher la résolution qui avoit été prise, il voulut au moins en traverser l'exécution. Il fit refuser au consul de nouvelles levées, et Scipion vit le moment où il ne pourroit pas même emmener avec lui les volontaires qui le voudroient suivre.

Moyens qu'emploient les Carthaginois pour empêcher Scipion de passer en Afrique.

Afin d'occuper les Romains chez eux, les Carthaginois invitèrent le roi de Macédoine à porter la guerre en Italie; et ils envoyèrent à Magon vingt-cinq vaisseaux, six mille hommes de pied, huit cents chevaux, sept éléphans, et des troupes. Ils auroient voulu qu'Annibal eût pu jeter encore la terreur dans Rome, et ils se reprochoient alors de l'avoir si mal secondé.

Moyens qu'emploient à Rome les ennemis de Scipion.

Philippe n'étoit pas à redouter. Quant à Magon, on lui opposa deux armées,

une à Rimini, et une en Étrurie. Cep
dant Scipion continuoit de trouver des
positions dans les sénateurs, à qui ses
jets donnoient de la jalousie, ou qui éto
trop timides pour les adopter; pour
faire ôter le commandement, ses enne
le calomnièrent. On l'accusa de vivre d
la mollesse, de corrompre la discipli
d'être, par ses mœurs, plus redouta
aux Romains qu'aux Carthaginois.
choses vinrent au point, que, si l'avi
Fabius eût été suivi, Scipion auroit
condamné, sans avoir été entendu. M
le sénat, qui voulut s'assurer de la vér
fit partir des commissaires pour la Si
Scipion fut pleinement justifié. C'est a
que se passa l'année de son consulat et
partie de l'année suivante.

Ce général passe en Afrique.

Quand il eut achevé ses préparatifs
partit de Lilibée avec cinquante vaisse
de guerre, et près de quatre cents bâtim
de charge. On ne sait pas quel étoi
nombre de ses troupes, il campa à un m
d'Utique.

Av. J. C. 204, de Rome 550.

Massinissa vint le joindre avec deux c
chevaux, ou, selon quelques-uns, a

mille. C'est tout le secours qu'il ame-
ıvec lui. Ce prince avoit été dépouillé
:s états par Syphax, qui étoit ren-
ans l'alliance des Carthaginois. Ainsi
:ux alliés, sur lesquels Scipion avoit
›té, il ne lui en restoit qu'un qui étoit
forces. Cette révolution dont il avoit
ıstruit avant son départ de Lilibée,
ıangea rien à ses projets. Dans cette
re campagne il ravagea les terres
arthaginois, et défit deux détachemens
ıvalerie. Pendant que ces choses se
ient en Afrique, les censeurs C. Clau-
Néro et M. Livius Salinator donnoient
me une étrange scène.

. Livius et L. Émilius avoient été
gues dans la guerre d'Illirie contre
étrius de Pharos; et après être sortis de
ge, ils avoient été accusés l'un et l'au-
avoir détourné à leur profit une par-
u butin. Néron s'étoit porté pour ac-
eur de Livius, et celui-ci fut con-
né par toutes les tribus, excepté la
Mécia. Outré de cet affront, il se
ı à la campagne, et ne revint à Rome
›lusieurs années après, à la sollicita-

Censure de Claudius Néro et de Livius Salinator.

tion de Marcellus. Il persistoit dans la résolution de ne prendre aucune part aux affaires, lorsque le peuple, se reprochant le jugement qu'il avoit porté contre lui, le donna pour collégue à Néron, qu'il venoit d'élire censeur. On eut de la peine à lui faire accepter une magistrature, qu'il devoit partager avec son ennemi: cependant il se rendit aux instances qu'on lui fit; il se reconcilia même avec Néron.

Ces deux censeurs étoient l'un et l'autre de l'ordre des chevaliers. Ils se dégradèrent réciproquement. Néron ôta le cheval à Livius sous prétexte qu'il avoit été condamné par le peuple; et Livius l'ôta également à Néron, premièrement, parce qu'il avoit porté contre lui un faux témoignage, et en second lieu, parce qu'il l'avoit encore trompé par une fausse réconciliation. Enfin, il flétrit trente-quatre tribus, et ne laissa le droit de suffrage que la tribu Mécia, qui ne l'avoit pas condamné. Il disoit que le peuple avoit nécessairement prévariqué, une fois en portant un jugement contre lui, ou deux fois en le créant ensuite consul et puis censeur.

On prorogea le commandement à Sci- L'entreprise de Scipion n'est plus traversée.
on, pour tout le temps qu'on auroit la
erre en Afrique. On cessoit alors de
traverser. Les consuls, les préteurs, Av. J. C. 203, de Rome 551.
us les magistrats vouloient contribuer
succès de son entreprise. Son armée ne
anqua de rien, et il n'eut plus à com-
ttre que contre les Carthaginois.

Syphax étoit venu au secours de Car- Il brûle les deux camps ennemis.
age avec cinquante mille hommes de
ied et dix mille chevaux; et cette répu-
lique avoit levé trois mille chevaux et
ente mille hommes d'infanterie, qu'As-
rubal, fils de Giscon, commandoit. C'é-
it un des généraux que Scipion avoit
assés d'Espagne. Ces deux armées cam-
ient à une demi-lieue l'une de l'autre, et à
eux lieues environ de celle des Romains.
lles furent dissipées en une nuit. Scipion
ant fait mettre le feu tout-à-la-fois aux
eux camps, les Carthaginois et les Numi-
es, croyant que cet incendie étoit un acci-
ent auquel l'ennemi n'avoit point de part,
oururent pour l'éteindre, et tombèrent sans
rmes sous les coups des Romains. Asdrubal
Syphax, qui échappèrent, ne sauvèrent

que deux mille hommes de pied et cents chevaux.

Autres victoires des Romains.

Vaincus parce qu'ils avoient été sur ils se flattèrent d'un plus heureux su lorsque la force décideroit seule du du combat : ils levèrent de nouvelles pes : ils reparurent avec trente mille mes, et ils furent encore défaits. toutes les villes qui dépendoient des thaginois se soumirent aux Romains : sinissa recouvra ses états, et Syphax, pour la troisième fois, fut fait prison Vers le même temps, Magon ayant p une bataille dans la Gaule Cisalpine, rut de ses blessures, lorsqu'il retournoi Afrique. Alors Carthage se vit forc rappeler Annibal.

Inquiétudes des Romains, après le départ d'Annibal.

Annibal quitta l'Italie, et les Rom ordonnèrent des prières publiques pour dre grâces aux dieux qui les délivro de cet ennemi redoutable. Cependan n'étoient pas sans inquiétude. Le succè la guerre leur paroissoit plus incertain jamais. Les victoires de Scipion ne les suroient pas. Pour avoir vaincu des t pes levées à la hâte, et commandées

généraux tels qu'Asdrubal et Syphax, ne jugeoient pas qu'il dût vaincre de les troupes, aguerries, bien discipli-, et conduites par le plus grand ca-ine. C'est Fabius sur-tout qui répan-ces inquiétudes. Il ne cessoit de pré- Av. J. C. 203, de Rome 551.
r des malheurs, depuis que le théâtre a guerre étoit en Afrique. Il mourut ces entrefaites.

nnibal arrive à Zama, et nous som- Défaite d'Annibal. Traité de paix.
au moment qui décida du sort des r républiques : moment funeste à Car-e qui fut vaincue, et la victoire ne Av. J. C. 201, de Rome 553.
ommagea pas les Romains des pertes ls avoient faites pendant une guerre ue et opiniâtre. Les conditions du traité paix furent, que les Carthaginois re-ceroient à l'Espagne, à la Sicile et à es les îles situées entre l'Afrique et lie ; qu'ils rendroient tous les prison-s et tous les transfuges ; qu'ils livre-nt leurs éléphans et leurs vaisseaux, exception de dix galères ; qu'ils paie-nt un tribut pendant cinquante ans, qu'ils n'entreprendroient point de guer-sans l'aveu du peuple Romain. Syphax

orna le triomphe de Scipion : il mour
en prison quelque temps après. On
présent de ses états à Massinissa et
donna le surnom d'Africain au vainque
d'Annibal.

CHAPITRE V.

De la Macédoine et de la Grèce à la fin de la seconde guerre punique.

Il n'est pas nécessaire d'étudier en détail toutes les guerres des Romains.

QUOIQUE la Gaule Cisalpine et l'Espagne eussent été subjuguées, la domination des Romains n'y fut pas entière et paisible. Il fallut pendant long-temps y remporter encore des victoires, et ce ne fut pas sans éprouver des revers. Mais je ne jugerai ces expéditions. Il ne s'agit pas d'aller avec les Romains de combat en combat. Autant il est inutile de juger de leurs entreprises, lorsqu'elles commencent; autant il est inutile d'en observer scrupuleusement le progrès. Quand elles sont déjà fort avancées, nous pouvons les regarder comme achevées, et passer rapidement à la conclusion. C'est le plan que je crois devoir suivre. Tout autre plan me jeteroit dans des détails qui, se ressemblant suc-

cessivement les uns aux autres, nous d
neroient de l'ennui sans utilité. Borno
nous donc, Monseigneur, à ceux qui p
vent nous instruire.

Après la seconde guerre punique,
Romains furent conduits à la conquête
la Macédoine et de la Grèce. Pour ob
ver cette entreprise dans ses commen
mens, il faut connoître quel étoit a
l'état de ces deux provinces,

Brigandage des Étoliens.

Les Étoliens, dont le pays s'étendoi
puis le fleuve Achéloüs jusqu'au dé
du golfe de Corinthe et jusqu'au pays
Locres Osoliens, s'étoient emparés de
sieurs villes dans l'Acarnanie, dan
Thessalie et dans d'autres provinces vc
nes. Cependant, armés moins pour conq
rir que pour piller, ils vivoient de brig
dage, et ils le regardoient comme la se
profession d'un peuple libre et courage
Contenus pendant un temps par la crai
d'Antigone Donson, ils se crurent t
permis lorsqu'ils virent un jeune prin
sur le trône de Macédoine. Alors ils fir
de nouvelles courses dans le Péloponè
ils ravagèrent les terres des Achéens :

allèrent même celles des Messéniens leurs alliés.

Depuis que Cléomène avoit été chassé de Lacédémone, et qu'Antigone paroissoit avoir pacifié la Grèce, la république d'Achaïe, peu militaire par sa constitution, négligeoit tout-à-fait le métier des armes. Parce qu'elle ne redoutoit plus les Spartiates, elle croyoit n'avoir plus d'ennemis; et elle ne prévoyoit pas que les Étoliens recommenceroient leurs hostilités, dès qu'ils cesseroient de craindre le roi de Macédoine.

Quand il fallut armer pour chasser de la Messénie les Étoliens, Timoxène, alors préteur, s'y refusa. Il ne comptoit pas sur des troupes peu aguerries et levées à la hâte; et comme l'année de sa préture alloit expirer, il aima mieux laisser le soin de la guerre à son successeur. Ce fut Aratus qui lui succéda, et il fut défait. Les Étoliens continuèrent impunément leur brigandage: ils se retirèrent même sans être inquiétés: et les Achéens ayant besoin des secours de leurs alliés, députèrent en Épire, en Béotie, en Phocide, en Acarnanie et en Macédoine.

orna le triomphe de Scipion : il mou
en prison quelque temps après. On
présent de ses états à Massinissa et
donna le surnom d'Africain au vainqu
d'Annibal.

être d'autant plus assurés, qu'il étoit de l'intérêt des rois d'Égypte de s'opposer à l'agrandissement des rois de Macédoine. Mais Évergète mourut la même année qu'Antigone Doson. Son successeur, Ptolémée Philopator, trop incapable de soins pour se conduire par des vues politiques, ne voulut prendre aucune part aux affaires de la Grèce. Il refusa des troupes à Cléomène: il ne lui permit pas même de retourner à Sparte; et ce roi malheureux, après de vaines tentatives pour recouvrer sa liberté, fut réduit à se donner la mort. Les Spartiates, qui ne lui avoient point encore donné de successeur, disposèrent alors du trône: mais ce fut au gré de la faction favorable aux Étoliens.

Rois, qui lui succèdent.

Les deux branches des Héraclides subsistoient encore. On choisit, dans l'une, Agésipolis; et comme il étoit encore enfant, on le mit sous la tutele de son oncle Cléomène. L'autre branche fut tout-à-fait oubliée. Lycurgue, simple particulier, obtint la couronne. Elle ne lui coûta qu'autant de talens qu'il y avoit éphores: tant, dit Polybe, les grandes

On arme contre eux.

Philippe vint à Corinthe, où il convoqua les députés de toutes les villes qui avoient des plaintes à porter contre les Étoliens. On y délibéra sur les intérêts communs, et on prit des mesures pour agir avec vigueur. Le commencement de cette guerre, qu'on nomma sociale, répond au temps où Annibal se disposoit à faire le siège de Sagonte, et où les consuls L. Émilius et Livius Salinator furent envoyés en Illyrie contre Démétrius de Pharos. Philippe, qui se conduisoit par les conseils d'Aratus, montra beaucoup de sagesse, et donna de grandes espérances aux alliés.

Av. J. C. 219, de Rome 535.

Cléomène, roi de Sparte, meurt en Égypte.

Sparte étoit alors déchirée par des factions. Les uns, se souvenant des bienfaits d'Antigone, ne vouloient pas qu'on se séparât de Philippe; les autres par haine pour la république d'Achaïe, vouloient qu'on s'alliât des Étoliens. Ces divisions paroissoient offrir à Cléomène une occasion de recouvrer la couronne. Ptolémée Évergète, chez qui il s'étoit retiré, lui avoit même promis de le rétablir; et les secours de ce souverain paroissoient lui

être d'autant plus assurés, qu'il étoit de l'intérêt des rois d'Égypte de s'opposer à l'agrandissement des rois de Macédoine. Mais Évergète mourut la même année qu'Antigone Doson. Son successeur, Ptolémée Philopator, trop incapable de soins pour se conduire par des vues politiques, ne voulut prendre aucune part aux affaires de la Grèce. Il refusa des troupes à Cléomène: il ne lui permit pas même de retourner à Sparte; et ce roi malheureux, après de vaines tentatives pour recouvrer sa liberté, fut réduit à se donner la mort. Les Spartiates, qui ne lui avoient point encore donné de successeur, disposèrent alors du trône: mais ce fut au gré de la faction favorable aux Étoliens.

Rois, qui lui succèdent.

Les deux branches des Héraclides subsistoient encore. On choisit, dans l'une, Agésipolis; et comme il étoit encore enfant, on le mit sous la tutele de son oncle Cléomène. L'autre branche fut tout-à-fait oubliée. Lycurgue, simple particulier, obtint la couronne. Elle ne lui coûta qu'autant de talens qu'il y avoit d'éphores: tant, dit Polybe, les grandes

On arme contre eux.

Philippe vint à Corinthe, où il con qua les députés de toutes les villes avoient des plaintes à porter contre Étoliens. On y délibéra sur les inté communs, et on prit des mesures p agir avec vigueur. Le commencement cette guerre, qu'on nomma sociale, pond au temps ou Annibal se disposo faire le siège de Sagonte, et où les c

Av. J. C. 219, de Rome 535.

suls L. Émilius et Livius Salinator fur envoyés en Illyrie contre Démétrius Pharos. Philippe, qui se conduisoit par conseils d'Aratus, montra beaucoup sagesse, et donna de grandes espéran aux alliés.

Cléomène, roi de Sparte, meurt en Égypte.

Sparte étoit alors déchirée par des f tions. Les uns, se souvenant des bienf d'Antigone, ne vouloient pas qu'on séparât de Philippe; les autres par ha pour la république d'Achaïe, vouloi qu'on s'alliât des Étoliens. Ces divisi paroissoient offrir à Cléomène une oc sion de recouvrer la couronne. Ptolén Évergète, chez qui il s'étoit retiré, avoit même promis de le rétablir; et secours de ce souverain paroissoient

être d'autant plus assurés, qu'il étoit de l'intérêt des rois d'Égypte de s'opposer à l'agrandissement des rois de Macédoine. Mais Évergète mourut la même année qu'Antigone Doson. Son successeur, Ptolémée Philopator, trop incapable de soins pour se conduire par des vues politiques, ne voulut prendre aucune part aux affaires de la Grèce. Il refusa des troupes à Cléomène: il ne lui permit pas même de retourner à Sparte; et ce roi malheureux, après de vaines tentatives pour recouvrer sa liberté, fut réduit à se donner la mort. Les Spartiates, qui ne lui avoient point encore donné de successeur, disposèrent alors du trône: mais ce fut au gré de la faction favorable aux Étoliens.

Les deux branches des Héraclides subsistoient encore. On choisit, dans l'une, Agésipolis; et comme il étoit encore enfant, on le mit sous la tutele de son oncle Cléomène. L'autre branche fut tout-à-fait oubliée. Lycurgue, simple particulier, obtint la couronne. Elle ne lui coûta qu'autant de talens qu'il y avoit d'éphores: tant, dit Polybe, les grandes

Rois, qui lui succèdent.

dignités s'achètent quelquefois à vil prix!

Sage conduite de Philippe pendant la guerre sociale.

La guerre se fit alors avec vivacité : les Étoliens, les Éléens et les Spartiates d'une part, et de l'autre, tout le reste du Péloponèse avec les Acarnaniens, les Macédoniens et les Thébains. Les Messéniens refusèrent d'entrer dans l'alliance des Achéens, quoique ce fût pour eux qu'on eût d'abord pris les armes.

Dans toute cette guerre, Philippe fut cher aux alliés et redoutable aux ennemis. Il eût des succès, qu'on attribuoit à la fortune : il en eût qu'on auroit jugés téméraires, s'il eût échoué. Mais il les dut tous à sa conduite. Actif, vigilant, infatigable, il savoit toujours saisir le moment. Par des marches rapides et bien concertées, il arrivoit souvent, lorsqu'on l'attendoit le moins : il enlevoit des places qu'on n'imaginoit pas devoir être attaquées : et les ennemis déconcertés succomboient tantôt sous sa valeur, tantôt sous la hardiesse seule de ses entreprises.

Il est vrai qu'il avoit un bon conseil dans Aratus : mais il pouvoit seul exécuter les projets de ce grand homme. On

le louoit d'autant plus d'avoir donné sa confiance à ce vertueux citoyen, qu'il étoit entouré de gens qui ne cherchoient qu'à le tromper et à perdre Aratus.

Il punit des hommes, qui abusoient de sa confiance.

Parmi ces traîtres étoient Apelle, Léontius et Mégaléas. Le premier, qui avoit été tuteur de Philippe, en étoit le ministre. Les deux autres, mis en place par Antigone Doson, occupoient deux des principales charges de la cour, et entroient dans toutes les vues d'Apelle, auquel ils étoient dévoués. Ces trois hommes intriguoient sourdement pour faire échouer les entreprises, qu'Aratus avoit concertées avec le roi de Macédoine: ils entretenoient même à cet effet des intelligences avec les ennemis. Philippe, qui, malgré l'ascendant qu'ils paroissoient avoir pris sur lui, ouvrit les yeux sur leur conduite, punit de mort Apelle et Léontius. Mégaléas se tua pour échapper au supplice qu'il méritoit. Dans toute cette affaire, le roi se conduisit avec autant de prudence que de fermeté.

Il accorde la paix aux Étoliens, pour faire la guerre aux Romains.

Déconcertés par la sagesse de ce prince, les Étoliens desiroient la paix, et on la

négocioit, lorsqu'on apprit la défaite Romains auprès du lac de Thrasymè Ce fut alors que Démétrius de Pha conseilla au roi de Macédoine de pa en Italie, l'assurant qu'il étoit déjà m tre de la Grèce, et que tout l'occid alloit tomber sa domination. Philip trop jeune pour ne pas se laisser séd aux discours flatteurs d'un ami inco déré, regarda les succès qu'il avoit jusqu'alors, comme l'augure de ceux Démétrius lui promettoit. C'est pourq dans l'impatience de marcher contre Romains, il se hâta de faire la paix a

Av. J. C. 217, de Rome 537. les Étoliens; et le traité en fut conch Naupacte, l'année même de la bataille Thrasymène.

Combien les Grecs auroient été puissans, si ce prince avoit su les réunir.

Ce prince seroit devenu le chef de Grèce, s'il eût continué de se condu avec la prudence qu'il avoit montrée j qu'alors. Réunis sous un général habi les peuples de cette contrée auroient for une puissance redoutable; et les Romai épuisés par les dernières guerres, se roient trouvés trop foibles pour subjug les Grecs par la force des armes. Ai

négocioit, lorsqu'on apprit la défaite
Romains auprès du lac de Thrasymè
Ce fut alors que Démétrius de Pha
conseilla au roi de Macédoine de pas
en Italie, l'assurant qu'il étoit déjà m
tre de la Grèce, et que tout l'occid
alloit tomber sa domination. Philip
trop jeune pour ne pas se laisser séd
aux discours flatteurs d'un ami inco
déré, regarda les succès qu'il avoit
jusqu'alors, comme l'augure de ceux
Démétrius lui promettoit. C'est pourq
dans l'impatience de marcher contre
Romains, il se hâta de faire la paix a
Av. J. C. 217, de Rome 537. les Étoliens; et le traité en fut conch
Naupacte, l'année même de la bataille
Thrasymène.

Combien les Grecs auroient été puissans, si ce prince avoit su les réunir.

Ce prince seroit devenu le chef de
Grèce, s'il eût continué de se condu
avec la prudence qu'il avoit montrée j
qu'alors. Réunis sous un général habi
les peuples de cette contrée auroient for
une puissance redoutable; et les Romai
épuisés par les dernières guerres, se
roient trouvés trop foibles pour subjug
les Grecs par la force des armes. Ar

our qui la Grèce seroit devenue un
eût pu s'ouvrir un nouveau chemin
lyrie, et marcher une seconde fois
Rome. Au contraire, si Philippe
nnoit les Grecs à leurs divisions,
vident qu'il les livroit aux Romains,
l s'y livroit lui-même.

ravers les bonnes qualités qu'on ad- Il leur devient odieux.
en lui, on commençoit à demêler
es qu'on auroit voulu excuser, lors-
chec, qu'il reçut devant Apollonie,
de les devoiler. Dès-lors, cessant
fait de ménager les Grecs, il se fit
d'ennemis qu'il avoit de voisins.
st pas ainsi qu'il falloit se préparer
nquête de l'Italie.

e rendit à Messène, en apparence
teindre une sédition, et il l'alluma
s en plus, parce qu'il se flattoit de
r, dans les troubles, l'occasion de
dre maître de la forteresse d'Itho-
fut même sur le point de se saisir
te place, dans laquelle les Messé-
ui avoient permis d'entrer pour faire
rifice. C'étoit l'avis de Démétrius,
représentoit que, s'il ajoutoit Itho-

me à Corinthe qu'il avoit déjà, il mettr
tout le Péloponèse sous sa dominatio
Mais Aratus lui rappelant ses premièr
années, lui fit voir que l'affection des pe
ples assuroit bien mieux sa puissance, q
des forteresses enlevées par trahison. Pl
lippe, retenu par un reste de respect po
ce citoyen vertueux, n'osa exécuter s
projet. Il s'en repentit bientôt. Il porta s
armes sur les terres des Messéniens,
parce qu'Aratus désapprouvoit hauteme
sa conduite, il le fit empoisonner.

Ennemis qu'il a tout-à-la-fois.

C'est environ deux ans après, qu'il e
tout-à-la-fois pour ennemis les Étolie
les Illyriens, les Éléens, Attalus, roi
Av. J. C. 212, de Rome 542. Pergame, et les Romains. Si pour l
les Achéens, qui le méprisoient, ne l
bandonnèrent pas, c'est qu'ils avoient
mêmes ennemis. Philippe s'allia du roi
Bithynie, comptant sur une diversion
empêcheroit Attalus de passer dans
Grèce. Cette alliance lui fut d'un foi
secours.

Attaqué de tous les côtés, à peine
t-il remporté deux victoires en Étolie, q
est obligé de passer dans le Péloponè

pour secourir ses alliés contre les Éléens, soutenus des Romains. Encore victorieux, n'a pas le temps de suivre ses avantages. Les Dardaniens ont fait une irruption dans la Macédoine, et il vole à la défense de ses propres états. Il revient dans la Grèce, lorsqu'Attalus repassoit en Asie, parce que Prusias, roi de Bithynie, venoit d'armer contre lui. Peu après, les Romains se retirèrent encore. Les Étoliens abandonnés de ces secours, demandèrent la paix, et Philippe la leur accorda.

Éducation de Philopémen.

Quelque temps auparavant, un autre ennemi s'étoit déclaré. Machanidas, successeur de Lycurgue sur le trône de Sparte, ravageoit l'Achaïe, et se flattoit de contribuer à la ruine du roi de Macédoine. Mais Philopémen étoit préteur. Vous m'avez demandé, Monseigneur, pourquoi je vous ai si peu fait connoître Philopémen, puisque c'étoit un grand homme. Je vais aujourd'hui satisfaire votre curiosité.

Cassandre, illustre par sa naissance et par l'autorité dont il jouissoit à Mantinée, ayant été exilé, se retira à Mégalopolis, chez son ami Craüse, père de Philopé-

men. Peu après, Craüse étant mort, lopémen trouva dans Cassandre un se père.

Il y avoit alors à Mégalopolis deu toyens éclairés et vertueux, Ecdém Démophane. Disciples l'un et l'autre c césilas, ils n'avoient pas étudié la p sophie pour se perdre dans de vaine putes. Ils avoient rendu la liberté Mégalopolitains. Ils étoient avec Ar lorsqu'il délivra Sicyone. Dans la s ayant été appelés par les Cyrénéens dissipèrent les troubles qui les divisc leur donnèrent des loix, et les gouv rent avec beaucoup de sagesse. C'est deux hommes que Cassandre confi jeune Philopémen.

D'une constitution forte, et propre exercices de toute espèce, Philopémer gnoit à ces avantages une concep prompte, une grande activité, un vif de se distinguer, et une exacti scrupuleuse jusques dans les petites ses. C'étoit une ame qui se portoit au et au bien, rapidement et comme par tinct.

; ses maîtres, il étudia la guerre
es ouvrages qui traitoient de cet art.
dia sur-tout dans la vie des grands
nes. Il lut Homère, le poète le plus
à élever l'ame; et il ne négligea
oquence ni la philosophie morale ;
absolument nécessaires aux hom-
estinés à gouverner les républi-

talens et les vertus se formèrent
hilopémen, comme les plantes crois-
ans un sol qui leur est propre. Ses
res études lui furent toujours chè-
arce qu'il en sentit toujours l'utilité.
ercices du corps étoient les seuls
emens de son esprit. Il s'endurcissoit
tigues. Il cultivoit lui-même un bien
voit à la porte de Mégalopolis ; par-
it les travaux avec ses esclaves, se
ssant comme eux, dormant comme
ur la paille, toujours le premier à
age et le dernier. Vous voyez, Mon-
ur, combien les grands hommes sont
ssus des préjugés des grands. Ce n'est
e besoin qui forçoit Philopémen à
rie dure. Il étoit inutile qu'il fût riche

pour lui : mais il vouloit l'être pour
autres, et il rachetoit ses citoyens
avoient été faits prisonniers à la gu

Il conserve la liberté aux Mégalopolitains.

Il étoit dans la trentième année, l
que Mégalopolis fut livrée à Cléom
par trahison. Il déroba ses concitoyen
vainqueur, et les ayant conduits à
sène, il leur persuada de se refuser
offres du roi de Sparte qui les invito
revenir dans leur patrie. Il jugeoit qu
prince abandonneroit Mégalopolis,
qu'elle seroit sans habitans. Il ne se tr
poit pas. Peu de temps après, il ram
les Mégalopolitains dans leur ville, ru
à la vérité, mais libre.

Il contribue au succès de la bataille de Sélasie.

C'est dans cette même campagne
se donna la bataille de Sélasie, entre C
mène et Antigone Doson. La gauch
roi de Macédoine, repoussée, fuyoi
désordre, et il étoit temps de la sout
Philopémen qui le représenta, voyant q
ne l'écoutoit pas, prit sur lui de faire
cher la cavalerie mégalopolitaine
commandoit, et ce mouvement, f
propos, ramena la victoire. Antigone a
ensuite demandé, pourquoi la cava

taqué, avant d'avoir reçu ses or-
ous ses officiers s'excusèrent, et
nt sur le jeune Mégalopolitain,
ite dont ils n'avoient pas été ca-
Antigone leur répondit que ce
omme s'étoit conduit en grand
ie. Il tenta inutilement de se l'at-

lant la paix qui suivit l'expulsion de
ne, Philopémen alla faire la guerre
te. Il y acquit une grande réputa-
t à son retour les Achéens le nom-
général de la cavalerie.

Les Achéens deviennent sous ses ordres, d'excellens soldats.

ommandement ouvroit la préture
éraux, lorsqu'ils savoient ménager
rages des citoyens. C'est à quoi on
réussi jusqu'alors, qu'en usant de
ip d'indulgence, et la cavalerie
ie étoit tout-à-fait tombée. Sous
men, elle fut supérieure à celle
iemis, parce qu'il rétablit la disci-
Cependant il parvint à la préture, et
fut pas moins sévère. Les Achéens,
aux leçons de ce grand maître, de-
d'excellens soldats.

Victoire qu'il remporte à Mantinée.

t pendant sa préture que Macha-

nidas prit les armes. Une bataille, q
donna près de Mantinée, termina
guerre. Après un combat opiniâtre,
gauche de Philopémen, composée d'é
gers, fut mise en déroute. Le reste de
mée n'avoit point encore donné, et
chanidas, qui pour lors débordoit
nemi, auroit pu tout-à-la-fois l'atta
de front et le prendre en flanc : ma
poursuivit les fuyards; et cette faute,
Philopémen sut profiter, lui coûta la
toire et la vie.

Les Romains déclarent la guerre au roi de Macédoine.

Av. J. C. 204, de Rome 550.

La paix, que les Étoliens obtinrent
ans après, lorsque Scipion passoit en
que, devint générale. Tous les alli
part et d'autre furent compris dan
traité, et les Romains y accédèrent
mêmes, parce qu'ils avoient alors b
de toutes leurs forces contre Cart
Mais il paroît que Philippe, qui se p
par inquiétude à de nouveaux pr
n'avoit voulu que se débarrasser d'un
tie de ses ennemis. En effet, il con
de faire la guerre au roi de Pergame,
déclara aux Athéniens, il attaqua les
diens, et il menaça l'Égypte. Tout

ssances ayant porté leurs plaintes à
ne, lorsque Scipion venoit de vaincre
nibal, la république déclara la guerre Av. J. C. 200, de Rome 554.
:oi de Macédoine.

CHAPITRE VI.

De la première guerre de Macédoi et de ses suites.

Quels étoient les peuples les plus puissans.

La Macédoine, remarque Mr. de Mo tesquieu, *étoit presque entourée de mo tagnes inaccessibles. Les peuples étoient très-propres à la guerre, cour geux, obéissans, industrieux, infa tigables.*

La Grèce, dit le même écrivain, *ét redoutable par sa situation, sa polic ses mœurs, ses lois : elle aimoit guerre, elle en connoissoit l'art* (1).

Alors, de tous les peuples de la Grè les plus puissans étoient les Étoliens et Achéens. Les Étoliens, endurcis aux tigues, intrépides dans les combats, pables des entreprises les plus hardi

(1) De la grandeur et de la décadence des mains. Chap. 5.

n'aimoient que la guerre. Les Achéens, moins belliqueux, mais également jaloux de leur liberté, étoient puissans par la sagesse de leur gouvernement, et ils devenoient soldats sous Philopémen. Enfin les Spartiates, quoiqu'asservis sous des tyrans, se faisoient encore redouter, parce qu'ils conservoient leur premier courage. Les autres peuples n'étoient rien par eux-mêmes. Les Macédoniens, les Étoliens, les Achéens et les Spartiates décidoient donc du sort de la Grèce.

Pertes que fait Philippe.

Le consul P. Sulpicius Galba aborde en Illyrie avec deux légions. Pendant qu'il se rendoit maître de quelques places sur les frontières de Macédoine, vingt vaisseaux, qu'il avoit détachés de sa flotte, se joignirent à celle d'Attale, chassèrent les Macédoniens de l'Attique, enlevèrent Chalcis, subjuguèrent les Cyclades, et bientôt après toute l'île d'Eubée. Philippe mit le siège devant Athènes, le leva, et ravagea l'Attique. Cependant plusieurs princes voisins de la Macédoine armoient contre lui.

Av. J. C 200, de Rome 554.

Les Étoliens se déclarent contre lui.

Les Étoliens, sollicités par les deux par-

tis, ne se déclaroient pas encore. P
lippe fut défait, et ils armèrent p
les Romains. C'est avec leurs secours
Rome vaincra. La campagne suivante
moins féconde en événemens, parce
P. Villius la commença dans l'arri
saison.

Conduite de T. Quintius pour priver Philippe des secours de la Grèce.

Les rois de Macédoine ne pouvoi
pas entretenir par eux-mêmes un gr
nombre de troupes. Ils avoient besoin
la Grèce leur fournît de l'argent,
vivres, des munitions et même des
dats. Pour terminer promptement la gue
il falloit donc enlever ces secours à P
lippe, et, par conséquent, détacher
Grecs de son alliance. C'est-à-d
qu'il ne suffisoit pas de vaincre, il
loit négocier. Rome trouva dans T. Q
tius Flaminius, qui remplaça P.
lius, un bon général et un habile n
ciateur.

Av. J. C. 198, de Rome 556.

Il eut une entrevue avec Philippe,
parut desirer la paix, et on tint des
férences pendant trois jours. Il prévc
sans doute quelle en seroit l'issue. Ma
vouloit faire croire qu'en armant cont

roi de Macédoine, Rome n'avoit pas dessein de faire la guerre aux Grecs, et qu'au contraire, elle s'intéressoit à leur liberté. En effet, il mit pour conditions à la paix, que Philippe retireroit ses garnisons de toutes les villes grecques; et parmi ces villes, il comprit celles de Thessalie, qui, depuis Philippe, père d'Alexandre, avoient toujours été soumises aux Macédoniens. *Quand vous m'auriez vaincu*, dit le roi, *vous ne m'imposeriez pas des lois plus dures;* et il rompit les conférences.

Les Grecs eurent la simplicité de croire que Rome, dont toutes les entreprises avoient été terminées par des conquêtes, et qui sortoit à peine d'une guerre longue et dispendieuse, reprenoit les armes uniquement pour assurer leur liberté. Cette illusion fut l'ouvrage de Quintius: il saura l'entretenir.

Il ne falloit plus que des succès pour détacher tout-à-fait de Philippe des peuples qu'il aliénoit, et qui croyoient voir leur sûreté dans la protection des Romains. Quintius, campé dans l'Épire, étoit sé-

Succès des armes de Quintius.

paré de l'ennemi par des défilés qui roissoient inaccessibles. Il les força : le s'enfuit dans le fond de la Macédoine, la victoire soumit aux Romains l'Épir la Thessalie. Leur flotte, celle d'Attal celle des Rhodiens, s'étant réunies, rent Érétrie et Cariste, deux villes pr cipales de l'Eubée, où il y avoit garni macédonienne. Elles mirent ensuite le si devant Corinthe. Dans le dessein de gner les Achéens, Quintius publia q ne prendroit cette ville que pour la l rendre.

Les Achéens s'allient des Romains.

Les Achéens se trouvoient dans une tuation, où ils ne pouvoient éviter un convénient, que pour tomber dans autre. S'ils avoient des obligations à lippe, ce prince leur étoit suspect: d' leurs il paroissoit trop foible pour les fendre. Cependant il n'y avoit pas de lieu : il falloit avoir les Romains p amis ou pour ennemis; et il falloit ter, lorsque leur flotte assiégeoit Co the, et que le consul approchoit avec légions. L'alliance des Romains fut ceptée. Voilà donc les principaux

ples de la Grèce, déclarés contre Philippe.

C'est ainsi que Quintius termina sa première campagne. On lui continua le commandement avec le titre de proconsul. Il y avoit de l'inconvénient à donner chaque année la conduite de la guerre à de nouveaux généraux, qui, ayant à peine le temps de prendre connoissance des lieux, étoient révoqués au moment qu'ils pouvoient agir avec plus de vigueur.

Nabis, roi de Sparte, devient aussi leur allié.

Pendant l'hiver, Nabis qui avoit usurpé le trône de Sparte après la mort de Machanidas, fit alliance avec les Romains, et remit à Quintius la ville d'Argos que Philippe lui avoit confiée. Le traité que fit le proconsul avec ce monstre, auroit suffi pour faire voir aux Grecs qu'il s'intéressoit peu à leur liberté. Mais ils n'ouvroient pas les yeux, et d'ailleurs il n'étoit plus temps de les ouvrir.

Av. J. C. 197, de Rome 557.

Les Béotiens sont forcés d'entrer dans la même alliance.

Les Béotiens, les plus épais de tous les Grecs, prenoient le moins de part qu'ils pouvoient aux affaires générales. Uniquement conduits par le sentiment présent du bien et du mal, ils n'avoient

pas assez d'esprit, pour qu'il fût fac aux orateurs de les agiter; et, ce qu y a d'extraordinaire, leur république maintenoit dans l'anarchie (1). Cette r publique étoit une association des vill de la Béotie.

Incertains par caractère, et comme e gourdis, les Béotiens, pour prendre u parti, avoient besoin d'y être forcés. étoit peu avantageux pour les Romains d les acquérir: mais il leur importoit de l enlever à Philippe, parce que la défectio de tous les peuples de la Grèce achevo de ruiner la réputation de ses armes, décourageoit les Macédoniens. Quintius Attale se rendirent à Thèbes, suivis d'u corps de troupes, qui, ne laissant pas liberté des suffrages, ne permit pas au Béotiens de rester dans leur incertitud L'alliance avec les Romains fut arrêt tout d'une voix. Sur ces entrefaites A tale mourut. Fidelle à ses alliés, juste e vers ses sujets, ami des lettres, ce prin généreux fut généralement regretté.

(1) Montesquieu, *ibid.*

laissa la couronne à Eumène, l'aîné de ses fils.

Quintius, assuré des Grecs dont les troupes fortifièrent son armée, tourna tous ses efforts contre la Macédoine. Une victoire qu'il remporta dans les montagnes de Cynocéphale en Thessalie, força Philippe à demander la paix, et il la lui accorda aux conditions suivantes : qu'il se renfermeroit dans les limites de la Macédoine ; qu'il évacueroit toutes les villes grecques où il avoit garnison ; qu'il livreroit tous ses vaisseaux, et qu'il payeroit mille talens en dix années.

Quintius, vainqueur à Cynocéphale, accorde la paix à Philippe.

Dans l'assemblée où les alliés traitèrent des conditions de cette paix, les Étoliens avoient proposé de détrôner Philippe, comme le seul moyen d'assurer la liberté de la Grèce. Mais le proconsul jugea qu'il étoit de l'intérêt des Romains de conserver un monarque, dont l'ambition inquiète affoiblissoit les Grecs en les divisant. D'ailleurs les Étoliens, alors le peuple le plus puissant de la Grèce, seroient devenus trop redoutables, si on eût anéanti l'unique puissance qui pouvoit leur résister. Ils

Il humilie les Étoliens.

avoient eu la plus grande part à la dernière victoire ; et parce que, dans leur aveuglement, ils s'imaginoient avoir vaincu pour eux, ils s'étoient flattés de donner la loi. Ce fut une raison de les humilier. Ils apprirent qu'en armant pour Rome, ils avoient armé contre eux-mêmes.

Il fait croire aux Grecs qu'ils sont libres.

Cependant les peuples de la Grèce, soustraits à la domination d'un roi qui ne les avoit pas pu subjuguer, se voyoient à la discrétion d'un vainqueur qui alloit disposer de leur sort. Ils ne pouvoient recevoir la liberté que comme un don ; et la liberté qui se donne, n'est qu'une servitude déguisée. Les Étoliens ne cessoient de dire qu'on n'avoit fait que changer de maître.

Il y avoit dans la Grèce trois places, qui paroissoient avoir été élevées pour l'asservir, Démétriade dans la Thessalie, Chalsis dans l'Eubée, et Corinthe dans l'Achaïe. Philippe les appeloit les entraves de la Grèce. Lorsque le sénat envoya des commissaires pour régler les affaires de cette province avec le proconsul, il

fut assez peu politique pour ordonner de laisser des garnisons dans ces trois places.

A l'arrivée de ces commissaires, les Grecs paroissoient inquiets, soit qu'ils soupçonnassent les ordres du sénat, soit que la crainte les leur fît pressentir. Mais un héraut ayant proclamé aux jeux Isthmiques la liberté de toutes les villes, ils *se livrèrent*, dit Mr. de Montesquieu, *à une joie stupide, et crurent être libres en effet parce que les Romains les déclaroient tels.* Av. J. C. 196, de Rome 558.

Quintius les avoit rassurés. Si, conformément aux ordres du sénat, il eût laissé garnison dans les trois places dont nous avons parlé, tous les Grecs auroient reconnu avec les Étoliens qu'ils n'avoient fait que changer de maître. Il eut au contraire la sagesse de déclarer que ces villes se gouverneroient par leurs lois, et qu'il en seroit de même de toutes celles qui avoient appartenu à Philippe ou à quelqu'autre prince. Par ce réglement, qui en faisoit autant de petites républiques, il les retenoit chacune dans la dépendance de la puissance qui les protégeoit; et la Grèce Cependant il les assujettit aux Romains.

se trouvoit assujettie, parce qu'il l'avoi
divisée. Il étoit facile de prévoir que le
Étoliens, Philippe, Nabis et les Achéen
ne manqueroient pas de former de nou
velles entreprises; que les peuples oppri
més porteroient leurs plaintes au séna
qu'en leur donnant des secours, on affli
bliroit les oppresseurs; que la Grèce, e
un mot, se livreroit d'elle-même, et q
les Romains auroient à peine besoin d
prendre les armes.

Guerre qu'il fait à Nabis.

Nabis offroit déjà une occasion d'arm
contre lui, et Quintius ne la laissa p
Av. J. C. 198, de Rome 555. échapper. Ayant assemblé les alliés à Cor
the, il s'agit, leur dit-il, de décider si Arg
sera libre comme les autres villes, ou
elle restera au tyran de Sparte qui s'en
emparé. Cette affaire, ajouta-t-il, vo
regarde uniquement : Rome n'ambitio
que la gloire de délivrer toute la Grè
La guerre fut déclarée.

Les flottes des Romains, des Rhodi
et du roi Eumène formèrent le siège
Githium, port de mer des Lacédém
niens, et cette place se rendit, lorsque
proconsul assiégeoit Sparte avec une arm

de cinquante mille hommes. Nabis fut forcé d'évacuer Argos et toutes les villes de l'Argolide. Il eût été au pouvoir du proconsul de le détrôner, et de rendre la couronne aux descendans d'Hercule; mais un tyran, odieux aux Grecs, et entreprenant, convenoit mieux aux vues des Romains.

Il quitte la Grèce.

Il y avoit néanmoins de la contradiction à se déclarer les protecteurs de la liberté, et à laisser Sparte dans la servitude. Cette conduite paroissoit d'autant plus suspecte, que Chalcis, Démétriade et Corinthe n'étoient pas encore évacuées. Les Étoliens, sur-tout, se plaignoient hautement de la mauvaise foi du proconsul. Quintius se justifia dans une assemblée qu'il avoit convoquée à Corinthe. Il évacua toutes les places, quitta la Grèce, et emmena les légions.

Av. J. C. 194, de Rome 560.

Nabis reprend les armes. Philopémen associe Sparte à la république d'Achaïe.

Une faction avoit forcé Philopémen à se retirer en Crète. Il revint, lorsqu'elle fut dissipée : on faisoit alors la guerre au tyran de Sparte. La gloire de ce général ne fut point obscurcie par l'enthousiasme des Grecs pour Quintius.

Les Romains s'étoient à peine retirés,

que Nabis mit le siège devant Githium, en proposant de recouvrer toutes les places qu'on lui avoit enlevées. Les Achéens députèrent aussitôt à Rome, et le sénat promit d'envoyer incessament une flotte à leur secours. Cependant ils équipèrent à la hâte quelques vaisseaux : ils les chargèrent de soldats et de matelots peu versés dans la marine; et Philopémen, alors préteur, quoiqu'il ne connût la mer que pour avoir été en Crète, eut l'imprudence de prendre le commandement de cette flotte.

Av. J. C. 193, de Rome 561.

Il fut vaincu : mais il répara bientôt sa défaite. Comptant sur la sécurité que la victoire donnoit aux ennemis, il prit terre, tomba tout-à-coup sur eux, et en fit un grand carnage. Les Achéens marchoient à Sparte, lorsque Nabis, qui venoit de se rendre maître de Githium, accourut avec toutes ses forces, et les surprit dans des défilés. Effrayés lorsqu'ils considéroient combien le lieu leur étoit peu favorable, ils ne se rassurèrent que par la confiance qu'ils avoient dans les ressources de leur général. En effet, Nabis perdit presque toute son armée, et eut peine à se sauver

lui-même à Lacédémone. L'année suivante, le tyran périt par la trahison d'un Étolien, et Philopémen associa les Spartiates à la république d'Achaïe. Alors commençoit la guerre de Syrie. Av. J. C. 192, de Rome 562.

CHAPITRE VII.

Des royaumes de l'Orient avant la guerre de Syrie.

Il importe de connoître quelle étoit la puissance des monarchies de l'Asie.

DES débris de l'empire d'Alexandre nous avons vu plusieurs monarchies se former parmi les discordes, les trahisons, les meurtres et les forfaits. Elles ont duré comme elles ont commencé, c'est à-peu-près toute leur histoire. Il faut néanmoins observer quelle étoit la puissance de ces monarchies, si nous voulons juger des causes qui ont contribué aux succès des Romains, lorsqu'ils passèrent en Asie.

Royaume de Pergame.

Philétère, eunuque qui avoit appartenu à un officier de l'armée d'Antigone, passa avec son maître au service de Lysimaque, qui lui confia la ville de Pergame avec ses trésors. Depuis plusieurs années, il servoit le roi de Thrace avec fidélité, lorsque son attachement pour le fils aîné de ce prince, Agathocles, que les intrigues d'Arsi-

Av. J. C. 285, de Rome 469.

voient fait périr, le rendit suspect à cette princesse, qui prit des mesures pour le perdre. Il se révolta, et avec le secours de Séleucus, il conserva la ville de Pergame. Trois ou quatre ans après, le roi de Thrace et celui de Syrie étant morts, il sut profiter des querelles qui s'élevèrent entre leurs successeurs; et il se maintint avec d'autant plus de facilité, que les rois de Macédoine, alors chancelans sur le trône, ne pouvoient plus conserver les provinces éloignées. Après un règne de vingt ans, il eut pour successeur Eumène, qui étoit son frère ou son neveu. Celui-ci en régna vingt-deux, et laissa la couronne à Attale, fils d'Attale, frère de Philétère. C'est celui que nous avons vu allié des Romains.

Royaume de Bithynie.

Le royaume de Bithynie, plus ancien, avoit eu ses rois particuliers sous la domination des Perses. Il les eut encore sous les successeurs d'Alexandre, et il fit partie de la monarchie de Lysimaque. Les troubles qui survinrent après la mort de Séleucus, furent favorables à l'agrandissement des rois de Bithynie, et c'est à cette époque qu'ils commencent à devenir puissans. Ni-

comède I régnoit alors, et son règne long.

Royaume de Cappadoce.

La puissance des rois de Cappado de la même époque. Auparavant ils é sous la domination des Perses. Le pr dont l'histoire fait mention, est un nace à qui Cyrus avoit donné ce roy Ainsi que les rois de Bithynie, ceux de padoce ont pris peu de part à la gue Syrie.

Royaume d'Égypte.

En Égypte, Ptolémée Soter, fils d gus, a conservé sur le trône l'amour simplicité et l'éloignement du faste. delphe eut aussi des vertus. Il protég arts et le commerce. Il répandit l' dance dans ses états. Mais il s'amollit le luxe, et il flétrit les commence de son règne par la mort de Dém de Phalère. Démétrius avoit conse Soter de laisser la couronne à l'aî ses fils.

Ptolémée Évergète aima les lettre tira les savans et agrandit ses état successeurs furent des ames lâches, l aux débauches et aux forfaits.

Les Gaulois venoient de s'établir

de Syrie sous Antiochus Soter et sous Antiochus Théos.

la Thrace, lorsqu'Antiochus, qui succédoit sur le trône de Syrie à Séleucus, déclara la guerre à Nicomède I, roi de Bithynie. Nicomède ouvrit l'Asie aux Gaulois, qu'il appela à son secours; et Antiochus remporta sur eux une victoire, qui lui fit donner le surnom de Soter ou de Sauveur. Les Gaulois cependant restèrent maîtres d'une partie de l'Asie mineure, qu'on a nommé Gallo-Grèce, ou Galatie, et Nicomède ajouta de nouvelles provinces à son royaume.

A la mort de Philétère, Antiochus Soter ayant voulu s'emparer de Pergame, Eumène le vainquit près de Sardes, et lui enleva aussi plusieurs provinces. Comme la Macédoine et la Thrace étoient exposées à des révolutions continuelles, les rois de Bithynie et de Pergame avoient encore plus de facilité à faire des conquêtes dans les parties de l'Asie mineure, qui avoient appartenu à Lysimaque.

Ainsi, des quatre monarchies formées par les successeurs d'Alexandre, celle de Thrace ne subsistoit déjà plus, celle de Macédoine se soutenoit à peine, et celle

de Syrie, qui paroissoit la plus puissan
commençoit à se démembrer. Dans ces
constances, Antiochus Soter arma
succès contre l'Égypte. Il vouloit sout
Magas, gouverneur de la Cyrénaïque
de la Libye, qui s'étoit soulevé contre P
ladelphe. Cette guerre continua sous
fils Antiochus, auquel les Milésiens d
nèrent le surnom de *Théos* ou *Dieu*. M
pendant que ce prince rassembloit to
ses forces contre l'Égypte, Arsace, hom
d'une basse naissance, souleva les Part
et jeta les fondemens d'un nouvel emp
Av. J. C. 250, de Rome 458. Ses successeurs ont été nommés Arsacid
Peu d'années après, Théodote, gouvern
de la Bactriane, prit le titre de roi. D'a
tres gouverneurs se soulevèrent à son ex
ple, et Antiochus perdit toutes les p
vinces au-delà du Tigre. Il fit alors la p
avec Philadelphe, dont il épousa la fi
Bérénice.

Av. J. C. 247, de Rome 507. Mais Laodice, sa sœur et sa femm
qu'il avoit répudiée, l'empoisonna, e
Règne de Séleucus Callinicus. sur le trône Séleucus II, son fils aîné, q
nommé Callinicus ou Victorieux, et
hâta de faire périr Bérénice et un fils q

cette princesse avoit eu d'Antiochus Théos. Ptolémée Évergète, qui montoit alors sur le trône, arma pour venger la mort de sa sœur. Il conquit plusieurs provinces, il fit mourir Laodice, et il eût détrôné Séleucus, si une sédition ne l'eût pas forcé à revenir dans ses états. Avec un butin immense, il remporta les idoles que Cambyse avoit autrefois enlevées à l'Égypte, et il les replaça dans leurs anciens temples. Ce fut à cette époque que les Égyptiens lui donnèrent le surnom d'Évergète, c'est-à-dire, Bienfaiteur.

Antiochus, surnommé Hiérax, Oiseau de proie, commandoit dans l'Asie mineure. Il arma sous prétexte de donner des secours à Séleucus, son frère, qu'il vouloit détrôner. Le roi de Syrie, ayant découvert ses desseins, fit la paix avec l'Égypte, marcha contre lui, et fut vaincu près d'Ancyre en Galatie.

Les Gaulois, qui servoient dans l'armée d'Antiochus, se soulevèrent; et ce prince, bien loin de recueillir le fruit de sa victoire, continua la guerre sans succès, et périt enfin, après avoir erré de pro-

vince en province. Eumène, qui profita de ces troubles, recula ses frontières, et Attale, qui lui succéda, et qui prit le premier le titre de roi de Pergame, poussa ses conquêtes jusqu'au mont Taurus. Sur ces entrefaites, Séleucus ayant tourné ses armes contre Arsace qui lui avoit enlevé l'Hyrcanie, perdit une grande bataille, dans laquelle il fut fait prisonnier. Il mourut quelques années après chez les Parthes.

Av. J. C. 227, de Rome 527. Il eut pour successeur son fils Séleucus III, auquel on donna le surnom de Céraunus ou de Foudre, quoiqu'il eût un corps foible et un esprit plus foible encore. Ce prince eût perdu la couronne, si Achéus, son oncle maternel, n'eût pris les rênes du gouvernement. Il le conduisit contre Attale, et il avoit recouvré toutes les provinces que ce roi avoit enlevées à Callinicus, lorsque Séleucus mourut empoisonné. Achéus punit les coupables, refusa le trône qui lui fut offert par l'armée, et le conserva au frère du dernier roi, Antiochus le Grand. Trois ans après mourut Évergète, auquel succéda son fils Ptolémée,

Règne de Séleucus Céraunus.

Av. J. C. 224, de Rome 530.

surnommé Philopator, c'est-à-dire, qui aime son père.

Nous voici aux événemens contemporains aux préparatifs d'Annibal pour passer en Italie. C'est le temps où trois jeunes souverains commencent à gouverner les trois principales monarchies ; Philippe, la Macédoine : Antiochus III, la Syrie : Ptolémée Philopator, l'Égypte. Nous avons vu comment Philippe a livré la Grèce aux Romains : il nous reste à considérer la conduite de Philopator et d'Antiochus.

Foiblesse des monarchies d'Égypte et de Syrie.

Leurs monarchies, formées des débris d'un empire qui ne pouvoit subsister, ont eu, dès leurs fondateurs, tous les vices qui préparent la chûte des états. Aux révolutions qu'a éprouvées la Syrie, nous voyons quelle étoit sa foiblesse. Si l'Égypte s'est mieux conservée, c'est que jusqu'à Philopator ses souverains ont eu quelques vertus. D'ailleurs, les Égyptiens et les Macédoniens, confondus parmi eux, avoient pris leurs mœurs.

Ces deux monarchies, également foibles, ne se défendoient l'une contre l'autre, que parce qu'elles étoient chacune dans

l'impuissance de conquérir. L'Égypte n'a voit à redouter que les Séleucides; et pa cette raison, elle se maintenoit mieux. L Syrie, au contraire, étoit entourée d'en nemis. Puissans par les provinces qu'il lui avoient enlevées, tous se faisoient crain dre à-la-fois; parce que, pour se conser ver, tous avoient le même intérêt à se réu nir contre elle.

Ptolémée Philopator, roi d'Égypte.

Incapable de soins, Philopator laissoi le gouvernement du royaume à Sosibe ministre, qui avoit des vices et des talens et qui faisoit servir à son ambition le foiblesses de son maître. Jamais cour n fut plus corrompue. Les honneurs étoien prostitués: les forfaits paroissoient de ti tres à la faveur; et le souverain donna lui-même l'exemple de la scélératesse. I fit mourir Magas son frère, Bérénice s mère, Arsinoé sa sœur et sa femme; e l'accuse d'avoir empoisonné Évergète so père. Mais il est inutile de compter le victimes que ce monstre immoloit à s rage.

Antiochus le Grand gouverné par Hermias.

Hermias, mis en place par Séleuc Céraunus, gouvernoit la Syrie. Cruel, l

che, ignorant, tout son art étoit de se rendre nécessaire en flattant les goûts du prince, de l'entourer de ses créatures, et de fermer tout accès aux hommes de mérite. Les courtisans corrompus lui étoient vendus par les grâces qu'ils en avoient reçues, ou qu'ils en attendoient; les autres redoutoient son crédit.

La haine qu'on avoit pour cet homme, occasionna des soulèvemens. Alexandre et Molon, deux frères, dont l'un avoit le gouvernement de la Perse, et l'autre celui de la Médie, armèrent contre Antiochus, sous prétexte d'armer contre le ministre. Ils comptoient sur l'incapacité d'Hermias. Cette révolte arriva la quatrième année du règne d'Antiochus, lorsque ce prince se proposoit de déclarer la guerre au roi d'Égypte.

Alexandre et Molon n'étoient que depuis trois ans dans leurs gouvernemens. Ils ne pouvoient pas y être encore bien affermis; et il y avoit lieu de présumer que, si le roi marchoit contre eux, les peuples, à son approche, les abandonneroient. C'est ce que pensoit Épigène, sujet fidelle

et capitaine expérimenté. Mais Hermias, qui craignoit de se compromettre dans cette expédition, l'accusa de vouloir livrer Antiochus aux rebelles. Il conseilla donc au roi de charger de cette guerre quelques-uns de ses généraux, et de marcher lui-même contre Philopator. Il comptoit le conduire à des succès plus assurés, et gagner sa confiance de plus en plus.

Mais les généraux qu'il employa, ayant été vaincus dans plusieurs combats, Alexandre et Molon se rendirent maîtres de la Babylonie et de la Mésopotamie. Leurs progrès ne furent pas une raison pour Épigène, de changer d'avis. Au contraire, il représenta qu'il étoit plus nécessaire que jamais que le roi se montrât à la tête des armées qu'on enverroit contre eux. Comme Antiochus en fut convaincu lui-même, Hermias cessa de s'y opposer. Il feignit même de se réconcilier avec Épigène : mais ce fut pour le perdre plus sûrement. Bientôt après, il lui supposa des intelligences avec les rebelles, et le fit mourir. Tout le public savoit combien cette condamnation étoit injuste

mais personne n'osoit parler contre le ministre.

Antiochus eut le succès qu'Épigène lui avoit promis. Alexandre et Molon, abandonnés de leurs troupes, se tuèrent l'un et l'autre, et toutes les provinces se soumirent. On s'apperçut, pendant cette campagne, que le roi commençoit à souffrir impatiemment la dépendance où il étoit d'Hermias. A ce changement qui se faisoit en lui, on jugea que la haine prenoit la place de la confiance, et que par conséquent, son ame s'ouvriroit facilement aux soupçons. Hermias se rendoit suspect lui-même. Toute sa conduite déceloit une ambition qui n'étoit pas encore satisfaite, et le public le croyoit capable d'attenter à la vie du roi. Il paroissoit néanmoins difficile et dangereux de parler : car jusqu'alors le ministre étoit seul écouté, et il immoloit à sa vengeance tous ceux qu'il jugeoit lui être contraires. Ce fut le médecin d'Antiochus qui perdit Hermias. L'accès qu'il avoit auprès de ce prince, lui permit de saisir le moment où il pouvoit parler sans danger, et il parla. Le roi

Av. J. C. 220, de Rome 534.

crut devoir, pour sa sûreté, faire assassiner son ministre.

D'Antiochus le Grand fait la guerre à Ptolémée Philopator.

Lorsqu'Antiochus eut rétabli l'ordre dans l'orient, il déclara la guerre à Philopator. En une campagne, il recouvra presque entièrement la Célesyrie, que Ptolémée Évergète avoit enlevée à Séleucus Callinicus.

Av. J. C. 218, de Rome 536.

L'Égypte paroissoit s'ouvrir à lui, et elle étoit sans défense. Sosibe entama une négociation.

L'art d'avancer les négociations, c'est de négocier en marchant à l'ennemi. Celle-ci n'étoit qu'un artifice de la part de Sosibe. Elle n'avança point, et Antiochus ne recommença la guerre, que lorsque les Égyptiens s'y furent préparés. Il n'avoit que deux chemins pour pénétrer en Égypte: l'un par des deserts impraticables, parce qu'ils sont sans eau et sans fourrages: l'autre par les défilés du mont Liban, et par des places maritimes qui étoient sous la puissance de Philopator. Son armée de terre prit cette route, et sa flotte la soutenoit.

Sosibe, qui avoit prévu ce plan, avoit également deux armées; une sur terre

pour défendre les défilés, et une sur mer pour repousser la flotte ennemie. Nicolas commandoit la première, et Périgène la seconde.

Nicolas étoit campé entre la mer et le mont Liban, dans un chemin étroit, le seul par où l'ennemi pouvoit passer. Dans cette position, tout dépendoit, pour les Égyptiens comme pour les Syriens, du succès d'un combat naval, parce que les deux armées ne tiroient leur subsistance que de la mer. Antiochus jugea devoir former en même temps plusieurs attaques, persuadé que si une lui réussissoit, elle feroit réussir les autres. Ainsi, pendant que l'action s'engageoit sur mer, un corps de troupes marcha contre les défilés, un autre chargea l'ennemi qui étoit au pied du mont Liban, un troisième entreprit de s'ouvrir un chemin par les hauteurs, et le roi resta dans un lieu d'où il voyoit les quatre combats, prêt à porter des secours par-tout où ils seroient nécessaires. Il vainquit. Plusieurs gouverneurs lui livrèrent leurs places, il soumit toute la Samarie, l'Arabie se souleva en sa faveur, et après

avoir assuré ses conquêtes, il vint prend[re] ses quartiers d'hiver à Ptolémaïs.

L'année suivante, Sosibe arracha Pto[lé]mée à la molesse, et le mit à la tête d[e] l'armée. Les deux rois se rencontrère[nt] dans les plaines de Raphia. Les Syrie[ns] plus aguerris, avoient encore l'avanta[ge] du nombre. Mais Antiochus ne fut pas [le] même qu'aux défilés du mont Liban. [Il] parut craindre d'en venir aux mains. L[es] Égyptiens, qui eurent le temps de se r[a]surer, demandèrent à être conduits à l'e[n]nemi, et remportèrent la victoire. Le r[oi] de Syrie fit la même faute que Mach[a]nidas.

Antiochus fait la paix avec l'Égypte.

Il y avoit deux ans qu'Achéus s'éto[it] révolté, parce que ses ennemis qui entou[-] roient le roi, l'avoient rendu suspect, [et] ne lui permettoient pas de se justifier. An[-] tiochus craignit que le mauvais succès d[e] ses armes n'enhardît d'autres gouverneu[rs] à se soulever, et que pendant qu'il conti[-] nueroit de faire la guerre au roi d'Égypte, Achéus ne s'affermît dans son gouverne[-] ment. C'est pourquoi il se hâta de deman[-] der la paix; et, quoiqu'après sa défaite [à]

fût encore supérieur en forces, il rendit à Philopator toutes les provinces qu'il avoit conquises.

Attale arma pour Antiochus, parce qu'il étoit avantageux pour les rois de Pergame, que les provinces de l'Asie mineure fussent partie d'une grande monarchie, sur laquelle il paroissoit plus facile d'en faire la conquête que sur un prince particulier. Trop foible pour tenir la campagne, Achéus se renferma dans Sardes, et s'y maintint pendant plus d'un an. Mais ayant été trahi, il fut livré au roi de Syrie, qui lui fit trancher la tête. Autres expéditions de ce monarque.

Pendant cette guerre, Arsace II, fils du fondateur de l'empire des Parthes, entra dans la Médie, et s'en rendit maître. Il importoit d'autant plus de recouvrer cette province, qu'elle étoit une des plus considérables de la monarchie; mais il paroissoit difficile d'en chasser les Parthes. Antiochus néanmoins les chassa. Il avoit d'abord résolu de recouvrer aussi la Bactriane, qu'Euthydème avoit enlevée au fils de Théodote : cependant il reconnut ce prince pour roi, et fit alliance avec lui. Il

parcourut ensuite les autres provinces o
tales, et il y rétablit son autorité. Après s
ans que durèrent ces expéditions, il revin
Antioche. Ce fut alors qu'on lui donna
surnom de Grand. Il s'étoit en effet cond
avec autant de prudence que de courag

Après la mort de Philopator, Antiochus et Philippe se liguent contre l'Égypte.

L'année suivante, mourut Philopat
Ce prince, livré à la débauche, avoit u
par son intempérance, un corps vigoure
et robuste. Agatoclia, musicienne qu'il
moit, et Agatocle frère de cette fem
le gouvernoient depuis quelques ann
Odieux l'un et l'autre au peuple, ils
rent aspirer à la régence: ils furent m
crés avec toute leur famille.

Philopator laissoit la couronne à son
Ptolémée Épiphane ou l'illustre. Ce pri
n'avoit que cinq ans. Antiochus et P
lippe s'unirent pour le dépouiller. En d
campagnes, le roi de Syrie conquit la
lesyrie et la Palestine. Philippe devoit a
pour son partage la Carie, la Libye, la
rénaïque et l'Égypte. Mais les guerres q
eut avec les Rhodiens et avec Attale,
lui permirent pas de tourner ses ar
contre Épiphane.

Dans cette conjoncture, le conseil du jeune roi d'Égypte ayant eu recours à la protection des Romains, ces républicains acceptèrent la régence du royaume, et ils confièrent l'éducation du jeune prince et l'administration des états à Aristomène, acarnanien qui avoit vieilli à la cour d'Égypte. L'Égypte sous la protection des Romains.

Quelques années après, Antiochus, considérant les progrès des Romains dans la Macédoine, jugea que l'alliance de Philippe lui seroit d'un foible secours. Il abandonna donc ses desseins sur l'Égypte; et formant d'autres projets, il résolut de recouvrer toutes les provinces que Séleucus avoit conquises sur Lysimaque. C'étoit armer tout-à-la-fois contre le roi de Pergame, contre Philippe, et contre des villes libres, qui étoient sous la protection des Romains, où qui s'y mettroient aussitôt qu'elles seroient menacées. Avant de s'engager dans cette guerre, il voulut s'assurer de ses voisins. Dans cette vue, il maria sa fille Cléopatre avec Épiphane, et il rendit à ce prince la Célesyrie et la Palestine. Il donna une autre de ses filles à Aria- Antiochus fait des alliances.

rathe, roi de Cappadoce. Eumène, qu
noit de succéder à Attale, refusa sc
liance.

Il porte ses armes dans l'Asie mineure et dans la Thrace.

Antiochus se rendit maître d'Ephe
de plusieurs autres villes de l'Asie
neure; et, pendant qu'une partie d
troupes assiégeoit Smyrne et Lampsa
deux villes libres qui implorèrent la
tection des Romains, il passa l'Helles
et conquit toute la Chersonèse de Th
Il y donna audience aux ambassadeur
Rome lui envoya. Cette république
geoit qu'il abandonnât ses dernières
quêtes, et qu'il cessât de former des
treprises sur les peuples qu'elle protég
Elle n'obtint rien.

CHAPITRE VIII.

De la guerre de Syrie.

Le roi de Syrie avoit passé l'hiver à Antioche. Au printems, il vint à Éphèse, où Annibal arriva presque aussitôt. Ce général cherchoit un asyle contre les Romains qui le poursuivoient. Antiochus, jusqu'alors incertain sur la conduite qu'il tiendroit avec Rome, ne balança plus. Avec Annibal, il se crut assuré de vaincre, et il employa cette année et la suivante aux préparatifs de la guerre.

Conseils d'Annibal au roi de Syrie.

Av. J. C. 195, de Rome 559.

Il sembloit que sous ce roi, la monarchie eût recouvré une partie de sa puissance. Mais les ennemis qu'il alloit combattre, étoient bien différens de ceux qu'il avoit vaincus; et s'il ne comptoit sur des succès, que parce qu'il en avoit eus, sa confiance pouvoit lui être funeste.

S'il attendoit les Romains en Asie, ou s'il se bornoit à tourner ses armes contre

la Grèce, Rome, sans presque faire usage de ses forces, pouvoit l'accabler du poids de ses alliés. En Italie, au contraire, elle paroissoit épuisée : elle n'y avoit que des alliés, épuisés comme elle : et Antiochus pouvoit lui-même trouver des alliés dans les Gaulois. La république n'étoit donc nulle part plus foible qu'en Italie. D'après ces considérations, persuadé qu'on ne vaincroit Rome que dans Rome, Annibal demandoit au roi cent galères, dix mille hommes de pied et mille chevaux ; et pendant qu'avec cette flotte il aborderoit en Italie, où il se flattoit de susciter bien des affaires aux Romains, il vouloit qu'Antiochus conduisît une puissante armée dans la Grèce, d'où il menaceroit de marcher contre Rome.

Pourquoi Antiochus ne les suit pas.

Le roi approuvoit ce plan. Cependant, comme la guerre n'étoit pas encore déclarée, on parut de part et d'autre vouloir entrer en négociation, et les ambassadeurs du sénat arrivèrent en Asie. Mais ils repartirent sans avoir rien conclu. Ils n'avoient eu d'autre dessein que d'observer les préparatifs qui se faisoient. On

dit qu'un d'eux, P. Villius, réussit à rendre Annibal suspect, parce qu'il affecta de le voir beaucoup. Il est vrai que ce général ne fut plus consulté, ou que du moins on ne fit rien de ce qu'il conseilloit. Antiochus craignoit sans doute de partager avec lui la gloire du succès; et cette raison, à laquelle les courtisans applaudissoient, fut suffisante pour lui faire rejeter le plan qu'il avoit d'abord approuvé.

Il renonçoit donc à porter la guerre en Italie, et il se proposoit la conquête de la Grèce qu'il regardoit comme assurée. Thoas, qui lui fut envoyé par les Étoliens, le confirma dans cette résolution. Il lui représenta que toute la Grèce l'attendoit; qu'elle étoit sans défense; que les Étoliens qui l'avoient ouverte aux Romains, la lui livroient. Il le pressa si fort, qu'Antiochus, sans attendre les troupes qui lui arrivoient d'Orient, partit avec dix mille hommes de pied et cinq cents chevaux, laissant derrière lui Lampsaque, Troas et Smyrne, trois places dont il auroit dû se rendre maître avant de passer en Europe. Il avoit compté sur Nabis et sur Philippe.

Il se propose la conquête de la Grèce.

Av. J. C. 192, de Rome 562.

Le premier venoit de mourir : le secon se joignit aux Romains, à qui Ptolémé Massinissa et les Carthaginois offrire des secours d'hommes, de vivres et d'a gent.

Les Grecs ne lui sont pas favorables.

Comme les Grecs ne payoient poin d'impôts, et qu'ils n'avoient reçu garni son dans aucune de leurs villes, ils n comprenoient pas qu'Antiochus fût ve nu pour les délivrer. D'ailleurs, il avoi été appelé par les Étoliens qui leur étoien odieux, et il avoit trop peu de forces pou inspirer quelque confiance. Il voulut en gager dans son alliance les Achéens et le Béotiens. Les premiers lui déclarèrent l guerre, les autres lui répondirent que lorsqu'il seroit en Béotie, ils délibéreroien sur le parti qu'ils auroient à prendre. I venoit d'échouer dans une tentative qu'i avoit faite sur Chalcis. Une première exp dition, mal concertée, ne donnoit pas d la réputation à ses armes. Peu après el pendant une faction lui livra cette place et il se rendit maître de toute l'Eubée.

Nouveaux consuls d'Annibal.

Il étoit à Démétriade, dont les Éto liens s'étoient emparés. Il y délibère sur l

opérations de la campagne suivante. Annibal insista sur la nécessité de détacher Philippe de l'alliance de la république. En effet, si le roi de Macédoine avoit, pendant plusieurs années, soutenu seul tout le poids de la guerre contre les Étoliens et les Romains, il paroissoit que la Grèce s'ouvriroit difficilement aux légions, si Antiochus et Philippe se réunissoient, lorsqu'ils avoient pour eux les Étoliens, à qui Rome devoit ses victoires. Au reste, Annibal persistoit toujours dans son premier plan de porter la guerre en Italie; et il demandoit qu'Antiochus se hâtât de faire venir toutes ses flottes et toutes ses troupes. Ses conseils ne furent pas suivis.

Quartier d'hiver d'Antiochus.

Après avoir pris quelques places en Thessalie, Antiochus alla passer l'hiver à Chalcis. Il y épousa la fille de son hôte: il y donna des fêtes, et il oublia les Romains.

Il est vaincu et il repasse en Asie.

Cependant le consul Manius Acilius, parti de Rome avec vingt mille hommes de pied, deux mille chevaux et quinze éléphans, joignit Philippe dans la Thessalie, et se rendit maître de toutes les places,

Av. J. C. 191, de Rome 563.

dans lesquelles le roi de Syrie avoit la garnison. Antiochus n'avoit pas enc reçu les troupes qu'il attendoit d'Asie, les Étoliens ne lui amenèrent que qu mille hommes. Réduit à défendre les filés des Thermopyles, il campa au mé endroit où les Spartiates avoient autre combattu contre les Perses. Les Rom passèrent par les mêmes sentiers, par Xerxès et Brennus après lui s'étoient ou un passage. Le roi de Syrie fut défait, s fuit à Chalcis, où il ne ramena que c cents hommes, repartit pour l'Asie, toute l'Eubée se soumit au consul.

La conquête de l'Orient devient facile aux Romains.

Après la seconde guerre punique, fut une grande entreprise pour les Rom de passer dans la Grèce, et le peuple s' posa d'abord à cette nouvelle guerre. M quand Philippe eut été humilié, quand Grecs, qui se croyoient libres, furent effet asservis, et quand Antiochus été chassé honteusement; le passage Asie devenoit d'autant plus facile, qu république n'avoit à faire que la moin partie des frais de la guerre. Elle arm pour elle Philippe, Eumène, les Rhodi

et il ne lui falloit que quelques victoires pour assujettir l'Orient.

Antiochus cependant croyoit n'avoir rien à craindre, parce qu'il laissoit la mer entre les Romains et lui, et il fallut qu'Annibal lui ouvrît les yeux sur le danger qui le menaçoit. Alors songeant à fermer l'Hellespont, il fortifia Lysimachie, Sestos, Abyde et plusieurs autres places, et il se hâta de rassembler toutes ses forces. Il étoit temps : car la flotte des Romains, qui paroissoit déjà, remporta bientôt après une victoire. Cette action termina la campagne.

Antiochus se prépare à résister aux Romains. Il perd une bataille

Av. J. C. 192, de Rome 563.

L. C. Scipio, nommé consul, obtint le département de la Grèce, parce que son frère, Scipion l'Africain, offrit de servir sous lui en qualité de lieutenant. Le sénat leur permit de passer en Asie, s'ils jugeoient que le bien de la république le demandât.

L. et P. Scipion passent en Asie.

Av. J. C. 190, de Rome 564.

Jusqu'alors les Étoliens avoient demandé la paix sans pouvoir l'obtenir. Les deux Scipions, qui vouloient marcher contre Antiochus, leur accordèrent une trève de six mois. L'armée romaine traversa la Macédoine. Philippe se fit un devoir de

fournir aux troupes tout ce qui leur é
nécessaire. Ce prince, qui ne pouvoit
se relever, se flattoit d'obtenir au m
quelques-unes des places qu'on enleve
aux Étoliens et au roi de Syrie. Dès
les ennemis de la république croient p
voir s'agrandir en armant pour elle, t
armeront les uns contre les autres, et t
seront subjugués.

Antiochus abandonne l'empire de la mer.

Antiochus ouvrit la campagne par
victoire navale, que Polixénidas remp
sur les Rhodiens. Mais ceux-ci ayant équ
une nouvelle flotte, battirent Annib
qui amenoit, de Phénicie à Éphèse,
escadre de trente-sept vaisseaux. Ils
poussèrent dans le port de Mégiste, où
le tinrent bloqué. Bientôt après la fl
de Polixénidas fut battue par celle
Romains; et les Syriens abandonnèr
l'empire de la mer.

Vaincu à Magnésie, il reçoit la loi.

Alors au lieu de défendre l'Hellespo
Antiochus retira de Lysimachie et des
tres villes, toutes les troupes qu'il y av
mises en garnison. Ces places qui auroi
pu soutenir de longs sièges, il les li
avec toutes les munitions qu'il y av

amassées. Les Romains, qui se trouvèrent dans l'abondance, passèrent en Asie sans obstacle, et vainquirent à Magnésie. Le roi n'obtint la paix qu'en abandonnant tout ce qu'il possédoit en Europe et en Asie en-deçà du mont Taurus. Annibal et Scipion l'Africain ne se trouvèrent pas à la bataille : le premier étoit encore à Mégiste, et le second étoit malade à Élée. Av. J. C. 190, de Rome 564.

Eumène, en considération des services qu'il avoit rendus, obtint du sénat la Lycaonie, les deux Phrygies, la Mysie et la Chersonèse. On donna aux Rhodiens une partie de la Carie et de la Pisidie. On déclara libres toutes les villes qui l'avoient été avant la bataille de Magnésie, et on nomma dix commissaires pour régler sur les lieux les intérêts de ces villes et ceux des alliés. L. Scipion prit le surnom d'Asiatique, et son triomphe surpassa en magnificence tous ceux qu'on avoit vus jusqu'alors. Traitement que le sénat fait aux alliés. Av. J. C. 189, de Rome 565.

Le consul Cn. Manlius, qui prit après lui le commandement, défit et soumit les Gaulois, nommés Gallo-grecs, qui jusqu'alors avoient mis à contribution presque Campagne du consul Manlius.

toute l'Asie mineure. Il condamna Ariarathe, roi de Cappadoce, à payer deux cents talens, parce qu'il avoit donné des secours au roi de Syrie. Mais en considération d'Eumène qui épousa la fille de ce prince, le sénat remit une partie de cette somme : il accorda à Ariarathe le titre d'allié et d'ami du peuple romain.

Manlius, à la fin de son consulat, quitta l'Asie, et ramena les légions. Il eut de la peine à obtenir le triomphe, parce qu'il avoit fait la guerre aux Gallo-grecs, sans y être autorisé. La même année on accorda la paix aux Étoliens.

Av. J. C. 189, de Rome 565.

CHAPITRE IX.

Jusqu'à la seconde guerre de Macédoine.

PAR le traité que les Romains conclurent avec Antiochus, non seulement, ils lui enlevèrent plusieurs provinces, ils lui ôtèrent encore le droit de la guerre, comme ils l'avoient ôté aux Carthaginois. Il livra tous ses vaisseaux : on ne lui laissa que dix petits bâtimens; et on lui marqua les limites, au-delà desquelles il ne lui seroit pas permis de naviguer.

Les Romains ôtent au roi de Syrie le droit de la guerre.

Il lui étoit défendu d'avoir des éléphans, de s'allier avec les alliés de la république et de faire chez eux des levées de soldats. Si quelque peuple allié des Romains armoit contre lui, il pouvoit repousser la force par la force : mais il devoit se borner à la défensive, et on lui interdisoit toute conquête. Or tous ses voisins étoient alliés des Romains, ou le deviendroient,

lorsqu'ils lui déclareroient la guerre : pouvoient donc l'attaquer impunément il ne lui restoit d'autre ressource que porter ses plaintes au sénat, qui deve son juge.

Enfin on le condamna à payer en d ans et en douze paiemens égaux, d mille talents. Ce tribut, qui épuisoit finances, achevoit de le mettre hors tat de faire la guerre. Comme il n'a pas même de quoi faire le premier p ment, il pilla un temple de Bélus et il assommé par le peuple avec toute sa s Il eut pour successeur, son fils, Sélet Philopator.

La puissance des Romains en Asie est l'époque de la décadence des mœurs.

Les rois de Pergame, de Bithynie Cappadoce et d'Égypte, intéressés à l miliation des Séléucides, assuroient la mination des Romains sur la Syrie comme alliés de la république, ils étoient soumis eux-mêmes, parce qu'il pouvoient être puissans, qu'autant q restoient dans son alliance. Ainsi R commandoit à tous, quoiqu'elle n'eût Asie ni places ni troupes. Cette puissar qui livroit à l'avidité des Romains to

les richesses de l'Orient est l'époque de la décadence des mœurs. On commence à s'en appercevoir aux dissentions qui s'élevèrent. Scipion l'Africain fut accusé d'avoir vendu la paix au roi de Syrie. Si cette calomnie, démentie par le caractère de Scipion et par l'état où Antiochus avoit été réduit, parut avoir quelque fondement, il falloit qu'il y eût dès-lors bien des Romains capables de malversations. Av. J. C 187, de Rome 567.

Depuis quelques années, les sénateurs assistoient aux spectacles dans un lieu séparé. Cette distinction, établie pour la première fois sous le second consulat de Scipion l'Africain, l'an de Rome 560, déplut au peuple. On se plaignit des censeurs qui l'avoient approuvée. Ce grand homme, à qui, lorsqu'il triompha de Carthage, on avoit voulu prodiguer des honneurs extraordinaires, et qui les avoit tous refusés, vit que ses services étoient oubliés, et que le peuple, qui passe subitement de l'enthousiasme à l'indifférence, se plaît à humilier ceux qu'il a élevés. Ce fut-là la vraie cause de l'accusation intentée contre lui. Ses ennemis crurent avoir trouvé le mo- Pourquoi Scipion l'Africain est accusé de peculat.

ment de se venger de la considération c
il jouissoit.

Ce fut Caton qui le fit accuser.

Parmi eux étoit M. Porcius Cato
s'étoit déclaré ouvertement contre lui,
le temps qu'on porta la guerre en A
que. Uni alors avec Fabius, il désappr
voit hautement cette entreprise; et depu
quoiqu'elle eût réussi, ou peut-être pa
qu'elle réussit, il ne cessa d'outrager S
pion. C'étoit un homme nouveau qui a
eu de la peine à se faire remarqu
et qui cherchoit à se faire une répu
tion, en déchirant la réputation des p
miers citoyens. Il est vrai qu'il étoit s
ple dans sa manière de vivre, et rig
jusqu'à l'excès; et il jouissoit de la c
sidération qu'on obtient toujours, quan
avec une conduite qui affiche les anci
nes mœurs, on déclame contre les mœ
qui se corrompent. Mais quelles qu'ai
été ses vertus, il a été jaloux d'un gra
homme, et ce vice flétrit les vertus mêm
Ce fut à sa sollicitation, que deux t
buns, nommés l'un et l'autre Q. Pétili
citèrent Scipion devant le peuple.

Mot de Scipion l'Africain au peuple.

Le hasard fit que le jour où Scip

plébéiens dont la famille avoit été illustrée par des magistratures curules. Les nobles, indignés de voir Caton parmi les candidats, se réunirent pour lui donner l'exclusion. Les citoyens riches, qui commençoient à goûter le luxe, ne vouloient pas d'un censeur qui affichoit l'austérité; et plusieurs qui l'avoient offensé, craignoient de se voir sous l'autorité d'un homme qui n'oublioit pas les offenses. Mais le luxe des grands étoit odieux au peuple, qui ne le partageoit pas; et la haine qu'ils montroient pour Caton, lui assuroit la faveur de la multitude. Non seulement il obtint la censure : il désigna même parmi les patriciens celui qu'il vouloit pour collègue, et on lui donna, comme il le demandoit, L. Valérius Flaccus. Il s'acquittoit envers lui : car c'est Valérius qui l'avoit fait connoître, et qui lui avoit ouvert l'entrée aux honneurs. Il le fit prince du sénat. Il chassa de ce corps plusieurs sénateurs : il ôta le cheval à Scipion l'Asiatique, et il mit de grosses impositions sur toutes les choses de luxe. Cette censure a été célèbre par la sévérité des censeurs.

Philippe comparoît devant les commissaires du sénat.

Pendant que ces choses se passoient à Rome, la Grèce et la Macédoine offroient d'autres scènes. Philippe comparoissoit devant des commissaires, que la république avoit envoyés pour juger des plaintes que faisoient contre lui, Eumène, les Thessaliens et d'autres peuples. Il s'agissoit surtout de quelques places que le roi de Macédoine occupoit, et que le roi de Pergame prétendoit faire partie de la Chersonèse qui lui avoit été donnée. Philippe, quoiqu'humilié, montra néanmoins assez de fermeté pour étonner les commissaires. Ils n'osèrent prendre sur eux de porter un jugement définitif, et ils renvoyèrent l'affaire au sénat.

Av. J. C. 185, de Rome 569.

Les Achéens refusent d'obéir aux commissaires.

J'ai dit qu'après la mort de Nabis, Philopémen réunit Sparte à la ligue des Achéens. Or il y avoit dans cette ville un parti qui étoit contraire à cette réunion. Il en porta ses plaintes au sénat, et le sénat avoit pour maxime de favoriser tous ceux qui lui portoient des plaintes. Il donna ses ordres en conséquence, et les commissaires les portèrent aux Achéens: mais les chefs de la république n'y eurent au-

eu égard : ils refusèrent de convoquer l'assemblée de la nation, et déclarèrent qu'on ne pouvoit rien changer à ce qui avoit été réglé au sujet des Spartiates.

Les commissaires retournèrent à Rome, où ils furent suivis des députés de toutes les puissances qui avoient à se plaindre ou à se justifier. Le sénat ordonna que Philippe évacueroit toutes les places qu'Eumène avoit revendiquées : il invita les Achéens à convoquer leur assemblée toutes les fois qu'on l'exigeroit, et il nomma une nouvelle commission dont Ap. Claudius fut le chef.

Nouveaux commissaires envoyés par le sénat.

Av. J. C. 184, de Rome 570.

Sur ces entrefaites, Philippe eut la cruauté de se venger sur les habitans d'une des villes qu'il devoit évacuer. Cassandre les fit égorger par son ordre. On ne conçoit pas comment ce prince se portoit à une cruauté dont il ne pouvoit retirer aucun fruit, et qui autorisoit les Romains à l'humilier de plus en plus. Appius ne lui dissimula pas qu'il connoissoit l'auteur de ce massacre ; et il lui ordonna d'envoyer Cassandre à Rome pour être interrogé. Le roi obéit. En même temps, il fit partir son

Cruauté de Philippe. Il envoie son fils à Rome pour se justifier.

fils Démétrius, qu'il jugeoit propre à faire recevoir ses justifications. Ce jeune prince qui avoit été en ôtage Rome, avoit mérité l'estime des Romains. Il arriva seul. Cassandre mourut en chemin, et on accusa Philippe de l'avoir fait empoisonner.

Les Achéens obéissent aux nouveaux commissaires.

Après avoir réglé les affaires de la Macédoine, les commissaires passèrent dans l'Achaïe. Lycortas, père de Polybe l'Historien, étoit alors préteur. Pourquoi, leur demandoit-il, les Achéens, s'ils sont libres, ont-ils quelque compte à rendre au sénat? Nous ne nous informons pas du traitement que vous avez fait à Capoue après l'avoir prise : de quel droit vous informez vous du traitement que nous avons fait aux Spartiates après les avoir vaincus? Appius, sans entrer dans aucune discussion, conseilla aux Achéens de prévenir les ordres de la république, et de faire d'eux-mêmes ce qu'elle ne commandoit pas encore. On sentit que ce conseil étoit un ordre, et on obéit.

Le sénat affecte de ne prendre aucune part aux troubles du Péloponèse.

L'humiliation des Achéens enhardit plusieurs villes à se retirer de la ligue, et le sénat s'applaudit des troubles qu'il avoit

fait naître. Alors il affecta de n'y vouloir prendre aucune part, et il répondit aux plaintes des peuples du Péloponèse, qu'il ne vouloit plus se mêler de leurs affaires. Ces troubles enlevèrent Philopémen à la république d'Achaïe. La même année, Scipion l'Africain mourut à Literne, et Annibal en Bithynie.

Mort de trois grands généraux

Av. J. C. 183, de Rome 571.

Par le traité honteux qu'Antiochus fit avec les Romains, il s'étoit engagé à leur livrer Annibal. Ce général se réfugia chez Prusias, roi de Bithynie, auquel il rendit de grands services dans une guerre contre Eumène. Les Romains le poursuivirent dans cet asyle; et Annibal, pour échapper à la trahison de son hôte, fut réduit à s'empoisonner.

Il y avoit encore dans toutes les villes des Achéens, un parti qui se déclaroit hautement pour la liberté, et il y en avoit un autre qui ne connoissoit d'autres lois que les ordres du peuple romain. Le premier, auquel la multitude applaudissoit, attiroit à lui toute la considération: mais le second ne pouvoit manquer de prévaloir bientôt, si ceux qui le suivoient, devenoient

Les Achéens sont trahis par Callicrate, leur député.

fils Démétrius, qu'il jugeoit propre à f
recevoir ses justifications. Ce jeune pri
qui avoit été en ôtage Rome, avoit mé
l'estime des Romains. Il arriva seul. C
sandre mourut en chemin, et on acc
Philippe de l'avoir fait empoisonner.

Les Achéens obéissent aux nouveaux commissaires.

Après avoir réglé les affaires de
Macédoine, les commissaires passèr
dans l'Achaïe. Lycortas, père de Pol
l'Historien, étoit alors préteur. Pourq
leur demandoit-il, les Achéens, s'ils s
libres, ont-ils quelque compte à rendre
sénat? Nous ne nous informons pas
traitement que vous avez fait à Cap
après l'avoir prise : de quel droit vous
formez vous du traitement que nous av
fait aux Spartiates après les avoir vainc
Appius, sans entrer dans aucune dis
sion, conseilla aux Achéens de prév
les ordres de la république, et de f
d'eux-mêmes ce qu'elle ne comman
pas encore. On sentit que ce conseil é
un ordre, et on obéit.

Les [illegible] de [illegible] prendre [illegible] aux [illegible] du Pé-[illegible].

L'humiliation des Achéens enhardit
sieurs villes à se retirer de la ligue, e
sénat s'applaudit des troubles qu'il a

et ne donnassent l'exclusion à Persée, son frère aîné, qui étoit né d'une concubine, et qui passoit même pour supposé. Cependant Philippe voyoit avec inquiétude les marques de considération que son fils avoit reçues du sénat. Persée, qui démêla ses sentimens, eut soin de les entretenir. Il tendit à Démétrius des pièges, que ce prince, sans artifice, ne sut pas éviter. Il mit dans ses intérêts ceux qui avoient plus de part à la confiance du roi; et lorsqu'il eut répandu dés soupçons sur la conduite de son frère, il suborna des témoins et l'accusa de trahison. Philippe fit mourir Démétrius. Deux ans après, il reconnut l'innocence de ce prince; et il mourut, lorsqu'il vouloit assurer le trône à Antigone, neveu d'Antigone Doson. Persée lui succéda.

Av. J. C. 178, de Rome 576.

CHAPITRE X.

De la seconde guerre de Macédo et de ses suites.

Informé que Persée se prépare à la [illegible] le sénat la lui déclare.

PHILIPPE, lorsqu'il mourut, se pré roit à secouer le joug des Romains. I sée renouvela l'alliance avec eux, pa qu'il songeoit d'abord à s'affermir su trône.

Un des projets de Philippe avoit ét donner le pays des Dardaniens, enne naturels de la Macédoine, aux Bastar Gaulois établis sur les bords du Boristhi Ces barbares qui ne connoissoient ni griculture ni le commerce, portoient guerre par-tout où le butin les appeloit. s'étoient engagés à servir dans les arm du Roi de Macédoine, et en même te ils devoient faire une irruption en Ita ils étoient même déjà en chemin, lorsq apprirent la mort de ce prince, et ce tre-temps les dissipa. Une partie néanm

tomba sur les Dardaniens. Ceux-ci députèrent à Rome, et accusèrent Persée d'avoir armé les Bastarnes.

Persée s'excusa sur ce que ce n'étoit pas lui qui avoit appelé ces barbares. Cependant il recherchoit l'alliance des Grecs; il avoit ouvert une négociation avec les Carthaginois; et il refusa, sous divers prétextes, de donner audience aux ambassadeurs, que le sénat lui envoya pour lui demander raison de sa conduite.

Dans le dessein d'engager le sénat à le prévenir, Eumène vint lui-même à Rome. Il représenta que le roi de Macédoine, outre le revenu immense qu'il tiroit de ses mines, avoit de grands trésors amassés par son père: que ses arsenaux étoient remplis d'armes de toute espèce; que son pays, réparé par une longue paix, fournissoit beaucoup de soldats; qu'il avoit actuellement trente mille hommes de pied et dix mille chevaux: qu'il étoit allié de Prusias, à qui il avoit donné sa sœur, et qu'il avoit épousé la fille de Séleucus; que les Béotiens et les Étoliens s'étoient déclarés pour lui, et que les Achéens lui seroient favo- Av. J. C. 172, de Rome 582.

rables, si les chefs de leur ligue n'étoien pas dévoués aux Romains.

Il vint encore à Rome des députés d toutes les puissances auxquelles la conjon ture présente donnoit de l'inquiétude; a après quelques négociations inutiles, le s nat déclara la guerre à Persée. Voyo quelles étoient les dispositions des différ peuples.

Antiochus Épiphane succède à son frère Séleucus.

Séleucus Philopator avoit succédé Antiochus-le-Grand, son père. Ce princ dans la onzième année de son règne, r pela son frère Antiochus qui étoit en ôt à Rome, et envoya en échange son Démétrius, âgé de douze ans. Aussi que Démétrius fut parti, Héliodore emp sonna le roi, et usurpa la couronne. Ai finit Séleucus, prince méprisable, dont règne peut être ignoré. Antiochus, instru sur sa route de cette révolution, eut cours au roi de Pergame, qui l'établit le trône, au préjudice de Démétrius. y avoit alors trois ans que Persée régn Antiochus, surnommé Épiphane, plus prisable encore que Séleucus, ne se distu gua que par ses persécutions contre les Ju

En Égypte, Ptolémée Épiphane, après un règne obscur de vingt-quatre ans, avoit laissé la couronne à son fils Ptolémée Philométor, prince encore mineur, dont le règne commença deux ans avant celui de Persée.

Il arme contre le roi d'Égypte Ptolémée Philométor.

La Célesyrie et la Palestine continuoient d'être un sujet de contestation entre la Syrie et l'Égypte. Philométor, livré à l'indolence et à la molesse, avoit pour ministre un eunuque sans capacité, qui avoit été son gouverneur, et qui l'avoit rendu incapable de soins. Ce règne paroissoit donc favorable à l'ambition d'Antiochus. Il est vrai que l'Égypte étoit sous la protection des Romains. Mais Antiochus ne présumoit pas qu'ils entreprissent de la secourir, parce qu'il arma contre Philométor l'année même que Rome déclara la guerre à Persée. Croyant néanmoins devoir ménager le sénat, il fit en même temps partir des ambassadeurs pour représenter ses droits, et pour déclarer que ses forces étoient au service de la république. La guerre de Macédoine pouvoit être une diversion pour lui, et son intérêt demandoit

Av. J. C. 172, de Rome 582.

qu'elle occupât long-temps les Romains. D'ailleurs il n'y prit point de part, non plus que le roi d'Égypte.

Des autres rois qui pouvoient prendre part à la guerre de Macédoine.

Quant au roi de Pergame, il tint une conduite si équivoque, qu'il se rendit suspect aux Romains. On accusoit néanmoins le roi de Macédoine de l'avoir voulu faire assassiner: mais peut-être Eumène commençoit-il à craindre que la ruine de Persée n'entraînât la sienne.

Prusias se proposoit d'être neutre, et d'attendre l'événement, comptant que le sénat ne le forceroit pas à prendre les armes contre le frère de sa femme. Quant au roi de Cappadoce, il suivoit le parti d'Eumène son gendre.

Massinissa fournissoit aux Romains du blé, des troupes et des éléphans: secours qu'il ne donnoit, que parce qu'il ne les pouvoit pas refuser; il ne desiroit pas l'agrandissement des Romains. Leur politique mettoit alors des bornes à son ambition; et s'ils éprouvoient des revers en Macédoine, il se flattoit de subjuguer, malgré eux, toute l'Afrique.

Cotès, roi des Odryses, peuples de Thra-

e déclaroit ouvertement pour le roi
Iacédoine, et Gentius, roi d'Illyrie,
ris le même parti ; mais il vouloit
:e son alliance, et Persée étoit trop
: pour l'acheter.

:st ainsi que les rois, sans prévoir le
er qui les menaçoit, hâtoient la chûte
rsée, ou la voyoient avec indifférence.
)euples, qu'on nommoit libres, ju-
nt mieux de leurs intérêts. L'événe-
leur avoit appris que la liberté, pu-
aux jeux Isthmiques, n'étoit qu'une
servitude.

Des dispositions des peuples qu'on nomme libres.

Persée succomboit, les Romains, dé-
aîtres de la Grèce, en devenoient les
is. Au contraire, ils se voyoient for-
la protéger, s'il étoit vainqueur ; et
l'avoit rien à craindre du roi de Ma-
ine, trop foible pour l'assujettir.

ı multitude, qui raisonne mal, mais
ent ses besoins, se déclaroit dans tou-
s villes pour ce prince ; et parloit de
ourir, sans juger de ses forces, ni
ısage qu'elle en pouvoit faire. Parmi
ui la conduisoient, les uns, pour lui
, applaudissoient à son aveuglement ;

les autres, vendus aux Romains, vouloie
l'armer contre le roi de Macédoine. I
meilleurs esprits, voyant le danger sa
voir comment il seroit possible de le p
venir, faisoient des vœux pour Persée,
attendoient l'événement.

Si ce monarque, moins avare, e
employé une partie de ses trésors à
faire des créatures dans toutes les ville
s'il eût été capable d'éclairer les peupl
et les rois sur leurs vrais intérêts; s'il e
eu assez de génie, assez de courage, a
sez de probité, pour mériter leur confia
ce, il auroit réuni des forces qui ne po
voient rien séparément, il seroit deve
l'ame d'une ligue puissante, et il auroit m
les Romains hors d'état de faire de nouvell
conquêtes. Il n'étoit pas nécessaire d'a
mer contre eux tous les peuples; il suf
soit qu'aucun n'armât pour eux : car ils
pouvoient plus conquérir qu'avec les s
cours de leurs alliés.

Persée n'avoit aucune des qualités qu'ex
geoit la conjoncture où il se trouvoit. L
villes de la Grèce ne pouvant donc form
une confédération, celles qui auroient o

les premières se déclarer pour lui, n'auroient fait que hâter leur ruine. Divisées d'ailleurs chacune par des factions, elles ne savoient à quoi se résoudre; et on voit que, dans cet état des choses, les Romains n'avoient qu'à paroître pour les entraîner dans leur parti, les unes après les autres.

Peuples de la Grèce qui se déclarent pour les Romains.

Telles étoient leurs dispositions, lorsque Rome leur envoya ses ambassadeurs; les Achéens promirent tout ce qu'on exigea d'eux. Il en fut de même des Béotiens, auxquels on ne permit pas de délibérer dans leur assemblée générale. Comme on se proposoit de détruire leur ligue, on traita séparément avec chacune de leurs villes. Les Rhodiens affectèrent sur-tout d'autant plus de zèle, qu'Eumène les avoit rendus suspects. Ils montrèrent une flotte toute équipée, qui n'attendoit que les ordres du sénat.

Persée hésite, lorsqu'il devoit commencer la guerre.

Les légions ne paroissoient pas encore. Cependant Persée, qui avoit achevé ses préparatifs, auroit pu commencer la guerre avec avantage, et des succès auroient enhardi les Grecs à se déclarer pour lui. Mais lorsqu'il prenoit les armes, il sem-

bloit craindre de les tourner contre ses ennemis. Il négocia comme s'il eût voulu la paix. Son incertitude ne lui permit pas de se faire des alliés. Les Grecs armèrent contre lui, la plupart malgré eux; et il se vit réduit à ses seules forces. C'est ainsi que, par le pouvoir des circonstances, tous les peuples se trouvoient dans la nécessité de concourir à l'agrandissement de Rome, et d'avancer eux-mêmes le moment de leur servitude.

La république gouvernée pour la première fois par deux consuls plébéiens.

Pendant que ces choses se passoient, la république étoit gouvernée, pour la première fois, par deux consuls plébéiens, C. Popilius Lénas et P. Élius. Ils eurent pour successeurs P. Licinius Crassus et C. Cassius Longinus, sous qui la guerre commença.

Av. J. C. 171, de Rome 583.

Persée remporte une victoire dont il ne sait pas profiter.

Après s'être rendu maître de plusieurs places dans la Thessalie, Persée s'arrêta auprès du mont Ossa. Il auroit pu marcher contre le consul Licinius, qui, étant parti des environs d'Apollonie, avoit trouvé dans l'Épire des chemins presque impraticables, et dont l'armée fatiguée paroissoit offrir une victoire facile. Pendant qu'il laissoit échapper cette occasion, les

Romains, qui se remirent de leurs fatigues s'approchèrent de Larisse, et vinrent camper sur le fleuve Pénée, où ils furent joints par Eumène qui leur amenoit cinq mille hommes. Il leur arriva encore quelques troupes des autres alliés, mais en un petit nombre.

Le consul restoit dans l'inaction. Il ne paroissoit pas même s'informer des desseins de l'ennemi. Cependant Persée, qui approchoit, parut tout-à-coup à la tête de sa cavalerie et de ses armés à la lègère, ayant laissé à cinq cents pas derrière lui son infanterie en ordre de bataille. Licinius, averti par les cris de ses soldats, fit sortir sa cavalerie et ses armés à la légère, les rangea devant ses retranchemens, et fut défait. Il rejetta la faute sur les Étoliens.

De part et d'autre l'infanterie avoit vu ce combat sans y prendre part. Si Persée, profitant de l'ardeur de ses troupes et de l'effroi des ennemis, eût fait avancer la phalange macédonienne, il est vraisemblable qu'il auroit remporté une seconde victoire. Mais il se retira.

Pendant la nuit, Licinius transporta son camp de l'autre côté du Pénée, et fit de ce fleuve un rempart à ses troupes effrayées. Il décampa sans être inquiété par l'ennemi, qui campoit à quelques pas. Persée qui se disposoit à l'attaquer le lendemain, put se reprocher les fautes qu'il avoit faites.

Il demande la paix.

Aux applaudissemens que les Grecs donnèrent à sa victoire, on connut les dispositions où ils étoient à son égard. Mais il n'étoit pas fait pour conserver leur confiance. Il envoya des ambassadeurs au consul, qui fuyoit devant lui, et demanda la paix aux mêmes conditions qui avoient été imposées à son père après la journée de Cinocéphale. Pourquoi donc avoit-il pris les armes? Quoique Licinius paroisse un mauvais général, il répondit avec toute la fermeté d'un romain, que Persée n'obtiendroit la paix, que lorsqu'il laisseroit à la disposition du sénat son royaume et sa personne.

Campagnes des consuls Hostilius et Martius.

Quelques expéditions peu importantes terminèrent cette première campagne. L'année suivante, Licinius remit les légions au consul A. Hostilius Mancinus, qui fut

battu, et qui ne fit que des fautes. Celui-ci laissa le commandement à Q. Martius.

Les Romains étoient toujours dans la Thessalie. Le nouveau consul résolut de porter le guerre dans la Macédoine. Il falloit franchir des montagnes difficiles, et forcer des défilés que les Macédoniens occupoient. Il y avoit de la témérité à tenter ce passage. Aussi, après quelques jours de marche, les Romains se trouvèrent enfermés de tous côtés. Ils ne pouvoient plus retourner sur leurs pas, qu'en s'exposant au risque de périr, et il leur eût été impossible d'avancer, si Persée eût soutenu les troupes qu'il avoit mises dans les défilés. Mais ce prince s'effraya, abandonna tous les postes, se retira précipitamment à Pidna, et laissa son royaume ouvert à l'ennemi. Av. J. C. 169, de Rome 584.

Cependant Martius, qui s'étoit exposé à de grands périls, en retiroit peu d'avantages. Persée, revenu de sa frayeur, se saisit des lieux les plus avantageux. Il se retrancha de manière qu'on ne pouvoit ni le forcer dans ses lignes, ni le contraindre à en sortir, et les Romains furent réduits

à prendre leur quartier d'hiver dans ce pays, où ils pouvoient difficilement subsister.

Les Rhodiens croient pouvoir forcer Rome à la paix.

Tel étoit l'état des choses, lorsque les Rhodiens, las d'une guerre qui interrompoit leur commerce, et dans laquelle ils s'étoient engagés malgré eux, crurent pouvoir agir auprès du sénat en faveur du roi de Macédoine. Fiers des services qu'ils avoient rendus aux Romains contre Philippe et contre Antiochus, ils crurent qu'on ne pouvoit plus se passer de leur secours; et ils s'imaginèrent que, pour forcer Rome à la paix, ils n'avoient qu'à la menacer de leurs armes. Mais par cette démarche ils ne firent qu'aigrir le sénat, qui étoit déjà prévenu, et qui dès-lors se proposa de les humilier.

Paul Émile chargé de la guerre de Macédoine.

Le peu de progrès des consuls employés contre Persée, donnoit à la guerre de Macédoine plus d'importance qu'elle n'en avoit par elle-même; et on s'occupoit avec inquiétude des moyens de la terminer. Comme tout dépendoit du choix du général, on jeta les yeux sur L. Émilius Paulus.

Paul Émile, c'est ainsi que nous le

sommons, avoit été consul quatorze ans auparavant, et avoit triomphé. Depuis il demanda le consulat sans pouvoir l'obtenir, parce qu'auprès du peuple, la brigue ordinairement pouvoit plus que les titres. Il vivoit retiré, occupé de l'éducation de ses enfans, et préférant le repos au tumulte des affaires. Les besoins de la république le tirèrent de sa retraite. Prévenu par les vœux de ses concitoyens, il se rendit à leurs instances. Il fut proclamé consul d'un consentement unanime, et on lui assigna le département de la Macédoine; il jugea qu'il ne pouvoit faire un plan de campagne, qu'autant qu'il connoîtroit parfaitement l'état des choses, et il demanda qu'on envoyât des commissaires sur les lieux. Ils partirent avec les instructions qu'il leur donna.

Guerre d'Égypte.

L'Égypte imploroit alors la protection du peuple romain. Dans une première campagne, Antiochus avoit conquis la Célesyrie et la Palestine; et dans une seconde, toute l'Égypte à la réserve d'Alexandrie. Maître de la personne de Philométor qu'il avoit fait prisonnier, il faisoit ser-

Av. J. C. 168, de Rome 685.

vir le nom de ce prince à établir son au
torité. Il paroissoit n'avoir armé contre lu
que pour le prendre sous sa tutelle, et l
roi d'Égypte, qui lui abandonnoit volon
tairement tous les soins de l'administra
tion, lui livroit lui-même son royaume.

Après les deux premières campagnes
Antiochus revint dans ses états. Il y fa
soit des préparatifs pour achever la con
quête de l'Egypte, lorsqu'il apprit que l
Alexandrins avoient déposé Philométor, e
mis sur le trône le frère cadet de ce pri
ce, Évergète II, surnommé Phiscon. Alo
il arma sous prétexte de rétablir le
déposé.

Phiscon, réduit à la seule ville d'A
lexandrie, entra en négociation. Ce fu
sans succès. Après avoir employé inutil
ment la médiation des principales puis
ces de la Grèce, il eut enfin recours à
protection du sénat. Ses ambassadeurs a
rivèrent à Rome au commencement
consulat de Paul Émile.

Peu après leur départ d'Alexandri
Antiochus, désespérant de forcer ce
place, rendit à Philométor la liberté

tout ce qu'il avoit conquis. Il ne garda que Péluse, qui lui ouvroit l'Égypte. Il comptoit que la concurrence, qui devoit armer les deux frères l'un contre l'autre, lui livreroit ce royaume. Mais Cléopatre, leur sœur, les réconcilia, et ils convinrent de règner conjointement. Alors Antiochus, dont cette réconciliation déconcertoit toutes les mesures, arma ouvertement contre les deux rois.

Persée songe à se faire des alliés.

Persée, instruit des nouveaux préparatifs que faisoient les Romains, rechercha l'alliance d'Antiochus, d'Eumène, des Rhodiens, de Gentius et des Bastarnes. Il eût été plus sage de s'assurer de ces puissances, avant de commencer la guerre.

Ses ambassadeurs n'obtinrent rien d'Antiochus. Ce prince, à qui son séjour à Rome auroit dû faire connoître les Romains, ne voyoit pas qu'ils menaçoient tous les rois.

Eumène mettoit un prix à son alliance, et Persée ne la vouloit pas acheter. Ces deux rois qui marchandoient, comme si leur cause n'eût pas été commune, ne purent pas s'accorder.

Persée compta trois cents talens aux am-

bassadeurs de Gentius : mais le roi d'Illyrie ayant commencé les hostilités avant de les avoir reçus, Persée les retint.

Vingt mille Bastarnes, sur les promesses qui leur avoient été faites, passèrent le Danube. Le roi de Macédoine leur manqua de parole, et ils s'en retournèrent après avoir ravagé la Thrace.

Enfin les Rhodiens persistèrent dans les dispositions qu'ils avoient montrées pour ce monarque. C'étoit s'associer à sa ruine.

L. Anicius soumet l'Illyrie.

Les Romains avoient donné le commandement de leur flotte au préteur Cn. Octavius, et à L. Anicius le département de l'Illyrie. Ils partirent l'un et l'autre en même temps que Paul Émile.

L'Illyrie ne fit point de résistance. Toutes les villes se soumirent à l'arrivée du préteur ; et Gentius, assiégé dans Scodra sa capitale, fut réduit à se livrer lui, sa mère, sa femme, ses enfans, son frère, avec toute sa suite.

Paul Émile soumet la Macédoine.

Cette guerre ne dura que trente jours. La nouvelle des succès d'Anicius fut portée dans le camp de Paul Émile, que l'Énipée séparoit des ennemis. Persée, campé

près de la mer, au pied du mont Olympe, dans des lieux qui paroissoient inaccessibles, se flattoit de consumer les Romains par la difficulté qu'ils auroient à subsister. Paul Émile ne lui laissa pas long-temps cette illusion. Il le chassa de son camp, le poursuivit jusques sous les murs de Pidna, et le vainquit. La déroute fut entière. Persée, abandonné de toutes ses troupes, passa dans l'île de Samothrace, où il chercha un asyle dans le temple de Castor et Pollux. Bientôt après il se rendit au préteur, qui arriva avec toute sa flotte. La Macédoine se soumit au vainqueur.

Antiochus Épiphane évacue l'Égypte.

Au commencement de la campagne, le sénat avoit envoyé trois ambassadeurs auprès d'Antiochus, pour lui ordonner de cesser la guerre qu'il faisoit aux Ptolomées. Lorsqu'ils arrivèrent en Égypte, la nouvelle de la victoire de Paul Émile les avoit précédés; et Antiochus, qui se disposoit à mettre le siège devant Alexandrie, se voyoit menacé de toutes les forces de la république. C'est dans cette circonstance qu'il reçut les ordres du sénat, et que C. Popilius Lénas, chef de l'ambassade, ayant

tracé un cercle autour de lui, le somm de répondre avant d'en sortir. Il fall obéir sur-le-champ, et il évacua l'Egypt Tous les trônes s'ébranloient par la chû d'un seul.

Réglemens faits dans la Macédoine et dans l'Illyrie.

Sous le consulat suivant, on conserva commandement à Paul Émile et à Anicius. En même temps on nomma d commissaires pour régler, conjointeme avec eux, les affaires de la Macédoine celles de l'Illyrie.

Av. J. C. 167, de Rome 587.

Conformément aux instructions qui le furent données, on déclara que les Illy riens et les Macédoniens seroient libres qu'ils conserveroient leurs villes, leurs lois qu'ils choisiroient eux-mêmes leurs magi trats; et qu'ils ne payeroient au peuple ro main que la moitié des tributs qu'ils avoien payés à leurs rois.

Mais pour affoiblir ces deux nations, on divisa la Macédoine en quatre provin ces, l'Illyrie en trois; et on en fit auta de républiques, qui se gouvernèrent sép rément. Chacune eut un conseil général formé des députés de ses villes; et il n fut permis à personne de se marier,

d'acquérir des biens hors de la république dont il étoit membre.

Il arriva de toutes parts à Rome des ambassadeurs qui venoient féliciter le sénat sur le succès de la dernière guerre. Tous les rois s'humilièrent au point, qu'on eût dit qu'ils étoient jaloux de paroître avec Persée, à la suite du char de Paul Émile. Les peuples libre eurent à se justifier. S'ils n'avoient pas donné des secours à Persée, ils avoient paru s'intéresser à lui. Dans toutes les villes de la Grèce les délateurs se multiplièrent plus que jamais. Les citoyens furent cités devant le sénat pour des discours dont on leur faisoit des crimes, et que souvent ils n'avoient pas tenus. Les Rhodiens perdirent la Lycie et la Carie. Un grand nombre fut condamné à mort, et il se crurent heureux de n'être pas tous exterminés. Callicrate, ce traître qui avoit déjà vendu sa patrie, dénonça plus de mille Achéens, des principaux de la république. Ils vinrent à Rome, et le sénat, sans avoir voulu les entendre, les relégua dans l'Étrurie, où la plupart finirent leurs jours.

Traitement que Rome fait aux peuples et aux particuliers, qui ne se sont pas déclarés pour elle.

Parce que les Épirotes avoient d
quelques secours à Persée, on livra au pi
soixante-dix de leurs villes, on en ra
murs, et on fit esclaves cent cinquante
citoyens. En Étolie, une faction, ve
aux Romains, fit périr par le fer cinc
cinquante des principaux de la natio
grand nombre fut banni. On aband
aux délateurs les biens des uns et d
tres. Bébius, qui commandoit dans
province, prêta son ministère à ces
reurs. Quoique les Étoliens eussent
leurs plaintes à Paul Émile, les meurt
furent renvoyés absous, et on déclar
ceux qui avoient été tués ou bannis
voient été justement. Tout leur crime
moins étoit d'avoir paru former des
pour Persée. Nous voici aux temps où R
ne sent plus le besoin de montrer une a
rence de justice.

CHAPITRE XI.

Jusqu'à la ruine de Carthage.

ROME avoit répandu la terreur, et les Grecs furent quelque temps sans oser remuer. Cependant l'Asie s'agitoit encore : mais elle avançoit le moment de son esclavage. Des monarchies de l'Asie mineure, après la ruine du royaume de Macédoine.

De tous les rois, aucun ne s'avilissoit autant que Prusias. Lorsque la république lui envoyoit des ambassadeurs, il se présentoit devant eux, la tête rasée et avec le bonnet d'affranchi. *Vous voyez*, leur disoit-il, *un de vos affranchis, prêt à faire tout ce que vous ordonnerez.* C'est ainsi qu'il parut devant le sénat, se tenant à la porte, se prosternant, baisant le seuil. *Je vous salue, dieux sauveurs.* Ce fut le commencement de son discours. Polybe dit qu'il auroit honte de le rapporter tout entier.

A peine Prusias fut parti, qu'on apprit

qu'Eumène arrivoit. Le sénat lui fit signifier un décret par lequel il défendoit à tous les rois de venir à Rome. Il ne vouloit pas traiter, comme ami, un prince qui lui étoit suspect; et il ne vouloit pas le déclarer ennemi, parce qu'il auroit fallu s'engager dans une nouvelle guerre. C'est pourquoi il parut adresser à tous les rois un décret qu'il portoit contre Eumène seul. Personne n'y fut trompé.

Ce prince parut d'autant plus sensible à cet affront, qu'en perdant la faveur du sénat, il restoit en bute à ses ennemis. En effet, Prusias et les Gallo-Grecs l'accusèrent d'avoir des intelligences secrètes avec Antiochus; et quoique ses frères, Attale et Athénée, fussent venus à Rome pour le justifier, Sulpicius Galba, envoyé par le sénat, se rendit à Sardes où il éleva un tribunal. Toutes les villes furent invitées à porter des plaintes contre le roi de Pergame.

Ariarathe Philopator, ayant succédé à son père sur le trône de Cappadoce, fut détrôné par Holopherne, un de ses frères, qu'on disoit supposé. Comme il avoit renouvelé l'alliance avec les Romains, il crut qu'il en

obtiendroit des secours, et il vint à Rome. Le sénat, qui ne pensoit qu'à saisir l'occasion d'affoiblir les puissances de l'Asie, partagea la Cappadoce entre les deux frères.

Vers ce temps mourut Eumène. Il avoit inutilement tenté de soutenir Ariarathe contre les entreprises d'Holopherne. Il laissa la couronne à son fils Eumène, qui ne régna qu'un an, et auquel succéda Attale Philadelphe. Celui-ci donna de nouveaux secours à Ariarathe, et chassa Holopherne qui se réfugia auprès du roi de Syrie. La guerre continuoit entre le royaume de Bithynie et celui de Pergame. Le sénat la termina par un traité auquel Prusias survécut peu. Ce prince lâche, bas, perfide et cruel, fut détrôné par son fils Nicomède, qu'il voulut faire périr; et on le tua dans un temple où il s'étoit réfugié. Alors la Syrie offroit d'autres scènes.

Antiochus Épiphane étoit mort, et sous son fils Antiochus Eupator, Lysias, gouverneur de ce jeune prince, s'étoit saisi de la tutelle. Démétrius, qui continuoit d'être en ôtage à Rome, représenta ses droits au

Règne d'Antiochus Eupator.

d'obéir, conclurent le traité qu'on leur dicta, et le scellèrent, suivant l'usage, par des sacrifices et par des sermens.

Mais bientôt après Physcon vint à Rome. Il pensa que, lorsqu'il se plaindroit, il seroit écouté favorablement. Il ne se trompoit pas. Sur ce qu'il représenta l'inégalité du partage qui avoit été fait, le sénat ordonna qu'il seroit mis en possession de l'île de Chypre. Ces ordres cependant ne furent pas exécutés. Physcon tomba entre les mains de son frère, qui eut la générosité de lui pardonner; et il se crut trop heureux de conserver la Cyrénaïque et la Lybie.

Pendant que ces choses se passoient entre les deux Ptolémées, les ambassadeurs romains, envoyés en Syrie, soulevèrent le peuple par les violences qu'ils commirent, et Octavius fut assassiné. Règne de Démétrius Soter.

Le sénat renvoya sans réponse les députés qui lui apportèrent les justifications de Lysias. A ce mécontement, Démétrius jugeoit qu'il obtiendroit la permission de passer en Asie. Ses amis pensoient au contraire, qu'il en feroit inutilement la demande. Ils savoient que le sénat aimoit à voir la cou-

sénat, et demanda d'être rétabli sur le trô de son père Séleucus Philopator. On n'e aucun égard à sa demande. Le sénat r connut Eupator, et lui confirma la couron par un décret. Il jugeoit la minorité d monarque favorable au dessein qu'il formo d'affoiblir la monarchie; et, pour exécut ce projet, il envoya en Syrie Cn. Octaviu Sp. Lucrétius et L. Aurélius. Leurs instru tions portoient, entres autres choses, de br ler tous les vaisseaux qui passeroient nombre stipulé dans le traité fait avec A tiochus-le-Grand.

Règne de Philométor et de Physcon.

En Égypte, la mésintelligence avoit ar les deux frères qui régnoient conjoint ment; et Philométor, chassé par Physc étoit venu à Rome implorer les secours d république. Le sénat, conformément à maxime qu'il s'étoit faite d'affoiblir les m narchies, porta un décret par lequel il do noit à Philométor l'Égypte et l'île de Cy pre, et à Physcon la Cyrénaïque et la L bie, déclarant qu'ils seroient indépend l'un de l'autre. Il chargea de l'exécution ses ordres deux sénateurs, qui reconduirent Philométor. Les deux frères, fo

d'obéir, conclurent le traité qu'on leur dicta, et le scellèrent, suivant l'usage, par des sacrifices et par des sermens.

Mais bientôt après Physcon vint à Rome. Il pensa que, lorsqu'il se plaindroit, il seroit écouté favorablement. Il ne se trompoit pas. Sur ce qu'il représenta l'inégalité du partage qui avoit été fait, le sénat ordonna qu'il seroit mis en possession de l'île de Chypre. Ces ordres cependant ne furent pas exécutés. Physcon tomba entre les mains de son frère, qui eut la générosité de lui pardonner; et il se crut trop heureux de conserver la Cyrénaïque et la Lybie.

Règne de Démétrius Soter.

Pendant que ces choses se passoient entre les deux Ptolémées, les ambassadeurs romains, envoyés en Syrie, soulevèrent le peuple par les violences qu'ils commirent, et Octavius fut assassiné.

Le sénat renvoya sans réponse les députés qui lui apportèrent les justifications de Lysias. A ce mécontement, Démétrius jugeoit qu'il obtiendroit la permission de passer en Asie. Ses amis pensoient au contraire, qu'il en feroit inutilement la demande. Ils savoient que le sénat aimoit à voir la cou-

ronne sur la tête d'un prince qui fournissoit des prétextes contre lui. En effet, Démétrius fut refusé. Il prit le seul parti qui lui restoit: il s'échappa furtivement.

A son arrivée en Syrie, il répandit que le sénat l'envoyoit pour prendre possession de ses états. Ce bruit fit déclarer tout le peuple pour lui. On lui livra Eupator et Lysias qu'il fit mourir, et il monta sur le trône sans opposition. Les Babyloniens lui donnèrent le surnom de Soter, parce qu'il les délivra de la tyrannie d'un gouverneur, qui fut puni de mort, moins pour avoir vexé les peuples, que pour s'être révolté.

Lorsqu'Antiochus Épiphane, forcé d'obéir aux ordres du sénat, eut abandonné l'Égypte, il parut vouloir se venger sur ses propres sujets de l'humiliation qu'il venoit d'essuyer. Il tourna sur-tout ses armes contre les Juifs. Eupator continua cette guerre, et elle duroit encore. Les Juifs, qui l'avoient soutenue par une suite de victoires miraculeuses, songèrent à se mettre sous la protection des Romains. La circonstance étoit d'autant plus favorable, que la république n'avoit pas encore reconnu Démétrius pour

roi de Syrie. D'ailleurs, elle ne refusoit pas de protéger les peuples, lorsque l'oppression, dont ils se plaignoient, pouvoit être un prétexte d'abaisser les rois. Le sénat donna un décret par lequel il déclara les Juifs amis et alliés du peuple romain, et Démétrius cessa les hostilités. Peu après, il fut reconnu par la république.

Se croyant alors assuré sur le trône, il ne s'occupoit plus des soins du gouvernement. Tout languissoit dans le royaume, pendant que le monarque, inaccessible au fond de son palais, se livroit à des excès de toute espèce. Il fut retiré de son inaction par les conspirations qui se tramèrent contre lui. La première eut pour chef Holopherne, qu'il avoit lui-même établi sur le trône de Cappadoce, et auquel depuis il avoit donné asyle. Il le fit mettre en prison; mais il lui conserva la vie, parce qu'il vouloit s'en servir contre le roi de Cappadoce.

Conspiration qui met sur le trône de Syrie Alexandre Bala.

Attale et Ariarathe, qui soupçonnoient les desseins du roi de Syrie, formèrent une nouvelle conspiration, dans laquelle entra Philométor. Le roi d'Égypte vouloit se venger de Démétrius, qui, pendant son séjour

à Rome, avoit appuyé auprès du sénat les demandes de Physcon. Ces trois souverains confièrent l'exécution de leur projet à Héraclide, frère du gouverneur de Babylone dont j'ai parlé, et coupable comme lui.

Héraclide s'étoit retiré à Rhodes. Il y choisit un jeune homme, nommé Alexandre Bala, qu'il donna pour fils d'Antiochus Épiphane, et il lui apprit à jouer ce personnage. Comme il avoit eu beaucoup de part à la confiance d'Antiochus, il lui fut facile de donner quelque vraisemblance à cette imposture. Les trois rois reconnurent Bala, et Héraclide le conduisit à Rome.

Cette fable n'en imposa point au sénat. Mais parce qu'il lui importoit de susciter des guerres, il fit un décret pour mettre Bala en possession du royaume de Syrie. Tout réussit à cet imposteur. Démétrius fut tué dans un combat, et Alexandre, maître de l'empire, épousa Cléopâtre, fille de Philométor. Il règna cinq ans avec le mépris et la haine des peuples : sentiments dûs à ses débauches et à ses cruautés.

Autres révolutions dans cette monarchie.

Démétrius Soter, lors de la révolution qui le menaçoit, avoit envoyé à Cni-

ses deux fils, Démétrius Nicanor et Antiochus Sidètes. Le premier voyant le mécontentement des Syriens, arma, vainquit; et Bala se réfugia chez un prince arabe, qui lui fit trancher la tête.

Des imprudences, des débauches, des violences, des cruautés: voila le règne de Nicanor. Diodote, surnommé Triphon, qui avoit servi sous Alexandre Bala, entreprit de faire valoir les prétentions d'Antiochus, fils de cet imposteur. Il le fit proclamer à Antioche, et il vainquit Démétrius Nicanor qui s'enfuit à Séleucie.

Triphon n'avoit donné la couronne au fils de Bala, que pour la lui enlever. Il le tua, monta sur le trône, et fut maître de la plus grande partie de la monarchie.

Retiré à Laodicée, Nicanor oublioit ses droits, et s'abandonnoit aux plus infâmes débauches, lorsque tout-à-coup il marcha contre les Parthes, se flattant, s'il réussissoit dans cette expédition, de retomber sur Triphon avec de plus grandes forces. Mais il fut fait prisonnier, et finit ses jours en Hyrcanie. L'empire des Parthes s'étendoit alors depuis l'Euphrate jusqu'au

Gange. Il deviendra formidable aux mains.

Triphon ne resta pas long-temps ma du trône. Antiochus Sidètes, qui ép la femme de Démétrius son frère, ch cet usurpateur, s'en saisit et le fit m rir. C'est pendant les troubles dont je v de parler, que les Juifs secouèrent le j des rois de Syrie. Dans une assemblée se tint à Jérusalem, ils assurèrent à mon et à ses descendans la souverai et le sacerdoce.

Physcon règne seul en Egypte.

Ptolémée Philométor étoit mort la m année qu'Alexandre Bala. Cléopâtre, sœur et sa femme, avoit voulu mettr couronne sur la tête du fils qu'elle a eu de lui. Forcée de la céder à Phys elle fut encore réduite à épouser ce prin et le jour même des noces, son fils p entre ses bras par les coups de ce mo tre. Physcon portoit la débauche et cruauté jusqu'au délire. Il règna seul Égypte.

Il est inutile d'étudier l'histoire de ces monarchies.

D'après l'idée sommaire que je vi de vous donner d'un petit nombre de gnes, vous voyez, Monseigneur, que

monarchies de l'Orient tombent d'elles-mêmes. Il est inutile de les étudier davantage. Faudroit-il souiller notre mémoire des noms de ces souverains, qui ne laissent après eux que le souvenir de leurs débauches, de leur cruauté, de leur scélératesse ? Pour s'autoriser à tout, ils vouloient faire taire les loix ; et elles se taisoient devant les forfaits, dont ils devenoient les victimes. Ils sont égorgés par leurs confidens, par leurs frères, par leurs fils, par leurs femmes, même par leurs mères. Voilà les horreurs qui enveloppoient le trône. Jugez par elles des calamités qui se répandoient sur les peuples, et vous imaginerez toute l'histoire de ces temps malheureux.

Les dernières révolutions dont je viens de parler, sont postérieures à la troisième guerre punique. Mais comme mon dessein étoit de vous faire prévoir la chûte prochaine des monarchies de l'Orient, j'ai cru devoir, sans m'interrompre, suivre ces révolutions jusqu'au temps, où je viens de les laisser. Désormais je ne reviendrai à l'Asie qu'autant que j'y serai forcé par

la suite de l'histoire romaine. Il s'agit m
tenant d'observer ce qui se passoit en
pagne, en Afrique, en Macédoine et d
la Grèce.

Pourquoi les peuples de l'Espagne étoient difficiles à subjuguer.

Prêts à descendre du trône, les so
rains de l'orient paroissoient n'attendre
les ordres du sénat; et les peuples, de
temps asservis, prévoyoient avec ind
rence la révolution : ils pouvoient m
se flatter que leur joug en deviendroit
léger.

Il n'en étoit pas de même des peu
de l'Espagne. Ils avoient des chefs,
ils n'avoient pas des monarques. Ils
moient de petites cités, dont les citoy
endurcis aux fatigues, et jaloux de
liberté, étoient autant de soldats. Ro
après les avoir vaincus plusieurs fois,
cée à les vaincre encore, désespéroit d
subjuguer.

Pourquoi ils reprenoient continuellement les armes.

La guerre continuoit donc toujours
elle n'étoit interrompue que par interva
Cependant l'amour de la liberté n'étoi
le seul motif qui armoit les peuples
sous la protection de la république
avoient joui de leurs lois, les soulève

auroient été plus rares; et peut-être que, comparant alors la domination des Romains à celle des Carthaginois, ils se seroient fait peu-à-peu une habitude de l'obéissance. Mais on les opprimoit, et ils prenoient les armes, moins pour défendre leur liberté, que pour se mettre à l'abri des vexations.

Guerre qui a été la cause de la guerre que Viriatus a faite aux Romains.

Une victoire que les Lusitaniens remportèrent sur le préteur Calpurnius Piso, fut le commencement d'une guerre, où les Romains éprouvèrent de grands revers, et où leurs généraux se couvrirent de honte par leur perfidie, autant que par leurs défaites. La jeunesse romaine parut avoir dégénéré de ses ancêtres. Elle s'effrayoit au seul récit des combats qu'on avoit livrés aux Celtibériens. Elle refusoit de servir dans les légions, qu'on destinoit pour l'Espagne; et le découragement étoit au point, que le sénat n'osoit user ni de douceur ni de sévérité. Dans cette conjoncture, Scipion Emilien, fils de Paul Émile, et petit-fils par adoption de Scipion l'Africain, offrit de servir dans tel grade qu'on voudroit lui donner. Cet exemple rendit

Av. J. C. 154, de Rome 600.

le courage aux plus lâches, et les consuls firent les levées.

Av. J. C. 151, de Rome 603. Le département de l'Espagne échut par le sort au consul L. Licinius Lucullus. Quand il arriva, le proconsul Marcellus venoit de faire la paix avec les Celtibériens. Il n'avoit pas voulu laisser à son successeur la gloire de terminer une guerre qu'il avoit faite avec peu de succès. Lucullus, dont l'ame avide n'ambitionnoit le commandement que pour s'enrichir des dépouilles des provinces, parut néanmoins respecter le traité qui venoit d'être fait. Peut-être redoutoit-il les Celtibériens, et il aima mieux tourner ses armes contre les Vaccéens, quoiqu'il n'eût point ordre de les attaquer, et qu'ils n'eussent donné aucun prétexte aux hostilités. Il les assiégea dans une de leurs villes. Ils capitulèrent, et malgré la foi jurée, il en égorgea vingt mille, et vendit les autres. Il mit ensuite le siège devant deux places, dont il ne put se rendre maître ; et il passa dans la Lusitanie, où le préteur Ser. Sulpicius Galba venoit d'être battu. Il porta le fer et le feu par-tout.

Av. J. C. 149, de Rome 605.

Galba, devenu supérieur en forces par la diversion du consul, ravagea aussi de son côté la Lusitanie. Alors quelques peuples, croyant trouver leur salut dans l'alliance de la république, s'adressèrent au préteur qui parut les écouter favorablement : mais quand il les eut fait donner dans le piège qu'il leur tendoit, il les enveloppa, et les fit égorger. La nouvelle de ce massacre excita dans Rome même une indignation générale. Cependant Galba, cité à son retour devant le peuple, fut renvoyé absous. Vous commencez à voir dans les Romains, ce que deviennent les peuples conquérans : à mesure qu'ils s'agrandissent, ils perdent tout sentiment d'humanité, et ils sont tous les jours plus féroces.

Les Romains payèrent de leur sang cette perfidie. Dès l'année suivante, Viriathus vengea les Lusitaniens par une victoire qu'il remporta sur Vétilius, successeur de Galba ; et pendant dix ans, il soutint avec succès une guerre, qui dura encore après lui. Ce général n'avoit été jusqu'alors que le chef d'une troupe de montagnards, qui vivoient de brigandages.

Av. J. C. 149, de Rome 605. La troisième guerre punique comm l'année même où Viriathus devint l néral des Lusitaniens, et alors les mains perdoient la Macédoine.

Causes de la troisième guerre punique. Les limites qui séparoient les état Carthaginois de ceux de Massinissa de Numidie, avoient été marquées Scipion l'Africain. Mais ce prince c tant sur l'alliance de Rome, ne cra pas de les franchir. Les Carthagino portèrent souvent leurs plaintes au s Ils demandoient que Massinissa s'en au dernier traité, ou qu'il leur fût mis de repousser la force par la forc

Rome envoya des commissaires à sieurs reprises, toujours en apparence rendre justice, et en effet, pour sus la guerre entre Carthage et le roi de midie, si elle pouvoit être avantage la république. Caton le Censeur, qu le chef d'une de ces députations, re parfaitement les vues du sénat. Gén homme d'état, orateur, historien, il des talens. Mais personne n'étoit plu pour une négociation, où on ne ve montrer que les dehors de la justice.

lité de la république étoit son unique règle.

Les Carthaginois lui montrèrent le traité fait par Scipion, et lui représentèrent que le moindre changement seroit une injure à la mémoire du plus grand des Romains. Cet éloge ralluma la jalousie qu'il avoit toujours eue pour le vainqueur d'Annibal; et il songea dès ce moment à se venger sur Carthage de n'être pas plus grand que Scipion. A son retour, il ne parla que des richesses de cette ville, de ses magasins, de ses ports, de ses vaisseaux; et il en conclut qu'il la falloit détruire. Cette conséquence lui parut si juste, que toutes les fois qu'il opinoit, quoiqu'il fût question de toute autre chose, il terminoit toujours son avis par ces mots : *il faut détruire Carthage.*

Dans la prospérité de la république, le peuple commençoit à ne plus connoître de subordination; et il sembloit que, pour prévenir de plus grands désordres, il eût été avantageux aux Romains d'être arrêtés dans leurs progrès. C'est pourquoi plusieurs sénateurs jugeoient que la destruction de Carthage seroit funeste à Rome

même. Scipion Nasica, fils de Cnéus
battoit sur-tout le sentiment de Ca
avoit été reconnu dans une occasio
le plus honnête homme de la répu
On ne dit pas néanmoins qu'il ait
senté que cette guerre seroit injust
Romains consultoient moins que
les lois de l'équité.

P. Célie des Romains.

L'avis de Caton devoit préval
prévalut. Après avoir refusé de
justice aux Carthaginois, et les av
par-là dans la nécessité de repous
hostilités de Massinissa, il fut arrêté
leur déclareroit la guerre, parce q
faisoient à un prince allié de la r
que, et on la leur déclara en pren
armes. Les consuls embarquèrent
gions, et mirent à la voile.

Av. J. C. 149. de Rome 603.

Carthage avoit prévu la résoluti
sénat, et pour la prévenir, elle en
des ambassadeurs avec les pouvo
plus amples. Ils arrivèrent trop ta
flotte étoit déjà partie. Jugeant alor
n'étoit plus temps d'ouvrir une né
tion, ils crurent que, s'ils se soumet
ils obtiendroient la paix, et ils décla

ne les Carthaginois s'abandonnoient à la discrétion du peuple romain. C'étoit, suivant l'interprétation du sénat, livrer le pays, es villes, les habitans, les rivières, les orts, les temples, les tombeaux, tout en n mot. Les ambassadeurs n'avoient pas connu sans doute toute la force de cette xpression.

On leur répondit que, puisqu'ils avoient ris le parti le plus sage, on leur accordoit la liberté, leurs lois et leurs terres; à condition, seulement, qu'ils enverroient trois cents ôtages à Lilibée, et qu'ils feroient ce qui leur seroit ordonné par les consuls. On ne parloit point des villes, parce qu'on croyoit, par cette réticence, s'autoriser à détruire Carthage. Les ambassadeurs en eurent de l'inquiétude. Ils ne savoient d'ailleurs quels seroient ces ordres qu'on n'expliquoit pas. Cependant ils se retirèrent sans oser répliquer.

Les ôtages furent livrés, et le consul L. Marcius Censorinus les ayant reçus à Lilibée, mit à la voile pour Utique, où il débarqua avec environ quatre-vingt mille hommes. Aussitôt les magistrats de Car-

thage se présentèrent devant lui, et lui demandèrent ses ordres. Il leur commanda d'apporter toutes leurs armes et toutes leurs machines de guerre, disant, que désormais ces choses leur étoient inutiles, puisqu'ils seroient sous la protection de la république. Ils obéirent. Alors Marcius, après avoir loué leur obéissance, leur dit : Le sénat vous ordonne de sortir de Carthage qu'il a résolu de détruire, et il veut que vous vous établissiez à dix milles dans les terres.

Carthage assiégée.

Cette perfidie, aussi cruelle que lâche, porta le désespoir dans l'ame des Carthaginois, et le désespoir leur fit trouver des armes. En peu de jours Carthage fut en état de défense. Lorsque Marcius et M. Manilius, son collègue, s'en approchèrent, ils furent étonnés de se voir forcés à faire un siège dans les formes. A la résistance qu'ils trouvèrent, ils eurent lieu de se reprocher de n'avoir pas marché sur-le-champ, et d'avoir été perfides, sans retirer le fruit de leur perfidie. Ils tentèrent inutilement de prendre la place d'assaut. Ils firent plusieurs fautes : ils reçurent

plusieurs échecs : Asdrubal brûla la plus grande partie de leurs vaisseaux, et la peste se mit dans leur armée.

Pendant que ces choses se passoient en Afrique, Andriscus, homme de néant, se rendoit maître de la Macédoine. Il avoit pris le nom de Philippe, et se faisoit passer pour le fils de Persée. Quelques années auparavant, ayant échoué dans cette entreprise, il s'étoit retiré chez Démétrius Soter, qui le fit arrêter, et l'envoya à Rome. Démétrius, à qui Alexandre Bala faisoit alors la guerre, s'imagina que ce service lui procureroit la protection des Romains. Mais Andriscus parut si méprisable, que, non seulement on ne témoigna aucune reconnoissance au roi qui l'avoit livré, on ne parut pas même occupé du soin de le garder. Il s'échappa, leva une armée dans la Thrace, se fit reconnoître par les Macédoniens, et soumit une partie de la Thessalie. Andriscus. Guerre en Macédoine. Av. J. C. 149 de Rome 605.

Cette affaire parut alors sérieuse; Scipion Nasica, député par le sénat pour en prendre connoissance, et pourvoir aux moyens de recouvrer la Macédoine, leva

des troupes chez les alliés, et marcha
tre Andriscus, qu'il chassa de la Th
lie. Peu après les légions passèrent la
furent taillées en pièces et le préteu
les commandoit perdit la vie. L'année
Av. J.C. 148, de Rome 606. vante, Q. Cécilius Métellus remporta
victoires, et Andriscus se sauva che
roi de Thrace, qui le livra. Le mau
succès de cet imposteur n'empêcha
deux autres aventuriers de tenter la m
entreprise. Ils n'y réussirent ni l'u
l'autre.

Les Achéens se révoltent contre un decret du sénat. Dans ce temps-là une nouvelle gu
commençoit entre les Achéens et les S
tiates, quoique ces deux peuples, a
de l'entreprendre, eussent invité le s
à terminer leurs différends. Mais les
chéens, alors, de tous les peuples d
Grèce, celui que Rome avoit le plus
térêt à humilier, n'attendirent pas u
gement, qu'ils prévoyoient devoir leu
peu favorable, et ils prirent les arme
ravageoient la Laconie, lorsque des
missaires arrivèrent avec un décret
lequel le sénat détachoit de la ligu
chéenne Sparthe, Corinthe, Argos et

sieurs autres villes, sous prétexte qu'il avoit été un temps où elles n'étoient pas du nombre des confédérées. Lorsque ce décret fut publié dans l'assemblée qui se tenoit à Corinthe, il excita une indignation générale. Le peuple se souleva. Il se jeta sur les Spartiates, qui étoient alors dans cette ville, et il eût maltraité les commissaires mêmes, s'ils ne se fussent pas dérobés à sa violence.

Viriathus se rendoit redoutable en Espagne, et le siège de Carthage duroit encore: c'est pourquoi le sénat, quoique vivement offensé, crut devoir traiter les Achéens avec quelque ménagement. Les nouveaux commissaires qu'il envoya, affectèrent de parler avec beaucoup de modération. Ils ne se plaignirent point du dernier soulèvement: ils parurent plutôt l'excuser; ils ne firent aucune mention du décret qui en avoit été la cause. Ils demandèrent seulement qu'on cessât de faire la guerre aux Spartiates; et ils invitèrent les Achéens à ne pas encourir, par leur obstination, la disgrace de la république.

Le sénat montre de la modération.

Quoiqu'ils ne parlassent pas du décret, Les Achéens prennent

Modération pour de la timidité.

ils ne le révoquoient pas; et cet acte seul étoit une preuve du dessein formé de détruire la ligue achéenne. C'en étoit assez pour soulever les villes confédérées. La modération apparente des commissaires ne rassuroit pas. On la regardoit comme un effet de la foiblesse des Romains, et on disoit que, dans le mauvais état de leurs affaires en Afrique et en Espagne, ils craignoient que les Achéens ne se déclarassent contre eux. Peut-être le sénat vouloit-il, par une conduite timide en apparence, enhardir les Achéens, et avoir un prétexte pour faire marcher en Achaïe les légions qui étoient alors en Macédoine. Il paroissoit d'autant plus facile de les faire tomber dans ce piège, qu'ils étoient alors gouvernés par le caprice aveugle de la multitude, et par des magistrats qui sacrifioient l'état à leur avidité. La chose arriva comme le sénat l'avoit pu prévoir. Les Achéens continuèrent la guerre contre les Spartiates; et ils y engagèrent les Béotiens, qui étoient également mécontens du sénat.

Ils sont vaincus.

Le préteur Q. Métellus, alors occupé à

établir l'ordre dans la Macédoine, tenta inutilement de les porter à la paix. Il marcha contre eux, et les défit. L'année suivante, il les défit encore; il s'avança vers Corinthe, où Diéus, chef des Achéens, s'étoit enfermé avec les débris de ses troupes. Métellus auroit voulu terminer cette guerre avant l'arrivée du consul L. Mummius. Le Péloponèse, épuisé et ruiné, demandoit la paix : mais Diéus et ceux de sa faction s'y refusoient, parce qu'ils prévoyoient qu'ils seroient livrés aux Romains. Sur ces entrefaites Mummius arriva, et Métellus retourna en Macédoine. Av. J. C. 147 de Rome 607.

Diéus, aussi mauvais général que mauvais magistrat, eut la témérité de sortir des murs et d'offrir le combat au consul. Il fut entièrement défait. Il pouvoit se retirer dans la ville, s'y défendre quelque temps, et obtenir une capitulation : il s'enfuit à Mégalopolis, où il se tua. Les Achéens, sans chefs, désertèrent Corinthe. Mummius y entra sans résistance, fit main basse sur les hommes qui s'y trouvèrent, vendit les femmes et les enfans; et après avoir fait enlever les vases, les statues, les tableaux, et tout ce Ruine de Corinthe. Av. J. C. 146, de Rome 608.

qu'il y avoit de précieux, il fit mettre le feu aux maisons. L'incendie dura plusieurs jours. Ainsi finit Corinthe. La liberté parut se perdre dans ses ruines. Toute la Grèce fut réduite en province romaine, sous le nom de province d'Achaïe.

Fin du siège de Carthage et de la destruction de cette ville.

Nous avons vu que les consuls Marcius et Manilius conduisoient le siège de Carthage avec peu de succès. L. Calpurnius Piso, qui leur succéda, ne montra pas plus

Av. J. C. 146, de Rome, 608.

de capacité. Les Carthaginois faisoient de nouveaux efforts. Ils négocioient avec les rois, qu'ils invitoient à se soulever : ils songeoient même à fournir de l'argent et des vaisseaux au faux Philippe, et Rome commençoit à montrer de l'inquiétude. Tel étoit l'état des choses, lorsque Scipion Émilien, qui servoit en Afrique avec distinction, et qui avoit même souvent réparé les fautes des généraux, vint à Rome pour demander l'édilité. On lui donna le consulat qu'il ne demandoit pas; et sans tirer au sort, on lui assigna l'Afrique pour département. Tout cela étoit contre les règles. Mais, à sa réputation, et peut-être encore à son nom, le peuple crut qu'il étoit destiné à termine

tte guerre. En effet, Carthage se rendit nnée suivante. On la rasa, et le peuple main défendit, sous d'horribles imprécaons, de rebâtir dans le même lieu. Cette lle a été détruite la même année que orinthe.

Av. J. C. 146, de Rome 608.

LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations sur les accroissemens des Romains.

Progrès des Romains dans les premiers siècles.

DANS l'espace de trois siècles et demi, Rome n'a fait que des progrès très-lents. La prise de Véïes, l'an de la fondation 358, est la première époque de son agrandissement. L'usage des troupes soudoyées la mit en état de poursuivre les entreprises qu'elle commençoit, et il ne lui fallut que cent trente ans pour achever la conquête de l'Italie, dans laquelle on ne comprenoit pas la Gaule Cisalpine. La première guerre punique, qui dura vingt-trois ans, c'est-à-dire, depuis 490 jusqu'en 512, fut terminée par la conquête de tout ce que les Carthaginois

voient en Sicile. La seconde commença ingt-quatre ans après, lorsque les Romains 'étoient rendus maîtres de la Corse, de la ardaigne, qu'ils avoient soumis la Gaule isalpine, l'Istrie, et qu'ils portoient leurs mes en Illyrie. Elle dura dix-sept ans. Ils hassèrent de l'Espagne les Carthaginois, t ils acquirent la Sicile et les îles situées ntre l'Afrique et l'Italie. Plus ils avoient it de progrès, plus il leur étoit facile d'en aire de nouveaux : dans le cours de cinquante et quelques années, ils réduisirent en provinces romaines la Macédoine, la Grèce et l'Afrique, et ils rendirent la Syrie tributaire. Alors, souverains en quelque sorte des royaumes qu'ils recevoient dans leur alliance, ils parurent les maîtres de tous les peuples connus. Le sénat prit connoissance des querelles des rois, marqua leurs possessions, régla leurs alliances, fixa leurs forces sur terre et sur mer, distribua les provinces, disposa des couronnes; en un mot, il se donna pour le tribunal des nations, et les nations le reconnurent. On obéissoit à quelques magistrats qui portoient ses ordres.

Si leurs ennemis ne se sont pas réunis, ce n'est pas que le sénat ait eu pour maxime de les diviser.

Les choses, Monseigneur, les plus
nantes au premier coup-d'œil, sont
quefois bien simples. Mais, parce
aime le merveilleux, on a vu dans le
une politique profonde, un plan de
duite tracé dès la fondation de Rom
suivi constamment pendant six siècle
les ennemis de cette république ne se
jamais tous réunis pour l'attaquer en
ble, ou si quelques-uns n'ont fait que
ligues mal concertées, c'est, dit-on, p
que les Romains savoient diviser; e
oublie toute l'histoire, pour regarder co
leur ouvrage, une division qui existoit a
leurs entreprises et avant eux. Mais
petits peuples, que Rome dès son origin
tout-à-la-fois pour ennemis, ont-ils ja
su se réunir contre elle? N'est-ce pas suc
sivement et de proche en proche que c
tres dans la suite lui ont fait la guerre?
Gaulois avoient cessé leurs courses, lor
les Samnites prirent les armes; et les La
attendirent, pour se soulever, que les S
nites eussent été forcés à demander la p
Quand il fut au pouvoir des Romains d
terminer le Latium, les Samnites rec

encèrent la guerre; et quand ceux-ci eu-
nt été subjugués, les Gaulois reparurent.
i les circonstances avoient armé à-la-fois
us ces peuples, et que le sénat les eût
ivisés, j'admirerois sa politique.

Les Romains ont-ils semé la division dans
Sicile pour s'en préparer la conquête?
t-ils séparé Hiéron des Carthaginois, ou
ce roi s'en est séparé lui-même? Est-ce
ur politique ou l'aveuglement de Philippe,
i a armé les uns contre les autres les
recs, que la jalousie divisoit depuis si
ng-temps? Comment le sénat, si depuis
ès de six siècles sa maxime constante
oit de diviser, auroit-il eu besoin d'ap-
rendre de Callicrate à soutenir dans l'A-
haïe la faction qui lui étoit favorable?

Comme les circonstances faisoient des
omains une nation conquérante, elles fai-
ient de tous les peuples des nations qui
voient être conquises. Les petites puis-
nces livroient les grandes, et Rome n'a-
oit qu'à ne pas refuser sa protection aux
uples qui la recherchoient. Si les Grecs
t les Asiatiques avoient été tels que les
Gaulois et les Espagnols, les Romains n'au-

roient conquis ni la Grèce ni l'Asi
effet, Philippe et Antiochus étoient
jugués, et la guerre recommençoit
jours en Espagne et dans la Gaule
pine. Ce sont des pays où il falloi
la république conquît avec ses propre
ces : c'est pourquoi lorsque la Grè
l'Asie succomboient, les Gaulois e
Espagnols résistoient encore, et on
sisté long-temps après.

On ne se lasse pas de répéter, *di
et vous commanderez*, et on admi
profondeur de cette maxime. Faut-il
un si grand art pour diviser les peu
Il me semble au contraire qu'il suffi
vent de les abandonner à eux-même
d'attendre leurs divisions de la diffé
des intérêts présens et momentanés q
aveuglent sur leurs vrais intérêts. La
ficulté seroit de les tenir réunis, e
donner à une ligue toute la force q
peut avoir. Mais cette difficulté es
écueil, où tous les politiques écho
Les Grecs armèrent les uns contre le
tres, aussitôt qu'ils n'eurent plus la g
avec les Perses; et Philippe, ce poli

admiré, les trouva divisés. Son atten-
fut uniquement de ne pas les forcer
réunir contre lui. Il a réussi par des
yens d'autant moins admirables, qu'il
lui a fallu que de la mauvaise foi ; et
illeurs il lui a été facile de tromper des
ples qui aimoient alors à se tromper
-mêmes. Le sénat n'a pas même eu
e politique grossière. Pour vous en con-
ncre, vous n'avez qu'a vous rappeler
il vouloit conserver les trois principa-
villes de la Grèce. N'étoit-ce pas dire
: Grecs : réunissez-vous si vous ne vou-
pas tomber dans la servitude?

A Rome l'administration partageoit les
voirs de la souveraineté, de manière
se soutenant à certains égards et se
nçant à d'autres, au moins jusqu'à un
tain point, ils concouroient tous à l'a-
ndissement de la république. Ce sys-
e, qu'on admire avec raison, me pa-
t s'être fait à l'insu des Romains.

Le gouvernement des Romains s'est formé comme à leur insu.

Nous avons vu dans la Grèce des ré-
liques, dont le plan avoit été combiné,
les pouvoirs, par la manière dont
voient été distribués, régloient avec

précision les droits des différens ordres
des différens magistrats. A Rome au co
traire rien n'est prévu. Lorsqu'on remédi
à un abus, on ne juge ni des avanta
ni des inconvéniens qui en naîtront;
comme la distribution des pouvoirs est
quement l'effet des querelles qui s'élèv
entre les patriciens et les plébéiens,
droits ne sont jamais bien déterminés,
il n'y a que des prétentions entre les ord
et entre les magistrats.

Lorsque le sénat accorda des trib
au peuple, il ne prévit pas quelle se
la puissance de ces nouveaux magistr
Il ne créa des censeurs, que parce que
guerres ne permettoient pas aux co
de faire régulièrement le cens; et il
geoit si peu des prérogatives de cette
gistrature, que personne ne songea d'ab
à la briguer. La dictature, qui, dans
circonstances critiques étoit la grande
source des Romains, et qui suppléoi
bien à la lenteur du gouvernement, ne
créée que pour éluder les lois, qui pr
geoient le peuple sous les consuls. C
ainsi que les magistratures, que le s

loit pour le moment présent, produi-ient dans la suite des effets qu'il n'avoit s prévus; et c'est pourquoi je dis qu'à Ro-e les circonstances ont tout fait et tout mbiné.

Parce que les pouvoirs étoient distribués ns précision, les droits étoient mal dé-rminés; et parce que les droits étoient al déterminés, les Romains étoient ex-osés à des dissentions continuelles. Ce 'est certainement pas à dessein qu'on oit choisi un gouvernement où rien n'é-it déterminé : c'est plutôt parce qu'on avoit pas su mieux faire. Cependant il st pas douteux que ce gouvernement, r ses vices même, n'ait contribué aux grès des Romains. Rome sans dissen-ns eût été moins redoutable. Elles en-tenoient l'émulation entre les deux or-es : elles attachoient d'autant plus à la trie, qu'elles paroissoient donner à cha-e citoyen des droits à tous les honneurs; elles portoient l'amour de la liberté jus-au fanatisme. Sous des lois, qui au-ent assuré l'état des citoyens de manière révenir toute espèce de dissentions, les

Romains, plus libres, auroient
senti le prix de la liberté. Dès lo
n'auroient plus eu la même émula
le même courage, le même amour
patrie.

Si cependant les dissentions avoie
un libre cours, le gouvernement a
dégénéré promptement en une démo
monstrueuse; et Rome, sans pouvoi
grandir, eût passé continuellement
liberté à la servitude, et de la serv
à la liberté. Mais les guerres, qui
pendoient les dissentions, mainten
une sorte d'équilibre entre les deu
dres, parce qu'elles ne permettoien
au peuple d'entreprendre tout ce qu'il
voit. Le gouvernement des Romain
jamais été meilleur que depuis qu'il
rent les armes contre les Samnites :
aux longues guerres tout ce que sa
titution a eu de bon; et il dégénér
bord après la ruine de Carthage,
qu'alors les dissentions devinrent fu
à la république.

Les grandissements ne sont pas l'effet d'un plan

Les Romains, remarque-t-on, s
toujours alliés des peuples foibles;

ent servi pour subjuguer les plus puis- qu'ils se soient fait pour s'a-
ans. Ils ne se sont point hâtés d'appesantir grandir.
e joug ni sur les uns, ni sur les autres.
ls ont attendu qu'ils fussent accoutumés
obéir comme alliés, avant de leur com-
ander comme à des sujets ; et c'est par
ette manière lente de conquérir qu'ils ont
ssuré leurs conquêtes. La chose est en
ffet arrivée ainsi ; mais il n'y a rien de
lus faux en général, que de dire : ce peu-
le a étendu sa domination par tels moyens;
onc ses vues ont été de l'étendre par ces
noyens-là mêmes. Supposer que les Ro-
ains, attentifs à modérer eux-mêmes
eur ambition, ont toujours eu la pru-
ence d'attendre qu'on ne pût plus leur
ésister, c'est leur supposer une conduite
ont aucun peuple n'est capable. Il me pa-
oît qu'ils ont dominé aussitôt qu'ils l'ont
u; et que s'ils ont conquis lentement, c'est
qu'il n'a pas été en leur pouvoir de con-
quérir avec plus de rapidité. Comme Ro-
me, par sa constitution, étoit destinée à
des conquêtes; elle étoit aussi, par sa cons-
titution même, condamnée à ne les faire
que lentement.

Admirez, dit-on encore, la condui
ce peuple. Ambitieux de conquérir le
tions, il prend les armes, unique
parce qu'il est de son intérêt de les
dre; couvrant si bien ses injustices,
paroît toujours juste; cachant si bie
vues, qu'on ne démêle pas son amb
C'est par là qu'il donne enfin des fer
peuples étonnés, qui l'avoient pris po
protecteur de la liberté.

Voilà comme on juge. On veut qu
mulus ait été un grand homme, q
six rois, qui lui ont succédé, aient é
grands hommes. On seroit tenté d'er
autant de tous les sénateurs. En eff
faudroit une succession non-interro
de grands hommes, pour supposer
fondement que les Romains, médita
bonne heure de grandes conquêtes, s
fait un plan dont ils ne se sont jamais
tés. Mais sans nous arrêter à combatt
préjugés qui portent sur une suppo
tout-à-fait gratuite, essayons de nous
des idées plus exactes.

Nous jugeons et nous nous condi
d'après les maximes, dont nous nous

es fait une habitude. Il y a des siècles
les préjugés généralement reçus arrêtent
t-à-coup l'homme qui a le plus de gé-
e : il y en a d'autres, où, parce que ces
éjugés ne subsistent plus, un esprit mé-
iocre fait ce que l'homme de génie n'a
s pu faire. Tout dépend des circonstances
ù nous nous trouvons.

Cette observation est applicable aux peu-
les. Les maximes, qui s'introduisent lors
e leur établissement, font que les uns
agrandissent, sans en avoir formé le pro-
et; et que les autres ne peuvent pas s'a-
randir, quoiqu'ils en aient l'ambition.
Les républiques de la Grèce, par exemple,
toient dans le cas des hommes de génie,
ue les préjugés arrêtent au milieu de leurs
progrès. C'étoit une folie à elles d'entre-
rendre de grandes conquêtes. C'est que
es circonstances ne leur avoient pas ap-
ris à augmenter leurs forces par les forces
es peuples vaincus. Les maximes qu'elles
voient adoptées, étoient trop contraires
cette politique. Partager avec de nou-
eaux citoyens la gloire qu'elles avoient ac-
uise, c'étoit la diminuer; et la diminuer,

c'étoit la perdre. Ce préjugé les av
toujours sur leurs vrais intérêts, et
leur fut pas possible de sortir de leu
blesse.

Les Romains, foibles dans les com
cemens, ont été forcés de contracter
vîte des alliances ; et de partager,
les vaincus mêmes, les premiers av
ges qu'ils ont dus à leur courage. S
circonstances leur faisoient une loi
terminer les peuples qui leur étoient
traires ; elles leur en faisoient une d
tacher, par toute sorte de moyens,
qui pouvoient leur être favorables.
politique ne demandoit aucune prévo
de leur part : il leur suffisoit de v
danger où ils étoient. C'est ainsi qu'
sont étendus en Italie, et qu'ils se
servis, par exemple, des Latins e
Herniques pour subjuguer les Volsq
les Toscans. Dans la suite, ils ont
tinué comme ils avoient commencé ;
qu'en général l'usage est la grande
des peuples, et que d'ordinaire, lor
ont un parti à prendre, ils n'exan
pas ce qu'ils doivent faire, mais ils

bient ce qu'ils ont fait en pareilles circonstances. Plus vous étudierez l'histoire des nations, plus vous vous convaincrez que l'usage conduit les unes à leur agrandissement, comme il conduit les autres à leur perte.

Si les Carthaginois avoient tenu la même conduite que les Romains, c'eût été l'effet d'une politique éclairée : car elle auroit été en opposition avec les maximes que les circonstances avoient introduites. Devenus puissans de bonne heure, et presque sans obstacles, ils étoient accoutumés à dominer par la force, et ils jugeoient en conséquence que la force seule assure la domination. Ils n'ont donc pas senti le besoin de ménager les peuples. Ils ont appesanti le joug sur les alliés, comme sur les sujets ; et ils n'ont pas su conserver, parce qu'ils avoient acquis trop facilement.

Rome au contraire s'accroît plus lentement. Les ennemis se succèdent : elle en trouve par-tout où elle recule ses frontières, et pendant long-temps ils paroissent toujours plus redoutables. Au milieu

de ces guerres, des villes sont détruites, des peuples sont exterminés, et tout ce qui résiste est tôt ou tard asservi. Cependant tous les peuples n'osent pas résister. Plusieurs, craignant le sort des vaincus, s'empressent de venir d'eux-mêmes au-devant des vainqueurs. Les uns demandent les droits de citoyens en tout ou en partie; les autres se croient trop heureux de conserver leurs lois, leurs magistrats, et de se gouverner eux-mêmes sous la protection de la république. Par-là, l'usage s'établit d'accorder de pareils privilèges, comme autant de récompenses. Cet usage dure, parce que c'est le caractère des usages de durer sur-tout dans les républiques, qui sont naturellement, pendant des siècles, ce qu'elles ont été d'abord. Elles conservent le même esprit, tant que les circonstances ne changent pas; et cela n'est pas étonnant, puisque le souverain est un corps qui ne meurt point, et qui se meut toujours en conséquence des premières impulsions. C'est en quoi le gouvernement républicain diffère du gouvernement monarchique, où l'autorité passe

t entière d'un homme à un homme, où le souverain paroît quelquefois mourir à chaque changement de ministre.

Les circonstances furent à-peu-près les mêmes pour les Romains, tant qu'ils ne portirent pas de l'Italie. Aussi conservèrent-ils les mêmes mœurs et la même conduite; et ils continuèrent d'étendre leur domination, par les mêmes moyens qu'ils l'avoient d'abord étendue.

Lorsqu'ils furent maîtres de l'Italie, la guerre étoit répandue parmi toutes les nations connues. Il y avoit des monarques qui vouloient asservir, il y avoit des peuples qui vouloient rester libres. Les Romains se montrèrent au milieu de ces troubles : moment favorable, où les foibles cherchoient une puissance qui les pût défendre, et qui ne parût pas les devoir subjuguer. Ils crurent l'avoir trouvée. Rome en effet ne pouvoit alors que protéger leur liberté. Si elle la menaçoit, le danger étoit loin encore, et il importoit de se soustraire à un danger présent. Ainsi, Marseille se fortifia de son alliance contre les Gaulois; Sagonte contre Carthage; les

Étoliens contre Philippe ; Attale, les
diens et les Égyptiens, contre les S
cides. Les Romains n'eurent donc
s'abandonner au courant des circon
ces, qui les entraînoient dans les Ga
dans l'Espagne, dans la Macédoine,
la Grèce, dans l'Asie, dans l'Égypte
conquête de ces provinces s'offroit à
sans qu'ils l'eussent préparée. Ils n'av
qu'à recevoir dans leur alliance les
ples qui les appeloient. En montrant
ques légions, ils les réunissoient c
l'ennemi commun : ils abattoient les
des monarchies ; et parce que dan
guerres, ils étoient la puissance domin
lorsqu'elles étoient finies, ils se trouv
la seule puissance, et tous les peuple
soient sous le joug, les alliés comm
ennemis.

Telles étoient au-dehors les circon
ces qui favorisoient l'agrandissemen
Romains. Voyons quelles étoient au
dans celles qui le favorisoient encor

Dans un gouvernement tel que cel
Rome, les généraux ne pouvoient pa
mer de grands projets de conquête. F

se régler sur le temps de leur commandement, à ménager les alliés et même les vaincus, ils accordoient la paix, dès qu'ils avoient assez fait pour mériter le triomphe, et ils paroissoient se refuser d'eux-mêmes à de plus grands succès. Cette conduite, dictée par l'intérêt personnel, servit mieux la république que n'eût fait l'ambition du peuple et du sénat. Elle lui donna une apparence de justice et de modération, et elle fit croire que Rome ne prenoit les armes que pour défendre ses alliés.

Cette erreur livra les nations. Elles ne prirent aucune précaution contre un danger, qu'elles ne voyoient pas, parce qu'il étoit encore loin d'elles. Jusqu'alors elles n'avoient vu que des conquérans, qui, tels qu'Alexandre ou Cyrus, combattoient avec leurs seules forces, et ne combattoient que pour eux; et elles n'avoient pas appris qu'on pouvoit parvenir à la monarchie universelle en combattant avec les forces des autres et pour les autres. Rome continua de montrer en apparence la même modération, tant que ses géné-

raux, bornés dans le temps de leur mandement, furent obligés de donr paix, lorsqu'ils pouvoient se promett nouveaux avantages. De la sorte ell choit son ambition, sans avoir proje la cacher. Elle s'agrandissoit insen ment, et les peuples, qui s'étoient pés de leurs querelles, ou qui l'av appelée à leur secours, furent étonn se voir asservis par une puissance, l'alliance avoit paru devoir assurer liberté.

Circonstances où l'empire de la république romaine fut le mieux affermi.

Un empire, tel que celui d'Alexa est d'autant plus foible, qu'il est vaste. Tout s'y trouve toujours en di portion. Comme le vainqueur est rieur, lorsqu'il faut assujétir, parce lors il agit avec toutes ses forces réu le vaincu devient supérieur à son t lorsqu'il faut conserver, parce qu' le conquérant est obligé de divise forces.

Après la destruction de Carthage, pire de la république romaine étoit solidement établi, parce qu'elle ne l' pas conquis avec ses seules forces.

liés, qu'elle avoit armés pour son agrandissement, avoient le même intérêt qu'elle-même à lui conserver ses conquêtes. Toutes les parties de cet empire se soutenoient mutuellement. Elles étoient comme en équilibre autour d'un centre commun. Tout s'y trouvoit en proportion. Les causes qui conservoient, étoient les mêmes que celles qui avoient subjugué; et les peuples se forçoient, les uns les autres, à plier sous un joug, que Rome seule n'eût pas pu leur imposer.

Cependant, quoique cet empire fut formidable par-tout où la république pouvoit réunir plusieurs alliés contre un ennemi; il étoit foible en Italie, où elle étoit abandonnée à ses propres forces, et entourée de peuples qui étoient prêts à se soulever. Aussi c'étoit-là qu'il falloit porter la guerre: mais ce projet étoit trop hardi pour tout autre qu'Annibal.

Circonstances où cet empire doit s'affoiblir.

Lorsque toutes les nations seront au rang de sujets, Rome se trouvera dans la même position que si elle eût conquis avec ses seules armes. L'équilibre disparoîtra donc, les forces du peuple souverain ne seront

plus en proportion avec les forces des peuples subjugués. L'empire alors ne se soutiendra que par l'asservissement dont les nations se seront fait une habitude.

Il en naîtra un autre inconvenient: c'est que la république ne pourra pas s'assurer des armées qu'elle entretiendra dans les provinces. Ne connoissant plus Rome dont elles seront éloignées, elles se donneront à leurs généraux, et de là naîtront des guerres civiles. Ce temps n'est pas loin. Les succès des dernières guerres l'ont avancé, et les nouvelles provinces romaines sont un premier pas vers la décadence.

Cette république ne fut dont jamais mieux affermie que lorsqu'elle se contenta d'être la puissance dominante. Mais si faite par sa constitution à s'agrandir, elle s'agrandira encore. Elle voudra tout envahir: elle ne verra que des sujets de triomphe dans des entreprises, qui ruineront la constitution même jusques dans les fondemens. Elle enlevera les richesses de tous les souverains. Elle ruinera les royaumes dont elle voudra faire des provinces. Elle détruira pour acquérir; et cependant elle

roira avoir augmenté sa puissance, parce qu'elle comptera les peuples assujettis, et qu'elle ne considérera pas combien elle les aura rendus misérables.

Plus les provinces s'épuiseront, plus elles seront asservies. Mais Rome, puissante uniquement par leur foiblesse, s'affoiblira tous les jours elle-même. Le luxe corrompra les mœurs : la prospérité achevera de détruire la discipline, que la mollesse condamnera : l'amour de la patrie s'éteindra peu-à-peu : le nombre des vrais citoyens diminuera tous les jours ; et Rome deviendra la proie des soldats qu'elle armera pour sa défense. Tel sera bientôt le sort de cette république. Nous la verrons obéir dans sa décadence à la force des circonstances, comme elle y a obéi dans sa prospérité.

Ce n'est point par politique que les Romains ont été constans dans certaines maximes.

Les progrès non interrompus des Romains, pendant plusieurs siècles, sont l'effet de la constance avec laquelle ils ont suivi certaines maximes ; et cette constance est ce qu'on a pris pour une politique réfléchie. Mais ces maximes dont on leur fait honneur, ils ne les ont point

méditées. Ils ont été constans dans d
préjugés qui leur ont réussi, comme no
le sommes nous-mêmes dans des préjug
qui ne nous réussissent pas, et nous so
mes plus étonnans qu'eux. En ce genre
constance est le caractère de toutes l
nations.

C'est uniquement parce que les c
constances ne changeoient pas, ou ch
geoient peu, que les Romains continuoie
d'être attachés aux maximes ancienn
En effet, la politique, variable par el
même, change avec les chefs qui gouv
nent : il n'y a donc que l'uniformité d
circonstances qui puisse forcer un p
ple à suivre constamment les mêmes ma
mes. Les circonstances changèrent s
siblement après la ruine de Carthag
nous verrons les maximes changer av
elles, et les Romains perdront cette co
tance qu'on prenoit pour politique de l
part.

Quand je dis que les circonstances p
vent seules rendre un peuple constant d
ses maximes, je parle en général : il f
excepter les Spartiates, dont la co

ce a été l'ouvrage de la politique, ce qu'elle étoit l'effet de la législation Lycurgue; et ce qui prouve le pou- r des circonstances, c'est que ce légis- ur n'a réussi, que parce qu'il en ar- l le cours, et qu'il les rendit en quel- sorte immuables. Or, ce qu'il faut irer dans la constance des Spartiates, ie sont pas les Spartiates mêmes, c'est urgue: de même dans la constance des nains, ce ne sont pas les Romains, t l'enchaînement des circonstances où se sont trouvés.

Après les observations que je viens de e, je crois qu'on peut diminuer de miration qu'on a communément pour olitique des Romains. Mais rendons ice aux progrès qu'ils ont faits dans t militaire. Nulle part la discipline été plus parfaite, et ne s'est mieux tenue. Ils devoient au reste perfec- ner cet art, parce que c'étoit le seul is cultivoient, parce qu'ils le culti- nt sans interruption, et que d'ailleurs lupart de leurs guerres étoient de na-

Les Romains ont été supérieurs dans l'art militaire.

ture à leur faire sentir le besoin de la di cipline (1).

(1) On peut voir dans le quatrième livre de *Observations sur les Romains*, les causes et effets de la discipline militaire des Romains.

CHAPITRE II.

Des effets que le luxe doit produire dans la république romaine.

La vie simple et frugale à laquelle les Romains avoient été forcés pendant plusieurs siècles, paroissoit leur interdire les superfluités dont ils ne connoissoient pas l'usage. Ils aimoient cette simplicité dont ils s'étoient fait une habitude. Elle formoit leurs mœurs, elle régloit leur façon de penser, et elle entretenoit dans le gouvernement cette allure uniforme et constante qui faisoit toute la force.

Le luxe, quand il commença, fut un objet de scandale pour les Romains.

Le luxe, lorsqu'il commença, fut un objet de scandale, parce qu'il étoit contraire aux mœurs, à la façon de penser et au gouvernement. Le cri public, qui s'éleva contre ceux qui l'introduisoient, devoit en retarder les progrès; et en effet, il les retarda. On vit des généraux porter au trésor public les dépouilles des nations vaincues, et ne

rien réserver pour eux : tel fut, entre au tres, Paul Émile.

Comment ils s'y accoutumèrent.

Mais le cri public s'affoiblissoit, à me sure que le luxe se répandoit parmi les pre miers citoyens. On s'accoutuma peu-à-pe aux nouveaux usages. Les anciens tomb rent insensiblement dans l'oubli. On n s'en souvint que pour les mépriser. On n connut plus le scandale; et il fut honteu de ne pouvoir pas s'écarter de la simplici de ses pères.

Le changement des mœurs ayant chan la façon de penser, les progrès du luxe furent plus rapides. Le pauvre se corrom à l'exemple du riche. Si des citoyens osèr encore s'élever contre la corruption, on regarda comme des hommes d'un au siècle. On les tournoit en ridicule, ou moins on les blâmoit, lors même qu étoit forcé à leur accorder quelque estim Il étoit facile de prévoir que cette révo tion dans les mœurs en préparoit une da le gouvernement.

Quand il fut introduit chez eux.

C'est après la guerre de Syrie, et d l'intervalle de la seconde guerre punique la troisième, que le luxe s'est sur-tout

troduit parmi les Romains, et a commencé à faire passer chez eux les mœurs de l'Orient. Alors plusieurs lois furent portées particulièrement contre le luxe de la table. Mais elles prouvent un abus, dont elles ne furent pas le remède. Tous les jours, de plus en plus en contradiction avec les mœurs, les lois somptuaires devinrent tous les jours plus inutiles.

Il devoit faire des progrès rapides.

Dès que les Romains, renonçant à leur première simplicité, commençoient à mettre les superfluités au nombre des choses nécessaires, ils devoient se porter rapidement à tous les excès du luxe ; car ils avoient toujours été avides, et ils étoient devenus assez puissans pour donner un libre cours à leur avidité. Leur utilité avoit été leur unique règle : la force avoit fait leurs droits, au besoin la perfidie avoit suppléé à leur foiblesse. Nous avons vu parmi eux les plus puissans s'approprier les domaines de la république, usurper les terres des particuliers, enlever à leurs concitoyens jusqu'à la liberté. Cette façon de penser, que le gouvernement même avoit entretenue jusqu'alors, devoit influer de

plus en plus dans les mœurs, à mesure qu'
se faisoit de nouveaux besoins. Comme
les Romains, maîtres de dépouiller les n
tions les plus opulentes, auroient-ils pu
pas leur enlever toutes les choses de luxe

Comment l'usage autorisa les magistrats à fouler les peuples.

L'an de Rome 581, peu avant la guer
de Persée, le consul L. Posthumius Alb
nus, envoyé par le sénat dans la Campan
ordonna aux magistrats des Prénestins d
lui préparer une maison, de venir au-deva
de lui, et de lui fournir tous les chevau
et toutes les bêtes de charge, dont il av
besoin pour son voyage. Jusqu'alors les co
suls n'avoient jamais rien exigé de pare
C'est la république qui leur fournissoit l
choses nécessaires pour les commissio
qu'elle leur donnoit. Les villes par où i
passoient, n'étoient pas même tenues d
leur préparer un logement : ils logeoie
chez des particuliers avec qui ils étoi
liés d'hospitalité. Posthumius, qui av
passé à Préneste dans un temps où il n'é
pas en magistrature, voulut, dit-on, s
venger des Prénestins, parce qu'ils ne l
avoient pas rendu les honneurs qu'on
devoit qu'aux magistrats.

Cet exemple, imité par d'autres, devint bientôt un usage. Alors les magistrats de la république parurent autorisés à imposer aux peuples telles charges qu'ils jugeoient à propos, et ils se firent des droits des malversations qu'ils commettoient. Le sénat se hâta de faire publier dans toutes les villes un décret, par lequel il défendoit de rien exiger au-delà de ce qu'il auroit réglé. Il faisoit connoître par là qu'il désapprouvoit les vexations ; mais il ne les empêcha pas. Si, dans la suite, des consuls ou des préteurs furent accusés d'en avoir commis, ils eurent ordinairement assez de crédit pour se faire absoudre. Le tribun L. Calpurnius Piso, croyant arrêter cet abus, fit passer une loi qui autorisoit les peuples à se pourvoir devant les juges contre les magistrats concussionnaires. Cette loi fut portée la première année de la troisième guerre punique, c'est-à-dire, dans un temps où elle étoit visiblement en contradiction avec l'esprit même du gouvernement. Elle devoit être sans force, puisque le sénat donnoit lui-même l'exemple de la perfidie et de l'injustice.

Avidité avec laquelle les Romains recherchent les choses de luxe.

Les Romains passèrent presque su ment de la plus grande simplicité à l cherche des choses de luxe. Dans les mencemens, encore incapables de le précier par eux-mêmes, ils s'y port d'abord avec plus d'avidité que de ; ils parurent n'en faire cas, que parce qu avoient un prix chez les peuples aux il les enlevoient, et ils les envahirent une sorte de férocité. C'étoient des so qui alloient au butin.

Quand une nation sait jouir des c de luxe, ses mœurs deviennent plus do parce qu'elles s'amollissent. Alors i une sorte de lâcheté dans son cara Moins capable des fatigues qu'il fau prendre pour se procurer de nouvell perfluités, elle se repose dans la jouis de celles qu'elle a, et elle paroit i avide.

Mais les Romains avoient apporté l chez eux, et ils ne s'amollissoient p core. C'est qu'il leur avoit été plus fac dépouiller les nations que d'appren jouir des superfluités qu'ils leur enlev Ils conservoient donc le même co

ou plutôt la même férocité qu'ils avoient une, lorsque leur manière de vivre étoit encore simple et frugale; et par conséquent ils étoient d'autant moins capables de mettre des bornes à leur avidité, qu'ils recherchoient les choses de luxe avec moins de connoissance.

Lorsque les généraux ne s'étoient pas encore fait un besoin de ces choses, ils croissoient ne dépouiller les nations, que pour triompher avec plus de magnificence; et après avoir étalé des richesses, que le peuple, dans les commencemens, regardoit avec plus d'étonnement que d'envie, ils les déposoient dans le trésor public pour les besoins de l'état. Par-là, l'esprit du gouvernement devenoit tous les jours plus vide. Il le devenoit sans scrupule, parce que l'utilité publique le justifioit : et les Romains s'accoutumoient à regarder les dépouilles des peuples vaincus, comme le principal fruit de leurs victoires.

Dans les commencemens, l'avidité eut pour objet d'enrichir le trésor public.

Cette avidité, qui caractérisoit le gouvernement, fut entretenue par l'empressement des nations à rechercher la protection du peuple romain. Elles se ruinèrent

pour l'acheter ou pour la conserver Rome ne mit plus de bornes aux buts qu'elle imposoit. Elle crut avoi droits à tout ce qu'on ne pouvoit pa refuser.

Dans la suite les généraux furent avides pour s'enrichir eux-mêmes.

Dès que le gouvernement devenoit les jours plus avide, il n'étoit pas po que les généraux, qui s'accoutumoie luxe des provinces conquises, se fi toujours un point d'honneur d'être d téressés. Ils détournèrent donc à leu fit une partie des trésors qu'ils enlev aux nations : ils imposèrent des tr dont ils ne rendoient aucun compte vendirent leur protection : ils s'appr rent les biens des particuliers et des vinces ; en un mot, ils commirent, leurs départemens, les vexations q gouvernement de la république com toit par-tout.

Effets que cette avidité devoit produire.

L'intervalle de la seconde guerre que à la troisième, est le temps où les vinces étoient une source plus abon de richesses. Mais l'avidité, qui t cette source, armera bientôt les Ron les uns contre les autres. Rome ser

hirée par des guerres civiles. Elle finira ar avoir un maître ; et les revenus d'un mpire, qui absorbera toutes les richesses es nations les plus opulentes, ne suffiront as à un seul homme.

Pendant que le luxe se répandoit, les omains conservoient des usages qui s'é- ient établis dans les temps où ils ne le onnoissoient pas; et ces usages rendoient luxe encore plus pernicieux pour eux.

L'oisiveté qui contribue à l'agrandissement de la république, devoit rendre le luxe plus pernicieux.

Ils auroient cru se dégrader en cultivant es arts : c'est un vieux préjugé, que les circonstances avoient fait naître. Il étoit naturel qu'une nation de soldats abandonnât les arts à ses esclaves ; et dès qu'elle les leur avoit abandonnés, il étoit naturel encore qu'elle dédaignât de les cultiver elle-même. En temps de paix, les Romains, qui n'avoient point de champ, étoient donc dans une grande oisiveté. Tel étoit le sort de la plus grande partie des citoyens, que les censeurs distribuoient ordinairement dans les quatre tribus de la ville.

Pendant cinq siècles ou environ, cette oisiveté ne contribua pas peu à l'agrandissement de la république. Car Rome auroit

eu moins de soldats, si les citoyens av été plus occupés; et c'est la nécessi subsister qui faisoit desirer la guerre. peuple se plaignoit de n'avoir point d aux champs qu'il avoit conquis, les ciens l'appaisoient en cédant, à chaque quelque partie de l'autorité. Comme to tyrans, plus avares qu'ambitieux, ils aim mieux abandonner des magistratures qu arpens de terres; et parce que les dissen n'étoient favorables qu'à l'ambition de buns, chaque année la guerre devenoit l que ressource du peuple, qui avoit touj été trompé dans son attente, et qui d l'être encore. Or cette ressource fut a rée, tant que les Romains ne porte pas leurs armes hors de l'Italie.

La république devoit pencher ver ruine, aussitôt que le changement des constances changeroit l'influence des ses qui l'avoient élevée. C'est ce qui ar après la seconde guerre punique, et sensiblement encore après la troisiè Alors la guerre ne pouvoit plus faire version aux dissentions domestiques, p qu'il n'étoit pas possible de mener à l

ami, d'un moment à l'autre, une grande partie des citoyens; et le peuple, à qui le butin manquoit, restoit sans ressource, parce qu'il ne savoit pas subsister de son travail. Cependant il étoit plus nombreux que jamais. Or un peuple oisif, qui n'a plus de quoi subsister, et qu'on ne peut arracher à ses dissentions, sera naturellement porté à causer des révolutions dans le gouvernement: car il n'a d'espérance que dans les troubles, et sa cupidité est excitée par le luxe qui lui rend sa misère plus sensible.

Si pendant un temps le partage de l'autorité fut l'objet des dissentions, ce sera désormais le partage des richesses. Les pauvres se soulèveront, parce qu'ils n'ont rien à perdre. Les riches s'armeront, parce qu'ils ont tout perdu, s'ils cessent d'être riches; et l'or, qui distingue seul les citoyens, coûtera plus à céder que les dignités.

Il coûtera d'autant plus à céder, qu'il faudra tien de tout dans un gouvernement où tout deviendra vénal. Celui qui sera assez riche pour acheter les suffrages, sera sûr d'obtenir les magistratures:

celui qui les obtiendra, sera sûr de richir encore; et on les ambitionnera avarice.

Les mêmes usages sont bons ou n vais suivant les circonstances. Un pe sans arts et sans métiers, est ce qu'il loit à Rome, tant que la guerre se fi Italie; parce qu'alors cette ville n'avoi soin que de soldats. Il n'en fut pas de m dans la suite. Plus un empire est éte plus il importe que la capitale soit r plie de citoyens laborieux. Ainsi, con le désœuvrement du peuple avoit été des causes de l'agrandissement de la publique, il devoit être aussi une des ses de sa décadence.

Au lieu de soldats, Rome ne renfer qu'une populace affamée, que la prosp de l'état rendoit insolente, et que la sère soulevoit contre les riches. Pou faire subsister, on étoit contraint de p dre dans le trésor public, et de distri du bled, du lard, de l'huile et autres ses semblables. Cependant cette popul qui croyoit avoir conquis l'univers, pouvoit se résoudre à vivre uniquer

mônes; et elle demandoit des terres, les propriétaires ne vouloient pas céder.

ôt ou tard, le luxe ruine les nations lesquelles il s'introduit. Il y a un temps, vérité, où il paroît multiplier la masse richesses. Il anime l'industrie, il mul- ie les arts, il fait fleurir le commerce: net tout en valeur, en un mot, et il jouir de tout.

Le luxe ruine tôt ou tard les états.

l met tout en valeur, dis-je, excepté riculture, à laquelle il nuit nécessai- ent, comme nous l'avons prouvé ail- rs. Il suffit de rappeler ici, que les sou- ins, pour fournir à leur superflu et à i des grands, sont dans la nécessité de ltiplier les impôts; et qu'après les avoir ltipliés, ils sont dans la nécessité de les tiplier encore. De génération en géné- on, ils sont d'autant moins riches, qu'ils plus d'efforts pour augmenter leurs nus; parce que d'un côté, tout renché- our eux comme pour leurs sujets, et de l'autre, la source des richesses se t, à mesure que les campagnes tom- t en friche.

Mais le luxe ne ruine l'agriculture qu'in-

sensiblement, et pendant un temps, i
l'abondance dans les villes où les ci
qui n'ont rien, sont assurés de vivre d
travail. Si c'est un avantage, au
n'est-il que passager.

Comme le luxe force les plus riche
penser continuellement au-delà de ce
ont, il viendra un temps où ils serc
duits malgré eux à vivre d'économie.
les arts de luxe cesseront d'être cu
ceux qui en vivoient tomberont d
misère, et les villes seront ruinées c
les campagnes.

Effets qu'il a produits à Rome.

Le luxe des Romains, qui ruin
provinces conquises, ruina de bonne
l'agriculture en Italie, parce que les
sacrifièrent, à leur magnificence et à
caprices, les terres dont ils s'étoient
rés; et comme les citoyens regardoie
dessous d'eux de cultiver les arts, il
qu'à Rome, le luxe n'eut pas mên
vantage passager de faire subsister le
vres.

Le peuple étoit donc dans la misé
souvent les citoyens qui paroissoient
l'opulence, se trouvoient pauvres et

, parce qu'ils l'étoient de tout ce qu'ils oient pas. Dans cet état des choses, il ouvoit naître que des troubles: d'un , le trésor public ne suffisoit pas aux ins d'une populace nombreuse, qui iquoit de pain, et qui n'en savoit pas ner; de l'autre, les lois ne pouvoient imer les grands, dont l'avidité dépouil- indistinctement les sujets de la répu- ue, les alliés et les citoyens. D'après considérations, vous jugez, Monsei- ur, que les dissentions, qui ont été endues par des guerres, ne tarderont à recommencer, et qu'elles seront bien érentes de celles que nous avons vues.

CHAPITRE III.

Jusqu'au tribunat de Tibérius Cr chus.

Après avoir observé les causes de la grandeur des Romains, il reste à observer les révolutions dans les mœurs et dans le gouvernement.

L'ÉTUDE de l'histoire, comme je déjà remarqué, ne demande pas, M seigneur, qu'on apprenne tout ce qui arrivé. Il y a un choix à faire, et n sommes conduits dans ce choix par l'ot que nous nous proposons.

Jusqu'ici nous avons considéré tout qui a pu contribuer à la grandeur Romains. Actuellement que plusieurs tions ont été subjuguées, et que nous p voyons la chûte des monarchies qui s sistent encore, il nous reste à obser les révolutions dans les mœurs et dans gouvernement jusqu'à la ruine de la publique. C'est par rapport à cet objet q je choisirai les faits dont je vous en tiendrai.

Conduite des Romains dans la guerre d'Espagne.

La guerre continuoit en Espagne,

Romains s'y montroient tels qu'ils s'é-ient montrés en Afrique. Nous avons u que Viriathus avoit défait le préteur étilius. Il eut de nouveaux succès : il t aussi des revers. Mais, tant qu'il vé-t, il soutint avec gloire tout l'effort des nemis. Humain, juste, intrépide, en-urci à la fatigue, grand capitaine, il eut jamais d'autres intérêts que ceux des uples dont il prenoit la défense : il par-geoit également avec ses soldats le butin le danger, et il étoit à leur tête comme chef parmi ses égaux.

Q. Cécilius Métellus Macédonicus com-andoit depuis deux ans en Espagne, lors-u'on lui donna pour successeur, Q. Pom- Av. J. C. 144 de Rome 613.
ius Népos, qui, sans talens et sans nais-nce, s'étoit élevé au consulat par une erfidie. Lélius, ami de Scipion l'Afri-in, demandoit le consulat. Pompéius, qui ignoit d'être ami de l'un et de l'autre, offrit de solliciter pour Lélius, et le sup-anta.

Ennemi de Pompéius, Métellus donna s congés à tous les soldats qui en de-andèrent : il dissipa les munitions de

guerre et de bouche, et il ordonna laisser mourir de faim les éléphans. cette conduite d'un homme qui avoit p jusqu'alors aussi bon citoyen que bon néral, on pouvoit juger qu'on n'étoit loin des temps où la république se tout-à-fait sacrifiée à des vues particuliè Si Métellus, parce qu'il étoit ennemi Pompéius, vouloit le faire échouer, il roit pu s'en reposer sur l'incapacité d consul, qui n'eut aucun succès, quoi son armée fût au moins de trente m hommes.

Leur conduite avec Viriathus.

Pendant que Pompéius faisoit la gu aux Arvaques, Viriathus, qui l'année cédente avoit vaincu le proconsul Fa Servilianus, le défit encore, et le po dans un poste, d'où les Romains voient difficilement lui échapper. I cette conjoncture, il fit des propositi parce qu'il crut pouvoir assurer la p

Av. J. C. 141, de Rome 613.

et par le traité, que le sénat et le pe ratifièrent, on convint de garder de et d'autre tout ce qu'on possédoit. V thus avoit alors étendu sa dominatio le Tage et sur l'Ébre, et les Romains

i lui succéda, ne fit que des fautes, et prouva que des revers. Ses soldats, effrayés à la vue des ennemis, n'osoient plus tir du camp. Il résolut de s'éloigner, il choisit une nuit pour sa retraite. ûs, quoiqu'il eût vingt mille hommes, ıtre mille Numantins qui le poursuivit, firent un grand carnage de ses trou-, et le poussèrent dans des défilés, où l'enfermèrent. Il leur envoya un héraut ır entrer en composition.

Les Numantins refusèrent de traiter c lui : ils avoient appris à se méfier des ıéraux de la république. Heureusement ır les Romains, ils crurent pouvoir ıner leur confiance au questeur Tibé- Sempronius Gracchus, dont la pro- étoit reconnue; et Gracchus sauva mée. Ils étoient bien simples, si la pro- d'un seul citoyen les rassuroit contre énat.

Le traité que Tibérius Gracchus fit avec , étoit assez justifié par la nécessité où ı avoit été de le conclure; et s'il étoit ıteux pour la république, toute l'infa- en retomboit sur Hostilius. Ce con-

et lorsqu'on les lui eut livrés, il y mit u
nouvelle condition : il demanda que V
riathus livrât ses armes, et s'abandonn
lui-même à la discrétion du sénat. La gu
re continua. Il n'étoit pas néanmoins
pouvoir du consul de la conduire avec su
cès : car ses troupes, auxquelles il ét
Av. J. C. 140, de Rome 614. odieux, le méprisoient, et se soulevoie
contre lui. Il fit assassiner Viriathus.

Leur conduite avec les Numantins.

Pompéius assiégeoit alors Numanc
Après avoir ruiné ses troupes devant cet
place, il fit avec les Numantins un trai
qui les déshonoroit ; et lorsque, l'année su
vante, il remit le commandement au cons
M. Pompilius Lénas, il eut l'impudence
nier ce traité qu'il avoit conclu en présen
des principaux officiers de l'armée. Popili
renvoya la décision de cette affaire au
nat, et supendit les hostilités. Mais Po
péius persista toujours à nier un fait de
dernière évidence ; et le sénat, qui ne vo
loit pas la paix, jugea qu'il n'y avoit poi
eu de traité.

Popilius, ayant recommencé la guer
Av. J. C. 137, de Rome 617. fut battu, et perdit une partie de son
mée. Le consul C. Hostilius Mancinu

qui lui succéda, ne fit que des fautes, et n'éprouva que des revers. Ses soldats, effrayés à la vue des ennemis, n'osoient plus sortir du camp. Il résolut de s'éloigner, et il choisit une nuit pour sa retraite. Mais, quoiqu'il eût vingt mille hommes, quatre mille Numantins qui le poursuivirent, firent un grand carnage de ses troupes, et le poussèrent dans des défilés, où ils l'enfermèrent. Il leur envoya un héraut pour entrer en composition.

Les Numantins refusèrent de traiter avec lui : ils avoient appris à se méfier des généraux de la république. Heureusement pour les Romains, ils crurent pouvoir donner leur confiance au questeur Tibérius Sempronius Gracchus, dont la probité étoit reconnue; et Gracchus sauva l'armée. Ils étoient bien simples, si la probité d'un seul citoyen les rassuroit contre le sénat.

Le traité que Tibérius Gracchus fit avec eux, étoit assez justifié par la nécessité où l'on avoit été de le conclure; et s'il étoit honteux pour la république, toute l'infamie en retomboit sur Hostilius. Ce con-

sul, qui eut ordre de venir rendre compte de sa conduite, fut remplacé par son collègue, M. Émilius Lépidus, qui fit la guerre aux Vaccéens contre la défense du sénat, et qui perdit six mille hommes dans une déroute.

La conduite du sénat avec les Numantins fut la même que celle qu'il avoit tenue avec les Samnites, après le traité des Fourches Caudines. Il ordonna qu'Hostilius et tous ceux qui avoient garanti le dernier traité, seroient livrés à l'ennemi ; et Hostilius, se piquant d'autant de générosité que Sp. Posthumius, invita lui-même le peuple à autoriser ce décret. Mais le peuple ne consentit point que Gracchus fût livré, et Hostilius qu'on livra seul, ne fut pas accepté par les Numantins.

Av. J. C. 136, de Rome 618.

Cette nouvelle perfidie ne releva pas les affaires des Romains. Contre une ville où il n'y avoit jamais eu plus de huit mille soldats, il fallut enfin armer jusqu'à soixante mille hommes : on en donna le commandement à Scipion l'Africain, qu'on jugea seul capable de terminer cette guerre ; et encore ce général ne crut-il devoir marcher contre

Av. J. C. 133, de Rome 621.

les Numantins, qu'après avoir employé une année à rétablir la discipline dans les troupes. Numance fut rasée, et on vendit tous les citoyens qui survécurent à la ruine de leur ville.

Pendant cette guerre, on voit que les Romains vont ouvertement à la tyrannie par toutes sortes de voies ; que les généraux, sans égard pour les ordres du sénat, ne forment des entreprises que pour assouvir leur avidité; et que, dans la prospérité de la république, la discipline commence à se perdre. Une révolte des esclaves en Sicile va nous faire remarquer d'autres abus. Elle commença deux ans avant la ruine de Numance.

Soulèvement des esclaves.

Les citoyens riches avoient rempli les campagnes de Sicile et d'Italie d'esclaves, qu'ils traitoient avec plus de dureté que leurs bêtes, parce qu'il les acquéroient à plus vil prix. Leur avarice sordide et barbare, qui refusoit à ces malheureux jusqu'aux choses les plus nécessaires, les forçoit à vivre de brigandage. Ils les y invitoient eux-mêmes, afin d'être dispensés de les nourrir; et ils les protégeoient contre les poursuites

des préteurs, auxquels il étoit difficile d'en faire justice.

En Sicile, où ce désordre étoit plus grand qu'ailleurs, les esclaves marchoient en troupes, et formoient des bandes de voleurs, qui commettoient impunément toutes sortes de violences. Ce genre de vie, où ils faisoient ensemble l'essai de leur courage, leur fit connoître leurs forces, et ils résolurent de se soustraire à des maîtres aussi avares que cruels. Un de leurs chefs, nommé Eunus, à la tête de soixante-dix mille, prit toutes les marques de la royauté. Il se faisoit appeler Antiochus, parce qu'il étoit de Syrie; et bientôt on compta jusqu'à deux cent mille esclaves qui se soulevèrent dans les différentes parties de la Sicile. Ces brigands commirent des cruautés inouies. Ils se défendoient en désespérés, comme des hommes qui n'avoient pour ressources que la victoire ou la mort. Quatre préteurs, qu'on envoya contre eux, furent successivement battus. Le consul C. Fulvius, collègue de Scipion l'Africain, les combattit sans succès. Son successeur au consulat, L. Calpurnius Piso, le même qui avoit fait passer la loi

contre les magistrats concussionnaires, remporta sur eux la première victoire; et l'année suivante, le consul P. Rupilius Népos acheva de les exterminer. Ceux qui ne périrent pas dans les combats, expirèrent sur la croix. Pendant cette guerre, à Rome et dans plusieurs villes d'Italie, les esclaves formèrent une conspiration qui fut découverte, et qui n'eut pas de suite. Av. J. C. 132, de Rome 622.

Aux désordres que les citoyens puissans causoient dans les provinces, on peut juger de l'abus qu'ils faisoient de leur crédit à Rome même. Une loi, portée pendant la guerre de Numance, donne occasion de remarquer qu'ils ne laissoient plus au peuple la liberté des suffrages. Loi qui règle que les élections se feront par scrutin.

Jusqu'à l'an de Rome 615, les suffrages avoient été donnés de vive voix. Cette manière de procéder aux élections avoit l'avantage de pouvoir éclairer le peuple sur les candidats, auxquels il devoit la préférence, parce qu'on discutoit publiquement le mérite de ceux qui se présentoient. Mais quand le temps fut arrivé où l'avidité commençoit à faire briguer les magistratures, les citoyens puissans employèrent les me-

naces et la violence pour se rendre m
des élections ; et le peuple sentit qu'e
tinuant de donner ses suffrages de vive
il n'avoit plus la liberté de choisir se
gistrats. Alors on fit une loi qui régl
désormais les élections se feroient par
tin, c'est-à-dire, en comptant les bill
chacun auroit écrit le nom de celui
choisissoit.

Cette loi rendit la liberté des suffr
Mais le peuple, qui se corrompoit, n
voit jouir de cette liberté, que pour ve
les magistratures ; et le secret du
tin favorisoit tout-à-fait ce nouvel
Quand il n'y a plus de mœurs, les loi
roissent moins faites pour remédier au
convéniens, que pour les constater.

CHAPITRE IV.

Du tribunat de Tibérius Gracchus.

Il y avoit à Rome une populace immense, les plus grandes richesses, la plus grande pauvreté, et tous les vices qui vont à la suite du luxe. Alors naquirent des troubles qui ne finiront qu'avec la république. Ils commencèrent l'année de la ruine de Numance, lorsque Scipion étoit encore devant cette place qu'il tenoit bloquée.

Circonstances où les troubles commencent sous le tribunat de Tibér. Gracchus.

Av. J. C. 133, de Rome 621.

Gracchus, offensé de ce qu'on n'avoit point eu d'égard pour le traité dont il étoit l'auteur, fut encore irrité contre le sénat, qui l'eût livré aux Numantins, si le peuple ne s'y fût opposé. Sensible à cette injure, il chercha l'occasion de se venger, et il se fit élire tribun. Quoique plébéien, il jouissoit par sa famille d'une grande considération. Il étoit beau-frère de Scipion, gendre d'Ap. Claudius prince du sénat, et son père, deux fois consul, avoit obtenu les honneurs du

triomphe. C'est ce même Sempronius avoit épousé Cornélie, fille du pr Africain. D'ailleurs avec une réputati courage, de prudence et de probité, (chus avoit encore une éloquence qui le toit bien au-dessus des orateurs d temps, et une figure qui paroissoit d un nouveau prix à son éloquence et autres qualités de son ame.

Motifs de Tibérius pour renouveler la loi Licinia.

Il entreprit de renouveler la loi Lic par laquelle il étoit défendu à tout cit d'avoir plus de cinq cents arpens de L'objet de ce tribun n'étoit pas unique de soulager la misère du peuple : il vo sur-tout que les campagnes fussent d mais cultivées par des citoyens, jugea esclaves, dont elles étoient remplies, tiles pour la guerre et dangereux per la paix.

Oppositions des riches.

Il y avoit long-temps que la loi Li étoit tombée dans l'oubli. Elle paro proscrite, et les riches ne s'attendoier à la voir revivre. Il seroit difficile de présenter la fureur avec laquelle ils s' rent contre les desseins de Tibérius n'avoit jamais rien vu de semblable

s querelles fréquentes que le partage des rres avoit autrefois suscitées. C'est que varice s'étoit accrue avec les richesses, et e le temps étoit arrivé où on défendroit s biens par toutes sortes de violences, rce qu'on les avoit acquis par toutes sortes e voies.

Le tribun, qui prévoyoit les oppositions des riches, avoit apporté quelque adoucissement à la loi Licinia. Il consentoit que chaque enfant de famille pût avoir en propre deux cents cinquante arpens; et il n'exigeoit pas qu'en restituant les terres qu'on avoit usurpées, on rendît compte des fruits dont on auroit joui. Mais ces adoucissemens mêmes aigrissoient les riches, parce que l'équité, dont on paroissoit user à leur égard, les rendoit plus odieux, s'ils ne se laissoient pas dépouiller. Ils traitèrent Tibérius de séditieux, de perturbateur du repos public. Parce qu'ils ne voyoient qu'eux dans la république, ils l'appeloient l'ennemi de l'état; et ils l'accusoient d'aspirer à la tyrannie, parce qu'il prenoit les intérêts du peuple.

Adoucissemens que Tibérius apporte à cette loi.

Plus ils déclamoient contre lui avec ani- Raisons avec les-

quelles il combattoit les riches.

mosité, plus lui-même il montroit de modération. Il leur demandoit s'ils ne pourroient pas vivre avec cinq cents arpens. Il leur représentoit la misère des citoyens auxquels ils refusoient des terres. Il s'élevoit contre l'abus qui, ôtant aux pauvres la ressource de vivre en cultivant les champs des riches, autorisoit les grands propriétaires à nourrir dans de vastes domaines leurs esclaves plutôt que leurs concitoyens. *Les bêtes sauvages*, disoit-il, *ont des tanières pour se retirer; et des hommes, qu'on dit les maîtres de l'univers, n'ont pas un toît pour se mettre à couvert des injures du temps: il ne leur reste que les cicatrices des blessures qu'ils ont reçues dans les combats.* Il lui étoit d'autant plus facile de rendre la multitude favorable à ses desseins, qu'il plaidoit pour le peuple devant le peuple même. Le jour ayant été pris pour la publication de la loi, le sénat s'assembla.

Comment les riches se défendoient.

A en juger par le passé, il sembloit que cette compagnie entreroit en composition. En effet, elle eût abandonné des dignités pour conserver ses terres: mais

lle ne pouvoit plus faire de ces marchés, t elle étoit moins disposée que jamais à laisser dépouiller. Si quelques sénateurs uloient qu'on eût égard aux plaintes s tribuns, le plus grand nombre reje- it avec indignation un avis qui tendoit diminuer leur fortune. Ces terres dont les vouloit déposséder, les uns disoient tenir de leurs pères, les autres assu- ient les avoir acquises de bonne foi. elques-uns, voilant leur avarice du pré- te de la religion, disoient que leurs an- res étoient enterrés dans ces terres, et s'ils en défendroient les sépulchres jus- à la mort. On parla d'employer la vio- ce contre Tibérius; et, après bien des is, on s'en tint au parti qui avoit réussi nt de fois, c'est-à-dire, à la voie d'op- ition. On choisit à cet effet le tribun Octavius Cécina, qui, quoiqu'ami de bérius, entra facilement dans les vues riches, parce qu'il étoit riche lui-même, qu'il eût beaucoup perdu si la loi eût portée.

Il est certain que la loi Licinia avoit grands inconvéniens. Il s'agissoit de rui-

Inconvéniens de la loi Licinia.

ner les premières familles, qu'on regai
comme le soutien de la république.
recherches, auxquelles elle obligeoit,
voient occasionner bien des troubles
en devoit naître des procès sans fin. A
avoir réduit les plus grands propriétai
cinq cents arpens, il n'étoit pas sûr qu'i
tât des terres pour tous les citoyens qui
avoient pas ; et il paroissoit au contr
que la loi, qui devoit ruiner les rich
ne pouvoit pas pourvoir au soulagem
de tous les pauvres. C'est sur ces mo
qu'Octavius fonda son opposition.

Elle passe après que Tibérius a fait déposer le tribun Octavius qui s'y opposoit.

Tibérius cependant ne renonça pa
ses desseins. Il remonta à l'institution
tribunat : et, après avoir montré quel
avoit été le motif, il représenta que
peuple avoit pu déposer un roi, et ab
la royauté même, il pouvoit, à plus f
raison, déposer un tribun qui abuse
de son autorité, et abolir le tribunat
cette magistrature devenoit contraire à
intérêts. Il demanda donc que le peu
décidât, qui, de lui ou d'Octavius,
étoit contraire ou favorable ; et que c
des deux qui seroit déclaré avoir abusé

rivilèges de sa place, fût déposé sur-le-hamp.

Cette entreprise, jusqu'alors sans exem- Puissance de Tibérius.
e, lui réussit : Octavius fut déposé. La
Licinia ne trouva plus d'opposition,
on nomma, pour la faire exécuter, trois
mmissaires, Tibérius, son beau-père,
p. Claudius, et son frère C. Gracchus,
i servoit alors sous Scipion au siège de
umance.

Tibérius disposa de la place d'Octavius
faveur d'un homme qui lui étoit dé-
oué. Alors absolu dans le tribunat, il fut
quelque sorte maître de la république.
pouvoit suspendre les fonctions de tous
magistrats, et aucun d'eux ne pou-
t rien entreprendre sans son consen-
ment.

Tant de crédit pouvoit le faire soup- Il fait de nouvelles propositions qui soulèvent le sénat.
ner d'aspirer à la tyrannie. Ses ennemis
prévalurent. Ils formèrent des com-
ts contre lui, et sa vie fut en danger.
falloit donc qu'il humiliât le sénat ou
il périt dans son entreprise. C'est pour-
oi, déterminé à ne plus garder de mé-
gement, il résolut de transporter toute

la puissance au peuple. Il proposa d'
ger le temps de service des soldats,
peler au peuple de tous les jugemen
de mettre dans les tribunaux autan
chevaliers que de sénateurs. Le sénat
sur-tout offensé de cette dernière pr
tion, lorsque de nouveaux projets l'i
rent encore davantage.

Av. J. C. 133, de Rome 621. Attalus Philométor, dernier roi d
game, mourut cette année. Il légu
états au peuple romain; et déjà les
teurs regardoient d'un œil avide la s
sion de ce prince, dont ils se croyoie
héritiers. Ce fut à cette occasion qu
bérius leur porta le coup auquel ils
rent le plus sensibles. Il proposa d
tager entre les plus pauvres citoyen
le mobilier d'Attalus, et de donner a
ple la disposition des revenus du r
me de Pergame. A cette propositio
sénateurs jurèrent de se venger, à
que prix que ce fût, du tribun qui
faite.

Il demande à être continué dans le tribunat. Tibérius, pour exécuter ses proje
mandoit à être continué dans le tri
Il avoit contre lui le sénat, les gra

les tribuns jaloux de son crédit. Mais le peuple lui étoit favorable. Il venoit de s'assembler au Capitole, et il alloit procéder à l'élection, lorsqu'on vint dire à Tibérius, que les sénateurs avoient résolu de l'attaquer jusques dans son tribunal. En effet, leurs esclaves, armés de bâtons, les attendoient à la porte du sénat.

Il est assommé par les sénateurs

Il s'agissoit de faire connoître au peuple le danger qui menaçoit son tribun. Le tumulte étoit grand : les ennemis de Tibérius l'augmentoient à dessein, et il ne lui fut pas possible de se faire entendre. Réduit à s'exprimer par des gestes, il toucha sa tête des deux mains, pour faire comprendre qu'on en vouloit à sa vie. Aussitôt un bruit se répand, jusques dans le sénat, que Tibérius demande la couronne. Les sénateurs, qui ne cherchoient qu'un prétexte pour user de violence, feignent de prendre l'alarme. Scipion Nasica, fils de celui qui avoit été reconnu pour le plus honnête homme de la république, exhorte le consul P. Minucius à faire périr le prétendu tyran, assurant qu'il n'y

a pas un moment à perdre, si on
conserver la liberté; et sur le refus d
magistrat, qui ne crut pas devoir
l'instrument de la vengeance de quel
citoyens, il marche lui-même à la tê
sénateurs de son parti. Leurs escla
qui les précèdent, frappent sur tout c
Av. J. C. 133, de Rome 621. s'oppose à leur passage. Le peuple prei
fuite : Tibérius est assommé : plus de
cents de ses partisans périssent avec lu
le sénat continua de sévir, pendant
sieurs jours, contre tous ceux qu'il j
avoir été favorables aux desseins du tr
Voilà la première dissention de cett
pèce. Ce furent les sénateurs qui l'e
glantèrent. Leurs premiers coups to
rent sur un citoyen, dont la per
étoit réputée sacrée; et ils le tuèrent
le Capitole même, où le peuple éto
semblé.

CHAPITRE V.

Jusqu'à la mort de Caïus Gracchus.

C'EST pendant le tribunat de Tibérius, que Calpurnius vainquit en Sicile les esclaves qui s'étoient révoltés. Cette guerre ne finit que l'année suivante. Alors il y avoit de pareils soulèvemens en Asie : et la cause en étoit la même. Attale étant mort pendant ces troubles, Aristonicus, fils naturel d'Eumène, arma pour lui les esclaves, et se rendit maître du royaume de Pergame. Son règne fut court. Vainqueur, la première année, du consul P. Licinius Crassus, qui perdit la vie, la suivante il fut vaincu et fait prisonnier par le consul M. Perpenna, qui mourut de maladie peu après sa victoire. Il orna le char de triomphe de Manius Aquilius, qui avoit succédé à Perpenna dans le département de l'Asie ; et il fut jeté dans une prison où on l'étrangla.

Aristonicus, qui se rend maître du royaume de Pergame, est fait prisonnier, et étranglé.

Av. J. C. 132, de Rome 622.

Av. J. C. 129, de Rome 625.

Indignation du peuple après la mort de Tibérius.

La mort de Tibérius n'avoit pas ré le calme. Le peuple, qui se la reproc n'attendoit que le moment de la ve Il voyoit avec indignation, qu'au m de la loi Valéria, on eût banni et n fait mourir plusieurs citoyens ; et il fa prévoir qu'à son tour il mépriseroi lois, à l'exemple du sénat. La viol devoit donc décider désormais du so la république.

Scipion Nasica est contraint de s'exiler.

On insultoit Scipion-Nasica : on le toit publiquement d'assassin, de sacril on parloit de lui faire son procès. En le sénat donna un décret pour le just Il le fallut soustraire à la haine publi et on l'envoya en Asie. On prit pour texte la guerre d'Aristonicus. Mais commission fut un véritable exil. N mourut à Pergame quelque temps a

Le sénat feint de consentir à l'exécution de la loi Licinia.

Dans la vue d'appaiser le peupl sénat feignit de consentir à l'exécuti la loi Agraire, et on nomma, pour céder à Tibérius dans cette commis P. Licinius Crassus, beau-père de C Gracchus. Crassus périt, comme je dit, dans la guerre contre Ariston

et Ap. Claudius étant mort sur ces entrefaites, tout parut suspendu. Cependant le sénat, qui crut devoir feindre encore, consentit qu'on donnât deux nouveaux collègues à Caïus Grachus. Le choix tomba sur M. Fulvius Flaccus, et sur C. Carbo : deux hommes plus faits pour exciter des séditions, que pour conduire une entreprise.

Afin de juger de ceux que la loi Licinia condamnoit à être dépouillés, les triumvirs firent sommer tous les propriétaires de donner une déclaration exacte de la quantité d'arpens qu'ils possédoient. Mais les plus riches, trop puissans pour obéir, mirent des gens armés sur leurs terres, et les plus foibles implorèrent la protection du sénat et des grands. Cette affaire excitoit de grands troubles, lorsque Scipion l'Africain, sans combattre directement la loi Licinia, trouva le moyen de l'éluder.

Scipion l'Africain empêche que cette loi ne soit exécutée.

Av. J. C. 129, de Rome 625.

Malgré les alliances qui étoient entre les maisons Cornélia et Sempronia, il n'y avoit jamais eu d'union entre elles. Les Scipions s'étoient toujours déclarés hautement contre les entreprises de Tibérius.

On les soupçonnoit d'avoir tous contribué à la mort de ce tribun, ou du moins de l'avoir tous approuvée, et Scipion l'Africain vivoit mal avec sa femme, sœur des Gracques. La haine, qui divisoit ces deux maisons, devoit enfin éclater par un crime.

Comme les riches étoient, pour la plupart, en procès sur les bornes de leurs possessions, Scipion représenta que, tant qu'on n'auroit pas terminé ces procès, il ne seroit pas possible de connoître quelles terres on devoit enlever à ceux qui en avoient plus de cinq cents arpens. En conséquence, il demanda qu'on marquât d'abord les bornes précises des terres que chacun possédoit; et, parce que la connoissance de cette affaire passoit les pouvoir des triumvirs, il proposa de nommer une nouvelle commission pour en juger, ou de donner aux triumvirs des pouvoirs plus étendus.

On auroit pu répondre qu'il importoit peu de rechercher quelles étoient les prétentions réciproques des grands propriétaires; que le pouvoir donné aux triumvirs de restreindre leurs possessions, ren-

ermoit implicitement le pouvoir d'en marquer les bornes; et qu'enfin, pour remplir l'esprit de la loi, il suffiroit de laisser à hacun cinq cents arpens. Mais le peuple, rompé par le raisonnement de Scipion, onsentit à la proposition de ce sénateur. Peut-être aussi les triumvirs se flattèrent-ils u'on leur confieroit la nouvelle commission. On la donna au consul C. Sempronius Tuditanus.

Devenu odieux aux triumvirs, il est assassiné.

Tuditanus, qui parut d'abord s'occuper de cette affaire, l'abandonna bientôt après, sous prétexte que la guerre l'appeloit en Illyrie; et la colère des triumvirs qui se voyoient les mains liées, retomba sur Scipion. Ils lui reprochèrent son ingratitude envers le peuple, qu'il trahisoit, et qui cependant l'avoit élevé à deux consulats contre toutes les règles; et ils le forcèrent à s'expliquer sur la mort de Tibérius, comptant que par sa réponse il se rendroit odieux à l'un ou à l'autre parti. *Je la crois juste*, répondit Scipion, *s'il est vrai que Tibérius ait aspiré à la tyrannie.* Le peuple parut indigné à cette réponse, et Fulvius Flaccus s'emporta jus-

Av. J. C. 129, de Rome 625. qu'à menacer Scipion. Le lendemain, ce sénateur fut trouvé mort dans son lit.

Aux indices manifestes d'une mort violente, les soupçons tombèrent sur Flaccus, sur Cornélie mère des Gracques, et sur Sempronia, qu'on accusoit d'avoir fait entrer les assassins dans la chambre de son mari. On ne fit aucune information sur l'attentat qui enlevoit ce grand homme à la république. Le peuple craignoit, dit-on, que Caïus ne fût trouvé coupable.

C. Gracchus s'exerce à l'éloquence. Cet événement suspendit les dissentions. On fut quelque temps sans parler de la loi Licinia, et Caïus parut même vouloir désormais ne prendre aucune part aux affaires. Il n'y renonçoit pas néanmoins. Il se préparoit dans le silence au rôle qu'il vouloit jouer, et il s'appliquoit à cultiver en lui le talent de la parole, si nécessaire pour conduire la multitude. Quelques années après, il monta dans la tribune aux harangues pour défendre un de ses clients. Aux acclamations avec lesquelles il fut reçu, on connut les dispositions du peuple à son égard. Il parla avec une él

quence qui entraîna tous les suffrages, et qui donna de l'inquiétude aux riches. Ils résolurent de tout tenter pour l'empêcher de parvenir au tribunat.

Il obtient la questure.

Caïus avoit servi avec distinction au siège de Numance. Soit qu'il voulût achever de se faire une réputation par les armes, soit qu'il jugeât devoir s'éloigner pour quelque temps, il demanda de l'emploi dans l'armée de Sardaigne, et on lui donna celui de questeur. C'étoit le premier grade pour arriver aux dignités. Pendant sa questure, il fut cher aux alliés et aux troupes. Avec des mœurs austères, il étoit indulgent pour les autres. Il donnoit l'exemple de la discipline : il étoit d'un grand désintéressement, et il avoit un courage à toute épreuve.

Av. J. C. 126, de Rome 628.

Il est élu tribun. Lois qu'il publie.

Deux ans après il revint à Rome, et il obtint le tribunat, malgré les cabales des grands, qui employèrent toutes sortes de moyens pour lui donner l'exclusion. Aussi éloquent que son frère, mais plus véhément, il en reprit les projets avec audace; et il afficha autant de haine contre le sénat, que de zèle pour les intérêts du peuple.

Tibérius avoit projeté de donner les droits de cité à tous les peuples d'Italie. Il paroît que Caïus les donna à ceux du Latium et à quelques autres. En même temps, il arrêta que les colonies latines auroient les mêmes prérogatives que les colonies romaines ; et que parmi celles-ci, celles qui n'avoient pas droit de suffrage l'auroient désormais, lorsqu'il s'agiroit de porter de nouvelles lois. Par ces réglemens il augmentoit le nombre de ses partisans ; et c'étoient autant de suffrages qu'il acquéroit.

Av J. C. 123, de Rome 631.

Il ordonna que personne ne seroit contraint de porter les armes avant l'âge de dix-sept ans, et qu'on habilleroit les soldats aux dépens du public. Il régla à un prix très-modique le blé qu'on distribuoit tous les mois aux citoyens peu aisés. Il fit même faire des distributions gratuites. Enfin il proposa de construire des greniers publics pour prévenir la disette ; et ayant été chargé de la conduite de cet ouvrage, il l'exécuta avec une grande magnificence.

Il ôte les jugemens aux sénateurs, et les transporte aux chevaliers.

Ces réglemens étoient agréables à la multitude ; mais il importoit à Caïus d'inté-

tesser dans ses projets les plus riches l'entre le peuple : et il se flatta d'y réussir, s'il leur procuroit des distinctions qui jusqu'alors n'avoient appartenu qu'au sénat.

Les sénateurs en possession de tous les tribunaux, avoient seuls l'administration de la justice : ils étoient les arbitres de la fortune des citoyens, et à ce titre ils jouissoient d'une grande autorité et d'une grande considération. Leur enlever cette prérogative, c'étoit tout-à-la-fois les humilier, et élever contre eux un parti puissant, qui auroit intérêt à les humilier de plus en plus. Tibérius, qui avoit formé ce projet, n'avoit pas eu le temps de l'exécuter. Caïus le reprit dans une circonstance favorable, et l'exécuta.

Aurélius Cotta et Manius Aquilius, convaincus de concussion, avoient échappé à la rigueur des lois, et la prévarication des juges étoit si manifeste, que le sénat n'osa s'opposer ouvertement aux mesures qu'il convenoit de prendre pour prévenir de pareils abus. Caïus saisit cette occasion, pour faire voir combien il importoit à la sûreté

des citoyens, que les sénateurs n'eussent plus l'administration de la justice; et il fit passer une loi qui leur ôtoit les jugemens pour les donner aux chevaliers.

Commencement de l'ordre équestre.

Aux deux ordres qui étoient autrefois dans la république, celui des patriciens et celui des plébéiens, nous avons vu qu'il en succéda deux autres, celui du sénat et celui du peuple. Il en va naître un troisième, celui des chevaliers.

Depuis Servius Tullius jusqu'aux Gracques, les chevaliers, destinés à servir dans les légions, ont joui de plusieurs distinctions. Ils formoient les dix-huit premières centuries; et en conséquence, ils avoient le premier rang dans les comices par centuries, et ils y opinoient les premiers. Leur paie étoit triple de celle des fantassins. Ils avoient encore une triple part dans toutes les distributions qui se faisoient aux troupes. On leur donnoit le double d'arpens, ou même davantage, lorsqu'on établissoit une colonie; et quand on campoit, on les exemptoit de travailler aux retranchemens. Ils portoient une phalère, c'est-à-dire, un baudrier, orné de clous dorés; un anneau d'or,

comme les sénateurs; et dans certaines cérémonies, une robe blanche, bordée de pourpre, rayée de larges bandes de même couleur, et que, par cette raison, on nommoit *trabea*.

Par ces distinctions, ils se trouvoient les premiers d'entre le peuple : cependant ils étoient du même ordre, au moins pour le plus grand nombre. Mais la loi qui les introduisoit dans les tribunaux, les ayant mis en concurrence avec les sénateurs, on s'accoutuma à les regarder comme un ordre à part, et ils se placèrent entre le sénat et le peuple. C'est alors proprement que commença l'ordre équestre. Il se distinguera de plus en plus, parce qu'il aura des intérêts séparés de ceux du peuple et de ceux du sénat (1).

Pouvoir de Caïus.

Caïus, à qui cet ordre devoit en quelque sorte la naissance, avoit un parti puissant, et attiroit à lui toute l'autorité. Continuellement environné d'ambassadeurs, de ma-

(1) M. le Beau a éclairci ce point d'histoire dans des dissertations qu'il a faites à ce sujet. Mém. de l'Acad. des Inscrip. tom. 22.

gistrats, de gens de guerre, d'hoi
de lettres, d'artisans, d'ouvriers, il
bloit s'être chargé seul de tous les soi
gouvernement, et rien ne se faisoit
lui. Cette puissance, odieuse au sénat
été suspecte dans une république,
caractère de Caïus n'eût pas écarté
soupçon.

Il est continué dans le tribunat.

Les sénateurs attendoient impa
ment la fin de ce tribunat, et Caïu
même ne demandoit pas à être con
Mais le peuple qui mettoit en lui to
confiance, lui donna ses suffrages
l'année suivante. Il est le premier q
obtenu cette magistrature sans l'avoi
guée.

Moyen employé par les sénateurs pour diminuer son crédit.

Effrayé de tant de faveur, le séna
au moment d'employer encore la viol
Cependant, après de longs débats, le
le plus modéré prévalut. Livius Dr
un des collègues de Caïus, étoit ple

Av. J. C. 122, de Rome 631.

bonnes intentions. Il vouloit la pai
eût été jaloux de la procurer. Mai
ouvrage étoit au-dessus de ses force
sénateurs jugèrent qu'ils pourroient
servir à leurs desseins la droiture

licité de cet homme, qu'ils connois-
t d'ailleurs pour un esprit borné. Ils
èrent pas de lui qu'il s'opposât aux
sitions de Caïus; ils lui conseillèrent
ntraire d'en faire de plus favorables
uple; et ils lui promirent que le sé-
ui le croyoit seul capable de réta
calme, et qui, par cette raison, vou-
ntribuer à lui donner du crédit, le
idroit dans tout ce qu'il voudroit
rendre. On demandoit seulement
ndît témoignage au peuple des bon-
entions de cette compagnie.
ribun donna dans le piège qu'on lui
. Il ne fut plus possible à Caïus de
er des lois avantageuses, qu'aussitôt
s n'en proposât de plus avantageu-
ore; et parce qu'en renchérissant
collègue, il paroissoit toujours l'in-
e du sénat, ce corps en devenoit
odieux. Drusus s'applaudissoit de
er le crédit de Caïus, et les séna-
oyoient avec plaisir un partage qui
oit la puissance de leur ennemi.
ce moyen ne procuroit au sénat
avantage passager, et il étoit tout-

à-fait propre à entretenir les dissentions.

Il conduit une colonie à Carthage.

Malgré les imprécations qui avoient été faites contre ceux qui entreprendroient de rétablir Carthage, le peuple, à la sollicitation du tribun Rubrius, ordonna que cette ville seroit rebâtie; et Caïus, qui avoit appuyé la proposition de ce tribun, se chargea d'y conduire lui-même une colonie de six mille hommes. Il y avoit de l'imprudence à s'éloigner dans une conjoncture où son crédit diminuoit.

Son absence lui est nuisible.

En effet, son absence fut favorable à Drusus, qui s'appliqua sur-tout à rendre odieux Fulvius Flaccus. Il représenta ce triumvir comme un séditieux, qui cherchoit son élévation dans les troubles. Il l'accusa même d'avoir tenté de soulever les peuples d'Italie, et on parla de lui faire son procès.

Il ne peut pas rétablir son crédit.

Caïus ayant appris le danger qui menaçoit son ami, se hâta de revenir à Rome. Il n'avoit été absent que deux mois: cependant il trouva son parti bien refroidi. Il proposa de nouvelles lois; c'étoit le seul moyen de regagner la faveur du peuple.

Pour être plus assuré que ses lois se-

roient reçues, il fit venir à Rome un grand nombre des étrangers, auxquels il avoit fait donner le droit de suffrage. Mais le consul Fannius, à la sollicitation du sénat, leur ordonna de sortir incessamment de la ville; et Caïus, qui leur ordonnoit de rester, et qui leur promettoit main forte, vit un de ces étrangers, son hôte et son ami, traîné en prison par les licteurs, et il le vit sans oser s'y opposer. Sur ces entrefaites, il eut encore l'imprudence d'aliéner ses collègues.

On devoit donner dans la place publique un combat de gladiateurs, et on y avoit élevé des échafauds pour la commodité des principaux citoyens. Caïus, préférant la commodité du peuple, ordonna de les abattre; et malgré les oppositions des autres tribuns, qui tiroient peut-être quelque profit de ces échafauds, il les fit enlever lui-même la veille des jeux. Offensés de la hauteur avec laquelle il se conduisoit, ses collègues se concertèrent pour l'exclure du tribunat aux comices suivans. Ils ne purent pas cependant lui enlever la pluralité des suffrages : mais

ils firent un rapport infidelle du scrutin.

Le consul Opimius jure la perte de Caïus.

Caïus étoit rentré dans une condition privée, et Opimius, son plus cruel ennemi,

Av. J. C. 121, de Rome 633.

avoit été élevé au consulat. Le nouveau consul, fier de sa naissance et plein de mépris pour le peuple, paroissoit capable des partis les plus violens. Escorté d'un corps de troupes étrangères, et environné des grands qui traînoient à leur suite une foule de clients et d'esclaves, il insultoit Caïus dans tous les lieux où il le rencontroit, impatient d'engager une querelle avec un homme désarmé, qu'il avoit résolu de faire périr.

Il arme.

Dans le dessein de faire casser les lois des Gracques, il avoit convoqué l'assemblée du peuple, et le jour où elle devoit se tenir, il sacrifioit, suivant l'usage, au Capitole, lorsqu'un de ses licteurs fut tué par les gens de Flaccus, auxquels il avoit fait une insulte. Aussitôt, comme si la mort d'un licteur eût mis l'état en danger, le sénat ordonna aux consuls de *pourvoir à ce qu'il n'arrivât aucun dommage à la république.* Revêtu par ce décret d'une autorité absolue, Opimius commanda aux sénateurs et aux chevaliers de prendre les armes, et de se trou-

ver le lendemain sur la place, chacun avec deux esclaves armés.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Flaccus s'empara du mont Aventin. Caïus vint le joindre. Affligé des maux dont il se reprochoit d'être la cause, il lui persuada d'entrer en accommodement. Mais Opimius, qui vouloit la mort de l'un et de l'autre, mit leur tête à prix, marcha contre eux, et dissipa facilement une populace attroupée. Flaccus fut égorgé dans un bain, où il crut se cacher; et Caïus, qui n'avoit pas tiré l'épée, se réfugia dans un temple, où il se fit tuer par un de ses esclaves. Plus de trois mille hommes périrent dans cette émeute. Cependant le cruel Opimius éleva un temple à la Concorde, comme pour insulter aux mânes des citoyens dont il avoit répandu le sang.

Mort de Caïus.

Av. J. C. 121, de Rome 633.

Toutes les lois des Gracques furent abolies. Un tribun, gagné par le sénat, ayant représenté combien il étoit difficile de faire un nouveau partage des terres, demanda que ceux qui avoient plus de cinq cents arpens, payassent, à proportion de l'étendue de leurs possessions, une certaine rede-

Les lois des Gracques sont abolies.

vance, dont le produit seroit distribué aux pauvres citoyens; et qu'en conséquence ils fussent reconnus pour propriétaires légitimes de toutes leurs terres. Le peuple, trompé par l'appât qu'on lui présentoit, reçut cette loi: les grands, qui ne craignirent plus d'être recherchés, étendirent leurs domaines par toutes sortes de moyens; et bientôt ils cessèrent de payer l'imposition, à laquelle ils s'étoient soumis.

CHAPITRE VI.

Considérations sur les causes et sur les effets des dissentions de la république.

Origine des dissentions.

APRÈS l'expulsion des rois, les plébéiens auroient été les maîtres, si, dans les assemblées du peuple, tous les suffrages eussent été comptés. Mais appelés aux comices par centuries, il n'y venoient que pour être témoins des délibérations qui se prenoient sans eux, et ils se voyoient forcés d'obéir à des lois qu'ils n'avoient pas faites.

Les appeler à ces assemblées, et y opiner sans prendre leurs suffrages, c'étoit les y admettre en apparence, et les en exclure de fait; c'étoit reconnoître qu'ils avoient droit à la puissance législative, et ne leur laisser néanmoins aucune part à la législation. On avoit donc abusé de leur simplicité. S'ils ouvroient les yeux, il étoit

naturel qu'ils songeassent à recouvrer par la force ce qu'on leur avoit enlevé par artifice.

Il eût été possible d'entretenir l'erreur où ils étoient. Il est au moins vraisemblable qu'ils n'auroient pas tenté de faire des changemens dans le gouvernement, si on n'avoit pas abusé de l'autorité qu'on usurpoit sur eux. Mais la tyrannie devoit être odieuse dans les patriciens, comme elle l'avoit été dans les rois. Le peuple réclama donc contre le partage inégal; que Servius Tullius avoit fait de la souveraineté; et il connut que, pour n'être pas vexé, il avoit besoin de commander.

Il le connut, dis-je; mais ce ne fut que par degrés. Comme l'autorité étoit loin de lui, il n'étoit pas naturel que sa première pensée fût de s'en saisir. Il lui suffisoit de n'être pas opprimé. C'est pourquoi il se retira sur le mont Sacré, et il obtint des tribuns. Telle fut l'origine des dissentions.

Les tribuns ne décernent pas de lettres à la voie d'opposition.

On ne se borne pas à la défensive, lorsqu'on peut attaquer ceux qu'on a lieu de craindre. Il arriva donc que du droit de s'opposer aux entreprises des patri-

ciens, les tribuns se firent un droit de former eux-mêmes des entreprises.

L'ambition étoit le motif de toutes leurs démarches. Ils voulurent d'abord que la puissance tribunicienne fût redoutable aux patriciens : ils aspirèrent ensuite à partager avec eux toutes les dignités.

Motif qui les faisoit agir

La raison pour laquelle ils avoient été créés, n'étoit donc en général pour eux que le prétexte qui les faisoit agir. En paroissant vouloir s'opposer à l'oppression, ils avoient toute autre vue. La tyrannie constante des patriciens contribuoit elle-même à tromper le peuple : car en le forçant à se mettre sous la protection de ses magistrats, elle lui faisoit prendre pour zèle de leur part ce qui n'étoit qu'ambition.

Les tribuns ne tardèrent pas à se rendre redoutables. C'est la sixième année après leur création que Coriolan fut exilé. Alors les comices par tribus devinrent un tribunal qui jugea les patriciens.

Moyen qu'ils avoient pour acquérir de l'autorité.

Pour acquérir de jour en jour plus de puissance, il suffisoit aux tribuns d'étendre le ressort des comices par tribus, et

de resserrer celui des comices par centuri
C'est à quoi ils s'appliquèrent.

Préjugés qui défendoient les prérogatives des patriciens.

Par ces changemens l'autorité pass
aux plébéiens. Les patriciens néanmoi
conservèrent long-temps toutes leurs pr
rogatives. Comme les préjugés avoient m
une distance étonnante entre les famill
patriciennes et les familles plébéiennes
et que la religion même ne permettoit p
de confondre ces deux ordres ; il semblo
que le peuple, parce qu'il avoit toujou
donné les dignités aux patriciens, ne po
voit prendre sur lui de les donner au
plébéiens.

Comment ces préjugés font place à une nouvelle manière de penser.

Mais les patriciens, comptant trop su
des préjugés, qui faisoient d'eux comm
une espèce à part, forcèrent le peuple
s'appercevoir de l'avilissement où il avo
été réduit. Alors on demanda, pourquoi
dans une république où les citoyens avoie
tous le même droit à la liberté, tous n
participoient pas aux mêmes honneurs ;
cette question, qu'on agitoit, devoit d
truire l'opinion qui donnoit au plus gra
nombre l'exclusion aux magistratures
au sacerdoce.

Les deux ordres se rapprochoient donc: ils tendoient à se confondre, à mesure qu'une nouvelle manière de penser sapoit les préjugés qui s'étoient élevés entre eux, comme autant de barrières.

Moyens des patriciens pour défendre leurs prérogatives.

Mais cette nouvelle manière de penser ne pouvoit s'établir que lentement. C'est pourquoi les plébéiens ont été long-temps avant d'entrer en partage des dignités. Les patriciens d'ailleurs avoient plusieurs moyens pour se maintenir dans la possession des privilèges exclusifs qu'ils s'arrogeoient. Par le nombre des clients attachés à chacun d'eux, ils avoient une grande influence dans les élections. Le sénat gagnoit un tribun, qui s'opposoit aux propositions de ses collègues. S'il appréhendoit la réunion des suffrages en faveur d'un plébéien, il faisoit paroître sur les rangs un patricien agréable au peuple: il créoit un dictateur pour présider aux comices: il suscitoit une guerre, qui suspendoit les entreprises des tribuns: enfin il entroit en composition, et il cédoit quelque chose pour ne pas tout perdre.

Combien ils avoient d'avantage dans les querelles qui s'élevoient.

Ce qui étoit sur-tout favorable au p
mier ordre, c'est que la multitude, p
capable de tenue, passe facilement de
plus grande résistance à la plus gra
soumission. Le peuple, qui ne connoi
pas ses forces, ne s'en servoit que par
tervalles. Il menaçoit d'une retraite :
refusoit de s'enrôler : il portoit des l
pour fonder ses prétentions : il se rend
juge des patriciens, qui lui étoient co
traires. Mais d'une année à l'autre il c
doit tout-à-coup, parce qu'il avoit des t
buns moins entreprenans, parce qu'il
laissoit tromper aux promesses des co
suls, parce qu'il survenoit une guerre,
seulement quelque événement qu'il n'av
pas prévu.

La suppression des dettes et le parta
des terres étoient les grands moyens d
tribuns. Ils ne cessoient de dire au peu
qu'il resteroit asservi tant que les mag
tratures ne seroient conférées qu'aux p
triciens, et ils les obtinrent eux-mêm
Mais en partageant les honneurs, ils
rapprochèrent du premier ordre, ils
confondirent avec lui, ils en prirent les

rêts, et le peuple perdoit ses protecteurs, dès qu'ils les avoit élevés.

Les patriciens se réunissoient pour défendre leurs prérogatives : les plébéiens ne se réunissoient pas également pour soutenir leurs prétentions. Les querelles, que ceux-ci élevoient, ne paroissoient que les querelles des principaux d'entre eux. Dans cet état des choses, les patriciens avoient de grands avantages.

Comment pendant plusieurs siècles, la pauvreté et l'amour de la liberté bannissoient de toutes les délibérations la corruption et la violence.

Les comices, où les différends se terminoient, pouvoient se passer en tumulte. Mais rien ne s'y décidoit qu'à la pluralité des suffrages; et, pour obtenir ce qu'on demandoit, il falloit, ou persuader le plus grand nombre, ou lui plaire.

Il n'étoit pas possible d'employer la corruption: car, chez un peuple pauvre, les suffrages ne se vendent pas, parce que personne ne les peut acheter.

On ne pouvoit pas non plus employer la violence. Dans une république où tous les citoyens étoient libres, ou vouloient l'être, on eût été soupçonné d'aspirer à la tyrannie, si, sous prétexte de défendre les intérêts du peuple, on eût osé prendre les armes.

C'est ainsi que, pendant plusieurs siècles, la pauvreté et l'amour de la liberté ont éloigné, de toutes les délibérations publiques, la corruption et la violence.

Pourquoi, sous les Graeques, la violence préside aux délibérations publiques.

La seconde guerre punique avoit forcé les deux ordres à concourir également au bien commun, et ce concert se soutint jusqu'à la ruine de Carthage. Mais lorsqu'on n'eut plus rien à craindre au-dehors, les troubles recommencèrent au-dedans, et les dissentions prirent, sous les Gracques, un nouveau caractère.

Depuis long-temps il n'y avoit proprement ni patriciens ni plébéiens : les deux ordres, qui en avoient pris la place, cessoient en quelque sorte eux-mêmes. Il ne restoit que deux partis, celui des riches et celui des pauvres ; et le sénat, comme le peuple, étoit condamné à obéir désormais aux plus riches citoyens.

L'or, autrefois inutile, étoit devenu nécessaire. L'amour des richesses prenoit donc la place de l'amour de la liberté. Les richesses, par conséquent, devoient être l'unique sujet des dissentions.

C'est que, si on étoit riche, on étoit tout

On obtenoit les magistratures : quand
les avoit obtenues, on s'enrichissoit en-
re ; et la puissance n'étoit plus recher-
ée, que parce qu'elle promettoit de nou-
lles richesses.

On reproche aux Gracques d'avoir trans-
rté la puissance au peuple. Il est vrai
e, dans une république riche et cor-
mpue, la démocratie ne pouvoit pro-
ire que des désordres : mais l'aristocra-
e n'en auroit guère moins produit. De-
is qu'il n'y avoit que des riches et des
uvres, ce n'étoit ni au peuple ni au sénat
mmander, et Rome devoit bientôt avoir
maître.

Le passage d'un usage à l'autre n'est
ais brusque. Voilà pourquoi les séna-
rs ne prirent pas ouvertement les ar-
es contre Tibérius. Mais la violence leur
ant réussi, ils ne craignirent plus de
prendre contre Caïus ; et le consul
imius fit entrer dans la ville un corps
troupes étrangères. Voilà un usage que
sénat introduit, et qui fera des pro-
s rapides. Il est aisé d'en prévoir les
tes.

Effets que cet usage doit produire.

La force qui décidera de tout, fera pas ser toute l'autorité entre les mains des c toyens assez riches pour acheter les su frages du peuple. Il faudra ou craindre l grands, ou se vendre à eux.

Dans un vaste empire, où il n'y a poi de mœurs, et où par conséquent les lois s taisent, toutes les richesses se perdent dan un petit nombre de familles, qui se sai sissent des magistratures, du commande ment des armées, du gouvernement de provinces, et qui disposent de tout.

Quelles que soient les richesses de ce hommes puissans, ils les épuiseront pou entretenir leur luxe et leur crédit. S'i veulent donc conserver l'autorité, il fa dra qu'ils s'enrichissent de nouveau. I pilleront, par conséquent, les provinces et ils les ruineront.

Ils s'attacheront les troupes par des la gesses, et ils commanderont au citoy qui ne se sera pas vendu.

Alors le sénat et le peuple ne seron rien. Réduits l'un et l'autre à cherch dans un grand, un protecteur contre u grand, ils s'humilieront devant tous.

aura plus de démocratie, ni d'aris-
:atie : il n'y aura que des chefs qui
ıeront incessamment les uns contre les
res.

CHAPITRE VII.

De la guerre de Jugurtha.

Irruption des Cimbres et des Teutons.

LES Romains avoient tourné leurs ar
contre les Allobroges et les Averniens,
ils avoient réduit en province romaine
pays conquis sur ces peuples, lorsqu'une
ruption des Cimbres et des Teutons p
menacer l'Italie. Ces barbares, sortis
environs de la mer Baltique, vainquir
dans la Norique le consul Cn. Papi
Carbo, et ils passèrent dans la Gaule,
ils défirent encore plusieurs armées co
laires. Alors se préparoit en Afrique
nouvelle guerre, qui devoit dévoiler l'a
rice des premiers de la république. M

Commencemens de Jugurtha.

sinissa avoit eu deux fils : Manastabal,
étoit mort avant lui, et Micipsa, qui
rita de tous ses états. Le premier laissa
fils naturel, nommé Jugurtha, que Ma
nissa n'avoit pas voulu reconnoître,
qu'il avoit laissé dans l'obscurité. Mici

ut la générosité de faire élever cet enfant, t il lui donna la même éducation qu'à ses ils, Adherbal et Hiempsal.

Jugurtha se distingua parmi les jeunes ens de son âge : mais, à travers ses bonnes ualités, on démêla de bonne heure en ui une ame ambitieuse, et capable de out oser. Micipsa, qui s'y étoit d'abord ttaché, finit par le craindre; et, pour l'éoigner, il lui donna le commandement es troupes qu'il envoyoit à Scipion l'Aricain. Ce général étoit alors devant Numance.

C'étoit une maxime généralement reçue hez les anciens, que, dans les affaires le particulier à particulier, il faut avoir égard à la justice; mais que, lorsqu'il s'agit de régner, on peut violer tous les droits. Les Romains, qui avoient moins de probité que jamais, se faisoient une règle de cette maxime, lorsqu'il s'agissoit pour eux de s'élever aux dignités de la république. De pareils hommes ne pouvoient qu'applaudir à l'ambition de Jugurtha. Ils lui promirent même la protection du sénat, l'assurant que, tant qu'il auroit de l'ar-

gent, il pouvoit compter sur les suffr
de cette compagnie; et ils disoient

Les précautions de Micipsa furent
pour ce jeune prince une occasion de
hardir dans les projets qu'il méditoit.
esprit et son courage lui acquirent l'es
de toute l'armée. Il acheva de gagner
des présens, les principaux officiers
jugeoit pouvoir le servir à Rome,
s'attacha les troupes qui lui avoient
confiées.

Il s'empare du royaume de Numidie.

Assuré de l'amitié des Romains, i
vint en Numidie, où la réputation,
s'étoit faite à la guerre, l'avoit deva
Plein d'artifices avec le roi, il en g
la confiance. Il se fit des créatures
ses largesses ; il mit dans ses intérêts
ministres mêmes. Micipsa, dont l'âge a
affoibli l'esprit, l'adopta, et lui donna
partie de son royaume.

A peine étoit-il mort, que Jugurth
poignarder Hiempsal. Adherbal, qu'il
loit aussi faire périr, lui échappa, an
fut défait, et chassé de la province
lui avoit été donnée en partage; il
à Rome implorer la protection du s

Quelle que soit la corruption des mœurs, il y a des attentats qui sont faits pour exciter une indignation générale. Mais le public n'a, pour ainsi dire, que des premiers mouvemens; et ce qu'il a d'abord vu avec horreur, il le voit bientôt de sang froid. A mesure qu'il s'occupa moins de cette affaire, le sénat connut qu'il étoit plus libre d'en décider. Il en délibéra donc long-temps, et le résultat fut d'envoyer en Afrique dix commissaires, pour prendre connoissance de ce qui s'étoit passé, et pour faire un nouveau partage de la Numidie entre Jugurtha et Adherbal.

Prostitution du sénat et prévarication des commissaires qu'il envoie en Numidie.

Av. J. C. 117, de Rome 637.

La conduite du sénat répondoit mal à l'indignation qu'on avoit d'abord vue dans le public. Mais elle étoit l'effet de l'argent que les ambassadeurs de Jugurtha avoient répandu. Comme les sénateurs se vendoient pour la première fois à un souverain, ils étoient sans doute encore à vil prix. Autrement il seroit difficile de comprendre que le roi de Numidie eût été assez riche pour corrompre un corps si nombreux.

Il le fut encore assez pour corrompre les commissaires, dont le chef étoit Opi-

mius, magistrat aussi avare que cruel. Hiempsal passa pour avoir été l'agresseur : Jugurtha fut déclaré innocent; et le partage des états se fit sur le plan qu'il proposa lui-même, c'est-à-dire qu'on lui adjugea les meilleures provinces et les places les plus fortes.

Cependant, parce que la foiblesse d'Adherbal et la prostitution du sénat paroissoient lui offrir la Numidie entière, il arma quelque temps après; et Adherbal, assiégé dans Cirthe, sa capitale, implora de nouveau la protection de la république.

Av. J. C. 112, de Rome 642.

Le sénat et ses commissaires continuent à se prostituer.

L'or de Jugurtha ne permit pas d'ajouter foi à ses plaintes. Le sénat parut seulement avoir des doutes, et il fit partir trois commissaires pour s'assurer de la vérité, et pour ordonner aux deux princes de mettre bas les armes, supposé qu'ils les eussent prises.

Les mêmes moyens eurent le même succès. Les commissaires, à leur retour, assurèrent que Jugurtha n'avoit armé, que parce qu'il y avoit été forcé; et, quoiqu'il leur eût été ordonné de rétablir la paix entre les deux princes numides, ils n'en

avoient rien fait. On s'en plaignoit, lorsque le sénat reçut des lettres d'Adherbal qui le conjuroit, par les services de Massinissa son aïeul, de lui sauver au moins la vie.

On proposa d'envoyer une armée en Afrique. Mais les partisans de Jugurtha rejetèrent cet avis, sous prétexte qu'il engageroit la république dans des dépenses inutiles, et on nomma une nouvelle commission. On mit à la tête Émilius Scaurus, prince du sénat, illustre par sa naissance et considéré par ses services. Il paroissoit même qu'on pouvoit compter sur son intégrité. Il s'étoit refusé à l'or que les agens de Jugurtha distribuoient à Rome. On le savoit, comme on savoit ceux qui en avoient reçu; car ce trafic se faisoit déjà publiquement. Il en fut néanmoins de cette commission, comme des autres. Scaurus, qui n'avoit pas voulu se vendre à Rome, se vendit en Afrique, parce qu'il crut que la chose seroit secrète. Quelque temps après, Adherbal fut réduit à se livrer à Jugurtha, qui le fit périr dans les tourmens.

Le sénat déclare la guerre à Jugurtha. Prévarication du consul Calpurnius.

A cette nouvelle, il n'y eut à Rome qu'un cri contre la prévarication des commissaires. Le sénat crut alors devoir déclarer la guerre au roi de Numidie, et le consul L. Calpurnius Bestia eut ordre de passer en Afrique.

Av. J. C. 111, de Rome 643.

Bon général, mais d'une sordide avarice, Calpurnius, qui n'aspiroit au commandement que pour s'enrichir, regarda cette expédition, comme l'occasion la plus favorable à son avidité. Seulement, pour se mettre à l'abri de toute recherche, il imagina d'associer à ses brigandages des hommes puissans; et, dans cette vue, il prit pour lieutenans Scaurus et quelques autres sénateurs.

Le roi de Numidie, pour écarter l'orage, envoya son fils à Rome, avec des ambassadeurs chargés de présens. Mais le sénat, forcé de céder à l'indignation publique, leur ordonna de sortir de l'Italie dans dix jours, à moins qu'ils ne fussent venus pour livrer au peuple romain le roi et le royaume de Numidie.

Calpurnius poussa d'abord la guerre avec vigueur. Il falloit se rendre redoutable,

se faire acheter plus chèrement. En
on entra bientôt en marché, et on
ı traité, par lequel Jugurtha parut
son royaume et sa personne. Il vint
: dans le camp des Romains, sans
s et sans aucune marque de sa di-
: mais il avoit pris la précaution de
re donner des ôtages. Après que cette
eut été jouée, Calpurnius évacua la
die, et Jugurtha jouit du fruit de ses
s.

te dernière prévarication acheva de
er les esprits, et le peuple résolut
nir les coupables. Opimius, cité par
ɔun Memmius, fut banni, et passa
te de ses jours dans l'ignominie. Le
: tribun, qui jetoit des soupçons sur
rnius et sur Scaurus, demanda que,
éclaircir tout ce mystère d'iniquité,
venir à Rome le roi de Numidie.
pplaudit à cette proposition et le
ır Cassius porta les ordres du peuple
urtha.

prince obéit, comparut, et Mem-
l'interrogea sur les crimes dont on
soit, et le somma de déclarer ses com-

Jugurtha comparoit devant le tribunal du peuple romain.

Av. J. C. 111, de Rome 643.

plices. Mais le tribun C. Bébius, g
par les présens de Jugurtha, lui déf
de répondre, et arrêta toute cette
suite.

Le sénat lui ordonne de sortir de l'Italie.

L'impudence de ce magistrat mett
comble à la prévarication. Le peuple
tement irrité, fut au moment de
contre Jugurtha, sans égard pour les fo
On parla de donner sa couronne à
siva, un autre petit-fils de Massinissa
s'étoit réfugié à Rome. Jugurtha le f
sassiner. Convaincu de ce nouveau c
par la déposition des assassins, il a
pu être arrêté; mais, comme il étoit
sur la foi publique, le sénat lui ord
de sortir de l'Italie. On dit qu'en se
rant il s'écria: *O ville vénale! tu s
bientôt asservie, s'il se trouvoit un
chand pour t'acheter.*

La guerre recommence.

Av. J. C. 110, de Rome 644.

Sans égard pour le traité qu'avoit
Calpurnius, on recommença la gu
ou plutôt le consul Sp. Posthumius
binus fut chargé de la faire, et ne
pas. Il parut avoir voulu se laisser t
per par des négociations que Jugurtha
noit en longueur. Il fut au moins

soupçonné de connivence. Il revint
ne pour présider aux comices, et il
le commandement à son frère Au-
ɔsthumius.

lus, avec beaucoup de présomption,
ɛ capacité et aussi peu de courage, se
lontiers vendu; mais Jugurtha le mé-
trop pour l'acheter. Dans l'espérance
uvir son avarice, il mit le siège de-
ıne place où il croyoit que le roi de
die tenoit ses trésors : il n'en re-
it que la honte de passer sous le joug,
souscrire à un traité qui ne fut pas
ɛ.

fin un homme incorruptible, le con- Métellus la fait avec succès.
. Cécilius Métellus eut la conduite
ette guerre. Il étoit d'une des pre-
ɛs familles, grand capitaine, cher au Av. J. C. 109, de Rome 645.
e comme à la noblesse. Il eut des
ɛs, et il les soutint jusqu'au bout. Il
ɔrta deux grandes victoires, poussa
rtha jusqu'à l'extrémité de ses états,
mit dans la nécessité de demander
ıix. Cependant il ne s'en reposa pas
ıement sur le succès de ses armes.
pable de se vendre, il ne craignoit pas

d'employer la perfidie, et il corrompi confidens de Jugurtha. Conseillé pa traître, ce prince livra son argent, ses phans, ses chevaux, ses armes; lor croyoit avoir obtenu la paix, il fut traint de recommencer la guerre, p que le consul lui ordonna de se livrer même. Métellus se croyoit peut-être j fié par l'usage, qui donnoit des exem de pareilles trahisons. Cependant le t des comices approchoit, et il étoit à c dre pour lui qu'un nouveau général n enlevât la gloire de terminer la guer Numidie.

Commencemens de Marius.

Parmi ses lieutenans, il y en avoi que le peuple lui avoit donné. Caïus rius, de la plus basse extraction, a passé par tous les grades militaires, et élévation avoit été à chaque fois la ré pense d'une action signalée. Métellus le connut de bonne heure, et qui juge ses talens, contribua plus que perso l'avancer. Mais il n'avoit pas eu occasio démêler le caractère atroce de cet hom dont l'ambition tenoit de la férocité. É au tribunat par la protection de Mété

rius déclama contre le luxe, l'avarice, les varications, le brigandage. Il n'étoit éloquent; mais les vices des grands tenoient lieu d'éloquence, et il avoit intrépidité qui le faisoit craindre. Pendant qu'il étoit tribun, le sénat le fit venir pour rendre compte de sa conduite, ce qu'il avoit proposé une loi malgré opposition du consul L. Aurélius Cotta. rius, au lieu de penser à se justifier, va le sénat, menaça le consul de l'envoyer en prison, fit arrêter Métellus qui désapprouvoit, força Aurélius à lever opposition, et la loi passa. Tout indigne qu'il étoit, Métellus l'accepta pour lieutenant, sacrifiant ses ressentimens au bien public, et jugeant qu'il lui seroit utile. En effet, Marius contribua aux succès de la guerre : mais il sembloit, à l'en croire, que Métellus n'y eût pas contribué. Attaché à le déprimer, il lui reprochoit de prolonger la guerre à dessein, ou d'avoir la lenteur naturelle qui ne lui permettoit pas de poursuivre ses avantages; et il assuroit que, dans une campagne, avec la moitié moins de troupes, si on lui donnoit

Il supplante Métellus.

Av. J. C. 109, de Rome 647.

le commandement, il amèneroit à I
Jugurtha mort ou vif. Ces discours
répandoit dans l'armée, ses partisar
répétoient à Rome, et le peuple les
toit avec avidité. Depuis long-temps e
des magistratures par les principa
toyens, qui se les transmettoient c
de main en main, le peuple étoit
de l'élévation d'un homme nouvea
sans fortune, et il se préparoit à lui
ner ses suffrages. Telle étoit la dispo
des esprits, lorsque Marius vint à l
briguer le consulat, et l'obtint. O
donna même, comme il le desiroit
frique pour département.

Quoiqu'il eût dit qu'il ne lui falloi
la moitié des troupes de Métellus,
Av. J. C. 107, de Rome 647. manda de nouvelles recrues. Le p
accourut à l'envi sous ses enseignes, c
tout la populace qui le regardoit c
un consul de sa classe. Il fit les levée
choix, ou plutôt il parut préférer
qui étoient sans biens, et que par cett
son la loi et l'usage exemptoient
milice. C'est un abus que Marius
duit et qui pourra devenir dangereux

e pareils soldats sont moins à la répu-ique qu'au général. Métellus revint à ome. Il dissipa les calomnies d'un en-mi qui avoit joint l'outrage à l'ingra-ude; et on lui décerna tout d'une voix ionneur du triomphe et le surnom de *umidique.*

Jugurtha, qu'il avoit presque entière-ent dépouillé, venoit d'obtenir des sé-urs de Bocchus, roi de Mauritanie. C'est utre les forces réunies de ces deux prin-s que Marius eut à combattre. Il leur leva d'abord plusieurs places: cependant le laissa surprendre, et il fut au mo-nt d'être entièrement défait. Mais, nt que la nouvelle en fût arrivée à me, il remporta deux victoires, et il : les ennemis hors d'état de tenir la npagne.

Ces revers déterminèrent Bocchus à sépa-ses intérêts de ceux de son allié. Il obtint Marius une suspension d'armes, et il en-ya des ambassadeurs à Rome pour trai-de la paix. Ils lui rapportèrent cette onse : *Le sénat et le peuple romain ublient ni les services ni les injures.*

Fin de la guerre.

Av. J. C. 1041 de Rome 650.

Puisque Bocchus se repent de sa
ils lui en acccordent le pardon. P
qui est de la paix et de leur alli
il les obtiendra quand il les aur
ritées. Le sénat vouloit que Bocchus
Jugurtha. Le roi de Mauritanie se
d'abord à cette proposition, soit q
fût choqué, soit qu'il feignît de l'être
enfin il livra ce malheureux prince à
qui étoit questeur de l'armée, et qu
conduit toute cette négociation. Aprè
orné le triomphe de Marius, Ju
Av. J. C. 104, de Rome 650. fut jeté dans un cachot, où on le
mourir de faim.

Objet du livre suivant. Nous avons vu comment l'exempl
autorisé les rapines des gouverne
province ; et nous venons de voir, d
guerre de Numidie, qu'il paroît au
les prévarications de toutes espèc
peine un sénateur se prostitue, que
que tout le sénat est prostitué. Ce
rien encore, et il semble que les Ro
ne fassent que s'essayer aux forfaits
verrons bientôt les attentats passer c
en usage; et, au milieu des horreur
nous serons témoins, l'histoire de

ique ne sera plus que l'histoire de
ques chefs de parti, qui répandront le
des citoyens pour assouvir leur ven-
ce, leur avarice ou leur ambition.
dessein n'est pas de m'arrêter sur des
ils qu'on peut chercher dans les his-
ns. Je me propose seulement d'ob-
r les progrès des abus et de la cor-
ion.

LIVRE DIXIÈME

CHAPITRE PREMIER

Marius et Sylla.

Guerre des Cimbres et des Teutons.

LES Cimbres et les Teutons, dont avons parlé, continuoient leurs ra dans les Gaules, et venoient de re ter une victoire qui répandoit l'épou

Av. J. C. 105, de Rome 649.

jusques dans Rome. La défaite de mains leur avoit coûté, à eux ou à alliés, plus de quatre-vingt mille hon

Marius paroît la seule ressource de la république.

Métellus étant trop âgé pour une g qui demandoit autant d'activité q courage, les nobles furent forcés de aux cris du peuple qui mettoit to ressource dans Marius; et ce généra étoit encore en Numidie, fut nomm sul, quoique la loi ne permît pas d'él

absent, et qu'elle exigeât dix ans d'intervalle d'un consulat à l'autre.

Les Barbares, qui menaçoient d'abord l'Italie, passèrent en Espagne, et laissèrent aux Romains le temps de se préparer à les repousser. Ils ne revinrent dans les Gaules qu'à la fin de l'année suivante, pendant laquelle Marius fut consul pour la troisième fois. On alloit procéder à l'élection des nouveaux consuls, lorsque ce général déclara qu'il ne prétendoit plus à cette magistrature, et que, si on la lui offroit, il la refuseroit. Mais c'étoit un artifice concerté avec le tribun Saturnius, qui, sur ces refus simulés, l'accusoit publiquement de trahir la patrie, et exhortoit le peuple à le forcer d'accepter. On lui conféra un quatrième consulat, et on lui donna pour collègue Q. Lutatius Catulus. Av. J. C. 104, de Rome 650.

Catulus marcha contre les Cimbres, qui avoient pris la Norique pour entrer dans l'Italie par le Trentin. Marius eut pour département les Gaules, où étoient les Teutons, qui se proposoient de prendre leur chemin par la Ligurie. Il les taille en pièces près de la ville d'Aix. Les Barbares Il défait les Teutons, Av. J. C. 102, de Rome 652.

laissèrent sur la place deux cent
hommes, et quatre-vingt-dix mille f
faits prisonniers. Cette multitude, au
étoit moins une armée qu'une peup
Marius faisoit un sacrifice, et re
grâces aux dieux de sa victoire, lor
apprit qu'il avoit été nommé consul
la cinquième fois.

Et les Cimbres. C'est dans les premiers mois de ce
sulat que les Cimbres, qui ignoroie
désastre des Teutons, franchirent le
pes. Catulus recula devant eux, e
Av. J. C. 101, de Rome 653. passa le Pô. Il paroit que l'effroi, qu
toit répandu dans son armée, eût
Rome aux Cimbres, si, sans perdr
temps, ils se fussent avancés jusqu'à
capitale. Mais Marius ayant joint
lus, ils furent exterminés dans la
de Verceil. Cent vingt mille furent
et soixante mille faits prisonniers.
même année, Manius Aquilius, col
de Marius, termina une guerre qu
roit duré trois ans. C'étoit une no
révolte des esclaves de la Sicile.

Il obtient un triomphe avec lui. Accoutumé au commandement, M
brigua un sixième consulat. Il auroit

de ne plus prétendre à cette dignité, s'il avoit pu se flatter qu'elle lui seroit offerte. Mais, voyant que sa faveur diminuoit à mesure que ses services devenoient moins nécessaires, il acheta les suffrages de ceux qui avoient le plus de crédit dans les tribus. Il fut élu : il donna l'exclusion à Métellus, et il obtint pour collègue L. Valérius Flaccus, qui lui étoit tout-à-fait dévoué. Ce grand nombre de consulats consécutifs est un abus qui accoutumera le peuple à voir le même homme à la tête du gouvernement.

Il médite la perte de Métellus.

Jaloux de son autorité, Marius s'associa deux scélérats, parce que le temps étoit arrivé où le pouvoir devoit être le fruit du crime. Ces deux hommes étoient Apuléius Saturninus que nous avons vu tribun, et Servilius Glaucia, alors préteur, sénateurs l'un et l'autre. Métellus, pendant sa censure, les eût chassés du sénat, si son collègue ne s'y fut opposé. Ils avoient donc à se venger, et Marius s'unit à eux dans le dessein de perdre Métellus.

Av. J. C. 100, de Rome 654.

A cet effet Saturninus, de concert avec lui,

Pour exécuter ce complot, Saturninus brigua le tribunat; et, ayant trouvé dans

aspire au tribunat, et l'obtient par violence.

A. Nonius un concurrent qui dévoi crimes, et à qui le peuple donnoit la férence, il le fit assassiner à l'issue r des comices. Glaucia, complice de c sassinat, convoqua, le lendemain de matin, une nouvelle assemblée, à lac les partisans de ces deux hommes se r rent les premiers; et Saturninus fu tumultuairement, avant que la plus gr partie des citoyens eût pu se rendre la place. Ce tribun, escorté d'assassins il avoit fait sa garde, se maintint seulement dans le tribunat; il se rendi core maître des délibérations dans le semblées du peuple.

Loi agraire, proposée par Saturninus.

Par la défaite des Cimbres, on repris des terres dont ces Barbares s'ét emparés. Il auroit été juste de les re aux premiers propriétaires. Saturninu posa de les donner aux pauvres cit de la campagne, c'est-à-dire, à ces hor sans aveu que Marius avoit, contre l'u reçus dans les légions. Il ajouta que, si le ple portoit cette loi, le sénat seroit c de l'approuver dans cinq jours, et que que sénateur en feroit serment da

temple de Saturne, sous peine d'être exclus du sénat, et d'être condamné à une amende de vingt talens. Le jour indiqué pour délibérer sur cette loi étant arrivé, les habitans de la ville et quelques tribuns s'y opposèrent hautement; mais ils furent chassés à coups de pierres et de bâtons par les gens de la campagne qui s'étoient rendus en grand nombre à l'assemblée; et la loi passa.

Conduite de Marius. Bannissement de Métellus.

Il s'agissoit de savoir le parti que prendroit le sénat. Marius le convoqua. Il parla comme s'il eût désapprouvé tout ce qui avoit été fait dans l'assemblée du peuple; et son avis fut, ou du moins parut être, de ne point prêter le serment proposé par Saturninus. Mais il ne feignoit de penser ainsi, que pour engager les sénateurs, et sur-tout Métellus, à se déclarer ouvertement contre la loi; et, quand il vit qu'ils s'y opposoient tous, il commença à voir du danger dans l'avis qu'il avoit ouvert. Il craignoit, disoit-il, une sédition de la part des paysans dont la ville étoit remplie; et il proposa un serment équivoque, par lequel on promettoit d'observer la loi, s'il y avoit loi:

ajoutant que, lorsque les habitans d
campagne se seroient retirés, on annu
roit tout ce qui auroit été fait. Par ce p
qu'il tendit aux sénateurs, il les entr
au temple de Saturne ; et ayant, co
leur attente, prêté un serment pur et
ple, il les força en quelque sorte à
prêter un semblable. Métellus, qui eut
le courage de se refuser à toute espèc
serment, fut banni par le peuple, c'e
dire, par les paysans qui avoient fait la
La plus saine partie des citoyens s'éle
contre ce jugement, et on eût pris les
mes, si Métellus ne s'y fût opposé.

Mort de Saturninus. Rappel de Metellus. Marius passe en Asie.

Après l'exil de ce sénateur, Saturni
assuré de la protection du consul, se
tout permis. Il en vint à ce point de
lence, que, voulant procurer le consul
Glaucia, il fit assassiner Mémius, p
qu'il en craignoit la concurrence. Cet
sassinat fut comme le signal d'une gu
civile. On prit les armes; on se battit
la place; on en chassa Saturninus et G
cia, qui se réfugièrent dans le Capitole
leurs partisans. Marius, à qui le séna
donna de les poursuivre, parut d'abord

répugnance. Il obéit cependant, et il abandonna comme de vils instrumens t il s'étoit servi; ils furent tous assom-. L'année suivante, redevenu simple iculier, il eut le chagrin de voir Métel- rappelé par les vœux de tous les ci-ens; et il s'embarqua pour l'Asie, sous texte d'accomplir un vœu qu'il disoit ir fait à la mère des dieux. On a pré-lu encore qu'il se proposoit de sonder desseins de Mithridate, roi de Pont; lattant que, s'il pouvoit allumer une rre dans l'Orient, il auroit le comman-ient des armées.

Vie et mœurs des tribuns.

Nous voyons sous ce consulat les pro- s de la violence dont Scipion Nasica it donné le premier exemple. Désor-s la plupart des tribuns, semblables à rninus, ne seront que des séditieux se vendront aux citoyens puissans. Ils iront le sénat, ils sacrifieront les intérêts peuple, et l'autorité sera à qui aura dace de l'usurper. Escortés de quel-s satellites, ces tribuns ne cesseront d'a-ter la populace, et ils se croiront les itres. Ils seront néanmoins anéantis, si

un général se montre à la tête des lég

Or il n'est pas vraisemblable que l néraux, qui se seront assurés de leur dats, souffrent que d'autres qu'eux mandent dans Rome.

Abus des assemblées tumultueuses.

Les assemblées tumultueuses qui nent de commencer, sont un autre qui fera encore des progrès rapides. aura des plébiscites qu'on portera s multuairement, que le peuple n'en aucune connoissance. Le sénat sera ex au même désordre, et ce corps verra sénatus-consultes qu'il ne saura pas a faits. Enfin, quand on aura accoutu public à des décrets qui ne seront nus ni du peuple ni du sénat, on ne se nera plus la peine d'assembler tumul rement ni l'un ni l'autre, et on proc des décrets supposés. C'est par cette d'abus que l'anarchie conduira la répub à la servitude.

Progrès rapides du luxe.

Cette révolution sera hâtée par le qui croît sensiblement d'un jour à l'a et qui fait croître avec lui l'avidité magistrats. Comme les publicains, ou qui levoient les impôts, étoient en

al tirés de l'ordre équestre, le brigandage exerçoit impunément depuis que les chevaliers étoient en possession des tribunaux: ar les publicains se trouvoient tout-à-la-ois juges et parties, ou du moins ils pouvoient se promettre d'avoir un grand crédit près de leurs juges. D'ailleurs il arrivoit rarement qu'ils fussent réprimés par les magistrats, qui, étant pour la plupart coupables de concussion, avoient à ménager eux-mêmes l'ordre des chevaliers. C'est ainque tout concouroit à la ruine des provinces et du gouvernement.

Marius revint à Rome. Il ne jouit plus de même considération; on avoit presque oublié ses victoires. Cependant d'autres capitaines commençoient à gagner la faveur du peuple. On distinguoit parmi eux Cornélius Sylla que nous avons vu questeur dans l'armée de Numidie.

Comment Sylla commence à gagner la faveur du peuple.

Patricien, et d'une des plus illustres familles, Sylla joignoit aux avantages de la nature tous les talens qui font réussir dans une république. Éloquent, il persuadoit d'autant mieux que son éloquence étoit soutenue par des manières nobles, aisées et en

apparence pleines de franchise. Prod
de louanges quand il parloit des au
et modeste quand il parloit de lui, il
soit taire la jalousie, et on lui pardo
une supériorité dont il ne sembloit
s'appercevoir. Affable, il prévenoit
qu'il pouvoit obliger; il leur ouvroi
bourse; il ne redemandoit jamais l'ar
qu'il avoit prêté. Enfin, tout-à-la-foi
cupé de ses plaisirs et de ses dev
il cherchoit sur-tout la gloire, et il pa
soit également propre aux voluptés et
fatigues. Mais, sous des dehors séduis
il cachoit l'ame la plus cruelle.

Sylla s'appliquoit sur-tout à mériter
time des soldats. Assidu et courage
alloit au-devant des occasions où il
voit partager avec eux les travaux e
dangers. Dans la guerre de Numidi
acquit la confiance de Marius, qui lui
na le commandement en chef d'un
séparé; et il devint bientôt un objet
lousie pour ce général. Il le suivit
moins dans les Gaules; mais il en
tant de dégoût, qu'il passa dans l'arm
Catulus qui lui donna une confiance en

La haine de Marius ne contribua pas peu à le mettre à la tête d'un parti puissant. C'est à lui, comme nous l'avons vu, que Bocchus livra Jugurtha. Or la noblesse affecta de relever ce service, parce qu'elle eût voulu attribuer à tout autre que Marius la gloire d'avoir terminé la guerre de Numidie; et, par cette première démarche, elle se vit intéressée à saisir désormais toutes les occasions de préférer en tout Sylla à Marius. Il ne négligeoit pas lui-même les petits moyens qui pouvoient contribuer à sa réputation. Il se servoit toujours d'un cachet où il avoit fait graver Bocchus lui livrant Jugurtha, comme pour renouveler sans cesse le souvenir de cet événement.

La noblesse intéressée à le mettre au-dessus de Marius.

Le sénat n'avoit donc plus d'autre ressource que d'opposer un grand à un grand. Pour ne pas obéir à un chef qui avoit la faveur du peuple, il lui falloit un chef à lui-même, c'est-à-dire, un protecteur. Alors, les dissentions, qui s'élevoient auparavant entre les deux ordres, devenoient des querelles où les chefs de l'un et de l'autre étoient seuls intéressés. Dans cet état des choses,

Pour ne pas obéir au peuple, le sénat est dans la nécessité d'obéir à un chef.

il survint des troubles qui furent les coureurs des guerres civiles.

Pourquoi les Romains deviennent jaloux des droits de cité qu'ils accordoient facilement dans l'origine, et pourquoi les alliés commencent à rechercher ces droits.

Quoique la république fût dans l d'accorder différens privilèges aux p qui lui étoient soumis, il paroît que le furent assez long-temps avant d'aml ner les droits de cité romaine. Att à leurs coutumes, ils aimoient mie gouverner par leurs lois. Mais, lor s'apperçurent des prérogatives que ces conféroient, ils tentèrent tout pour le nir; et ce fut la cause qui avoit fait pr les armes aux Latins, l'an de Rome

Les alliés desiroient ces droits plu jamais, depuis que les Gracques le avoient fait espérer; mais les Rom qui dans l'origine les accordoient si lement, vouloient désormais les con pour eux. Ils en étoient jaloux, par la raison qui les faisoit alors ambitionne alliés. Le changement des circonst avoit fait changer de part et d'au façon de penser.

Lorsque Rome transformoit en cit les peuples vaincus, c'est qu'elle étoit f et cette foiblesse ne pouvoit pas fai

rer d'être Romain. Elle n'eut pas le même esoin d'augmenter le nombre de ses ci- yens lorsqu'elle eut accru sa puissance, t elle ne vouloit plus l'augmenter. Cepen- ant les droits de cité, qui étoient les pré- gatives de la souveraineté même, de- enoient plus grands à mesure que Rome endoit son empire. Il ne faut donc pas étonner s'ils seront un sujet de guerre tre les Romains et les alliés.

Les tribunaux étoient un autre sujet de issention. Les sénateurs n'attendoient ne l'occasion de les recouvrer, et les pré- arications des chevaliers sembloient la ire naître. Ils portoient l'iniquité dans urs jugemens, jusqu'à condamner, comme upables de concussion, les magistrats i avoient voulu réprimer les vexations s publicains. On en vit un exemple dans condamnation de P. Rutilius, citoyen rtueux, mais odieux aux chevaliers par- qu'il vouloit empêcher les brigandages u'ils commettoient dans les provinces.

Prévarications des chevaliers dans les tribunaux.

Enfin la loi agraire, renouvelée par les racques, continuoit d'exciter les mur- ures du peuple, qui se plaignoit que les

Mécontentement du peuple.

promesses des tribuns eussent toujo
sans effet. Il régnoit donc un mécon
ment général.

Drusus, pendant son tribunat, sème des troubles.

Dans ces circonstances, le
M. Livius Drusus, fils de celui qui
partagé la faveur du peuple avec
Gracchus, entreprit de tout change
Av. J. C. 91, de Rome 663. qu'il fût bien intentionné, soit, con
est plus vraisemblable, qu'il ne ch
qu'à semer des troubles. Il alluma l'
de révolte dans toute l'Italie.

Il promit aux alliés les droits de ci
au peuple des terres, et au sénat d
bunaux. Il vouloit par-là se les at
les uns et les autres : mais il paro
son principal dessein étoit de ser
sénat et de le rendre agréable au p
afin d'humilier plus sûrement les che

Il porte des lois en faveur du peuple.

Il proposa d'abord des lois agr
des colonies et des distributions
avec une telle profusion, qu'il dis
même n'avoir laissé aucune largess
velle à faire ; en même temps il dé
qu'il agissoit de concert avec le séna
eut néanmoins à ce sujet de violente
testations, et les lois ne furent

qu'après que Drusus eut fait conduire en prison le consul L. Marcius Philippus qui s'y opposoit.

Il partage les tribunaux entre les sénateurs et les chevaliers.

Les sénateurs demandoient qu'on ôtât les tribunaux aux chevaliers, et qu'on les leur rendît. Mais Drusus arrêta seulement que les juges seroient désormais tirés en égal nombre de l'ordre des sénateurs et de celui des chevaliers. Cette loi, qui fut autorisée par les suffrages des tribus, portoit encore qu'on pourroit poursuivre tout juge qui auroit prévariqué dans l'exercice de son ministère. Cet article offensa presque autant les chevaliers que celui qui les forçoit à partager les jugemens avec les sénateurs. Jusqu'alors les iniquités qui se commettoient dans les tribunaux avoient été impunies, et ils auroient voulu qu'elles l'eussent toujours été.

Il restoit à tenir la parole qui avoit été donnée aux alliés. Ils avoient appuyé Drusus de tout leur pouvoir. S'ils n'avoient pas voix dans les délibérations publiques, ils y influoient au moins par leurs liaisons avec les citoyens. D'ailleurs ils étoient venus à Rome en grand nombre, et leur

présence pouvoit beaucoup dans un tem
où la violence faisoit passer les lois.

Les alliés se soulèvent, parce qu'ils n'obtiennent pas les droits de cité, qu'il leur avoit promis. Il est assassiné.

Cependant les Romains voyoient av
peine qu'on voulût donner les droits
cité à tous les peuples d'Italie. Le sé
jugeoit que ce projet nuiroit à son autor
parce qu'il fortifieroit le parti du peu
D'ailleurs il étoit d'autant moins port
favoriser le tribun, qu'il étoit mécont
de n'avoir pas obtenu tout ce qu'il
mandoit. Enfin les gens sensés regardoi
avec raison, comme une chose mo
trueuse, une république formée de t
de nations différentes. Drusus connut d
qu'il ne lui étoit pas possible de rem
les engagemens qu'il avoit pris avec
alliés. Ils s'en apperçurent eux-mê
Dès-lors ils résolurent d'obtenir par
armes les droits qu'on leur refusoit,
toute l'Italie parut prête à se soule
Cette guerre, dont on étoit menacé,
pandoit l'alarme dans Rome : Dru
qu'on accusoit d'en être la cause, en de
odieux : ses ennemis, enhardis par la ha
publique, conspirèrent contre sa vie,
ils l'assassinèrent. Les soupçons tom

nt sur un de ses collègues, Q. Varius.

Le consul Marcius Philippus fit casser utes les lois de Drusus; ce qui mécontenta sénat et le peuple. On accusa ce tribun voir engagé les alliés à prendre les armes: informa contre ses partisans, qu'on ta comme complices de cette conspiration. e fut un prétexte pour jeter des soup- ns sur les premiers personnages de la publique; et cette recherche occasionna troubles, pendant lesquels les alliés se réparèrent à soutenir leurs prétentions.

Sa mort est suivie de troubles.

Sur le plan de la république romaine, avoient formé celui d'une république ils nommèrent Italique. Corfinium, dans pays des Péligniens, étoit la capitale où geoit un sénat composé de cinq cents putés des peuples ligués. C'est de ce rps qu'on devoit tirer les magistrats. On oit élu deux consuls et douze préteurs.

République italique, ou ligue des alliés.

Av. J. C. 90, de Rome 664.

Les peuples de la Gaule Cisalpine, qui oient sujets plutôt qu'alliés, ne prirent int de part à cette guerre. Les Latins, Ombriens et les Toscans restèrent dans lliance des Romains. Les principaux uples confédérés étoient les Marses, les

Peuples qui entrent dans cette ligue.

Samnites, les Campaniens et les Lucan
Après avoir fait tous leurs préparatifs
députèrent à Rome, présumant que, p
qu'ils étoient armés, on pourroit
égard à leur demande. Le sénat, se
nant le caractère de fermeté qu'il
montré dans d'autres conjonctures, re
d'entendre les députés, et déclara
ne leur donneroit audience que lor
ceux qui les envoyoient auroient ren
à leur confédération.

Comment finit la guerre sociale, qui auroit pu être funeste à la république romaine.

Les alliés faisoient la principale f
des Romains. Ils fournissoient deux
plus de troupes. Ils avoient les mê
armes, la même discipline, la m
expérience, et des capitaines dont la
leur et la capacité étoient recon
Quel que fût le succès de cette gu
il paroissoit devoir être funeste à la r
blique romaine. Des défaites la livr
à des peuples impatiens de se verge
des victoires ruinoient ses propres fo
puisqu'elles ruinoient des pays d'où
tiroit auparavant la plus grande part
ses soldats. Elle leva plus de vingt lég
Aux deux consuls Julius César et P. J

lus, elle donna pour lieutenans, avec le titre de proconsuls, les généraux qui avoient le plus de réputation, C. Marius, Cn. Pompéius, Cornélius Sylla, P. Licinius Crassus. Jamais elle n'avoit eu dans l'Italie tant d'armées à-la-fois : jamais aussi elle n'avoit été attaquée à-la-fois par tant d'ennemis, tous également redoutables. Elle eut des revers, elle eut des succès. La fortune passa et repassa d'un parti à l'autre : Marius même soutint mal sa réputation. Le sénat, craignant enfin les suites de cette guerre, se relâcha en faveur des alliés qui n'avoient pas encore pris les armes, ou qui offrirent les premiers de les quitter. Par cette conduite, il jeta la défiance parmi les peuples confédérés, qui, se flattant d'obtenir séparément de meilleures conditions, traitèrent chacun en particulier. Les Samnites furent les seuls qui ne posèrent pas les armes.

On accorda à tous les autres les droits de cité. Mais, au lieu de les distribuer dans les trente-cinq tribus anciennes, où par leur nombre ils auroient été maîtres des délibérations, on créa pour eux huit

On crée pour les alliés huit tribus nouvelles.

Av. J. C. 88, de Rome 666.

tribus nouvelles qui devoient voter dernières. Par cette disposition, on ré soit à un vain titre le droit de suffra qu'on paroissoit leur accorder. Ils ne se pas long-temps à s'en appercevoir, et en naîtra de nouveaux troubles.

Marius se ligue avec le tribun Sulpicius pour enlever à Sylla le commandement de l'armée contre Mithridate.

Sylla, qui venoit de se distinguer pa les généraux de la république, étoit a consul; et on lui avoit donné le dépa ment de l'Asie mineure, avec la com sion de faire la guerre à Mithridate de Pont.

Ce choix réveilla la jalousie de Ma qui, quoique âgé de plus de soixante ans, auroit voulu commander seu armées de la république. Comme il a sur-tout desiré d'être chargé de la gu d'Orient, il n'y renonça pas encore. ligua avec le tribun P. Sulpicius, ho éloquent, audacieux, puissant pa nombre de ses cliens, considéré pa grandes richesses, ennemi déclar Sylla, et jaloux de la noblesse qu'il loit humilier.

Troubles à ce sujet.

Pour se rendre maître des délibéra publiques, ce tribun se proposa d'ab

les huit dernières tribus, et de distribuer les nouveaux citoyens dans les anciennes. S'il faisoit passer cette loi, il attachoit ses alliés à son parti, et il s'assuroit du plus grand nombre des suffrages dans chaque tribu.

Les consuls Cornélius Sylla et Q. Pompéius, comptant suspendre au moins les entreprises de Sulpicius, ordonnèrent des fêtes, pendant lesquelles il étoit défendu de vaquer à aucune affaire. Le tribun vint néanmoins à l'assemblée qu'il avoit convoquée. A la tête d'un corps de satellites qu'il appeloit l'anti-sénat, il somma les consuls de révoquer leurs fêtes, afin que le peuple pût donner ses suffrages : et, sur leur refus, il marcha contre eux, et mit aux mains les nouveaux citoyens avec les anciens. Le fils de Q. Pompéius, qui étoit gendre de Sylla, fut tué en voulant secourir son père qui se cacha dans la foule ; et Sylla, poursuivi, se jeta dans la maison de Marius, où il trouva un asyle : mais il fut obligé de retourner sur la place, et de déclarer qu'il supprimoit toutes les fêtes qu'il avoit ordonnées. Aussitôt après

il alla se mettre à la tête des troupes qu'i avoit commandées pendant la guerre so ciale, et qui le devoient suivre en Orien Quant à Pompéius, il se tenoit caché.

Sylla, à qui Sulpicius ôte le commandement de l'armée contre Mithridate, marche à Rome à la tête des légions.

Maître de la ville par la retraite des deu consuls, Sulpicius incorpora les nouveau citoyens dans les anciennes tribus. Il f ensuite décerner à Marius le command ment de l'armée contre Mithridate, Marius envoya deux tribuns légionnair pour en prendre possession en son nom Mais Sylla étoit à la tête de cette arme C'étoient des troupes qu'il avoit gagné par ses largesses : elles savoient combien étoit prodigue, et il leur offroit déjà les d pouilles de l'Orient. Devoit-on présum qu'il obéiroit ? Le décret même qu'on av porté contre lui, ne paroissoit-il pas l'a toriser à opposer la force à la violence? peine eut-il besoin de laisser entrevoir s desseins. Ses soldats le prévinrent. Ils conjurèrent de les mener contre les ennem qu'il avoit à Rome, avant de les condu en Asie, et ils assommèrent les officiers Marius. Sylla marcha. Il avoit six légio Il est vrai qu'il fut abandonné des offici

généraux qui commandoient sous lui : mais Q. Pompéius vint le joindre, et ce concert avec son collègue sembloit donner à sa cause une apparence de justice.

Voilà le premier général qui marche contre Rome. Il donne un exemple qui sera suivi. Les soldats, accoutumés à se faire des droits par la violence, veulent commander à leur tour; et, parce que l'avarice est devenue le vice de tous les citoyens, ils ne voient plus Rome comme leur patrie, ils la voient comme une ville opulente qui s'offre à leur avidité.

Rien ne l'arrête. Il entre dans Rome comme dans une place ennemie.

Marius et Sulpicius n'avoient point de troupes. Ils crurent que les magistrats seroient respectés. Les préteurs Brutus et Servilius allèrent au-devant des consuls, leur défendirent de continuer leur marche. Ils furent insultés et maltraités par les soldats.

A cette violence, on pouvoit juger à quoi Marius et Sulpicius devoient s'attendre. Il ne leur restoit qu'à interposer l'autorité du sénat, et ils envoyèrent, au nom de cette compagnie, de nouveaux députés qui supplièrent les consuls de ne pas approcher de Rome plus près de cinq milles, leur pro-

mettant qu'on travailleroit à leur proc
incessamment une entière satisfaction. S
feignit d'accepter la médiation du séna
ordonna même, en présence des dépu
de marquer le camp dans l'endroit
étoit. Mais ils furent à peine partis,
ne voulant pas donner à Marius le te
de lever des troupes, il continua sa mar
et il entra dans Rome comme dans
ville ennemie. Marius et Sulpicius en
tirent après une foible résistance. S
sauva la ville du pillage.

Il réforme le gouvernement.

La conduite des consuls ne pouvoit
justifiée que par la nécessité où ils av
été de réprimer l'audace de Sulpicius. S
assembla le peuple. Il représenta qu
tribuns, en se rendant maîtres des com
s'étoient arrogé toute la puissance l
lative; qu'ils avoient avili le sénat, e
quelque sorte, anéanti la puissance c
laire; qu'ils étoient devenus comme les
magistrats de la république; et que l'
rité qu'ils usurpoient étoit la source d
les désordres.

Pour détruire ces abus, il propos
rétablir les comices par centuries dan

remière forme; de supprimer les comices
r tribus; de défendre qu'on portât désor-
ais aucune loi devant le peuple, sans y
oir été autorisé par le sénat; de déclarer
e tout citoyen, qui auroit exercé le tri-
nat, seroit incapable de toute autre ma-
strature; et d'interdire aux tribuns ces
rangues continuelles, qui n'étoient pro-
es qu'à exciter des séditions. Ces propo-
ions, faites par un consul qui étoit à la
e des légions, ne pouvoient être rejetées.
n cassa ensuite le décret qui donnoit à
arius le commandement de l'armée con-
Mithridate, et on annulla la loi de Sul-
ius, par laquelle les nouveaux citoyens
oient été distribués dans les anciennes
bus.

Les lois de Sylla rétablissoient l'autorité du sénat, réprimoient les tribuns, contenoient le peuple, et coupoient les abus par racine. Mais, à en juger par la constitution actuelle de la république, elles ne pouvoient subsister. Il est évident que l'autorité avoit passé toute entière aux armées: par conséquent, ce qu'un général faisoit, un autre le pouvoit défaire; et désormais

La république, par sa constitution, ne peut plus avoir de règles fixes.

les révolutions doivent être fréquen

Depuis le traité qui avoit terminé guerre sociale, la république étoit un ass blage monstrueux de plusieurs peupl qui, par leur position, avoient des inté différens : et, comme ces peuples, lorsq n'étoient encore qu'alliés, avoient été s la protection des premières familles maines, ils épouseront, devenus citoye les passions de ces familles, et les fact se renouvelleront continuellement.

Il est vrai qu'en rejetant les alliés d les nouvelles tribus, on rend nul le d de suffrage qu'on leur accorde. Mais qu porte dans quelles tribus on les place, puis que la violence fait les lois ?

Si, aux intérêts différens des deux cl de citoyens, les anciens et les nouve nous ajoutons les intérêts du sénat, ceu peuple et ceux de l'ordre équestre, n connoîtrons tous les prétextes dont l'a tion se servira pour former des partis sans, et nous jugerons que l'autorité ne plus avoir de règles fixes.

Sylla proscrit douze sénateurs.

En réformant le gouvernement, S paroissoit avoir vengé les injures faite

lut : il vengea bientôt les siennes par la
oscription de C. Marius, du jeune Ma-
us son fils, du tribun Sulpicius, et de
uf sénateurs du même parti. Le sénat fut
cé de donner un décret qui les déclaroit
nemis publics, qui ordonnoit la confisca-
n de leurs biens, et qui permettoit de
mettre à mort. On offroit même des
ompenses à ceux qui apporteroient leurs
es.

Marius, abandonné de ses amis, dénué tout, erra long-temps, fut arrêté, échap- comme par miracle, et se réfugia en frique où il trouva son fils. Sulpicius, tra- par un de ses esclaves, fut livré aux sol- ts qui le poursuivoient ; et on apporta sa e à Sylla, qui la fit exposer sur la tribune x harangues. Ces proscriptions sont le mier terme de la violence, et le com- ncement des horreurs dont Rome sera héâtre. Entre deux hommes ambitieux, épublique n'aura plus de citoyens qui t se déclarer pour elle, ou elle les verra crits par l'un des deux partis, et même tous deux.

Marius s'enfuit en Afrique. Sulpicius est tué.

La tête d'un tribun exposée sur son propre

Pourquoi il

affecte une conduite modérée.

tribunal, le mépris des lois dans la proscription de plusieurs sénateurs, l'injure faite à la république même, dans la condamnation d'un consulaire qui avoit sauvé Rome et l'Italie, l'humiliation du peuple et l'avilissement du sénat, qui ne paroissoit avoir recouvré l'autorité que pour être l'instrument des vengeances de Sylla, toutes ces choses répandoient une consternation générale. Le consul, qui craignit alors d'irriter de plus en plus les esprits, affecta une modération qui n'étoit pas dans son caractère. Lorsqu'il tint les comices pour l'élection des magistrats de l'année suivante, il vit qu'on n'avoit aucun égard à sa recommandation, et il ne s'en offensa pas. Il dit même qu'il étoit bien aise qu'on jouît de la liberté qu'il avoit rendue; et, pour soutenir cette modération apparente, il ne tenta point d'empêcher qu'on élût, pour l'un des consuls, L. Cornélius Cinna, ami de Marius et attaché au parti du peuple. Peu après être sorti de magistrature, il partit pour l'Orient.

Mithridate, roi de Pont.

Le royaume de Pont, ainsi nommé parce qu'il étoit le long du Pont-Euxin, qui la

bornoit au nord, avoit été le partage d'un frère de Xerxès. C'est de ce prince que descendoit Mithridate, surnommé Eupator.

Ce prince étoit monté sur le trône à l'âge de douze ans, l'an de Rome 631. A peine eut-il pris les rênes du gouvernement, qu'il fit périr son frère et sa mère. Ces attentats, des exploits contre les Scythes, et des conquêtes au nord du Pont-Euxin, sont à-peu-près tout ce qu'on sait des trente premières années de son règne. On dit que ses tuteurs avoient employé toutes sortes de moyens pour le faire périr, et on raconte à ce sujet des choses peu vraisemblables.

Cruel et sanguinaire, comme l'étoient alors presque tous les monarques de l'Orient, Mithridate ne vivoit pas comme eux dans la mollesse : il avoit plutôt la férocité des nations sauvages qu'il avoit vaincues. Endurci à la fatigue, grand capitaine, il formoit à la discipline les Scythes et d'autres peuples, qui lui fournissoient continuellement de nouveaux soldats; et, comme il ne pouvoit s'agrandir qu'aux dépens des Romains ou de leurs alliés, il n'attendoit que

le moment où il pourroit leur faire la
avec avantage.

Il fait la guerre aux alliés des Romains.

Il paroît qu'il regarda, comme u
constance favorable pour lui, les irr
des Cimbres et des Teutons, lors
Romains faisoient la guerre à Ju
Du moins c'est vers ce temps qu
fait assassiner Ariarathe, roi de
doce, il tua le fils aîné de ce prince,
le second, qui survécut peu à ses mal
et se rendit maître de ce royaume
établit un de ses fils.

Peu après néanmoins, les Cappad
autorisés par un décret du sénat, é
pour roi Ariobarzane, que Sylla, alo
préteur de Cilicie, mit sur le trôn
thridate, sensible à l'affront que l
soient les Romains, dissimula jusq
qu'il eût tout préparé pour en tire
geance. Il fit alliance avec le roi d'
nie, Tigrane, un des plus puissans n
ques de l'Orient, et descendant d'A
gouverneur qui s'étoit soustrait à la
nation des Séleucides. Tigrane d
Ariobarzane, et dans le même temps
mède, qui succéda à son père sur le

de Bithynie, fut chassé par Socrate, à qui le roi de Pont donna des secours.

Les deux princes dépouillés implorèrent la protection du sénat, et furent rétablis l'un et l'autre. Mithridate ne dissimula plus. Il pouvoit compter sur plusieurs peuples, qui étoient entrés dans son alliance. Il avoit deux cent cinquante mille hommes d'infanterie, cinquante mille chevaux, un grand nombre de chariots armés en guerre, et plus de quatre cents vaisseaux. Les circonstances paroissoient favorables à ses desseins. C'étoit alors le fort de la guerre sociale, et les nations de l'Asie, livrées à l'avarice des proconsuls, aux vexations des publicains, et aux injustices qu'on leur faisoit sous toutes sortes de prétextes, sembloient attendre un libérateur. Enfin les contrées où il alloit porter la guerre promettoient un riche butin aux soldats.

Il résout de la faire aux Romains mêmes.

Les Romains avoient dans l'Asie mineure trois armées, indépendamment des troupes de Nicomède et d'Ariobarzane. Elles furent ruinées, et Mithridate conquit la Bithynie, la Cappadoce, la Phrygie, la Mysie, la Lycie, la Pamphilie, la Paphlagonie et

Conquêtes qu'il fait sur eux.

plusieurs autres provinces romaines. Il re
voya sans rançon les Grecs, qu'il avoit fa
prisonniers. Il leur fournit même tout
dont ils avoient besoin pour retourner ch
eux. Cette politique, qui lui donna une
putation de clémence, lui ouvrit les vill
et son général Archélaüs conquit la Thra
la Macédoine, la Grèce; et d'Athènes où
établit sa résidence, il soumit la plupart
îles Cyclades. Alors, comme pour bra
le sénat, le roi de Pont fit égorger, en
jour marqué, les Romains ou Italiens,
se trouvèrent dans les villes de la Grèc
de l'Asie mineure. On prétend qu'il p
dans ce massacre jusqu'à cent cinqua
Av. J. C. 87, de Rome 66. mille personnes. Voilà ce qui venoit d
passer dans l'Orient, lorsque Sylla déb
qua dans la Grèce avec cinq légions.

A son arrivée, les Grecs revinrent
la domination des Romains, avec la m
facilité qu'ils avoient passé sous celle
Mithridate. Athènes seule résista, p
qu'Archélaüs s'y étoit enfermé; et Sy
qui l'assiégea, ne s'en rendit maître
l'année suivante. Les Athéniens recou
rent la liberté, c'est-à-dire, qu'ils fu

libres autant qu'on peut l'être, quand la liberté est le bienfait d'une puissance qui commande.

Archélaüs s'étoit retiré avec sa flotte dans le port de Munichia, lorsque Taxile, son frère, qui avoit sous ses ordres plus de cent mille hommes, passa de la Macédoine dans la Grèce. Alors supérieur sur terre, et maître de la mer, il se proposoit de traîner la guerre en longueur, en se bornant à couper les vivres aux Romains qui commençoient à souffrir de la disette. Ce parti étoit d'autant plus sage, qu'ôtant toute espérance de victoire à Sylla, il le forçoit à périr, ou à retourner honteusement à Rome. Mais Archélaüs, cédant malgré lui à son frère et aux autres généraux, engagea une action dans la Béotie, et fut entièrement défait près de Chéronée. Mithridate, ayant appris cette nouvelle, se hâta d'envoyer dans la Grèce une seconde armée de quatre-vingt mille hommes, qui fut exterminée dans la plaine d'Orchomène.

Par ces victoires, Sylla venoit de recouvrer la Grèce, et c'est alors que la faction, qui lui étoit contraire, le faisoit déclarer

ennemi de la république. Il vit arriver d
son camp, sa femme, ses enfans et un gr
nombre de sénateurs qui l'invitoient à v
au secours de son parti. Cinna avoit
une révolution dans le gouvernement.
toit un homme sans mœurs et sans co
dération : mais il avoit de l'audace, et i
trouvoit à la tête d'un parti qui devoit
miner, parce que Sylla étoit absent.

Le consul Cinna, chassé de Rome, est déposé par le sénat.

Ce consul, projetant de faire rapp
Marius, voulut d'abord s'assurer des al
A cet effet, il résolut de les incorporer
nouveau dans les anciennes tribus,
convoqua les comices pour en porter la
Cette entreprise, à laquelle s'opposoit
Av. J. C. 87, de Rome 667. collègue Cn. Octavius, mit aux main
anciens citoyens et les nouveaux ; et a
un combat sanglant, Cinna, qui avoit
pris ses mesures, fut chassé de Rome e
posé par le sénat, qui lui substitua L.
nélius Mérula.

Sertorius le suivit. C'étoit un homme
veau : mais, par ses talens et par les qua
de son ame, il auroit mérité d'être à la
de la république. Il se trouvoit engagé
le parti de Marius, parce qu'il avoit s

sous ce capitaine, et qu'il lui avoit des obligations. D'ailleurs Sylla l'avoit fait exclure du tribunat.

La guerre continuoit toujours avec les Samnites, et la république leur opposoit plusieurs armées. Elle en avoit une auprès de Capoue, que Cinna fit entrer dans son parti. Après avoir gagné les principaux officiers, il se rendit au camp. Les soldats auxquels il représenta que sa déposition violoit leurs droits, et que son attachement aux intérêts du peuple étoit l'unique cause qui le rendoit odieux aux sénateurs, le reconnurent pour consul, et lui prêtèrent serment. Comme sa querelle devenoit celle des alliés, ils se déclarèrent encore pour lui, et toute l'Italie parut en armes. Il arme.

Rome étoit presque sans défense. Les consuls Octavius et Mérula avoient peu de troupes, et ils pouvoient difficilement compter sur quelques secours. De toutes les armées qui reconnoissoient encore l'autorité du sénat, les deux principales étoient, l'une sous les ordres de Pompéius Strabo, et l'autre sous ceux de Métellus Pius, fils de Métellus Numidicus. Le premier de ces généraux te- Rome est presque sans défense.

noit une conduite fort équivoque, et cond, qui eût voulu secourir sa patrie, arrêté par la guerre des Samnites.

Marius, qui revient en Italie, se joint à Cinna.

Marius n'étoit plus en Afrique. Le teur de cette province lui ayant envo licteur avec ordre de sortir de son go nement : *Rapporte à ton maître*, dit M au licteur, *que tu as vu Marius, l de son pays, assis sur les ruines de thage.* Il s'embarqua aussitôt, et, après passé l'hiver dans son vaisseau, il revi Italie.

Cinna fit part de cette nouvelle à S rius, et le consulta sur la conduite qu voit tenir. Sertorius lui représenta qu'i assez puissant par lui-même, que M s'arrogeroit toute l'autorité, et que d'ail c'étoit un homme sur la foi duquel pouvoit pas compter. Mais comment l voyer, dit Cinna, si c'est moi qui l'a pelé ? Dès que cela est, repartit Sert il n'est plus temps de délibérer : il ne reste qu'à veiller sur lui, comme su ennemis.

L'arrivée de Marius acheva de dé ner les alliés à prendre le parti de C

Des soldats romains qui avoient servi sous lui vinrent même en grand nombre lui offrir leurs services ; et il arma un corps d'esclaves, dont il fit sa garde.

Ils assiégent Rome, qui leur ouvre ses portes.

Rome fut comme investie par quatre armées que commandoient Marius, Cinna, Sertorius et Papirius Carbo. Pompéius Strabo, qui jusqu'alors n'avoit fait aucun mouvement, s'approcha, et donna quelques secours aux assiégés. Mais la maladie se mit dans ses troupes : il fut tué lui-même d'un coup de tonnerre, et son armée se dissipa. Les soldats se dispersèrent, ou passèrent dans le camp des assiégeans. Av. J. C. 87, de Rome 667.

Sur ces entrefaites, les Samnites se déclarèrent pour Cinna. Cependant Cn. Octavius étoit sorti de Rome, et tenoit la campagne. Il avoit joint à ses troupes l'armée de P. Crassus et celle de Métellus Pius. Il avoit assez de forces pour vaincre ; mais il n'osa rien hasarder, et il perdit tout. Le peuple commença bientôt à se plaindre du sénat qu'il accusoit d'être l'auteur de la guerre. Le nombre des partisans de Marius et de Cinna s'accrut à mesure qu'on murmura plus haut : et cependant les assiégeans, par les

liaisons qu'ils avoient dans la ville, y
toient continuellement de nouveaux
mures. On négocioit secrétement avec
on passoit dans leur camp : chacun n
roissoit occupé que de ses intérêts par
liers, et le sénat se vit menacé d'un s
vement général. Dans cette extrémité, r
à reconnoître Cinna pour consul, il l'i
à rentrer dans Rome, et ne lui dema
pour toute condition, que d'épargner le
des citoyens.

Cruauté de Marius.

Cinna entra : mais Marius, feignar
respecter les lois, s'arrêta à la porte.
présenta, qu'ayant été banni par un d
public, il falloit qu'un nouveau décre
torisât son retour, et il demanda q
assemblât le peuple. Cependant à
deux ou trois tribus eurent donné
suffrages, qu'il se jeta dans la ville,
de quatre mille esclaves armés. Il leur a
donné la liste des citoyens qu'il proscri
On assure même qu'ils avoient ordr
poignarder tous ceux à qui il ne rendoi
le salut. Ils se répandirent dans tou
quartiers. On ferma les portes de la v
afin que personne ne pût leur échappe

on exposa, sur la tribune aux harangues, les têtes qu'ils avoient abattues. Pendant ces proscriptions, qui durèrent plusieurs jours, ils se portèrent à de tels excès, que Cinna même crut les devoir exterminer. Ils furent tous égorgés dans une nuit.

Décret porté contre Sylla.

La tête de Sylla fut mise à prix. On démolit sa maison : on confisqua ses biens : les lois, promulguées sous son consulat, furent cassées : ses amis, tous également enveloppés dans la proscription, périrent, ou furent forcés à se bannir.

Mort de Marius. Son fils hérite de son pouvoir. Valérius élu consul, part pour l'Asie.

Cinna et Marius se désignèrent consuls pour l'année suivante. Mais Marius n'exerça que quelques jours ce nouveau consulat. Il mourut le 13 janvier. Le jeune Marius, aussi cruel que son père, et uni comme lui avec Cinna, hérita de tout son pouvoir. L. Valérius Flaccus, élu consul, partit pour l'Asie. Il se chargeoit de la guerre contre Mithridate; et il se proposoit d'empêcher, s'il étoit possible, le retour de Sylla.

Av. J. C. 86. de Rome 668.

Valérius sans talens, et naturellement haut, affectoit d'autant plus de hauteur, qu'il croyoit cacher par-là son incapacité. Il n'en étoit que plus odieux aux soldats

Valérius est tué par Fimbria, son lieutenant.

qui le méprisoient ; et cependant Fl
Fimbria, son lieutenant, avoit leur es
Ces deux hommes ne purent s'acco
D'altercation en altercation, ils pass
aux injures. Toute l'armée prit parti
le lieutenant. Elle se souleva contre le
sul, et Fimbria tua de sa main Valériu
général. Il avoit été un des ministre
cruautés de Marius.

Fimbria prend le commandement de l'armée. Ses succès contre le roi de Pont.

Les soldats, aussi coupables que Fim
lui prêtèrent serment ; et ce capit
jugeant qu'il seroit innocent tant
seroit à la tête des légions, ne s
qu'à conserver l'autorité qu'il avoit
pée. Il présumoit d'ailleurs que, s'il
des succès, il seroit également rech
par les deux partis qui divisoient la
blique. Il en eut. Il battit les lieut
de Mithridate : il battit Mithridate m
il le chassa de Pergame, il l'assiégea
Pitane, ville maritime de la Troad
ce roi fût infailliblement tombé ent
mains des Romains, si Licinius Luc
qui commandoit la flotte de Sylla
voulu bloquer le port de Pitane. Fi
l'en sollicitoit. Mais il refusa de contr

ux succès d'un général qui s'étoit em-
aré du commandement par un crime,
u plutôt qui étoit d'un parti contraire
u sien. Le roi de Pont, à qui la mer
toit ouverte, se sauva à Mitilène.

Tant de revers firent desirer la paix à Mithridate. Il se croyoit d'ailleurs dans une conjoncture favorable pour obtenir des conditions moins désavantageuses : car il n'ignoroit pas combien Sylla devoit desirer de repasser en Italie. Mais le général romain traita avec la même hauteur que si la guerre d'Asie eût été l'unique chose qui l'occupoit. Quand il eut dicté les articles de la paix, il ne se relâcha sur aucun ; et il parut accorder comme une grâce à Mithridate une entrevue dans une ville de la Troade. Ariobarzane et Nicomède furent rétablis : le roi de Pont, réduit dans les premières bornes de ses états, abandonna toutes ses conquêtes; il livra soixante-dix galères, et il paya deux mille talens pour les frais de la guerre.

Mithridate demande la paix. Sylla lui fait la loi.

Av. J. C. 85, de Rome 669.

Fimbria marcha contre lui, moins pour le com-

Fimbria est abandonné de ses troupes, qui se donnent à Sylla.

battre, que pour lui débaucher ses tro
Il pouvoit se flatter d'y réussir,
qu'il étoit en état de leur faire de gr
largesses. Fimbria fut abandonné,
tua.

Brigandage de Sylla. Il se dispose à revenir en Italie.

Pendant cette expédition, soit en G
soit en Asie, Sylla, enrichi des dépo
des nations, acheva de corrompre
armée. Il se fit livrer les trésors
gardoit dans les temples. Il cond
les peuples de l'Asie mineure à payer
mille talens. Il livra même les bien
particuliers à l'avidité de ses troup
c'est ainsi qu'il s'assura des soldat
jurèrent d'être à lui tant que la g
civile dureroit, et il s'embarqua
l'Italie. On devoit trembler à l
quand on songeoit aux brigandages
avoit exercés.

Cinna est tué. Les consuls de l'année suivante sont du même parti.

Cinna, consul pour la quatrième
s'étoit continué dans le consulat de sa
autorité. Cependant il pouvoit peu con
sur l'affection de ses troupes. Elles lu
clarèrent qu'elles ne combattroient

Av. J. C. 84, de Rome 670.

contre leurs concitoyens. Elles se sou
rent, et il fut tué par un centurion

se proposoit d'aller au-devant de Sylla,
porter la guerre en Dalmatie.
rbon, consul pour la seconde fois,
a l'année sans se donner de collègue.
roît néanmoins qu'il ne put pas se con-
r dans le consulat; mais il fit tom-
es suffrages sur deux hommes de son
, L. Cornélius Asiaticus et Cn. Ju-
Norbanus.

'lla, qui aborda selon les uns à Brindes, Arrivée de Sylla en Italie.
d'autres à Tarente, pénétra sans obs-
s jusques dans la Campanie. Il avoit
au plus quarante mille hommes. La Av. J. C. 83, de Rome 671.
oline qu'il fit observer à ses troupes
nt d'autant plus en sa faveur, que,
is son absence, on gémissoit sous la
nie du parti contraire. Métellus Pius
n des premiers à se joindre à lui. Il
enoit peu de troupes; mais il jouissoit
considération qui paroissoit mettre
stice dans le parti qu'il embrassoit.
s forces des consuls montoient à deux Forces des consuls.
nille hommes qui formoient plusieurs
sous différens chefs. Ils avoient pour
a république, au nom de laquelle ils
ssoient agir; ils pouvoient compter sur

les nouveaux citoyens qui avoient
tribués dans les anciennes tribus,
parti se fortifioit encore de tous ce
craignoient le ressentiment de Sy
Rome même, le sénat et le peuple oub
leurs divisions, et se réunissoient
ce général qui paroissoit également
table aux deux ordres.

Sylla défait le consul Norbanus.

Si la guerre traînoit en longueur
pouvoit s'affoiblir. Il lui importoit d
ne pas perdre de temps; mais il l
portoit aussi de mettre, s'il étoit po
le public de son côté. C'est pourq
montra d'abord des vues pacifique
tenta d'ouvrir une négociation avec le
Norbanus. Ses députés furent insulté
ce qu'il souhaitoit. Il ne demandoit
prétexte pour combattre, et il va

Il débauche l'armée du consul Scipion.

Après cet avantage, il n'en par
plus sensible aux maux dont la répu
étoit menacée. Il feignit d'être prêt
tre les armes bas, si on lui donnoit
tisfaction; et il vint camper vis-à-
collègue de Norbanus.

Scipion, qui vouloit sincèrement l
crut que Sylla la desiroit comme l

généraux eurent une entrevue ; ils
nrent de quelques préliminaires, et
ut une suspension d'armes pendant
lle les soldats, sous prétexte de visiter
parens ou leurs amis, passèrent d'un
dans l'autre. Il fallut peu de temps
débaucher toute l'armée de Scipion.
se rendit à Sylla, et le consul n'ap-
la défection de ses troupes que par
dats qui vinrent l'arrêter dans sa tente.
ne souffrit pas qu'on lui fît aucun
ge. Il lui permit même de se retirer,
dition qu'il ne prendroit plus les armes
e lui.

arcus Licinius Crassus, fils de Publius, Crassus lui amène un corps de troupes.
né à partager avec Sylla les périls de
erre et les dépouilles des ses concitoyens,
d'une famille qui avoit été proscrite
Iarius. Son père et son frère périrent.
chappa que difficilement, et il se tint
jusqu'au retour de Sylla en Italie.
énéral, l'ayant chargé de faire des
s dans le pays des Marses, il lui amena
orps de troupes.

ers le même temps, le fils de Pompéius Pompée lui en amène un autre.
o, Cn. Pompéius que nous nommons

Pompée, vint à la tête de trois légion joindre Sylla. Il s'étoit ouvert un passa par la défaite de Brutus, un des chefs d parti contraire. Sylla, qui voulut reco noître ce service, le salua empereur : tit qu'on ne donnoit aux généraux de la rép blique que lorsqu'ils avoient remporté un victoire. Pompée, quoiqu'il n'eût pas encor vingt-trois ans, et qu'il n'eût passé par aucu ne magistrature, avoit levé ces troupes dan le Picénum, où sa famille avoit un grand nom bre de cliens. Tel étoit alors le pouvoir d'u simple particulier. Les distinctions do il jouit dans le camp de Sylla excitèren la jalousie de Crassus, et furent la source d la haine qui éclata depuis entre ces deu hommes.

P. Céthégus, qu'il avoit proscrit, se joint à lui.

Enfin Sylla fortifia encore son part d'un des sénateurs qu'il avoit proscrits, P Céthégus, auparavant son ennemi déclaré homme d'ailleurs fait pour l'intrigue e pour les factions.

Les consuls Marius et Carbon font alliance avec les Samnites.

Ses ennemis travailloient de leur côté à acquérir de nouvelles forces. Marius le fils et Carbon, qui avoient été élus consuls, renouvelèrent leur alliance avec les Sam

tes, qui leur fournirent soixante mille mmes. Ce n'est pas que ce peuple prît ns d'intérêt à Marius qu'à Sylla : c'est ntre les Romains qu'il continuoit de ire la guerre ; et il avoit un excellent néral dans Poncius Télésinus, capitaine i ne cédoit en valeur et en capacité à cun autre. Av. J. C. 82, de Rome 672.

Sertorius, au sortir de sa préture, passa Espagne, province qui lui avoit été nnée pour département, et où il songeoit assurer un asyle. Il connoissoit les chefs parti dans lequel il se trouvoit engagé, il comptoit peu sur eux. En effet, ils prouvèrent que des revers. Marius, cu par Sylla, s'enferma dans Préneste, il fut investi ; et Rome ouvrit ses portes vainqueur. Sylla se plaignit du décret avoit été porté contre lui : il parut lorer la nécessité où il se trouvoit de venger par les armes : et il fit vendre biens de ses ennemis, qui s'étoient uis à son approche. Sertorius passe en Espagne. Marius vaincu s'enferme dans Préneste. Sylla à Rome.

Cependant Norbanus et Carbon, qui ent fait de vains efforts pour secourir rius, regardèrent leurs affaires comme Norbanus et Carbon quittent l'Italie.

désespérées, et quittèrent l'Italie. L
mier se retira à Rhodes, où il se tu
second, qui passa en Afrique, tomb
après entre les mains de Pompée
fit mourir. Il restoit néanmoins enc
parti qui parut formidable à Sylla

Télésinus, général des Samnites, menace Rome.

Ce général, qui étoit retourné
camp de Préneste, marchoit au-
des Samnites, qui venoient à lui p
forcer dans ses lignes; et il avoit or
à Pompée de les prendre en queue
dant qu'il les attaqueroit de front. Il
qu'ils n'avoient d'autre dessein q
délivrer la ville assiégée. Mais Tél
formoit un projet plus hardi. Il se
pendant la nuit, et parut le lende
la vue de Rome, qui étoit sans dé
et dont il juroit la ruine.

Sylla vient au secours des Romains.

A son approche, toute la jeunes
les armes à la hâte, et fit une sorti
retarder la marche des Samnites, et
à Sylla le temps d'arriver. Ce généra
çoit à grands pas, précédé de sept
chevaux qui tombèrent sur les pre
troupes de Télésinus. Il arriva lui-
peu d'heures après; et, donnant à

n armée quelques momens de repos, il hargea les ennemis.

Les détails de cette journée ne sont pas enus jusqu'à nous. Nous savons seulement que l'aile gauche des Romains, où ommandoit Sylla, fut mise en déroute ar Télésinus qui commandoit à son aile roite; et que les soldats qui s'enfuirent squ'au camp de Préneste y répandirent e bruit que leur général étoit mort, et ue Rome étoit au pouvoir des Samnites. Cependant Crassus, vainqueur à l'aile roite de l'armée romaine, avoit poursuivi es ennemis jusqu'à la ville d'Antemne. Télésinus, forcé de livrer un nouveau combat, avoit été tué : et sa mort étoit le salut de Rome, si Rome, que Sylla menaçoit, pouvoit se croire sauvée. La vie des citoyens étoit au pouvoir de ce vainqueur barbare, qui exerça les plus horribles cruautés.

Télésinus est tué dans un combat.

Il visita le champ de bataille, qu'il trouva couvert de plus de cinquante mille morts, et il fit encore égorger dans le même lieu huit mille prisonniers. Les troupes qui restoient des débris de tant d'armées

Massacres que Sylla fait de ses ennemis.

vaincues lui ayant envoyé des dépu
il leur fit dire qu'il donneroit la vi
ceux qui s'en rendroient dignes par
mort de leurs compagnons. Ces mal
reux tournèrent leurs armes les uns co
les autres, et six mille qui échappèrent
massacre vinrent se rendre à lui. V
sous quels auspices il entra dans R
à la tête de ses troupes.

Il fit enfermer dans le cirque les six n
hommes dont je viens de parler, et il
voqua le sénat dans le temple de Bel
qui étoit auprès. Il haranguoit, lorsq
entendit tout-à-coup les cris de ces pri
niers qu'on massacroit par son ordre.
coutez pas ce bruit, dit-il aux sénat
effrayés; ce sont des rebelles que je ch
et il continua son discours. Plus féroce
Marius, il sembloit savourer le sang
répandoit, et chercher, en quelque so
des raffinemens jusques dans la cruaut

Ses proscriptions. Il déclara, dans une assemblée du
ple, qu'il ne pardonneroit à aucun de
ennemis; et, ayant fait afficher, dan
place publique, les noms de quarante s
teurs et de seize cents chevaliers qu'il

voit, il fixa le prix de chaque tête à deux ens. Deux jours après il proscrivit en- re quarante sénateurs et un grand nom- e des plus riches citoyens, déclarant hus des droits de cité les fils et les pe- -fils des proscrits, et ordonnant que ux qui auroient sauvé un proscrit seroient oscrits eux-mêmes. Il ne sacrifioit pas lement des victimes à sa vengeance, il oit encore, à l'avidité de ceux qu'il nom- it ses amis, tous les citoyens dont ils loient avoir la dépouille. *Malheureux je suis ! c'est ma maison d'Albe qui proscrit*, disoit Quintius Aurélius, qui it toujours vécu dans l'éloignement des ires et dans l'obscurité. Crassus, qui tint de Sylla la confiscation des biens de sieurs proscrits, devint, par cette voie, plus riche des Romains. On vit des es- ves récompensés pour avoir assassiné rs maîtres. On vit des frères, des fils me.... Ce n'étoit pas assez pour Sylla répandre le sang, il falloit encore qu'il rageât la nature dans ce qu'elle a de plus ré.

Il enveloppa, dans ses proscriptions,

des provinces entières. Il acheva de r
le pays des Samnites. Il s'empara dés t
des maisons et des territoires de tout
villes d'Italie qui avoient été dans le
de Marius, et il en fit la récompense
soldats. Il donna de la sorte des état
mens à quarante-sept légions : on peut
du nombre des malheureux qu'il réd
à la mendicité.

Quel terme mettras-tu donc à l
sère de tes concitoyens, osa lui dem
en plein sénat Caïus Métellus ? *Nous*
tendons pas de toi que tu pardonnes:
délivre-nous d'une incertitude pire q
mort, et du moins apprends-nous
que tu veux sauver. Je n'en sais e
rien moi-même, repondit froidement
Jusqu'à présent j'ai proscrit ceux
je me suis souvenu, je proscrirai l
tres à mesure que je m'en rappelle
noms.

Il fait égorger les Prénestins.

Pendant que Rome étoit le théâtre
horreurs, Préneste ouvrit ses port
Sylla s'y transporta. Marius s'étoit t
passa au fil de l'épée tout ce qui ét
âge de porter les armes ; et douze

nes, enfermés dans un même lieu, it égorgés sous les yeux de Sylla.

ome étoit sans consuls, et Sylla avoit n d'un titre pour donner force de loi usurpations qu'il avoit faites, et aux gemens qu'il se proposoit de faire. Il ira pour quelques jours à la campagne, avoir ordonné d'élire un entre-roi. oix étant tombé sur L. Valérius Flac- il lui écrivit que la république avoit n d'un dictateur: il offrit de l'être, et élu par le peuple pour un temps illi- ce qui étoit contraire aux usages an- Il n'y avoit pas eu de dictateur depuis onde guerre punique.

Il est nommé dictateur.

Av. J. C. 82, de Rome 672.

vêtu de la dictature, Sylla se saisit sor public: il disposa des biens des par- ers; il usurpa tout, en un mot. Il usoit oit de conquête dans sa patrie comme un pays ennemi; et, s'il prodiguoit les ses à ses créatures, il en exigeoit une dance entière: on eût dit qu'il falloit proscrit par Sylla, ou être son esclave. nit dans le sénat trois cents chevaliers, remplacer les sénateurs qui avoient ans la guerre ou par les proscriptions;

Comment il exerce la dictature.

Changemens qu'il fait dans le gouvernement.

et, pour diminuer l'autorité des chevali
il leur ôta les tribunaux qu'il rendit a
nat. Il donna les droits de citoyens à
mille esclaves, qui prirent, suivant l'u
le nom de leur patron.

Comme il se proposoit sur-tout de r
mer l'ambition des citoyens qui aspir
aux magistratures, et de diminuer l'a
rité des tribuns, il arrêta qu'on ne pou
obtenir la préture qu'après avoir été q
teur; qu'on ne donneroit le consulat
ceux qui auroient exercé la préture; q
même dignité ne seroit conférée, po
seconde fois, que dix ans après en avoi
revêtu; que les tribuns seroient tiré
corps des sénateurs; qu'il ne leur s
point permis de proposer des lois au peu
et que le tribunat excluroit, de toute
tre magistrature, tout citoyen qui l'a
exercé. Ces lois furent portées dans l'as
blée du peuple, et, comme on peut pe
sans opposition. Mais une loi plus é
nante, et qui passa encore, ratifia to
qu'il avoit fait et tout ce qu'il feroit
la suite.

Habitude. Après avoir usurpé une autorité abs

après l'avoir exercée par des proscriptions, Sylla, dès la troisième année de sa dictature, abdiqua en présence du peuple qu'il avoit assemblé. Il renvoya ses gardes, il se promena sur la place, et il se retira, accompagné d'un petit nombre d'amis. Le peuple donné respectoit encore le dictateur dans simple particulier, et paroissoit douter ce qu'il voyoit : il n'y eut qu'un jeune homme qui osa l'insulter. *Ce jeune homme,* dit Sylla sans daigner lui répondre, *sera cause qu'un autre n'abdiquera pas.* L'année suivante, il mourut dans son lit, âgé de soixante ans. Av. J. C. 79, de Rome 675. Av. J. C. 78, de Rome 676.

Il paroît que la vengeance, plutôt que l'ambition, avoit armé Sylla, et qu'il ne s'étoit saisit de l'autorité que parce qu'elle s'offroit à lui. Il n'avoit pas médité d'asservir la république : mais la république, impuissante par elle-même, devoit obéir à celui des deux partis qui vaincroit. Il a asservi la république sans l'avoir projeté.

Sylla, maître de Rome, n'oublioit pas que l'opinion armoit contre un tyran le bras de chaque citoyen ; et, par conséquent, il devoit penser que l'amour de la liberté étoit moins à redouter pour lui que le ressenti- Raisons de son abdication.

ment de ses ennemis. Sa vie étoit donc
tinuellement en danger s'il conserv
dictature : au contraire, s'il l'abdiqu
pouvoit se flatter de vivre sous la prot
des lois. Ses jours devenoient chers à l
publique même. Il la protégeoit en
quoique simple particulier ; car il po
armer pour elle, comme pour lui, ce
dats auxquels il avoit donné des établ
mens, et qui veilloient à sa sûreté. Il n'
donc pas à craindre que, tant qu'il viv
aucun citoyen osât aspirer à la tyranni
il n'étoit pas non plus à présumer que
sonne attentât à la vie d'un homme
tant de bras étoient prêts à secourir
venger.

CHAPITRE II.

Pompée et César.

E parti du peuple, que Sylla paroissoit ir ruiné, pouvoit se relever, et celui de ıoblesse pouvoit être ruiné de nouveau. apable de conserver par eux-mêmes l'au- té, ils n'étoient puissans que par leurs fs; et ils servoient seulement de pré- te aux grands, qui devoient passer et re- ser de l'un à l'autre, dans la vue de les juguer tous deux. L'état de la républi- , par conséquent, n'étoit point assuré.

La noblesse et le peuple, fin- puissans par eux mêmes.

A la tête du parti de la noblesse, étoient npée, Crassus et Métellus. Celui-ci issoit d'une grande considération. Il s'é- : le premier déclaré pour Sylla. Il avoit ncu Norbanus et Carbon. On le regar- t comme un grand capitaine; et la mé- ire de son père le rendoit cher au sénat ıu peuple.

Chefs du parti de la noblesse.

Métellus.

Crassus. Par la victoire remportée sur Téle
Crassus avoit terminé la guerre civile.
vert de gloire, il avoit encore le crédi
donnoient les richesses. Quoiqu'il le
acquises par des voies honteuses, il
étoit pas moins considéré, parce que l
ruption étoit venue au point que rie
déshonoroit.

Pompée. Pompée éclipsoit tous les autres
raux. Nous avons vu qu'il étoit à l
d'une armée victorieuse lorsqu'il jo
Sylla. L'année suivante il se signala e
par deux victoires. Quand la guerre e
finie en Italie, il passa en Afrique o
Hiertas, roi de Numidie, et contre Cn
mitius, qui avoit été proscrit. Il les
quit, et ils périrent l'un et l'autre.
retour, Sylla le salua du nom de gran
quoique simple chevalier, il obtint les
neurs du triomphe ; chose jusqu'alor
exemple.

Général sans avoir passé par les g
militaires, Pompée avoit donc eu de
cès brillans dans un âge où les autr
toyens n'étoient que soldats. Plein d
fiance, il s'en promettoit de nouveau

attendoit de lui ; et, parce qu'on le ju-
oit moins d'après ce qu'il avoit fait que
près l'opinion de ce qu'il pouvoit faire,
t le monde s'accordoit à le regarder
me le premier homme de la républi-
e : le sénat sur-tout en portoit ce juge-
nt. C'est ainsi que tout concouroit à
ner le plus grand éclat à la réputation
Pompée.

Le peuple n'avoit point de chef. Les
uns étoient sans pouvoir, lorsque M.
ilius Lépidus, l'année même de la mort
Sylla, se proposa de faire casser les lois
dictateur. Il comptoit sur les alliés qu'il
loit rétablir dans les anciennes tribus,
uxquels il offroit de restituer les terres
Sylla avoit données à ses soldats. Mais
par ce projet, il se les attachoit, il alié-
t les anciens citoyens : il armoit contre
tous ceux qui avoient porté les armes
le dictateur ; et, ce qui nuisoit plus
re à son ambition, c'est qu'il étoit sans
idération parmi les troupes. L'année
ante il fut défait par Q. Lutatius Ca-
, son collègue ; et il entraîna dans sa
e Brutus et Perpenna, deux généraux

Lépidus entreprend de faire casser les lois de Sylla.

Av. J. C. 78, de Rome 676.

qui commandoient dans la Gaule C
pine, et qui s'étoient déclarés pour lu
premier fut obligé de se rendre à Pon
qui le fit poignarder quelques jours a
Le second passa en Espagne avec les d
de son armée. Quant à Lépidus, il mc
en Sardaigne, où il s'étoit retiré.

Sertorius en Espagne.

A peine arrivé en Espagne, Sertori
étoit sorti, parce qu'il avoit été suivi
lieutenant de Sylla, qui ne lui avoi
laissé le temps de s'établir. Il s'enferma
Carthagène avec trois mille hommes,
s'embarqua aussitôt qu'il eut des vaiss
Il couroit les mers, lorsque les Lusita
l'invitèrent à se mettre à leur tête. A
quoiqu'il n'eût que huit à dix mille h
mes, il soumit presque toute l'Esp
Les Romains en armèrent néanmoins c
lui plus de cent vingt mille, et ils en
nèrent le commandement aux généra
avoient le plus de réputation.

Il y crée un sénat.

La Lusitanie devint l'asyle des pro
qui purent échapper au dictateur. I
rendirent en si grand nombre, que S
rius en forma un sénat de trois cents
bres. Il regardoit ce corps comme l

at romain. Il en tiroit les magistrats, il
conservoit toute la souveraineté, et il ne
noit aux Espagnols aucune part au com-
ndement. Il sembloit que Rome devoit
où il étoit lui-même, et il déclaroit n'a-
r armé que pour rendre la liberté à la
ublique.

Malgré cette façon de penser, il n'en
t pas moins cher aux Lusitaniens. Ses
ès les lui attachoient. Heureux sous son
vernement, ils n'étoient pas jaloux de
ouverner eux-mêmes; et ils regardoient
me un grand avantage de n'être plus
osés aux rapines des magistrats que
ne leur envoyoit. D'ailleurs il eut l'art
persuader que les dieux veilloient sur
Il fit croire qu'une biche, qu'il avoit
rivoisée, étoit un présent de Diane, et
elle l'avertissoit de ce qu'il devoit faire,
de ce qu'il pouvoit craindre.

Il est cher aux Lusitaniens.

Métellus Pius, qui commandoit en
agne depuis quatre ans, n'avoit pas
un obstacle aux progrès de Sertorius.
énat chargea de cette guerre Pompée,
i donna les troupes qui avoient vaincu
rius et Cinna.

Métellus et Pompée contre Sertorius.

Av. J. C. 77, de Rome 677.

Perpenna, qui craignoit de se d
un chef, ne songeoit pas à se réu
Sertorius. Mais ses soldats, qui compt
peu sur sa capacité, l'y forcèrent au
qu'ils eurent appris que Pompée arr
Cependant réduit, malgré lui, à
que subalterne, il ne renonçoit p
commandement.

Le nom seul de Pompée remplit
l'Espagne d'une grande attente, e
peuples parurent se préparer à une
lution. Ce jeune général en montra
de confiance. Jaloux des succès dont
flattoit, il craignit d'en partager la
avec un autre, et il résolut de se
toujours séparé de Métellus. Mais sa
tation s'obscurcit bientôt, et celle de
torius en reçut un nouvel éclat. Sa
mière entreprise le couvrit de hont

Mépris de Sertorius pour Pompée.

Il tenta de secourir une ville q
Lusitaniens assiégeoient; et lorsqu'il c
les avoir enfermés, il se trouva en

Av. J. C. 77, de Rome 677.

lui-même entre deux camps. *J'appr*
à l'écolier de Sylla, disoit Sertorius,
général doit regarder derrière lui.
rendit maître de la place, qu'il fit

ux yeux de Pompée. Il n'étoit pas cruel; ais il vouloit humilier ce général. L'année ivante il le vainquit près de Sucrone, *il eût renvoyé cet enfant à ses parens, près l'avoir corrigé comme il le méritoit*, Métellus ne fût survenu. C'est avec ce épris qu'il traitoit Pompée.

Pompée reconnut enfin qu'il y avoit du anger pour lui à s'éloigner de Métellus, t ces deux généraux réunirent leurs trou-es. Alors, supérieurs en forces, ils enga-èrent une action générale dans laquelle ls eurent l'avantage. Sertorius cependant 'en fut pas moins redoutable ; car il les hassa de tous les pays qui lui obéissoient, t Pompée se retira jusques dans la Gaule arbonnaise. Métellus, qui désespéroit de aincre ce général, promit cent talens et ingt mille arpens de terres à celui qui ui apporteroit sa tête.

Avantages de Sertorius.

La mort de Sylla et cette guerre paru-ent à Mithridate une conjoncture favorable on ambition. Il leva une puissante armée; t, pour entretenir une diversion utile à es desseins, il se proposa de faire alliance vec Sertorius. Il comptoit trouver un allié

Mithridate fait alliance avec lui.

Av. J. C. 75, de Rome 679.

puissant dans un capitaine, supé
aux deux généraux que Rome estim
plus. Il lui fit offrir de l'argent et des
seaux, demandant seulement qu'il
autorisé à recouvrer les provinces
avoit abandonnées par le traité fait
Sylla.

Pour obtenir des secours du roi de P
Sertorius n'avoit donc qu'à donner
consentement à une chose qu'il ne dé
doit pas de lui d'empêcher. Il refusa n
moins ce consentement. Il répondit
ambassadeurs qu'il ne souffriroit point
leur maître formât des entreprises su
provinces de la république; et qu'il
permettoit seulement de reprendre
Bithynie et la Cappadoce, deux royau
sur lesquels le peuple romain n'avoit au
droit : c'est ainsi que, des bords de la
Atlantique, ce Romain, toujours occu
la gloire de sa patrie, se croyoit fait
prescrire des bornes à la monarchi
Mithridate. Le roi de Pont en fut étu
Cependant il conclut un traité, en
duquel il lui fournit trois mille tale
quarante vaisseaux; et Sertorius lui en

corps de troupes sous les ordres de Marius, un de ses sénateurs.

Marius commandoit en Asie avec la me autorité qu'un proconsul ; et le n de celui qui l'avoit envoyé ouvroit Mithridate la Bithynie et la Cappadoce, sque Perpenna fit assassiner Sertorius, prit le commandement de l'armée. mpée recueillit seul le fruit de cette hison. Une victoire lui livra Perpenna, uel il fit couper la tête. Tous les ples se soumirent au vainqueur. Deux es seulement, dont il fallut faire le e, retinrent encore quelque temps mpée en Espagne.

Sertorius assassiné. Pompée termine la guerre d'Espagne.

Av. J. C. 73, de Rome 681.

Alors une autre guerre commençoit en ie. Quelques gladiateurs, qu'on gardoit apoue, s'échappèrent, déterminés à battre pour recouvrer leur liberté, ôt que pour servir de spectacle au ple. Ils avoient dans Spartacus un chef acieux, capable de conduire une grande eprise, et qui eût mérité d'être à la d'un peuple libre. Il attira dans son i beaucoup d'esclaves; et, comme la re sembloit ne laisser aux habitans

Guerre de Spartacus.

Av. J. C. 73, de Rome 681.

de la campagne d'autre ressource q
révolte, un grand nombre de paysa
joignirent à lui.

Le sénat crut d'abord que ce n
qu'une émeute, que la présence des m
trats dissiperoit. Il en jugea autre
lorsque les troupes de deux préteurs e
été taillées en pièces ; et il fit ma
les deux consuls, qui essuyèrent e
plusieurs défaites. Cependant Spart
devenoit, par ses victoires, plus diffi
vaincre. Son armée grossissoit d'un
à l'autre, et il eut sous ses ordres ju
cent vingt mille hommes.

Pompée veut dérober à Crassus la foire de l'avoir terminée.

Cette guerre duroit depuis trois
lorsque le sénat jeta les yeux sur Cr
de tous les généraux celui qui avoit l
de réputation après Métellus et Po
qui étoient encore en Espagne. Crass
mina cette guerre par deux grand
toires. Spartacus fut tué; et, de tou
armée, il n'échappa que cinq mille ho
qui se retirèrent dans les montagnes.
pée, en revenant d'Espagne, rencon
brigands, qui, étant en petit nom
sans chefs, lui offroient une victoire

Av. J. C. 71, de Rome 683.

l les extermina, et il écrivit au sénat du nême ton que s'il eût eu seul la gloire l'avoir délivré l'Italie. C'est ainsi qu'il outenoit le surnom de Grand, en s'appropriant les succès des autres. Il pensoit, ans doute, que le public juge souvent les hommes d'après l'opinion qu'ils paroissent avoir d'eux-mêmes : c'est en effet ainsi qu'il en juge toutes les fois qu'un parti puissant s'intéresse à leur réputation.

Pompée et Crassus sont élus consuls.

Crassus, qui aspiroit au consulat, dissimula son ressentiment, parce que Pompée, appelé à cette dignité par les vœux du peuple, auroit pu lui donner l'exclusion. Bien loin de se plaindre, il le fit prier de réunir leurs factions pour être élus l'un et l'autre. Pompée, considérant que cette démarche de Crassus étoit comme la confirmation de ce qu'il avoit écrit au sénat, consentit volontiers à agir de concert avec un rival qui ne lui contestoit rien, et ils furent élus tous deux.

Les lois de Sylla ne permettoient de conférer le consulat qu'à ceux qui avoient exercé la préture. Or Crassus avoit été préteur, et par conséquent son élection

étoit dans les règles. Il n'en étoit pas même de celle de Pompée. Il n'étoit simple chevalier : il n'avoit pas même questeur. Mais sa réputation le mit dessus des lois.

Pompée et Crassus refusent de licencier leurs troupes.

Nous avons déjà eu occasion de remarquer que, pour obtenir l'honneur du triomphe, il falloit n'être pas encore entré dans la ville ; et qu'au contraire il falloit être pour obtenir le consulat. Pompée et Crassus ne crurent pas devoir se soumettre à cet usage. Quoique, pour être élus consuls ils fussent entrés dans Rome, ils prétendoient encore au triomphe ; et, sous ce prétexte, ils refusèrent de licencier leurs troupes. Pompée donnoit pour raison qu'il attendoit Métellus, qui devoit triompher avec lui : et Crassus déclaroit qu'il licencieroit son armée que lorsque Pompée auroit licencié la sienne. La jalousie éclatoit entre ces deux hommes faits craindre une guerre civile. Le sénat supplia de se réconcilier. Tout le peuple un jour d'assemblée, se jeta même à leurs genoux. On fit enfin parler la religion, et ils ne parurent se rapprocher que pour

Av. J. C. 70, de Rome 684.

e les aruspices eurent déclaré que la vision des deux consuls menaçoit la publique des plus grandes calamités. Le at, qui devoit connoître en cette occaon combien il étoit foible, crut avoir mporté une victoire. Il accorda les honurs du triomphe aux deux consuls, et congédièrent leurs troupes.

Crassus avoit pour maxime qu'on n'étoit int riche quand on n'avoit pas de quoi ndoyer une armée. On peut juger de ses chesses par ses libéralités. Au commenment de son consulat, il fit servir dix ille tables pour traiter tout le peuple, il distribua aux citoyens du blé pour is mois.

Crassus recherche la faveur du peuple par des largesses;

Av. J. C. 70, de Rome 684.

Pompée rechercha la faveur de la mulnde par des moyens encore plus sûrs e des largesses. Il rendit aux tribuns nte l'autorité dont Sylla les avoit dépouilé, et il fit passer une loi du préteur L. urélius Cotta, par laquelle il étoit orné de tirer les juges des trois ordres de république; du sénat, des chevaliers, et tribuns du trésor public qui étoient l'ordre du peuple. Les prévarications

Pompée, par des lois agréables à la multitude.

des sénateurs avoient servi de prétex
cette loi. Ils vendoient publiquement l
suffrages. Il n'y avoit plus de justice
c'étoit une maxime reçue, qu'un hon
riche, quelque coupable qu'il fût, ne p
roit être condamné. Cependant, de q
que ordre qu'on tirât les juges, les pr
rications ne devoient pas cesser, parce
tous trois étoient également corrompu

Conduite de Pompée, lorsqu'il est sorti de magistrature.

Pompée, lorsqu'il fut sorti de magis
ture, affecta de ne prendre aucune
aux affaires, soit qu'il voulût écarter
soupçons qu'il avoit donnés au s
en recherchant la faveur du peuple,
qu'il craignît de compromettre sa rép
tion dans des choses dont il n'avoit
l'usage. Il se montroit rarement en pul
il ne paroissoit jamais que suivi d'une f
de cliens. Cette conduite, qui avoit un
de dignité aux yeux de la multitude,
voit en imposer.

Guerre de Mithridate, [illegible] que le font.

La guerre continuoit en Orient, de
que Mithridate avait fait alliance
Sertorius, et on avoit envoyé contr
prince les deux consuls L. Licinius Lu
lus et M. Aurélius Cotta. Celui-ci, qu

va le premier, se hâta d'autant plus de
hercher l'ennemi, que Lucullus avançoit
grandes journées. Il se fit battre sur
rre et sur mer; il fut bientôt hors d'état
tenir la campagne, et il s'enferma dans
ville de Calcédoine. Lucullus auroit
entrer dans le Pont, où Mithridate
voit laissé peu de troupes. Ses officiers,
écontens de la conduite de Cotta, le lui
onseilloient. Il aima mieux aller au se-
ours de son collègue, déclarant que des
onquêtes le touchoient moins que le sa-
ut d'un citoyen romain. En effet, il sauva
otta.

Cysique étoit assiégée par terre et par
er, et Mithridate avoit rassemblé toutes
s forces pour se rendre maître de cette
ace qui lui auroit ouvert l'Asie mineure.
ucullus n'avoit que trente mille hommes
pied et deux mille cinq cents chevaux.
ttentif à éviter une action générale, il
proposa de harceler les ennemis, de leur
uper les vivres, et de les réduire par la
ette. Tout lui réussit. Forcé à lever le
ge, le roi de Pont s'enfuit par mer; son
mée de terre fut battue dans la retraite;

et on prétend que cette entreprise lui coût trois cent mille hommes. Il éprouva d plus grands revers les années suivant Ses flottes et ses armées de terre fur ruinées. Il abandonna son royaume, et se réfugia chez Tigrane, roi d'Armén

Av. J. C. 70, de Rome 684. Lucullus acheva de subjuguer le Pont so le consulat de Crassus et de Pompée.

Puissance de Tigrane, roi d'Arménie.

Tigrane, foible dans les commencem de son règne, étoit devenu, par une su de prospérités, le plus puissant des m narques de l'Asie. Plusieurs fois vainqu des Parthes, il leur avoit enlevé la Mé potamie. Il avoit dompté les Arabes, e terminé presque entièrement la famille d Séleucides, et réuni à ses états le royau de Syrie. Accoutumé à voir tout fléch devant lui, il prenoit le titre de Roi d rois. Mais, quelle que fût sa puissan il régnoit avec un faste qui sembloit p sager la décadence de son empire. On doutoit pas néanmoins qu'il ne fût en de rétablir Mithridate, et il étoit de intérêt de s'opposer aux progrès des R mains.

Lucullus porte

Cependant, quoiqu'il eût épousé la S

oi de Pont, il ne lui avoit donné la guerre dans l'Arménie.
in secours; et, depuis qu'il l'avoit reçu
ı ses états, il n'avoit pas même dai-
le voir. Lucullus lui députa pour lui
ander de livrer Mithridate, ou, en
le refus, pour lui déclarer la guerre.
oi d'Arménie, offensé, répondit que,
ı l'attaquoit, il sauroit se défendre.
s il vit son beau-père, et il se con-
avec lui sur les moyens de repous-
es Romains.

paroissoit téméraire à Lucullus de
r les armes dans l'Arménie. Obligé
ıisser des troupes dans le Pont, il ne
oit conduire avec lui qu'environ vingt
e hommes. Il marcha néanmoins. Il
a l'Euphrate, le Tigre, et il vint cam-
devant Tigranocerte, capitale de Ti-
e. Ce prince, surpris de l'audace des
ıains, n'avoit pris aucune mesure pour
ɔoser à leur marche. Il semble même
r d'abord ignoré qu'ils approchoient.
oit si éloigné de le croire, qu'il fit mou-
e premier qui lui en apporta la nouvelle.
e retira vers le mont Taurus, où il
t donné rendez-vous à ses troupes.

Il remporte deux grandes victoires.

Dans un pays ennemi, le procon pouvoit se soutenir que par des vic Il forma le siège de Tigranocerte, a forcer le roi à une bataille généra effet, il le vit arriver à la tête de deu mille hommes de pied et de soixante chevaux. Il laissa six mille homm vant la place assiégée, et avec le re ses troupes il alla au-devant de cet mée, plus nombreuse que formidabl *sont beaucoup*, disoit Tigrane, *si ce des ambassadeurs : mais, si ce so soldats, ils sont bien peu.* Il n'i noit pas qu'ils osassent l'attaquer. Il tous leurs mouvemens, et il se lais quelque sorte surprendre. *Quoi !* c *ces gens-là viennent à moi !* Il gea son armée en bataille avec pr tation.

Av. J. C. 69, de Rome 685.

C'étoit le 6 octobre, jour auquel l mains avoient été défaits par les Cim et que, par cette raison, on avoit m nombre des malheureux. *Je le re heureux*, dit Lucullus à ceux qui lui seilloient d'éviter le combat ce jour-l effet, il remporta une victoire com

etourna devant Tigranocerte qu'il prit
saut.

ithridate ne s'étoit pas trouvé à la
ille. Il avoit été dans le Pont pour y
des recrues; et, lorsqu'il revint, il ren-
ra Tigrane qui fuyoit encore. Ces deux
employèrent l'hiver à faire des levées,
été suivant, ils ouvrirent la campagne
une armée de soixante-dix mille
mes de pied et de trente cinq mille
aux. Mais, pour la former, Tigrane
t évacué la Syrie; et Antiochus l'Asia-
e, héritier des Séleucides, recouvra la
grande partie du royaume de ses pères.
es deux rois évitoient le combat, per- Av. J. C. 68, de Rome 686.
lés qu'en temporisant ils ruineroient
mée de Lucullus, ou qu'ils le forceroient
itter l'Arménie. Le proconsul leur fit
dre une résolution plus hardie. Il mar-
contre Artaxate, ville où Tigrane avoit
é ses femmes et ses enfans avec les
ors qui lui restoient. Il jugea que les
emis tenteroient de s'opposer à son pas-
e. En effet, ils lui livrèrent une bataille
s perdirent encore. Mithridate fut
ne des premiers à prendre la fuite.

Il prend ses quartiers d'hiver dans la Mésopotamie.

Lucullus, après sa victoire, vouloit tinuer sa marche vers Artaxate, et a ver la conquête de l'Arménie. Il se pr soit même de tourner ses armes contr Parthes; mais ses soldats refusèrent suivre. Enrichis de butin, ils demand du repos. Il fut obligé de repasser le Taurus, et il vint prendre ses qua d'hiver dans la Mésopotamie, où il s dit maître de Nisibe.

On n'attendoit pas de lui de si grands succès.

Lucullus avoit fait ses premières a dans la guerre sociale. Depuis, il sous Sylla en qualité de questeur. Il manda la flotte de ce général, et il rem plusieurs victoires. Ce fut néanmoins c l'attente de tout le monde qu'il fit grandes choses, lorsqu'il eut le com dement en chef; et c'est ce qui a fai à Cicéron, qu'étant parti de Rome très-peu d'expérience dans la guerre, i devenu grand général dans le trajet d' en Asie.

Soulèvement de ses troupes. Mithridate recouvre son royaume.

Quoiqu'il eût de grandes qualité n'avoit pas l'art de se faire aimer des pes. Il les aliénoit par sa hauteur. C dant son armée étoit en partie compos

ions qui s'étoient soulevées contre Flac-
, qui avoient trahi Fimbria, et qui, sous
la, s'étoient accoutumées à la licence :
s contint dans le devoir pendant un
ps; mais elles devinrent indociles lors-
l voulut les exposer à de nouvelles fa-
es.

uel que fût leur mécontentement, peut-
auroient-elles continué de respecter
général, si elles n'eussent pas été en-
lies à la révolte par P. Clodius, homme
ieux, sans mœurs et sans honte. Il sou- Av. J. C. 67, de Rome 687.
l'armée, et les choses vinrent au point,
les soldats refusèrent d'aller au secours
lieutenans que Lucullus avoit laissés
s les pays conquis sur Mithridate ; et
rince recouvra son royaume. Sur ces
efaites, arrivèrent des commissaires
r régler les affaires du Pont. Le sénat
voit fait partir en conséquence des let-
que Lucullus avoit écrites lors de ses
cès. Mais tout étoit changé. Les ennemis
ce général avoit à Rome sembloient
faire oublier ses victoires, et Pompée
it bientôt en recueillir le fruit.

Dans la décadence des Séleucides, la Origine de la

guerre des Pirates. Syrie, en proie aux ennemis qu'elle av dedans et au-dehors, fut sur-tout ex aux pirateries des Ciliciens, qui al vendre à Délos les esclaves qu'ils fai dans ce royaume. Cette île étoit le m où se faisoit ce commerce, qui deveno les jours plus avantageux, parce que l claves étoient pour les Romains un fo richesses.

Les Ciliciens avoient d'abord été s protection des rois d'Égypte, ennemi Séleucides. Mithridate les prit ensuite service. Quand il eut évacué l'Asie min ils y exercèrent impunément la pirater accrurent leurs forces pendant les gu civiles, qui ne permirent pas aux Rom de les réprimer. Ils furent maîtres de sieurs villes. Ils eurent des flottes nom ses. Ils formèrent une espèce de républ et leur puissance, que les succès sembl rendre légitime, ennoblit leur profe Ils avoient même à leur tête des hom distingués par leur naissance. On com çoit à croire qu'il étoit aussi glorieux de mander dans cette république que dans autre. Ils dominoient sur les mers. Ils i

ient toutes les côtes de la Méditerranée. affamoient l'Italie. Ils affectoient sur-tout braver les Romains.

Rome avoit armé contre eux plusieurs fois avec peu de succès. Le peuple, qui souffit de la disette, se plaignoit des généux qu'on avoit employés dans cette guerre. jetoit les yeux sur Pompée qu'il croyoit il capable de la terminer, et il parloit de accorder le pouvoir le plus étendu. Le bun Gabinius, qui vouloit plaire au peuet à Pompée, proposa de donner à ce géal le proconsulat des mers, le commanment de toutes les côtes jusqu'à vingt es dans les terres, la liberté de lever ant de soldats et de matelots qu'il juge à propos, la permission de prendre dans résor public sans rendre compte, et le ix de ses lieutenans. Cette proposition, paroissoit donner un maître à la répue, souleva le sénat. Le consul Pison sa Pompée d'aspirer à la tyrannie. pée lui-même feignit de ne point vou- de la commission qu'on lui offroit. le peuple s'obstinoit par les oppons. Il y eut de longs débats : on

Pompée nettoie les mers. Pouvoir qu'on lui donne en cette occasion.

Av. J. C. 67, de Rome 687.

en vint même à la violence, et le déc
fut porté.

Le nom seul de Pompée dissipoit déjà
pirates. Ce général n'eut pas de peine à v
cre leurs flottes dispersées. Il les poursu
jusques dans la Cilicie, qu'il soumit en
rement : il ne lui fallut même que t
mois pour ruiner toutes leurs forces.

On charge Pompée de la guerre contre Mithridate, et on lui confie toutes les forces de la république.

Il venoit de nettoyer les mers lorsqu
rapport des commissaires, qu'on avoit
voyés dans le Pont, faisoit penser à do
un successeur à Lucullus, qu'on avoit
révoqué. Le peuple jeta encore les yeu
Pompée; et Manilius, un des tribuns, d
un décret par lequel, conservant à ce
consul tout ce qui lui avoit été accordé
la guerre contre les pirates, il lui confi
encore le gouvernement de l'Asie min
et le commandement des armées contr
thridate et Tigrane.

Av. J. C. 66, de Rome 688.

C'étoit livrer entre ses mains toute
forces de la république. Cependant, lo
cette loi fut proposée, les sénateurs,
que tous la désapprouvassent en se
n'osèrent s'y opposer ouvertement. Po
étoit alors trop puissant pour n'être

int. Hortensius et Catullus eurent seuls courage d'exhorter le peuple à la rejeter. ne persuadèrent pas, et Manilius trouva appui dans César et dans Cicéron. Ces ux sénateurs agissoient par des vues par- ulières. César cherchoit à plaire au peu- , dont Pompée étoit l'idole : ambitieux ommander, il voyoit avec joie un exem- qui l'autoriseroit lui-même à prétendre même puissance. Peut-être se flattoit-il ii qu'en accumulant les honneurs sur homme dont il connoissoit la vanité, il teroit infailliblement l'envie contre lui, u'il parviendroit à le perdre plus facile- it. Quant à Cicéron, il devoit à son élo- nce toute la considération dont il jouis- . Mais, de quelque poids que l'éloquence encore dans les délibérations, ce n'étoit le temps où elle donnoit l'autorité; et orateur, qui étoit naturellement timide ncertain, cherchoit un appui dans un yen puissant.

ompée étoit en Cilicie quand il apprit écret qui avoit été porté en sa faveur. *lieux!* s'écria-t-il, *faut-il que je sois lamné à des travaux sans fin! Quand*

Sa dissimulation et sa jalousie.

pourrai-je donc jouir du repos, et dérober à l'envie? Sa dissimulation trompa personne. Il décela bientôt même ses vrais sentimens. Il ne put cac la jalousie que lui donnoient les succè Lucullus. Il ne fut occupé qu'à dépri ce général, et il intrigua pour lui f refuser les honneurs du triomphe.

Lucullus ne triompha que trois ans a Les publicains, dont il avoit empêch vexations, se réunirent contre lui aux tisans de Pompée. Il est vrai qu'on po lui reprocher de s'être enrichi, et on l reprocha. Mais au moins ses richesse toient que les dépouilles de Tigrane Mithridate; et tous les peuples, alli sujets de la république, se louoient douceur et de sa justice.

Pompée chasse Mithridate du Pont, et Tigrane se soumet.

Les forces du roi de Pont consist alors dans trente mille hommes de et dans deux ou trois mille chevaux. pée, maître de la mer, et bien supe sur terre, le chassa de ses états

Av. J. C. 66, de Rome 688.

une seule campagne. A l'approche de mains, Tigrane mit à prix la tête d beau-père. Il se hâta même de livr

onne et sa personne à la discrétion du queur; et on vit ce roi des rois arriver suite dans le camp de Pompée, et nilier devant lui. Le proconsul ne lui que l'Arménie.

ithridate, qui s'étoit retiré chez les ns du Nord, erroit de péril en péril, itoit les Barbares à prendre les armes lui. Pompée, qui voulut d'abord le uivre, vainquit les Ibériens et les Al-ns, et s'avança jusqu'à trois journées mer Caspienne. Il ne jugea pas devoir ager plus avant, et il abandonna le roi ont pour marcher contre Antiochus atique, qu'il détrôna, quoique Lucul-'eût reconnu. Il réduisit la Syrie en ince romaine. Alors, parce qu'il avoit les armes de la république, d'un côté à la mer Caspienne, il crut qu'il ne quoit plus à sa gloire que de les porter re jusqu'à la mer Rouge. Ce projet, ne put exécuter, n'étoit pas d'un me qui cherchoit le repos.

Il réduit la Syrie en province romaine.

ithridate en formoit lui-même un plus d. Il se proposoit de conduire en Ita-es nations barbares qu'il avoit armées.

Mort de Mithridate.

Il est difficile de croire qu'il eût réussi une expédition si hasardeuse, lui qui voit eu des succès que lorsque les mains ne pouvoient pas s'occuper de c se passoit en Asie. Quoi qu'il en soi armée, effrayée de cette entreprise, s volta. Elle donna la couronne à Phar son fils, qui l'avoit soulevée, et il p la vie. Il soutenoit la guerre depuis rante ans.

Pompée rétablit Hircan.

Pompée étoit en Palestine lorsqu'i prit la mort de ce monarque. Il venc faire la guerre aux Arabes Scénites, étoit plus aisé de vaincre que de trou et il marchoit à Jérusalem pour tablir Hircan, sur qui Aristobule, frère, avoit usurpé le trône. Il y avoit environ trente ans que le grand sacr teur des Juifs avoit pris le diadème, c tant sur la protection des Romains, et encore sur la foiblesse des rois de S et d'Égypte.

Il règle les affaires du Pont.

Après avoir rétabli Hircan, Pompé tourna dans le Pont. Il y fit tous les r mens qu'il jugea nécessaires. Il don Pharnace le royaume du Bosphore

mérien, qui étoit un démembrement de la monarchie de Mithridate. Il déclara ami et allié du peuple romain ce fils parricide; il alla passer l'hiver à Éphèse, où il disposa tout pour son retour en Italie.

Désordres que les richesses causoient dans Rome.

Lorsque, cinq ans auparavant, il en étoit parti, il avoit laissé Rome dans un calme apparent. Mais la corruption des mœurs devoit être dans peu la cause de bien des troubles.

Les richesses de toutes les nations se trouvoient dans les maisons de quelques particuliers, à qui l'usage faisoit une loi de dissiper leur bien en profusions, et qu'il autorisoit, pour réparer leur fortune, à commettre toutes sortes de brigandages. Sans être jamais assez riches, les plus riches causoient une misère générale; et le luxe, qui s'étoit introduit parce qu'on avoit de l'argent, avoit fini par rendre l'argent d'une rareté étonnante. La raison en est sensible.

L'argent est plus rare à proportion qu'il circule moins. Or le luxe nuit à la circulation, parce que, plus il ouvre les canaux par où l'argent passe pour fournir

aux besoins superflus, plus il bouche par où il devroit passer pour fournir besoins nécessaires. Alors l'argent ci comme un fleuve, où se perdent, pa souterrains, toutes les eaux d'une campagne, et qui, répandant la féco sur ses bords, ne laisse au loin, ou m peu de distance, que des champs a

Avant Sylla, les Romains s'enrichis des dépouilles des nations. Il leur ap s'enrichir de leurs propres dépouilles. lors il n'y eut plus de fortune ass et l'argent ne parut circuler que pour passer et repasser continuellement u tit nombre de citoyens de la misère à l lence, et de l'opulence à la misère. A lieu de ce désordre, il sembloit qu'o pût être véritablement riche, que lors auroit envahi tous les trésors de l'em et la puissance cessoit en quelque d'être l'objet de l'ambition, pour de le dernier terme de l'avarice.

Catilina. A la tête de ceux qui croyoient ne voir réparer leur fortune ruinée qu'en pant la tyrannie, étoit L. Sergius Cati d'une famille patricienne des plus illu

! dans le tumulte des guerres civiles, Son caractère.
ɔit été un des ministres des cruautés
ylla. Sous la protection du dictateur,
ıit parvenu aux dignités. Il avoit été
eur. Il avoit commandé en Afrique,
ıalité de préteur. Dans ces emplois
déshonora par des malversations, et
ıdant il ne lui fut pas possible de s'en
r, parce qu'avec quelque avidité qu'il
ndonnât aux rapines il dissipoit avec
le profusion encore. Livré au vice dès
ınfance, il paroissoit se précipiter d'a-
ɜ en abyme, entraîné, comme par né-
té, d'un crime dans un autre, et cher-
t son salut dans de nouveaux forfaits.
se fit une étude de séduire les jeunes Comment il forme un parti.
des plus nobles familles. En les éga-
dans le vice, il les engagea dans
rimes et dans ses périls. Il avoit pour
ɜs chevaliers, des patriciens, des sé-
ırs, des hommes perdus de dettes ou
ɔbauches, et des femmes sans mœurs,
ɔar leur naissance, par leurs intrigues,
ır leur beauté, contribuoient à gros-
ɔn parti. Enfin, il s'étoit assuré d'une
ɜ des soldats de Sylla, qui, après avoir

dissipé tout ce qu'ils avoient ravi sous ce dictateur, desiroient une nouvelle guerre civile qui leur livrât une seconde fois les dépouilles de leurs concitoyens. Il promettoit aux uns l'abolition des dettes ; aux autres la proscription des riches; aux plus ambitieux les dignités de la république; à tous, Rome à piller. Mais, avec plus d'audace que d'habileté, il couroit à sa perte, et il dut à la corruption générale, plutôt qu'à ses talens, le parti qui se dévoua pour lui. Il avoit déjà échoué dans une conjuration, et il eût été poursuivi dès-lors si un tribun ne se fût opposé aux informations que le sénat avoit ordonnées. Les soupçons qu'on avoit contre lui ne le firent pas renoncer à ses desseins. Il prit d'autres mesures. Il demanda le consulat, et il projeta d'avoir pour collègue C. Antonius, qu'il se flattoit, quand il seroit temps, de faire entrer dans ses vues. Mais il ne pouvoit obtenir cette dignité qu'après s'être lavé des concussions dont on l'accusoit.

Catilina brigue le consulat.

Av. J. C. 64, de Rome 690.

Conduite de Cicéron à son égard.

Cicéron, qui briguoit aussi le consulat, songeoit moins à donner l'exclusion à Catilina qu'à C. Antonius. Quoiqu'il le crût

upable, et qu'il dît *qu'il seroit déclaré innocent si on jugeoit qu'il ne fait pas jour en plein midi*, il se proposoit de défendre, se flattant, *s'il le faisoit absoudre, de se le rendre favorable, et disposé, s'il en arrivoit autrement, à prendre patience.* C'est ainsi qu'à Rome on constituoit son éloquence. Les juges, remarquoit Cicéron, *sont tels que nous les voulons.* Aussi Catilina fut-il renvoyé absous. On ne sait, au reste, si cet orateur fit en effet la défense d'une si mauvaise cause.

On refuse le consulat à Catilina, et on le donne à Cicéron.

La raison de sa conduite en cette occasion, c'est qu'il avoit besoin d'un parti puissant pour obtenir le consulat. Comme il étoit sans naissance, il avoit contre lui toute la noblesse; et ses talens mêmes, parce qu'ils excitoient l'envie, paroissoient un obstacle à son élévation. Mais sur ces entrefaites, le secret de la conjuration ayant commencé à transpirer, il parut l'homme le plus capable de veiller au salut de la république; et le danger dont on se croyoit menacé applanit pour lui les voies du consulat. Catilina, devenu suspect, fut rejeté;

et on nomma pour second consul C. Antonius, qui, étant d'un caractère à ne rien prendre sur lui, paroissoit fait pour obéir aux conseils d'un collègue.

Conjuration de Catilina.

Av. J. C. 63, de Rome 691.

Intimidés par l'exclusion donnée à Catilina, et plus encore par l'élection d'un magistrat aussi éclairé que Cicéron, plusieurs des conjurés se détachèrent d'un parti dont ils commençoient à prévoir la ruine. Catilina cependant s'obstina dans ses projets avec la même audace. Il fit des amas d'armes. Il envoya C. Mallius en Toscane, Septimius dans le Picénum, C. Julius dans la Pouille, pour lever secrétement des troupes, et pour s'assurer sur-tout des soldats qui avoient servi sous Sylla.

Pendant qu'il faisoit des préparatifs, on apprit que Pompée, après avoir subjugué l'Orient, revenoit à la tête d'une armée victorieuse. Il ne se déconcerta pas. Resolu d prévenir le retour de ce général, il assembl les conjurés. Il leur représenta que Rom étoit sans défense, que Mallius avoit dé levé des troupes en Toscane; et le jour fi pris pour assassiner Cicéron, pour metti le feu dans cent quartiers de la ville à-l

ûs, et pour égorger, à la faveur du tumulte, tous les citoyens qu'il avoit proscrits. Il se proposoit de réserver seulement, comme ôtages, les enfans de Pompée.

Cicéron est instruit des desseins des conjurés.

Mais Cicéron étoit averti de toutes les mesures que prenoient les conjurés. Un de leurs chefs, Q. Curius, après s'être ruiné auprès de Fulvia, femme d'une illustre maison, s'apperçut qu'il cessoit de lui plaire depuis qu'il n'étoit plus en état de payer ses complaisances criminelles. Se voyant alors réduit à ne pouvoir lui donner que des espérances, il lui révéla quelque chose de la conjuration sur laquelle il fondoit sa fortune. Fulvia, qui ne vouloit pas être compliquée dans une affaire de cette espèce, en découvrit ce qu'elle avoit appris à quelques sénateurs. Cicéron la vit lui-même. Il se servit d'elle pour engager, par des récompenses, Curius à tout révéler. Il y réussit. Dans la suite cet homme le fit sortir par Fulvia de tout ce qui se tramoit, et il fut en quelque sorte présent à tous les conseils des conjurés.

Précautions qu'il prend.

Revêtu de toute l'autorité par un sénatus-consulte, qui ordonnoit aux consuls de

veiller au salut de la république, Cicéron mit dans les différens quartiers de la ville des corps-de-gardes pour arrêter les incendiaires; il assembla des troupes; il envoya dans les principales villes d'Italie, les sénateurs les plus capables d'y maintenir l'ordre; et il promit une amnistie, ou même des récompenses, aux conjurés qui révéleroient le secret de la conjuration.

Il n'a pas des preuves suffisantes.

Aucun d'eux ne parla. Cependant il avoit besoin d'une déposition dans les formes pour procéder, par la rigueur des lois, contre un homme qui avoit pour parens et pour amis les premiers de Rome et du sénat. Le public, inquiet des précautions qu'il voyoit prendre, ne savoit que penser. Les partisans de Catilina répandoient, sur les rapports que Cicéron faisoit au sénat, des doutes que la probité reconnue de ce orateur ne dissipoit pas entièrement. Ils l'accusoient d'avoir rêvé une conjuration ou de l'avoir imaginée pour perdre des citoyens qui lui étoient odieux; et ils le tournoient en ridicule sur ce que, dans ses rapports, il disoit toujours: *Il m'est revenu*, expression dont il se servoit, soit parce qu'

avoit pas de preuves de nature à être re
es en justice, soit parce qu'il ne jugeoit
s prudent de nommer encore ceux qui
voient instruit, et dont il pouvoit tirer
nouvelles lumières.

Il étoit difficile de se persuader que Cras- Crassus lui apporte des lettres anonymes.
s et César fussent les complices de Cati-
na. Mais, parce qu'ils avoient eu des liai-
ns avec lui, on pensoit qu'ils avoient au
oins quelque connoissance de la conju-
tion, et il leur importoit d'écarter les
upçons qu'on jetoit sur eux. C'est pour-
oi ils donnèrent l'un et l'autre des avis
consul. Crassus lui apporta des lettres
nonymes, qui lui avoient été remises pour
i et pour quelques autres sénateurs, et
r lesquelles on l'avertissoit de sortir au
s tôt de Rome, s'il vouloit veiller à la
bservation de ses jours.

Ces lettres augmentoient l'alarme. Ce- Cicéron attaque Catilina.
endant Catilina eut l'audace de venir au
at; mais tout le monde s'éloigna de lui.
fut foudroyé par l'éloquence de Cicéron;
lorsqu'il entreprit de se justifier, il s'é-
va un murmure qui le força de sortir. Il
uit la nuit suivante pour se mettre à la

tête des troupes que Mallius avoit assemblées. Il laissoit à Rome Lentulus, Cétégus et d'autres chefs de la conjuration.

Dispositions des esprits dans cette conjoncture.

Le sénat le déclara ennemi de la république, ordonna au consul Antonius de marcher contre lui, confia la garde de la ville à Cicéron, et promit une amnistie aux soldats s'ils quittoient les armes avant le jour marqué. Cependant la multitude paroissoit faire des vœux pour Catilina. Misérable et corrompue, elle desiroit une révolution, parce qu'elle n'avoit rien à perdre et qu'elle mettoit toute sa ressource dans les malheurs publics. Mais si ce chef eût réussi, il n'est pas vraisemblable qu'il eût joui long-temps du fruit de sa victoire. Pompée, Crassus et César n'auroient pas voulu fléchir sous un tel maître.

Les conjurés qui étoient restés à Rome, tentent d'engager dans leur parti les députés des Allobroges.

Il y avoit alors à Rome des députés des Allobroges. Ils y étoient venus pour demander justice des vexations sous lesquelles ils gémissoient. Comme il ne leur avoit pas été possible de payer chaque année les tributs, il se trouvoit que leurs dettes, par les usures des fermiers de la république, montoient plus haut que la valeur de

Av. J. C. 63, de Rome 691.

leurs terres; et, dans l'impuissance de acquitter, ils étoient exposés à voir ven- ,comme esclaves, leurs femmes et leurs ins. L'usure, qui avoit été de tout temps mi les Romains la cause la plus ordi- e de dissentions, étoit alors le plus grand n des peuples conquis.

e sénat n'ayant eu aucun égard aux ésentations des Allobroges, Lentulus éthégus se flattèrent, s'ils les gagnoient, tirer un puissant secours; et, après r pris des précautions pour s'assurer x, ils crurent pouvoir s'ouvrir. Ils leur lèrent donc le plan de la conjuration, s leur firent espérer de grands avan- s s'ils prenoient les armes pour Cati- ; mais le plus difficile étoit de leur ner des sûretés.

Ces conjurés sont arrêtés et convaincus.

n révélant au sénat le secret de la uration, les Allobroges pouvoient se r de se le rendre favorable: ils voyoient ontraire plus de danger que d'avan- dans les offres des conjurés. Ils allè- chez Q. Fabius Sanga, leur patron, i firent part des propositions qui leur nt été faites, et Fabius instruisit le

consul; qui leur ordonna de paroître
posés à tout entreprendre. On convint qu
exigeroient un traité signé des chefs de
conjuration; et que, pour l'obtenir, ils fe
sentiroient que, sans cet acte, il ne
seroit pas possible d'engager leur nat
à prendre les armes. Ils l'obtinrent.
leur donna Volturtius pour les condu
à Catiline, qui devoit ratifier le trai
et leur départ fut arrêté pour la nuit
vante. Cicéron, qu'on ne tarda pas d'avert
envoya sur leur chemin deux préteurs,
enlevèrent les Allobroges et Volturtius,
qui se saisirent de leurs papiers. Al
muni des preuves de la conjuration,
fit conduire au sénat Lentulus, Cethe
et trois de leurs principaux complic
Volturtius, à qui on promit sa grace, avo
tout : les autres furent convaincus, et
les envoya dans différentes maisons p
y être gardés.

Ils sont les juge, et ils sont exécutés.

Aux mouvemens que cet événem
causa parmi leurs partisans, Cicéron
lieu de craindre qu'il ne s'élevât quel
tumulte pour les délivrer. Comme le da
ger pressoit, et qu'il importoit de prend

mptement une dernière résolution, il ita le sénat à décider du sort des pri-niers. D. Junius Silanus, en qualité de nsul désigné, opina le premier, et con-t pour la mort. Cet avis passoit, lors-e César fit un discours étudié, qui cluoit à une prison perpétuelle. Il parla ec tant de force, que ceux qui avoient iné avant lui revinrent à son avis : anus même s'en rapprocha.

César étoit violemment soupçonné. On oit même qu'il y avoit eu des déposi-ns contre lui ; et on croyoit que Cicéron les avoit rejetées, que parce qu'il crai-oit que cet homme, assez puissant pour apper à la rigueur des lois, ne tentât sauver aussi les autres criminels. La nence de César étoit donc suspecte : le parut sur-tout à Caton. Ce séna-r, quand ce fut à lui d'opiner, peignit mment le danger auquel la république oit été exposée : il parut même jeter soupçons sur César, et il ramena le at au premier avis.

ur un sénatus-consulte, et sans porter laire devant le peuple, Cicéron fit

exécuter les conjurés. Il crut que la constance l'autorisoit à se mettre au-d des lois. Dans la suite, on lui en fe crime : mais dans le moment il n'en que des applaudissemens. On lui d les noms de Second Fondateur de F et de Père de la Patrie; et tous les o s'empressèrent à lui témoigner leur r noissance.

Catilina vaincu et tué.

Av. J. C. 62, de Rome 692.

Cette exécution déconcerta les co qui étoient à Rome, et causa des tions dans le camp de Catilina. Envi d'ennemis, n'ayant point de retrait chef, réduit à tenter le hasard bataille, fut défait par Pétréius, lieut d'Antonius, et perdit la vie dans le co Antonius céda le commandement, soi eût, comme il le disoit, une attaq goutte, soit que plutôt, comme on soupçonné, il feignît une maladie ne pas participer lui-même à la per Catilina.

Cicéron, regardé comme le patron de l'ordre équestre.

La gloire que Cicéron acquit pe son consulat rejaillit sur l'ordre éq dans lequel il étoit né. Il fit si bien les services des chevaliers dans la co

on de Catilina, que la république crut ir devoir son salut. Il les réconcilia avec sénat. Il leur procura des distinctions; il leur donna plus de consistance qu'ils en avoient eu jusqu'alors. Il fut regardé mme le patron de l'ordre équestre.

César, accusé d'avoir été complice de la conjuration de Catilina.

Les recherches, après la mort de Catilina, pour découvrir tous les complices e la conjuration, firent encore tomber es soupçons sur César, et il fut accusé. ais il se défendit à l'abri de la faveur peuple, de la préture qu'il venoit d'ob- Av. J. C. 62, de Rome 692. ir, du souverain pontificat qui lui avoit é conféré l'année d'auparavant, et du moignage de Cicéron, qui reconnut avoir u de lui de grandes lumières.

Caractère de César.

Caïus Julius César, d'une maison des s anciennes, forma de bonne heure le jet d'assujettir sa patrie, et se fit un n dont il ne parut jamais s'écarter; llant que par degrés à la domination, parant les circonstances, ou, lorsqu'il les avoit pas prévues, les saisissant mme s'il les avoit fait naître. Il reçut la nature une valeur à toute épreuve; e ame élevée, un esprit vaste, une élo-

quence forte et persuasive, et tous les avantages de la figure. Parfaitement bien fait, il avoit de la noblesse dans le maintien, des grâces dans ses mouvemens, et dans toutes ses manières un air d'affabilité qui lui gagnoit les cœurs. Il avoit, en un mot, toutes les qualités aimables : mais les mœurs de son siècle lui donnèrent tous les vices, à la cruauté près. Avide, prodigue, sans décence, il ne respecta rien, il sacrifia tout à son ambition; et, quoiqu'il ne fût pas cruel par caractère, il étoit prêt à l'être par politique, si la cruauté pouvoit contribuer à son élévation.

Proscrit par Sylla, il en devient plus circonspect.

Il n'avoit que dix-huit ans lorsque Sylla usurpa l'autorité. Il eut l'audace de lui résister. Il fut proscrit, et il n'obtint sa grâce qu'à la sollicitation de ses amis. Il sortit de Rome, où il ne revint qu'après la mort du dictateur. Pour un ambitieux, il avoit commis une imprudence. Il en devint plus circonspect. Il apprit à ne pas précipiter ses démarches, et il se fit une étude d'aller de dessein en dessein, sans laisser rien transpirer de ce qu'il projetoit. Il vit naître la conjuration de Catilina : il fut dans le

secret ; mais il ne se compromit pas. Il observoit seulement si les troubles lui ouvriroient le chemin à la tyrannie.

Il partagea la faveur du peuple avant d'avoir été dans aucune magistrature. Il est vrai que ses largesses l'avoient endetté de treize cents talens, et qu'il paroissoit au bout de ses ressources. Cependant, lorsqu'il fut édile, il donna des spectacles, qui surpassèrent en magnificence tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors.

Il partage de bonne heure la faveur du peuple.

Pour avoir un parti, il songeoit à faire revivre la faction de Marius lorsque, pendant son édilité, la mort de Julie, sa tante, et veuve de ce capitaine, lui fournit l'occasion d'essayer les dispositions du peuple. C'étoit un usage assez fréquent de faire l'oraison funèbre des dames romaines qui mouroient avancées en âge. César monta dans la tribune, en apparence pour faire l'éloge de Julie, et, dans le vrai, pour faire celui de Marius, dont il montra au peuple la statue et les trophées ; il les fit même placer dans le Capitole.

Il veut faire revivre la faction de Marius.

Le dictateur avoit abattu ces monu-

mens; et, puisque tout ce qu'il avoit fait portoit le sceau du souverain magistrat, aucun particulier ne pouvoit, sans se rendre suspect, les relever de son autorité privée. Aussi César fut-il accusé d'aller ouvertement à la tyrannie : mais il eut pour lui tout le peuple.

Il humilie le parti de Sylla.

Encouragé par ce succès, il résolut d'humilier le parti de Sylla. A cet effet, il se fit donner une commission pour connoître des crimes de meurtre, et il condamna ceux qui avoient tué des proscrits. Il fit grâce à Catilina, parce qu'il vit moins en lui un concurrent, qu'un séditieux capable de faire naître des troubles. Enfin, il rappela ceux que Sylla avoit bannis, donnant pour raison qu'ils avoient été condamnés par un homme qui s'étoit saisi de l'autorité les armes à la main. Si par cette conduite il se rendoit suspect au sénat, il se faisoit des partisans : le peuple, qui le regardoit comme son protecteur, lui destinoit déjà toutes les dignités.

Il alliait les [illegible] et les grandes [illegible].

Cicéron, qui avoit démêlé l'ambition de César, se rassuroit lorsqu'il considéroit le soin qu'il prenoit de ses cheveux, et

s petites choses qui ne s'allient pas
iaire avec les grandes qualités. Mais
allioit tout. Quoique d'un tempé-
t délicat, il avoit une ame qui le
t capable des fatigues les plus lon-
t les plus rudes. Il étoit préteur Av. J. C. 67.
de Rome 692.
e que Catilina périt, et que Pompée
à Rome.

itre d'asservir sa patrie, Pompée Gloire de Pompée à son retour d'Asie. Sa modération. Son caractère.
ia ses troupes; et, redevenu simple
n, il parut encore le premier homme
république. Sa modération le cou-
le gloire aux yeux du sénat, qui, le
it incapable d'attenter à la liberté,
ina une confiance entière. Aux yeux
uple qui n'apprécie rien, il offroit ses
êtes, la magnificence de son triom-
et les revenus du fisc augmentés
iers. Parce qu'il s'étoit trouvé enve-
dans les circonstances qui achevoient
ndeur des Romains, il paroissoit l'a-
chevée lui-même. Il devenoit l'unique
de l'admiration publique : sa vanité
satisfaite, et il avoit plus de vanité
l'ambition.
nduit par la fortune à ce haut degré

de gloire, il étoit plus grand qu'il n'avoit pu l'espérer. C'est Perpenna, c'est Crassus, c'est Lucullus, qui ont successivement travaillé à son élévation. Il semble qu'il ait moins eu le mérite de faire de grandes choses, que le bonheur de venir à propos pour recueillir des succès. Il avançoit dans la route qui s'ouvroit devant lui; il s'arrêta lorsqu'il ne lui restoit qu'un pas à faire; et, ne pouvant prendre sur lui d'usurper une autorité que le peuple ne lui offroit pas, il parut borner son ambition à n'avoir point d'égal.

On louoit son désintéressement. Il n'étoit ni avide, ni prodigue; il avoit des mœurs irréprochables. Humain, généreux, il pardonnoit facilement les injures: il se réconcilioit de bonne foi, et il paroissoit avoir de l'éloignement à s'engager dans des entreprises qui l'auroient forcé à commettre des violences.

Avec ce caractère, il ne pouvoit pas avoir les vices qui donnent de l'audace; et c'est ce qui a garanti Rome du joug qu'il auroit pu lui imposer. Il ambitionnoit le commandement; mais, dans le

mmandement, il cherchoit moins la issance que l'éclat; et, comme il eût alu tout obtenir des suffrages du peu-, il ne lui restoit plus que l'intrigue ur devenir le maître de la république. ut-être le seroit-il devenu si, de son nps, il ne se fût pas trouvé un homme pable d'aller à la tyrannie à force verte.

Le jour de son triomphe fut le dernier rme de son élévation. Le peuple, dont faveur est toujours inconstante, com-ençoit à se faire une nouvelle idole; et regards se détournoient de dessus Pom-devenu citoyen, pour se porter sur ar qui montoit aux dignités.

Au sortir de la préture César obtint gouvernement de l'Espagne ultérieure; is ses créanciers s'opposèrent à son part; et il ne put partir que lorsque assus se fut rendu sa caution. Crassus téressoit à lui parce qu'il le vouloit poser à Pompée.

César, qui comptoit peu sur la faveur peuple, ne la briguoit que pour ob-ir le commandement; et, bien différent

César, propréteur en Espagne. Son plan et sa conduite.

Av. J. C. 61, de Rome 693.

de Pompée, il ne cherchoit dans le c
mandement que la puissance, c'est-à-
les richesses et l'affection des soldat
savoit que, tant qu'il pourroit faire
largesses, il auroit, dans le sénat et
le peuple, un parti puissant et qu'il
manderoit à tous les ordres lorsqu'i
roit attaché les soldats à sa fortun

C'est conformément à ces vues qu
conduisit dans son gouvernement.
aux soldats par sa valeur, il acheva d
gagner par ses libéralités. Il revint l'a
suivante après avoir vaincu les enne
et pris des places dans la Galice et da
Lusitanie. Avec l'or qu'il avoit enlev
provinces, il paya ses dettes, qui mont
à huit ou dix mille talens. Il en cont
bientôt de nouvelles. Il abandonnoi
biens à ses créatures, les accoutuma
fonder leur fortune sur ses largesses.

De retour en Italie, il reconcilie César et Pompée.

En arrivant en Italie, il avoit dem
tout-à-la-fois le triomphe et le cons
deux choses dont l'une exigeoit qu'il
dans la ville; et l'autre, qu'il restât
tête de son armée. Comme on ne voulu
se relâcher en sa faveur, il renonç

Triumvirat.

Av. J. C. 60, de Rome 694.

triomphe, et il vint à Rome briguer le consulat.

Pompée et Crassus avoient chacun leur faction. En se déclarant pour l'un ou pour l'autre, César auroit toujours eu à combattre contre un parti puissant. Il imagina de les réconcilier, afin de se servir d'abord de leur crédit, et de former ensuite pour lui seul parti des deux factions qui leur étoient dévouées.

Ils entrèrent l'un et l'autre dans ses vues : Crassus, parce qu'il avoit besoin d'un appui ; Pompée, parce que son crédit diminuoit. On refusoit de donner des terres à ses vétérans, et de ratifier sans examen ce qu'il avoit fait en Asie, quoiqu'il eût mis dans ses intérêts le tribun Flavius Népos, que les consuls L. Afranius et Q. Métellus lui dussent le consulat.

La réconciliation de Crassus et de Pompée parut aux moins clairvoyans l'ouvrage d'un bon citoyen. César cependant devoit seul en recueillir le fruit. Bientôt ces trois hommes, par leurs factions réunies, disposant de tout dans la république : c'est ce qu'on nomma triumvirat. Crassus, tou-

Av. J. C. 60, de Rome 694.

jours avare, ne songeoit qu'à amas
nouvelles richesses : Pompée, toujour
jouissoit du crédit qu'il venoit de reco
César, qui flattoit la vanité de l'un et
rice de l'autre, gagnoit insensiblem
partisans des deux. C'est ainsi qu'i
mençoit à partager avec eux l'autorit
l'attirer ensuite toute à lui. Crassus e
pée n'étoient plus entre ses mains que
trumens qu'il faisoit servir à son élév

Caton s'élève inutilement contre les desseins des triumvirs et contre les mœurs de son siècle.

Caton ne cessoit de représenter
avoit tout à craindre de l'union de ce
hommes. Il jugeoit avec raison que
publique ne pouvoit plus se mair
qu'autant que les citoyens les plus pu
divisés d'intérêts, seroient un obsta
uns aux autres. Sévère, inflexible
tueux sans ostentation, il se roidissoit
les mœurs de son siècle. Il auroit vo
mener les mœurs anciennes ; mais s
étoient impuissans comme ses exe
Les vices se roidissoient eux-mêmes
une vertu qui les combattoit ; et, si ell
respectée des vrais citoyens, les amb
et les hommes corrompus la tournoi
ridicule.

César, assuré d'obtenir le consulat, vou- Bibulus est donné à César pour collègue dans le consulat.
t avoir pour collègue un homme dont il
t disposer, et il répandoit de l'argent à
: effet. Mais les sénateurs se cotisèrent,
andirent de plus grosses sommes, et
nt tomber le choix sur M. Calpurnius
ulus, entièrement dévoué aux intérêts
eur corps. Le sénat faisoit donc ouver-
ent un trafic des magistratures. Il y
t même en quelque sorte forcé, et Caton
stifioit sur ce principe, que le bien de
épublique est préférable à ses lois. Un
vernement est bien près de sa ruine,
ue ceux qui le veulent soutenir sont
its à autoriser, par leur exemple, de
ls abus.

ésar consul fut un tribun factieux, re- César consul se conduit comme un tribun factieux.
de la puissance consulaire. Au crédit
avoit par lui-même, il joignoit celui
rassus et celui de Pompée. Il employoit Av. J. C. 59, de Rome 695.
olence qui avoit passé en usage, et il
ndoit en quelque sorte légitime aux
du peuple dont il paroissoit ménager
térêts.

se proposa de distribuer aux pauvres Loi agraire qu'il porte au sénat.
ens, qui auroient trois enfans ou da-

vantage, les terres de Campanie depuis la prise de Capoue sur An faisoient partie du domaine de la blique.

Il porta d'abord au sénat la loi qu'i dressée, et il la présenta avec des mo tions qui pouvoient la faire recevoir comptoit pas néanmoins sur l'agr des sénateurs; mais leur refus les r odieux, et l'autorisoit à recourir au p Il ne cherchoit qu'un prétexte pour ser de tout sans consulter le sénat.

Cette affaire occupa plusieurs sé Les sénateurs différoient de conclure, qu'ils ne vouloient pas donner leur c tement, et qu'ils n'osoient le refuser. s'éleva seul ouvertement contre la l posée. Il jeta même des soupçons s motifs qui faisoient agir le consul. l'envoya en prison. Il est vrai que, l'indignation que produisoit cette vio il engagea un tribun à le délivrer au

Il la fait passer dans une assemblée du peuple.

La loi, ayant été portée devant l ple, passa dans une assemblée tumult où les triumvirs avoient répandu les tellites. Bibulus, qui s'y opposoit, v

les faisceaux de ses licteurs, fut insulté même, et n'osa plus reparoître en pu-c. Tout avoit été concerté entre les trium-s, ou plutôt César lui-même faisoit agir parler ses collègues. Pompée déclara , si quelqu'un se présentoit avec l'épée r s'opposer à la loi, il prendroit l'é- et le bouclier pour la défendre. Cepen-t, par ce propos inconsidéré, il perdoit crédit auprès du sénat; et il servoit r qui devenoit seul l'objet de la re-noissance du peuple.

n nomma des commissaires pour dis- Il en fait jurer l'exécution.
er des terres à vingt mille familles; sar, à l'exemple du tribun Saturninus, a, par un serment qu'il fit prêter au le et au sénat, l'exécution de la loi venoit de faire passer. Pompée ob-alors tout ce qui lui avoit été refusé retour d'Asie. Lucullus vouloit s'y er; mais, ayant été menacé par le con-il fut réduit à se jeter à ses pieds. sar, pour mettre dans ses intérêts les Il dispose de tout.
aliers, leur fit accorder une remise tiers sur le bail des fermes de l'Asie. isposa des gouvernemens en faveur de

ses créatures. Il prit pour lui celui de lyrie et de la Gaule Cisalpine; et M lus Céler, qui commandoit dans la G Transalpine, étant mort, il demanda province au sénat qui n'osa la lui re parce qu'il l'eût demandée au peupl prit tous ces gouvernemens pour cinq

Bibulus est sans autorité.

Pendant que ces choses se passoien bulus, du fond de sa retraite, n'im d'autre moyen pour s'opposer aux d rations du peuple, que de déclarer de fêtes tous les jours de l'année, faisoit afficher des édits contre les t virs. César n'eut aucun égard aux a nances de son collègue. Il se con comme s'il eût été seul consul; c faisoit dire à Cicéron que ce con étoit celui de Jules et de César.

Murmures contre les triumvirs. Ils augmentent, pour gagner Cicéron.

Quoique les triumvirs se fissent une de flatter le peuple, leur tyrannie ex néanmoins un mécontentement généra n'étoit que plaintes et murmures, di céron, et on parloit avec la plus gr liberté. Cependant personne ne songe remédier aux maux. Si on résiste, a cet orateur, on exposera la vie de to

[illegible]oyens; et si on continue de céder, ce [illegible]ra infailliblement la ruine de la répu[illegible]lique. Cicéron, qui parloit ainsi, n'avoit [illegible]s le courage de résister ouvertement. [illegible] se contentoit de gémir en secret. Peut-[illegible]re même les triumvirs se le seroient-ils [illegible]taché, s'ils avoient su combien il desi[illegible]it une place d'augure qui vint à vaquer. [illegible]est lui-même qui en fait l'aveu dans une [illegible] ses lettres à Atticus; tant il est vrai [illegible]alors les plus honnêtes gens étoient prêts [illegible]ut sacrifier à leur ambition. César, ayant [illegible]ployé inutilement d'autres moyens pour [illegible]gagner, résolut de l'éloigner du gou[illegible]nement.

P. Clodius, ennemi de Cicéron, se ligue avec les triumvirs, et obtient le tribunat.

P. Clodius, le même qui avoit soulevé [illegible]rmée de Lucullus, coupable de profa[illegible]tion et de plusieurs autres crimes, avoit [illegible]échappé au châtiment par la prévarication [illegible]es juges. Le vice triomphoit, et tous ceux [illegible]ui conservoient quelque reste de pudeur, [illegible]émissoient à la vue des juges et du cou[illegible]ble. Lentulus et Catilina, disoit Cicé[illegible]n, ont été absous deux fois; Clodius, ab[illegible]s comme eux, est un nouveau fléau qui [illegible]nace la république. Il avoit déposé contre

lui, et il continuoit de le poursuivre ...ement. Cet homme néanmoins ... à redouter.

Clodius avoit du crédit parmi la ...titude. Il le devoit à sa naissance, ... éloquence, à ses prodigalités et à son ...dace. Pompée, à son retour d'Asie, ... avec lui; et César, qui ménageoit tou... factieux, le rechercha. Ils se réunirent trois contre Cicéron.

Dans le dessein de citer cet orateur ... avoir fait mourir, contre les lois, L... lus, Céthégus et d'autres complices de ...tilina, Clodius aspiroit au tribunat; ... parce qu'il étoit d'une famille patricie... il avoit fait jusqu'alors des tentatives ...tiles. Il falloit donc qu'il se fît ad... dans une famille plébéienne; chose ... exemple, et qui, par cette raison, ... besoin d'être autorisée par une loi. ... loi fut proposée. Pompée et César la f... passer, et Clodius, devenu plébéien, ...tint le tribunat.

Précautions de César avant de partir pour les Gaules.

César, don... alors le consulat alloi... pirer, et qui se disposoit à partir pou... Gaules, pouvoit craindre qu'en son...

ıce Pompée ne brisât les liens qui les ıissoient l'un à l'autre. Pour les resserrer, lui fit épouser Julie, sa fille unique, mme d'esprit, qui prit beaucoup d'empire ır son mari. Il épousa lui-même Calpurie, fille de Pison, qu'il avoit fait désigner onsul, et auquel on donna pour collègue . Gabinius, homme tout-à-fait dévoué ux triumvirs. C'est ce même Gabinius ui, étant tribun, avoit fait donner à Pomée le proconsulat des mers. Il étoit perdu dettes; il avoit été l'ami de Catilina; s'abandonnoit à la débauche sans pudeur. ison, tout aussi corrompu, sembloit l'être r principes, et ajoutoit à tous ses vices ypocrisie. Voilà les hommes que César issoit à la tête du gouvernement. Par ces précautions, la république continua d'être us la puissance des triumvirs, et Clodius, suré de leur appui, fut maître d'assouir sa vengeance.

Il rechercha la faveur du peuple; il arta les obstacles qui pouvoient s'opser à ses desseins; et, quand il eut t préparé, il fit porter une loi qui damnoit à l'exil quiconque auroit fait

Cicéron exilé.

mourir un citoyen sans forme de pr

Av. J. C. 58, de Rome 696. Cicéron prit le deuil. Presque tou chevaliers le prirent avec lui. Bientôt le sénat donna un décret qui ordonn tous les citoyens de le prendre, co dans une calamité publique. Cicéron rut en suppliant devant le peuple, mai compagné de vingt mille jeunes gens plus nobles familles.

Cependant les consuls se déclaroient vertement contre lui. Pompée, à qui il a rendu des services essentiels, l'abandon lâchement. Clodius, à la tête d'une tro de gens armés, l'insultoit. Enfin César, étoit sorti de Rome avec la qualité de p consul, et qui n'avoit pas la liberté rentrer, se tenoit dans les faubourgs, menaçoit de venir, s'il le falloit, au cours du tribun. Les légions qu'il comm doit étoient prêtes à marcher.

Quelques amis conseilloient à Cic de prendre les armes. Hortensius et C lui persuadèrent de céder. Il se bannit même. Aussitôt le décret de son exil porté. On vendit ses biens, et on rasa maisons. Il soutint son malheur avec

de courage, disposé à ménager désormais le parti qu'il auroit lieu de redouter.

Caton, ferme et intrépide, ne tenoit qu'au parti de la liberté. Clodius, qui voulut encore l'éloigner, lui fit donner une commission, et l'envoya dans l'île de Chipre. Caton est envoyé dans l'île de Chipre. Av. J. C. 58, de Rome 696.

L'année que Numance fut détruite, Attale, comme nous l'avons remarqué, laissa par testament ses états au peuple romain. Quarante et quelques années après, vers le temps où Mithridate se préparoit à la guerre, Ptolémée Apion disposa aussi de la Cirénaïque et de la Lybie en faveur de la république. Sur la fin de la guerre des alliés, Ptolémée Alexandre lui légua les royaumes d'Égypte et de Chipre; et, quelques années après, Nicomède III lui laissa la Bithynie. Si, par de pareilles dispositions, les souverains livroient leurs peuples à la rapacité des magistrats et des fermiers de la république, ils ne faisoient que prévenir ce qui devoit arriver tôt ou tard, et ils leur procuroient au moins la paix. Royaumes légués au peuple romain.

Le sénat avoit pris possession, dans le temps, des royaumes de Pergame, de Cy-

rène et de Bithynie, et les avoit réduits en provinces romaines; mais, lorsque Ptolémée Alexandre légua ses états, il ne régnoit plus. Il avoit été chassé par les Alexandrins qui donnèrent la couronne à Ptolémée Aulète, et l'île de Chipre étoit devenue le partage de Ptolémée, frère du nouveau roi d'Égypte. Alexandre ne léguoit donc que des droits; et, pour les faire valoir, il falloit que les Romains prissent les armes. C'est ce qu'ils ne pouvoient que difficilement, parce qu'alors ils déclarèrent la guerre à Mithridate, et que l'année suivante fut le commencement de la guerre civile suscitée par Cinna. Clodius reprit cette affaire pendant son tribunat. Il fut décidé que les royaumes d'Égypte et de Chipre appartenoient à la république; et Caton, à la sollicitation du tribun, fut chargé, malgré lui, de dépouiller Ptolémée, et de réduire l'île de Chipre en province romaine; ce qu'il exécuta.

Exemple du peu que les magistrats faisoient de leur pouvoir.

On ne forma point d'entreprise sur l'Égypte, parce que, sous le dernier consulat, Ptolémée Aulète venoit d'être déclaré ami et allié du peuple romain; titre qu'il ache-

ta, de Pompée et de César, six mille talens. Il n'en fut pas plus assuré sur le trône. Forcé, pour payer cette somme, à surcharger ses peuples, il les souleva, et il fut réduit à s'enfuir hors de ses états. Quelque temps après, Gabinius, qui commandoit dans la Syrie en qualité de proconsul, le rétablit à la sollicitation de Pompée. Il en coûta encore à ce prince dix mille talens. Voilà un exemple du trafic que faisoient du pouvoir les magistrats et les généraux de la république.

Il y avoit à peine deux mois que Cicéron avoit été exilé, lorsque Clodius osa insulter Pompée. Il se croyoit déjà maître dans Rome, et il ne voyoit pas qu'il n'avoit été que l'instrument d'une faction puissante. Pompée offensé résolut de travailler au rappel de Cicéron. Cette affaire néanmoins trouva de grands obstacles; elle causa bien des tumultes, et elle ne put être terminée que l'année suivante, à la sollicitation des nouveaux consuls. Mais enfin Clodius succomba, et Cicéron, après seize mois d'exil, revint comme en triomphe. Tout le peuple sortit au-devant de

Rappel de Cicéron.

Av. J. C. 57, de Rome 697.

lui. On célébra son retour par des
et par des sacrifices; et on rebâtit de
niers publics toutes ses maisons.

On donne à Pompée la surintendance des vivres pour cinq ans.

Il avoit été abandonné par Pompé
vré même; mais il lui devoit son ra
et il ne tarda pas à lui en témoigne
reconnoissance. La cherté du blé ca
des émeutes; Rome étoit menacée d
disette, et le sénat délibéroit sur les mo
de ramener l'abondance. Cicéron, qu
présenta Pompée comme l'unique ressou
de la république dans les temps diffici
proposa de lui donner pour cinq ans
surintendance des vivres dans toute l'ét
due de l'empire. Cet avis ayant été sui
on dressa un sénatus-consulte en co
quence, et on chargea les consuls de
porter au peuple.

Le décret du sénat ne pouvoit pas
pas être confirmé par un plébiscite. D
les dispositions où étoit le peuple, le
bun Messius jugea même qu'on ne d
noit pas à Pompée un pouvoir assez ét
du. Il demanda qu'on lui accordât enc
une flotte, une armée, la liberté de d
poser des finances, et, dans toutes

vinces où il paroîtroit, une autorité érieure à celle des propréteurs et des consuls. Pompée déclaroit qu'il s'en oit au sénatus-consulte; mais ses parans agissoient pour faire passer la loi tribun, et il paroît aussi que ce fut celle il passa.

Cependant l'épuisement du trésor public permit pas à Pompée de ramener facilement l'abondance. La cherté continua. s'en prit à lui, et il perdit beaucoup ns l'esprit du peuple. A mesure que sa sidération diminuoit, les ennemis du umvirat se déclaroient plus ouvertement. odius trouvoit en eux un appui; et Pome, presque sans pouvoir au milieu des tions qui troubloient la république, se oit humilié par cet homme qu'il avoit tenu de tout son crédit.

Pompée perd de son crédit, et les deux autres triumvirs paroissent n'avoir plus besoin de lui.

Il se reprochoit alors d'autant plus d'air aliéné le sénat, que, dans la situation il étoit, les deux autres triumvirs paroient n'avoir pas besoin de lui. Il se oit éclipsé par César qui, du fond des ules, où il se couvroit de gloire, comndoit dans Rome; et en même temps

il se voyoit abandonné de Crassus. triumvir, qui ne pouvoit être puissant par César, se déclaroit contre Pompé se joignoit à ses ennemis.

César, quoiqu'absent, est tous les jours plus puissant à Rome. Sa conduite.

César paroissoit prendre peu de p ce qui se passoit à Rome. Il vouloit q le crût uniquement occupé des affair son gouvernement. Cependant il prés en quelque sorte aux comices; il infl jusques dans les délibérations du sé son argent lui faisoit des créatures qui loient à ses intérêts. Pour se rapproc il venoit passer les hivers dans la G Cisalpine; plus à portée de servir ceu lui étoient dévoués, il envoyoit des so aux assemblées du peuple, lorsqu'il ju à propos d'user de violence. Le lie son séjour étoit le rendez-vous des hon perdus de dettes, de tous ceux qui av de mauvaises affaires, des préten aux magistratures, et en même t de ce qu'il y avoit de plus disti dans toute l'Italie. Il donnoit aux u promettoit aux autres, il les ména tous. Aussi empressé d'acquérir ses mis que de conserver ses amis, il n

ni par inquiétude, ni par animosité; es démarches qu'il précipitoit et ralen- oit à propos laissoient à peine apper- oir jusqu'où il portoit son ambition. Je ne parlerai point des guerres qu'il fit ns les Gaules, on peut s'en instruire dans commentaires. Je remarquerai seule- nt qu'elles n'étoient pour lui qu'un des yens qui devoient servir à ses projets. conquêtes ajoutoient tous les jours à sa utation; il s'attachoit les soldats; il assoit des sommes immenses, et il les diguoit. Il est vrai que, pour être en t de faire des largesses, il acquéroit par ates sortes de voies. Il se seroit déshon- ré si les Romains avoient été moins cor- mpus ou moins éblouis de ses succès. ais on ne voyoit que ses victoires, et l'ar- nt qu'il savoit répandre achevoit de le stifier. Le sénat, importuné des plaintes es alliés, parut vouloir lui faire rendre ompte de sa conduite, et il finit par lui nner des éloges; il ordonna même des tions de grâces aux dieux pour des bri- ndages qu'il auroit dû punir.

La division qui étoit entre les triumvirs La division des

Triumvirs enhardit leurs ennemis.

enhardit leurs ennemis. Pompée les
toit lui-même, parce qu'il n'étoit pas
qu'on s'élevât contre une puissance q
échappoit. C'est pourquoi Cicéron ce
publiquement la conduite que César
tenue pendant son consulat. Il fit pl
proposa de casser la loi agraire que le
et le peuple avoient juré d'observer.
L. Domitius Ahenobarbus aspiroit au
sulat. Ouvertement contraire aux t
virs, il étoit sur-tout ennemi de Cés
il se proposoit de lui ôter le gouverne
des Gaules.

Les triumvirs renouvellent leur association. Leur traité.

Le parti qui se formoit contre les t
virs les mit dans la nécessité de se
nir. César vouloit écarter l'orage d
étoit menacé; Pompée cherchoit à r
Av. J. C. 56, de Rome 698. vrer l'autorité qu'il avoit perdue; et
sus, nécessaire à l'un et à l'autre,
besoin des deux pour être quelque c
Comme César ne pouvoit pas sortir d
gouvernement, Crassus le vint trou
Ravenne, et Pompée le vit à Lucque
renouvelèrent leurs engagemens. Ils
tèrent entre eux que Crassus et Po
seroient consuls l'année suivante; qu'a

de leur consulat ils auroient pour cinq
s les deux principaux gouvernemens ;
que César seroit continué dans celui des
ules pour le même nombre d'années.
out cela fut exécuté; mais, après avoir usé
artifice pour réussir, il fallut encore em-
oyer la violence.

Cicéron recherche l'amitié des triumvirs.

Le triumvirs s'étant rapprochés, Ci-
on ne pouvoit conserver l'amitié de
mpée, s'il refusoit de chercher celle de
sar; et, pour plaire à l'un et à l'autre,
falloit encore qu'il se réconciliât avec
assus, contre qui il s'étoit toujours
laré. Il fit tout ce qu'on exigea de lui.
écrivit même à César : il le loua sur
n des choses qu'il n'avoit pas toujours
prouvées : et il opina dans le sénat pour
conserver les deux Gaules. Il est vrai
il avoit quelque honte d'avoir si subi-
ment changé de langage. Mais il jugeoit
, ce n'étoit plus le temps du patrio-
me ; et qu'ayant à se plaindre de la
blesse ou de la perfidie de ceux qui se
oient du bon parti, il devoit, par une
arche éclatante, rompre pour jamais
c eux, et se lier sans retour avec ceux

qui auroient le pouvoir et la volonté
défendre. Ces raisons, qui ne le justi
pas, le rendirent suspect à tous les
et on le représentoit comme un h
foible, qui abandonnoit ses amis
ramper devant ses ennemis.

Pompée fait construire un théâtre à demeure.

Il y avoit cent ans que Valérius
sala et Cassius Longius, censeurs qu
années avant la troisième guerre
que, avoient ordonné la construction
théâtre à demeure, où l'on pût donn
jeux dans tous les temps de l'année
édifice étoit déjà fort avancé, lo
Scipion Nasica représenta que la co
dité qu'on vouloit procurer au p
augmenteroit la passion pour les sp
cles : passion qu'il convenoit plut
réprimer dans un temps où la li
des pièces dramatiques contribuoit
blement au dépérissement des mœu
fut écouté. On démolit cet édifice. L
donna même un décret par lequel i
donna que les théâtres, construits à
que fois qu'on en voudroit faire us
ne subsisteroient qu'autant de temp
dureroient les jeux. Sans égard po

Av. J. C. 55, de Rome 699.

écret, Pompée, qui cherchoit la faveur
e peuple, fit bâtir un théâtre à demeure,
à quatre mille spectateurs pouvoient être
acés commodément.

Après avoir fait des lois inutiles pour
primer le luxe de la table, et pour em-
cher les prévarications qui se commet-
ient dans les jugemens, Pompée et Cras-
s osèrent porter une loi contre les bri-
es. C'étoit une dérision de leur part. Leur
tention n'étoit pas de les faire cesser.
mpée sur-tout vouloit qu'il y en eût.
ssi continuèrent-elles sous les consulats
ivans avec plus de violence que jamais,
elles causèrent les plus grands désordres.
s candidats exposoient publiquement leur
gent sur la place. Les chefs des factions
noient les armes pour faire élire ceux
à les avoient payés. Le peuple, qui ne
sembloit que pour en venir aux mains,
séparoit souvent sans avoir pu faire d'é-
tion, et la république fut huit mois sans
gistrats.

Pompée entretient les troubles dans la république.

Sur ces entrefaites, Crassus, qui avoit
la Syrie pour département, périt dans
guerre qu'il faisoit aux Parthes, et Julie

Les liens qui unissoient César et Pompée sont entièrement rompus.

mourut vers le même temps. Les liens avoient uni Pompée et César étoient d rompus, et ils ne pouvoient plus se renc Les circonstances où ces deux homme trouvoient ne le permettoient pas.

César, à la tête d'une armée victorie qui étoit à lui, partageoit au moins la fav du peuple, et n'avoit plus besoin de Pc pée. Dans la position où il se trouvoit ne cherchoit qu'un prétexte pour co mencer la guerre, et il attendoit qu'o lui fournît.

Quant à Pompée, il fondoit toutes espérances dans l'anarchie qu'il entrete à dessein. Persuadé que le sénat et le pe seroient forcés de venir à lui, comme seul homme capable de rétablir l'ordr se flattoit d'être le maître de la républi avant que César fût en état de le trave Il croyoit avoir déjà tout préparé. Ses tisans ne cessoient de dire qu'il étoit te que Rome fût gouvernée par un seul gistrat, et ils proposoient de le nom dictateur. Il comptoit obtenir, par de trigues, la même puissance que S avoit usurpée par les armes; et, d'ap

plan qu'il s'étoit fait, il n'avoit pas voulu s'éloigner. C'est par ses lieutenans qu'il gouvernoit l'Espagne, que le sort lui avoit donnée pour département.

Peut-être le sénat lui auroit-il accordé la dictature. Bibulus proposa de le nommer consul sans collègue. C'étoit composer sur le titre, lorsqu'on ne pouvoit pas refuser le pouvoir. Caton appuya l'avis de Bibulus, jugeant que tout gouvernement étoit préférable à l'anarchie; et invitant Pompée à user avec modération de la puissance que les circonstances mettoient dans la nécessité de lui accorder.

Pompée consul sans collègue.

Av. J. C. 62, de Rome 702.

Cette proposition étonna de la part de deux hommes dont on connoissoit le zèle pour la république: mais elle prouvoit aussi qu'il n'y avoit pas d'autre ressource, et leur avis passa. Les sénateurs jugeoient d'ailleurs que Pompée, flatté de se voir seul à la tête du gouvernement, romproit entièrement avec César. En effet, il parut dès-lors s'attacher au parti du sénat, et il ne s'en sépara plus.

Comme l'ambition de Pompée étoit la principale cause des troubles, il ne lui fut

pas difficile de rétablir l'ordre ; et
rétablit. Pour arrêter les violences, il
chercher ceux qui en avoient commis :
violateur des lois qu'il portoit lui-m
il se conduisit avec beaucoup de parti
Il parut s'être réservé le droit de
les coupables auxquels il s'intéressoit.

Il prend un collègue. Consuls désignés.

Après sept mois, il prit pour col
Q. Métellus Scipio dont il venoit d'ép
la fille ; et, lorsqu'il en fut temps, il p
de procéder à l'élection des consuls
l'année suivante. Elle se fit sans violen
sans troubles. Les nouveaux consuls fu
Ser. Sulpicius et M. Claudius Marc
Le premier paroissoit d'un caractère
poser vivement aucun parti, le seco
déclaroit ouvertement contre César.

Pompée continue d'avoir la principale autorité.

Pompée, qui avoit obtenu pour
nouvelles années une prolongation d
gouvernement en Espagne, étoit sor

Av. J. C. 51, de Rome 703.

Rome, où la qualité de proconsul n
donnoit aucun commandement : mais
tenoit dans les faubourgs, d'où il étoi
core l'ame de toutes les délibération
puis son dernier consulat, il paroiss
protecteur du sénat et de la républ

moique sans titre, il étoit de fait le premier magistrat. Il se saisissoit peu-à-peu de l'autorité, et il régnoit sans violence. Av. J. C. 51, de Rome 703.

César, qui, après son consulat, avoit eu le gouvernement des Gaules pour cinq ans, avoit depuis obtenu une prorogation pour cinq autres: et le temps de son commandement ne devoit expirer que dans trois. Ce terme paroissoit long à Pompée, qui attendoit avec impatience le moment où César licencieroit ses troupes, et reviendroit à Rome simple particulier. Il attend avec impatience que César ait licencié ses troupes.

Mais César ne vouloit pas être simple particulier, lorsque Pompée, qu'on avoit continué dans le gouvernement d'Espagne, étoit encore à la tête des légions, et se tenoit aux portes de Rome. Il se proposoit, après avoir achevé de soumettre les Gaules, de demander le consulat par procureur: s'il l'obtenoit, il passoit tout-à-coup du gouvernement au consulat; et il y passoit avec dix légions de vieilles troupes attachées à sa fortune. Alors il étoit armé, et il l'étoit mieux que Pompée. Mesures de César.

Pour rompre les mesures de César, Pompée fit renouveler la loi qui défendoit de Pompée les veut rompre, et ne les rompt pas.

conférer les magistratures aux absens. il soutint mal cette démarche. Ce avoir encore des ménagemens à gard fit bientôt après ajouter à la loi : *A m qu'on ne soit dispensé nommément d mander en personne.* Or les dix tribun cordèrent pour faire donner cette dispe César, et elle lui fut donnée sans oppos

Proposition du consul Marcellus, qui veut désarmer César.

Cependant le consul M. Marcellus posa au sénat d'ordonner à César de q le commandement des Gaules au pre mars de l'année où l'on alloit entrer, l'obliger en même temps à venir à l demander le consulat en personne. D reils ordres étoient injustes; et, quand l'auroient pas été, il auroit été pru avant de les donner, de savoir comm se feroit obéir. Sur quoi pouvoit-on s der pour retrancher deux ans du com dement de César et pour priver ce g d'une dispense qui venoit de lui être déc? Et quelles forces avoit la répu pour s'assurer de l'obéissance d'un h qui étoit à la tête de dix légions? I es sans de César crièrent à l'injustice consul Sulpicius, qui respectoit le

Av. J. C. 51, de Rome 703.

s'opposa à la proposition de son collègue.

Pompée, forcé à dissimuler, la désapprouvoit luimême en public, et en même temps il songeoit à la faire passer l'année suivante. Dans cette vue, il fit nommer au consulat Caïus Marcellus, cousin de Marcus; et il appuya de son crédit C. Scribonius Curio, pour le faire élire tribun. Curion avoit de l'audace et de l'éloquence, et jusqu'alors il s'étoit toujours déclaré contre César.

Pompée songe à faire passer cette proposition sous les consuls de l'année suivante.

César tenta inutilement de gagner C. Marcellus. Il réussit mieux auprès du collègue de ce consul, L. Émilius Paulus, qui promit de ne point agir contre lui. Il lui en coûta neuf cents talens, seulement pour réduire Paulus au silence : il donna une somme bien plus considérable à Curion, et il s'en assura encore. Ce tribun le servit d'autant mieux, qu'on ne le soupçonnoit pas de s'être laissé corrompre.

César gagne un des consuls et le tribun Curion.

L'année suivante, C. Marcellus proposa d'envoyer un nouveau proconsul dans les Gaules. Paulus se tut, comme il en étoit convenu, et Curion applaudit à la proposition du consul. Mais il ajouta que, pour assu-

Curion rompt les mesures de Pompée.

Av. J. C. 50, de Rome 704.

rer la liberté, il falloit qu'en même t
Pompée abdiquât le proconsulat d'Esp
et licenciât ses troupes. Cette propos
ayant, comme il l'avoit prévu, soulev
partisans de ce général, il se confirma
l'opinion qu'elle ne seroit point accept
ce fut pour lui une raison d'insister
plus de force. Il conclut que, si
hommes, aussi puissans que Pompé
César, ne quittoient pas en même tem
commandement des armées, il étoit d
de les déclarer l'un et l'autre ennemi
la république.

Motifs qui donnent de la défiance à Pompée.

Sur ces entrefaites, Pompée, tombé
gereusement malade à Naples, recu
la santé, et sa convalescence fut célé
dans toute l'Italie par des fêtes et par
sacrifices. Jamais joie n'avoit été si gén
et si vive. D'après ces démonstrations
geant de l'attachement des peuples, Pom
crut n'avoir plus à ménager César,
cessa de dissimuler. Une autre cause
tribuoit encore à lui donner de la
fiance.

Sous prétexte que les Parthes m
çoient la Syrie, le sénat avoit ordonné

Pompée et César fourniroient chacun une légion pour être envoyée dans cette province; et César les avoit fournies toutes deux, parce que Pompée, dans cette occasion, lui en redemanda une qu'il lui avoit prêtée. Ceux qui avoient été chargés de porter à César le décret du sénat avoient répandu, à leur retour, qu'il étoit haï de ses troupes, et qu'elles l'abandonneroient aussitôt qu'elles auroient repassé les Alpes. Pompée compta sur ces rapports, qu'on ne faisoit sans doute que pour lui plaire. Il ne garda plus de mesures. Il se moqua même de ceux qui craignoient César; et, lorsqu'on lui demandoit quelles forces il lui opposeroit, il répondoit que par-tout où il frapperoit du pied il en sortiroit des légions.

César, plus circonspect, affectoit d'autant plus de modération, qu'il remarquoit plus de confiance dans la conduite de ses ennemis. Il souscrivoit à la proposition de Curion : il invitoit Pompée à y souscrire; et il s'étudioit à mettre de son côté toutes les apparences de la justice. Telles étoient les dispositions qu'il montroit, lorsqu'il vint passer l'hiver dans la Gaule Cisalpine.

César s'étudie à mettre de son côté les apparences de la justice.

Av. J. C. 50, de Rome 704.

Il apprit en y arrivant que les deux légio
destinées pour l'Asie par un décret du
nat, avoient été données à Pompée.

Il écrit au sé-nat.

Il ne pouvoit donc pas douter qu'on n'
mât contre lui, et il en écrivit au séna
deux reprises différentes ; se plaignant
peu d'égard qu'on avoit pour ses servic
protestant qu'il quitteroit le comman
ment si Pompée le quittoit ; déclarant q
si ce général vouloit le retenir, il saur
se maintenir de son côté ; et ajoutant q
seroit dans peu de jours à Rome pou
venger ses injures.

Le sénat lui ordonne de li-cencier ses trou-pes.

Ses dernières lettres arrivèrent à Ro
au commencement de janvier. A peine
consuls permirent-ils de délibérer. Il fut
rêté précipitamment que César licencier
Av. J. C. 49, de Rome 705. son armée dans un jour marqué ; et que,
n'obéissoit, il seroit poursuivi comme
nemi de la république. Ce fut en vain
les tribuns Marc-Antoine et Q. Cas
s'opposèrent à ce décret. On ne respecta
leur opposition ni leur caractère. Forcé
sortir de Rome, ils se rendirent au ca
de César, où Curion les avoit précédés.
sénat avoit déjà ordonné aux consuls,

urs, aux tribuns et aux proconsuls *de*
er au salut de la république.

a conduite inconsidérée de Pompée et César s'assure de ses soldats.
consuls fournissoit enfin à César le
xte qu'il cherchoit. Il harangua ses
pes. Il fit le récit des injures qu'il avoit
es. Il se plaignit du décret qu'on venoit
orter contre lui. Il appuya principale-
t sur le peu de respect qu'on avoit eu
la personne sacrée des tribuns. Les
ats, qui depuis neuf ans servoient sous
rdres, jurèrent tous qu'ils étoient prêts
fendre l'honneur de leur général, et à
ger les injures faites aux magistrats du
ple.

ésar étoit alors à Ravenne, où il n'avoit Il passe le Rubicon.
me légion, c'est-à-dire, cinq mille
mes de pied et trois cents chevaux. Il
oya ses ordres au reste de ses troupes
étoient dans leurs quartiers d'hiver; et,
les attendre, il s'avança vers le Rubi-
, assuré du succès de son entreprise
tonnoit ses ennemis par sa hardiesse et
sa célérité.

étoit défendu à tout général de sortir
permission des terres de son gouver-

nement ; et, comme celui qui comman dans la Gaule Cisalpine menaçoit qu'aucun autre la liberté, il y avoit un cien décret, par lequel le sénat dévo aux dieux infernaux, et déclaroit sacr et parricide, quiconque, à la tête d légion ou même d'une cohorte, passer Rubicon. César s'arrêta sur le bord de rivière. *Si je passe*, dit-il, *combie vais faire de malheureux ! mais je perdu, si je diffère à passer.* Il passa, se rendit maître de Rimini, où Marc toine et Cassius le joignirent.

Troubles que cette nouvelle produit à Rome.

A cette nouvelle, Rome crut voir portes César avec dix légions ; et cepen Pompée, à qui le sénat avoit remis l'autorité, se troubloit. Sans troupes, places de retraite, exposé aux repro que lui attiroit son peu de prévoya il ne trouvoit que des oppositions son parti même. Chacun se croyoi droit de lui donner des conseils : pe montroient disposés à lui obéir. Le s qui s'assembloit tumultuairement, ne noit aucune résolution. Le peuple no noissoit les magistrats. Chaque cit

ıbloit vouloir être l'arbitre de son sort, a république paroissoit sans chef.

Cette disposition des esprits ne laissoit Italie aucune ressource à Pompée. Il ne ıptoit pas sur les deux légions qui avoient ri sous César. Ses autres troupes étoient petit nombre, et n'avoient jamais fait la rre. Il se hâtoit d'en faire lever dans te l'Italie ; mais c'étoit trop tard. César oit arriver avant qu'on les eût rassemes. Les villes lui ouvroient leurs portes : armée grossissoit, pour ainsi dire, à ıque pas, et sa clémence achevoit de ıiper ses ennemis. Il pardonnoit à tous ux qui tomboient entre ses mains, protant qu'il ne desiroit que la paix, la protant si Pompée consentoit à une entre, et déclarant qu'il n'étoit sorti de son uvernement que pour se défendre et ır venger les tribuns. Par cette conduite, le faisoit attendre comme un libérateur; pour se rendre maître de Rome, il n'aplus qu'à se montrer.

Peu de ressources de Pompée à l'approche de César.

es partisans ne se cachoient pas. Pom-, qu'ils bravoient en quelque sorte, oit faire prendre les armes au peuple.

Pompée passe en Épire.

Il sortit de Rome, suivi des consuls e la plus grande partie des sénateurs. Bi après il abandonna l'Italie, et pas Épire. Il comptoit sur les forces de l'Or de ces pays qui avoient été auparava théâtre de sa gloire. En partant il dé qu'il traiteroit en ennemis tous ceu ne le suivroient pas. César, plus sage clara qu'il reconnoissoit pour amis tous qui ne seroient pas contre lui.

Pourquoi César ne le suit pas.

Pour terminer promptement la gue importoit à César de poursuivre Po sans différer, et de ne pas lui laiss temps de rassembler toutes les forc l'Orient. Mais il n'avoit pas assez de seaux, et d'ailleurs il lui importoit au ne pas livrer l'Italie aux lieutenans Pompée avoit en Espagne. Occupé d deux objets, il résolut de marcher c ces lieutenans, pendant qu'il feroit tou parer pour son passage dans la Grèce.

César à Rome.

Il n'y avoit que soixante jours qu'il passé le Rubicon, et il étoit maître de l

Av. J. C. 49, de Rome 705.

l'Italie. Il se rendit alors à Rome, e peuple le reçut avec de grandes acc tions. Il assembla ce qui restoit de s

leurs. Il entreprit de se justifier, c'est-à-dire, de mettre de son côté une apparence de justice; et il proposa d'envoyer des députés à Pompée pour traiter d'accommodement. Personne ne voulut se charger de cette commission.

Malgré la clémence qu'il affectoit, et qui étoit même dans son caractère, il donna de terribles impressions contre lui, lorsqu'il voulut se saisir du trésor public. Il fit enfoncer les portes; il menaça de mort le tribun Métellus, et il parla comme s'il eût été maître de la fortune et de la vie de tous ceux qu'il avoit vaincus. Dans le besoin qu'il avoit d'argent, il ne craignoit pas de commettre des attentats qu'il jugeoit utiles à ses desseins.

Il partit de Rome après avoir pourvu à la sûreté de l'Italie, et disposé des gouvernemens de Sardaigne, de Sicile et d'Afrique, provinces dont il vouloit s'assurer. Lorsqu'il arriva dans les Gaules, Marseille venoit de se déclarer pour Pompée. Il en forma le siège, et, ayant laissé devant cette place C. Trébonius, il continua sa route.

Il part pour l'Espagne.

Il la soumet. Défaites de ses lieutenans.

L'expédition d'Espagne ne dura qu'une campagne. Afranius, qui commandoit dans l'Espagne citérieure, après avoir été long-temps harcelé, fut forcé de se rendre, se trouvant sans ressources et hors d'état de faire une retraite. Alors tous les peuples se déclarèrent pour César; et, à son approche, Varron, qui commandoit dans l'Espagne ultérieure, se soumit. Le siège de Marseille duroit encore. Cette place se rendit lorsque César reparut. Tout lui réussissoit où il étoit; mais il éprouvoit des revers où il n'étoit pas. P. Cornélius Dolabella et C. Antonius, qui commandoient pour lui sur les côtes d'Illyrie, furent défaits par les lieutenans de Pompée; et, en Afrique, Curion, vaincu par Juba, roi de Mauritanie, perdit la vie et toute son armée.

Av. J. C. 49, de Rome 705.

Il revient à Rome lorsqu'il avoit été nommé dictateur.

César revint à Rome, où le préteur M. Émilius Lépidus venoit de le nommer dictateur. Il est vrai que ce magistrat avoit usurpé sur les droits des consuls, et que, par conséquent, cette nomination étoit contre toutes les règles; mais César avoit besoin d'un titre, et il lui importoit peu de quelle manière il l'acquéroit.

En qualité de dictateur, il présida aux mices pour l'élection des magistrats de nnée suivante. Il fut élu consul, et il prit ur collègue P. Servilius Isauricus. Il pa- issoit donc agir désormais au nom de la publique; et, par-là, il reprenoit sur ses nemis l'avantage qu'ils avoient d'abord sur lui. Il fit quelques réglemens, abdi- a la dictature, et partit pour Brindes, il avoit donné rendez-vous à douze lé- ons et à toute sa cavalerie.

Il est élu consul, et part pour Brindes.

Av. J. C. 48. de Rome 706.

Ces légions n'étoient pas complètes: elles formoient qu'environ quarante mille mmes. Il avoit perdu beaucoup de sol- ts dans les combats, dans les marches; les maladies en avoient fait périr un and nombre pendant l'automne. D'ail- urs il n'avoit de vaisseaux que pour em- rquer vingt mille hommes de pied et cents chevaux.

Ses forces.

Pompée, occupé depuis plusieurs mois es préparatifs, avoit neuf légions com- tes, composées de citoyens romains. Il attendoit encore deux, que Métellus ipion lui amenoit de Syrie. Il avoit trois ille archers, douze cohortes de frondeurs,

Forces de Pompée.

Il la soumet. Défaites de ses lieutenans.

...x, et des corps de trou
...e la Thrace, de la
...'hessalie et de plusieurs
... Enfin ce qui lui donn
...n grand avantage, c'étoi
... ses vaisseaux : ses flottes le
...aître de la mer.

Av. J. C. de Rom

... ayant embarqué sept légions,
...e, et prit terre le lendemain e
...iers des monts Cérauniens. Il ar
... que ses ennemis eussent été infor
...n départ. Il avoit évité les ports c
...ent occupés par leurs flottes. Auss
...il eut débarqué, il renvoya ses vaisse
... Brindes, pour transporter le reste de
...oupes.

A son arrivée, presque toute l'Épir
soumit, parce que les villes ne croyo
pas devoir fermer leurs portes à un con
Maître d'Apollonie, il marchoit à Dy
chium, où les ennemis avoient leurs
gasins. Mais Pompée, étant arrivé à te
pour couvrir cette place, il s'arrêta en-d
du fleuve d'Apsus, et il attendit là le r
de ses troupes, que Marc-Antoine ne
lui amener que quelques mois après. su

de l'hiver. Pompée étoit campé sur l'autre bord du fleuve avec toutes ses forces.

Je ne parlerai pas des propositions de paix faites par César. Elles n'étoient pas sincères : il savoit bien qu'elles ne seroient pas acceptées. Plus on lui répondoit avec hauteur, plus il affectoit de faire des avances. Peut-être aussi ne vouloit-il ouvrir une négociation que dans l'espérance de débaucher une partie des troupes de Pompée.

César souffroit de la disette ; et Pompée, maître de la mer, et supérieur sur terre, pouvoit vaincre sans combattre, s'il tiroit la guerre en longueur. C'étoit d'abord son dessein ; et, pendant quelque temps, il n'engagea que des combats qui n'étoient pas décisifs. Pour le forcer à une action générale, ou pour l'affamer s'il s'y refusoit obstinément, César entreprit de l'enfermer dans des lignes. De hauteur en hauteur il éleva des forts ; et, quoique l'armée ennemie fût plus nombreuse que la sienne, il l'enveloppa de manière qu'elle manqua d'eau et de fourrages. Cette position des deux armées engagea une action où la fortune, qui décide souvent du sort des combats, enleva

Action où Pompée a l'avantage.

qui avoit forcé le camp
entôt après, l'enleva à
aillé en pièces ses enne
ancre, comme le disoit Cé
me il le disoit lui-même, i
une embuscade. Quoi qu'i
l'avantage, et les troupes de
véritablement mises en dé

Scipion étoit arrivé en Macé
César avoit deux légions sous les
Domitius Calvinus. Tant que
campoit sur la côte, ses flottes en-
l'abondance dans son armée. Il
au contraire, souffrir de la disette
ançoit dans les terres. Pour l'enga-
s'éloigner de la mer, César prit le
de la Macédoine. Il jugeoit d'ail-
après l'échec qu'il avoit reçu, de-
donner à ses troupes le temps de se ras-
Pompée le suivit, soit pour aller au
secours de Scipion, soit pour tomber, s'il le
pouvoit, sur Domitius.

César joignit Domitius dans la Thessa-
lie, où les blés étoient prêts à couper. Cette
raison le détermina à s'arrêter dans cette

vince. Il en fit le théâtre de la guerre. apée arriva quelques jours après, et nit Scipion, avec qui il partagea le com- ıdement.

Pleins de confiance depuis le dernier ıbat, les partisans de Pompée avoient ırdé la retraite de César comme une e. Ils comptoient si fort sur la victoire, ıu lieu de penser aux moyens de vain-, ils se disputoient déjà entre eux les dé- illes de l'ennemi. La guerre ne leur oissoit plus que l'affaire d'un jour; et, ıs l'impatience de retourner en Italie, se plaignoient de la lenteur de Pompée, uel ils reprochoient de vouloir se per- ıer dans le commandement. Ce géné-, accoutumé, dès sa jeunesse, aux ap- ıdissemens, avoit le foible de ne pou- r souffrir d'être désapprouvé. Il résolut c d'engager une action générale dans plaines de Pharsale où il étoit campé. ut entièrement défait.

Confiance du parti de Pompée, qui est entièrement défait.

Av. J. C. 48, de Rome 706.

'tolémée Aulète, qui avoit de grandes gations à Pompée, ne vivoit plus. Il it laissé la couronne à Ptolémée, l'aîné ıes fils, et à Cléopatre, l'aînée de ses filles,

Pompée se retire chez Ptolémée, qui étoit en guerre avec Cléopatre sa sœur. Il est égorgé.

ordonnant qu'ils s'épouseroient, et q
régneroient conjointement. Il nomm
peuple romain exécuteur testamentaire
son testament, qu'il envoya à Rome,
déposé entre les mains de Pompée.

Malgré les dispositions d'Aulète, Cl
patre fut chassée du trône par les minis
de Ptolémée; mais cette princesse ne
pas sans ressources. Elle se retira en Sy
où elle leva des troupes; et elle revint
la tête d'une armée, pour former le si
de Péluse. Son frère étoit allé au-dev
d'elle pour couvrir cette place; et les d
armées campoient sur la côte, lorsqu'
virent arriver Pompée, qui croyoit q
l'Égypte seroit un asyle pour lui. En e
on parut d'abord empressé à le recev
Mais les députés, qu'il avoit envoyés à P
lémée, ayant eu l'imprudence d'invite
soldats à ne pas abandonner un gén
sous qui plusieurs d'entre eux avoient
trefois servi, les ministres du roi en p
rent de l'ombrage, et résolurent de f
périr Pompée. Peut-être aussi que,
méprisant dans sa disgrace, ils croyo
se faire un mérite auprès de César,

lui immolant cette victime ; et ils l'immolèrent.

Informé de la route qu'il avoit prise, César avoit fait voile vers Alexandrie. Le sort funeste de Pompée lui arracha des larmes. Il détourna les yeux avec horreur, lorsqu'on lui présenta sa tête. Il lui fit rendre les honneurs accoutumés ; et, de ce jour, il commença à répandre ses bienfaits sur ceux qui avoient suivi le parti de ce général malheureux.

César pleure la mort de Pompée.

Aulète ayant nommé le peuple romain exécuteur testamentaire, César prétendit que c'étoit aux consuls de la république à prendre connoissance des contestations qui s'élevoient au sujet du testament. En conséquence il se porta pour juge entre Ptolémée et Cléopatre, et il leur ordonna de licencier leurs troupes.

Il se porte pour juge entre Ptolémée et Cléopatre.

Il ne paroissoit pas en état de faire respecter son autorité ; car il n'avoit amené avec lui que huit cents chevaux et deux légions, qui ne composoient qu'un corps de deux mille deux cents hommes. Déjà le peuple d'Alexandrie s'étoit ameuté plusieurs fois, parce qu'il regardoit les fais-

Ptolémée arme contre lui.

ceaux qui précédoient le consul comme une insulte faite à la dignité royale ; et bientôt César, dans le quartier qu'il occupoit, se vit assiégé par les troupes du roi. Les ministres de ce prince le soupçonnoient avec fondement d'être favorable à Cléopatre.

César, vainqueur, dispose de la couronne d'Égypte.

Cette guerre, qui commença dans le mois d'août, dura tout l'hiver. Ptolémée y périt, la bibliothèque d'Alexandrie fut brûlée ; et César, dans le temps qu'à Rome on le nommoit dictateur, courut en Égypte les plus grands dangers. Il dut son salut à son courage et aux secours qui lui vinrent d'Asie. Vainqueur, il donna la couronne à Cléopatre, et il lui associa Ptolémée, prince âgé de onze ans, et frère du dernier roi.

Av. J. C. 47, de Rome 707.

Après avoir vaincu Pharnace et réglé les affaires de l'Orient, il revient à Rome, où il y avoit de grands désordres.

La passion qu'il conçut pour Cléopatre le retint encore quelques mois en Égypte. Il en sortit enfin pour marcher contre Pharnace, qui s'étoit emparé du royaume de Pont. C'est ce même Pharnace à qui Pompée avoit laissé le Bosphore Cimmérien.

César a rendu compte, en trois mots, de la rapidité de cette expédition : *Veni, vidi, vici ;* je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Cependant il n'avoit amené avec lui qu'une

égion, qui, en arrivant dans le Pont, se rouva réduite à mille hommes ; et le reste le ses forces ne consistoit qu'en trois légions peu exercées, et qui avoient été défaites par Pharnace. Déjotarus, roi de la petite Arménie, en fournit une. Domitius Calvinus, qui commandoit alors dans l'Asie, mena les deux autres. César avoit laissé le este de ses troupes en Égypte, soit pour léfendre Cléopatre et Ptolémée contre les évoltes, soit pour les retenir eux-mêmes lans le devoir.

Après avoir vaincu et ruiné Pharnace, il régla les affaires de l'Orient. De retour à Rome, vers le temps des comices, il fut élu consul et dictateur pour l'année suivante. C'étoit son troisième consulat et sa troisième dictature. Rome avoit besoin de sa présence. Les troupes, qui étoient restées en Italie, ne connoissoient plus la discipline. Dans la ville, les factions causoient les plus grands désordres, et la république paroissoit livrée à l'anarchie. Cependant la guerre n'étoit pas finie. Le parti de Pompée s'étoit relevé en Afrique, et César pouvoit se reprocher le temps qu'il avoit perdu

en Égypte. Si ses ennemis avoient p
voir cette lenteur qui démentoit son
tère, il est vraisemblable qu'ils en au
tiré un grand avantage.

Il passe en Afrique, où le parti de Pompée s'étoit relevé.

César se hâta de passer en Afriqu
Métellus Scipion et Caton s'étoient r
après la bataille de Pharsale. Il ab

Av. J. C. 47, de Rome 708.

dans le mois de décembre, aux env
d'Adrumète, avec trois mille homm
pied et cent cinquante chevaux : le re
ses troupes ne put même arriver que
lentement. Les forces des ennemis p
soient néanmoins formidables ; car
pion, à la tête de dix légions et d'une
lerie nombreuse, avoit encore dans
alliance Juba, roi de Mauritanie. I
César comptoit sur sa réputation, s
nom de Marius dont la mémoire étoit
aux Africains, et sur les titres de cons
de dictateur. En effet ces motifs lui o
rent les portes de plusieurs villes, et
sèrent des désertions dans l'armée enne
D'ailleurs il savoit éviter le combat co
il savoit l'engager à propos.

Ruine de ce parti.

La circonspection avec laquelle il
obligé de se conduire, retint l'acti

étoit naturelle. Dans les Gaules, eu à combattre contre des hommes més à employer la valeur plutôt use : en Afrique, au contraire, c'é- tre la ruse qu'il avoit, sur-tout, à autionner, et il falloit du temps ercer les soldats dans ce nouveau e guerre. Ils s'y exercèrent pour- ez promptement; et, après avoir eu ge dans plusieurs combats, ils rem- ıt une victoire complète près de s. Scipion périt, lorsqu'il vouloit n Espagne. Caton se tua dans Uti- ba, chassé de ses états, perdit la n royaume fut réduit en province ², et César revint à Rome sur la uillet.

Av. J. C. 46, de Rome 708.

Av. J. C. 46, de Rome 708.

un homme qui n'a qu'à com- , la vengeance est toujours l'effet me cruelle ou pusillanime. La clé- étoit naturelle à César autant que r; et son premier soin, à son retour ue, fut de rassurer le sénat et le qui pouvoient craindre de trouver ın Marius ou un Sylla. Il se con- ;omme s'il n'avoit jamais eu d'en-

Clémence de César.

nemis. Il pardonna non seulement
partisans de Pompée ; ils furent en
l'objet de ses grâces, et, parmi eux
éleva aux magistratures ceux qui m
tèrent son estime.

Il triomphe. Tant de fois vainqueur, il n'avoit
encore triomphé : il n'en avoit pas tro
le moment. Le repos dont il commen
à jouir le lui offroit ; et il triompha, d
le cours d'un mois, des Gaules, de l
gypte, de Pharnace et de Juba. Il fit
largesses aux soldats, il en fit au peu
et il donna des spectacles de toutes
pèces.

Il fait divers réglemens. Aussi grand magistrat que grand
pitaine, César réforma les abus
porta des lois pour l'administration
blique. Il réprima le luxe. Ayant con
par le dénombrement du peuple, q
y avoit la moitié moins de citoyens q
vant les guerres civiles, il donna
soins à réparer la population, et il c
rigea le calendrier, dans lequel il y a
une erreur de soixante-sept jours (1). C

(1) Pour faire concourir l'équinoxe du calend

orme fit dire que le dictateur, non con-
t d'assujettir la terre, vouloit encore gou-
ner les cieux. Cicéron fit même à ce sujet
mauvaises plaisanteries, dont César ne
ffensa point.

---

ec l'équinoxe astronomique, César fut obligé
jouter soixante-sept jours à l'année de Rome
8. En même temps il régla qu'à commencer à
9 les années seroient de 365 jours, et que, de
ître ans en quatre ans révolus, il y en auroit
e de 366. Cette année, qu'on nomma Julienne,
t plus longue de onze minutes que l'année solaire;
reur qui a depuis été corrigée dans le calendrier
égorien.

L'erreur du calendrier romain venoit de Numa.
prince, ayant fait l'année lunaire de 355 jours,
oit réglé que, pour se retrouver avec le cours du
leil, on intercaleroit, de deux ans en deux ans,
mois qui seroit alternativement de 22 et de 23
urs; en sorte que l'année intercalaire compren-
it tantôt 377 jours, et tantôt 378. Par-là, l'an-
moyenne des Romains se trouvoit de 366 jours.
e étoit donc trop longue d'un jour, et par con-
uent chaque année anticipoit d'un jour sur la
ante.

Une autre cause contribua encore à répandre de
onfusion dans le calendrier. C'est que, dans le
le de César, les intercalations étoient devenues

Ruine du parti des fils de Pompée.

Pendant qu'à Rome il régloit le gou nement, les fils de Pompée, Cnéus et Sex formoient un nouveau parti en Espagne domination de César étoit donc expos de nouveaux hasards; et, pour l'assure falloit vaincre encore. Mais une vict qu'il remporta sous les murs de Mu termina enfin la guerre civile.

Av. J. C. 45, de Rome 709.

Honneurs qu'on rend à César.

A son retour, il offensa les Roma parce qu'il triompha des deux Pompée est vrai qu'il y fut en quelque sorte in par le sénat, qui, à la nouvelle de la toire de Munda, se livra aux démon tions d'une joie excessive, et ordonna

---

une affaire de cabale; les magistrats intrig pour faire intercaler ou pour l'empêcher, su qu'il étoit de leur intérêt de prolonger l'ann de la raccourcir.

Avant César, l'erreur du calendrier re n'avoit jamais été corrigée que fort grossièrem Au milieu de ses occupations, il avoit trouv momens pour s'appliquer à l'astronomie Il a m écrit sur ce sujet, et Ptolémée le cite parm observateurs auxquels il doit des lumières. Il ploya a la reformation du calendrier l'astron Sosigène.

; en action de grâces. Mais c'est qu'on oit exciter contre lui l'envie et la haine : ; cette vue, la flatterie, qui l'avoit déjà blé d'honneurs, lui en prodigua de tou- spèces. On lui donna le titre de Père de 'atrie. On le créa consul pour dix ans, ateur perpétuel et censeur unique sous tre d'inspecteur des mœurs. On déclara ersonne sacrée et inviolable. On lui nit de porter toujours une couronne de ier. On lui accorda le droit d'assister jeux dans une chaire dorée, une cou- ie d'or sur la tête. Par le même décret ordonna qu'après sa mort on placeroit ours cette chaire et cette couronne dans spectacles. Enfin on lui éleva une statue cette inscription : *A César demi-dieu;* n la plaça dans le Capitole, vis-à-vis elle de Jupiter. On lui décerna même onneurs divins, sous le nom de *Jupiter ius*, et il eut des autels, des temples, rêtres, etc. Quant au titre d'empereur, e lui donna dans une acception nou- ; c'est ce qu'il faut expliquer.

ant que les consuls restoient à Rome, 'étoient que simples magistrats, et on

On le nomme empereur. Nouvelle acception de ce mot.

ne les reconnoissoit pour généraux
république que lorsqu'un décret leur
donné le commandement des troupes.
ils faisoient les sacrifices accoutumés,
sortoient pour se mettre à la tête des lé
Si, après la campagne, on leur accord
triomphe, ils conservoient le comma
ment jusques dans la ville, mais seule
pour le jour de leur entrée. Hors ce ca
que, ils cessoient d'être généraux au
qu'ils reparoissoient dans l'enceinte d
merium. La raison de cet usage est
auroient été maîtres de la république
avoient commandé dans Rome comme
un camp. Nous avons vu que Pompé
tablit dans les faubourgs, parce qu'il
loit commander, et que cependant
vouloit pas s'éloigner.

Lorsque les consuls avoient eu des su
leurs soldats les saluoient empereurs;
le sénat leur confirmoit ce titre, ils
voient se flatter d'obtenir le triomphe.
dès qu'ils avoient triomphé, ils perd
le titre d'empereur ainsi que le com
dement.

Or ce titre, qui n'étoit que passager

les consuls, devint perpétuel dans César; et on y ajouta, pour prérogatives, qu'il commanderoit sans sortir de Rome, et qu'il disposeroit de toutes les armées avec un pouvoir absolu. Pour étendre ainsi la signification de ce mot, on ne fit qu'en faire un prénom; et on dit: *Imperator C. J. Cæsar*, au lieu de dire, comme on avoit fait jusqu'alors, *C. Julius Cæsar imperator.* C'est en ce sens qu'Auguste et ceux qui lui succéderont seront nommés empereurs.

Projets qu'il formoit.

Les projets que formoit le dictateur auroient beaucoup contribué à sa gloire, s'il eût eu le temps de les exécuter. Il se proposoit de décorer Rome, de former une bibliothèque, de faire un corps de droit civil, de dresser une carte de l'empire, de creuser à l'embouchure du Tibre un port capable de recevoir les plus grands vaisseaux, de dessécher les marais Pomptins qui rendoient le Latium mal-sain, de couper l'isthme de Corinthe pour réunir la mer Égée et la mer Ionienne, et de rebâtir Corinthe et Carthage.

Il multiplioit les récompenses.

Afin d'avoir plus de places à donner, il porta le nombre des préteurs à seize, et

celui des questeurs à quarante. Il ins
deux nouveaux édiles qu'il nomma *C*
les, parce qu'ils devoient avoir l'in
tion sur les blés. Il accorda les orne
consulaires à dix anciens préteurs; ré
pense qui dédommageoit du consulat
qui ne l'avoient pas obtenu, quoiqu'ils
sent des titres pour y prétendre; e
qui ne s'étoit pas pratiqué depuis les
il créa de nouveaux patriciens, entr
tres, Octavius son neveu, et Cicéron.
il introduisit l'usage de faire abdiqu
consulat au bout de quelques mois,
de pouvoir le conférer à d'autres. En
ral il ne laissoit échapper aucune occ
d'accorder des grâces. Le consul Fa
Maximus étant mort le dernier décem
il lui substitua pour quelques heures
ninius Rébilus. *Hâtons-nous*, disoi
céron, *d'aller faire notre compliment*
Caninius, avant qu'il soit sorti de
gistrature. De pareilles nouveautés c
soient le sénat et le peuple parce qu'
avilissoient le consulat; mais César
vouloit récompenser ses créatures, ne
sujettissoit pas aux usages.

Revêtu des premières magistratures, César paroissoit respecter les privilèges des comices. Il n'eut pas les mêmes égards pour ceux du sénat. Il sembloit ne pouvoir cacher son mépris pour ce corps qui auparavant s'étoit déclaré ouvertement contre lui, et qu'il voyoit alors à ses pieds. Sans daigner le consulter, il portoit des décrets qu'il donnoit pour des sénatus-consultes; et il les souscrivoit des premiers noms de sénateurs qui s'offroient à lui. Le sénat étu humilié.

Le sénat étoit donc humilié. Les grands, dont autrefois les rois et les peuples recherchoient la protection, n'étoient plus rien par eux-mêmes. Ils n'avoient de crédit qu'autant qu'ils avoient la faveur de César; et ils gémissoient en secret, quand ils considéroient la révolution qui les précipitoit aux pieds d'un seul homme.

Mais le peuple, depuis long-temps vendu aux grands, ne s'appercevoit pas que son sort eût empiré. Il regardoit le dictateur comme son ouvrage. Il s'applaudissoit d'avoir remis l'administration entre les mains d'un magistrat qui étoit à lui. En l'élevant, il paroissoit avoir recouvré Le peuple ne croyoit pas avoir rien perdu.

la supériorité. Il jouissoit de l'humiliation du sénat, et il croyoit n'avoir rien perdu lui-même, parce qu'on ne l'avoit pas encore privé du droit de s'assembler. Séduit d'ailleurs par les exploits de César, il sembloit n'ouvrir les yeux que pour voir ce qu'il y avoit de grand dans ce grand homme; et, sans se précautionner contre la tyrannie, il se livroit avec le même enthousiasme avec lequel il défendoit autrefois sa liberté. Cependant le dictateur, qui ne négligeoit aucun moyen de plaire au peuple, se l'attachoit tous les jours par de nouvelles largesses; il l'entretenoit dans l'abondance, il l'occupoit de spectacles, et il l'accoutumoit à lui abandonner peu-à-peu tous les soins du gouvernement.

Il n'étoit plus possible de rétablir le gouvernement républicain.

Dans cette disposition des esprits, on ne pouvoit plus se flatter d'établir la république dont les fondemens étoient ébranlés depuis si long-temps. César pouvoit périr; mais il étoit facile de prévoir que de nouvelles guerres civiles seroient les jeux funèbres qui lui étoient préparés. Les Romains devoient combattre pour le choix d'un maître lorsqu'ils n'en auroient plus;

parce que, dans la corruption où se trouvoient les mœurs, la ressource des grands étoit dans la domination, et celle du peuple dans la servitude.

Conjuration contre César.

Cependant des républicains plus zélés qu'éclairés jugèrent que la tyrannie devoit cesser à la mort du tyran, et ils formèrent une conjuration contre César. Les uns, tels que M. Brutus, croyoient s'armer pour la patrie; les autres, tels que C. Cassius, ne songeoient qu'à venger des injures personnelles. C'étoient des hommes que le dictateur combloit de bienfaits; plusieurs avoient toujours été attachés à son parti; quelques-uns avoient la plus grande part à sa confiance, et il se livroit à eux sans précautions. Il avoit cassé sa garde, jugeant qu'il vaut mieux mourir une fois que de craindre toujours la mort.

Il aspire à la royauté, et il est assassiné.

Tel est le pouvoir des mots. On avoit réuni toute la souveraineté dans la personne du dictateur. Cependant, comme si quelque chose eût manqué à sa puissance, il desiroit le titre de roi; et les Romains qui ne lui refusoient que ce titre, croyoient conserver encore quelque liberté tant qu'ils

ne le lui accorderoient pas. Lorsque ceux qui vouloient le flatter ou le perdre insistèrent de mettre le diadême sur sa tête, ils ne firent qu'exciter l'indignation du peuple.

Plusieurs tentatives inutiles ne les rebutèrent pas. César, voulant venger la défaite de Crassus, se proposoit de porter la guerre en Orient. Ses partisans assurèrent qu'on lisoit dans les livres des Sibylles, que les Parthes ne seroient vaincus que par un roi. En conséquence, ils imaginèrent qu'en bornant César à n'être que dictateur par rapport à Rome et à l'Italie, on pourroit le déclarer roi par rapport aux autres provinces. Ils convinrent avec lui d'en faire la proposition au sénat, et il le convoqua pour les ides de mars, c'est-à-dire, le quinze. Le bruit se répandoit donc qu'il aspiroit à la royauté. Les conjurés, saisissant ce moment qui paroissoit les assurer de l'approbation du peuple, l'assaillirent au milieu du sénat, et lui portèrent vingt trois coups de poignard. Ainsi périt ce grand homme, dans la cinquante-sixième année de son âge.

Av. J. C. 44, de Rome 710.

Effet que produit sa mort.

A la vue de ses assassins, qui entrepren-

e se justifier, les sénateurs reculent
. Sans les écouter, ils se dispersent
ant, et portent de tous côtés les re-
la crainte ou l'horreur, suivant les
ens qui les agitent. Les conjurés, qui
ıu les arrêter, se jettent après eux
s rues. Les poignards encore sanglans
ıin, ils crient qu'ils ont tué le roi de
Ils parlent d'un tyran aimé comme
parlé autrefois d'un tyran odieux;
tôt ils sont effrayés eux-mêmes lors-
:onsidèrent la consternation qu'ils ré-
ıt. Reconnoissant alors, mais trop
qu'ils ont mal jugé des dispositions
ıple, ils se retirent dans le capitole;
ır se mettre en garde contre des ci-
qu'ils avoient cru sauver, ils arment
ɔupe de gladiateurs.

CHAPITRE III.

Marc-Antoine et Caïus Octavius.

Il s'agit de décider si les conjurés seront punis ou récompensés.

LES amis de César, qui s'étoient d'abord cachés, parurent en public aussitôt qu'on les eut avertis des dispositions du peuple. M. Émilius Lépidus, général de la cavalerie, alla se mettre à la tête d'une légion, qu'il amena dans le champ de Mars; et Antoine, alors consul, se saisit de l'argent et des papiers du dictateur.

Av. J. C. 44, de Rome 710.

Ambitieux l'un et l'autre, ils méditoient de nouveaux troubles, et la mort de César à venger n'étoit pour eux qu'un prétexte. Ils s'assuroient secrètement de tous les partisans de ce grand homme : mais, avant de se montrer à leur tête, ils croyoient devoir sonder le sénat, et s'autoriser des résolutions qu'ils lui feroient prendre. Antoine le convoqua.

Quelque intérêt qu'eussent les conjurés

ıver, aucun d'eux n'y osa venir. Il
›it de décider si on les puniroit ou
s récompenseroit : question qu'on ne
t résoudre qu'après avoir examiné
r avoit été un tyran ou un magistrat
ıe.
ésar avoit été un magistrat légitime,
it ratifier tout ce qu'il avoit fait, et
jurés méritoient d'être punis. Ils mé-
ıt au contraire des récompenses, si
avoit été un tyran; et, ce qui ne pou-
:xécuter sans donner lieu à des trou-
:'est qu'alors il falloit casser toutes
onnances du dictateur, déposer tous
gistrats qu'il avoit nommés, et révo-
›us les gouverneurs auxquels il avoit
des provinces. Enfin il falloit encore
r ignominieusement dans les rues le
de César, et le jeter ensuite dans le
: spectacle qui n'auroit pas manqué
olter le peuple.
considérations, qui ne permettoient
: flétrir la mémoire de César, furent
:t des représentations que fit Antoine,
›uissoit de l'embarras où il jetoit les
:urs. Il lui importoit peu que les con-

CHAPITRE III.

Marc-Antoine et Caïus Octavius.

Il s'agit de décider si les conjurés seront punis ou récompensés.

Les amis de César, qui s'étoient d'abord cachés, parurent en public aussitôt qu'on les eut avertis des dispositions du peuple. M. Émilius Lépidus, général de la cavalerie, alla se mettre à la tête d'une légion, qu'il amena dans le champ de Mars; et Antoine, alors consul, se saisit de l'argent et des papiers du dictateur.

Av. J. C. 44, de Rome 710.

Ambitieux l'un et l'autre, ils méditoient de nouveaux troubles, et la mort de César à venger n'étoit pour eux qu'un prétexte. Ils s'assuroient secrètement de tous les partisans de ce grand homme : mais, avant de se montrer à leur tête, ils croyoient devoir sonder le sénat, et s'autoriser des résolutions qu'ils lui feroient prendre. Antoine le convoqua.

Quelque intérêt qu'eussent les conjurés à

es ou les gouvernemens qu'ils tenoient lui.

Dans cette confusion, le sénat, pour itenter tous les partis, fit un décret qui pposoit que César avoit été tout-à-la-fois tyran et un magistrat légitime. Un tyran, rce qu'on arrêta que les conjurés ne seient pas poursuivis : un magistrat légine, parce qu'on ordonnoit que ses réglens seroient ratifiés. On crut tout concilier cette contradiction. En effet on concilia pour un moment. Décret du sénat.

On fit ensuite la distribution des gouvernens, conformément aux dispositions es par César. Par-là, les principales proces furent données aux chefs des conjurés; Gouvernemens donnés aux chefs des conjurés.

Av. J. C. 44, de Rome 710.

. Brutus la Macédoine et l'Illyrie, à Cassius la Syrie, à C. Trébonius l'Asie eure, à Tillius Cimber la Bithynie, et à imus Brutus la Gaule Cisalpine.

Antoine ne s'opposa point aux arrangens pris en leur faveur. Il consentit même oir Brutus et Cassius; et, à la modération c laquelle il se conduisoit, on auroit cru voir compter sur la paix. Cette modéra- néanmoins étoit trop suspecte pour dis-

jurés fussent déclarés innocens ou coupables. Pour avoir un prétexte de les poursuivre tôt ou tard, il lui suffisoit que César ne fût pas déclaré tyran; et il ne méditoit leur perte qu'autant qu'elle seroit pour lui un moyen de s'élever.

Embarras des sénateurs.

Jamais le sénat n'avoit eu à délibérer sur une matière si importante et si délicate. Il n'y étoit point préparé, et cependant la chose demandoit une décision prompte. Les sénateurs, assemblés tumultuairement, n'avoient pas eu le temps de se concerter. Ils se défioient mutuellement les uns des autres; et, quoiqu'il n'y eût que deux partis, on les discernoit si peu, qu'on ne savoit à qui donner sa confiance. Parmi les républicains zélés, quelques-uns avoient le courage de rendre des actions de grâces aux conjurés : ils demandoient même qu'on leur décernât des récompenses. Mais le plus grand nombre paroissoit intimidé, lorsqu'ils considéroient les bras prêts à s'armer pour venger la mort du dictateur. Enfin plusieurs avoient intérêt que les actes de César fussent confirmés, parce qu'autrement ils auroient perdu les magistra-

sures ou les gouvernemens qu'ils tenoient de lui.

Dans cette confusion, le sénat, pour contenter tous les partis, fit un décret qui supposoit que César avoit été tout-à-la-fois un tyran et un magistrat légitime. Un tyran, parce qu'on arrêta que les conjurés ne seroient pas poursuivis : un magistrat légitime, parce qu'on ordonnoit que ses réglemens seroient ratifiés. On crut tout concilier par cette contradiction. En effet on concilia tout pour un moment. Décret du sénat.

On fit ensuite la distribution des gouvernemens, conformément aux dispositions faites par César. Par-là, les principales provinces furent données aux chefs des conjurés; à M. Brutus la Macédoine et l'Illyrie, à C. Cassius la Syrie, à C. Trébonius l'Asie mineure, à Tillius Cimber la Bithynie, et à Décimus Brutus la Gaule Cisalpine. Gouvernemens donnés aux chefs des conjurés. Av. J. C. 44, de Rome 710.

Antoine ne s'opposa point aux arrangemens pris en leur faveur. Il consentit même à voir Brutus et Cassius; et, à la modération avec laquelle il se conduisoit, on auroit cru pouvoir compter sur la paix. Cette modération néanmoins étoit trop suspecte pour dis-

dans une représentation en cire, les v
trois coups de poignard qui lui ont été
tés. A ce spectacle, le cri de la venge
se mêle à celui de la douleur : on fai
bûcher de tout ce qui tombe sous la m
et, pendant que les uns jettent dan
flammes ce qu'ils ont de plus précieu
autres volent aux maisons des conjurés
les réduire en cendres. Ils furent repou

Les chefs des conjurés sortent de Rome.

Antoine avoit levé le masque. Les
jurés ne pouvoient plus douter qu'il ne
ditât leur perte. Embarrassés dans les

Av. J. C. 44, de Rome 710.

ges qu'il leur tendoit, il n'y avoit pl
Rome de sûreté pour eux ; et ils voyoient
bien ils s'étoient trompés lorsqu'ils av
jugé qu'après la mort du tyran la li
se rétabliroit d'elle-même. Décimus B
partit pour la Gaule Cisalpine, Tréb
pour l'Asie mineure, et Tillius Cimber
la Bithynie. Ces provinces, comme
l'avons vu, leur avoient été assignées.
trouvoient un asyle, et ils pouvoien
fortifier.

Mais Brutus et Cassius, alors prét
ne pouvoient aller dans leurs gouv
mens qu'après que l'année de leur m

: seroit expirée ; et Brutus, parce
ıvoit le département de la ville, ne
it pas même s'absenter plus de dix
Antoine, qui n'étoit pas fâché de les
ıer, fit dispenser celui-ci de la loi
›bligeoit à résidence ; et le sénat, pour
:r leur fuite, leur donna la commis-
le faire venir d'Asie et de Sicile les
ıécessaires à l'approvisionnement de
e. Ils sortirent alors de Rome. Il sem-
ı'ils auroient dû passer sur-le-champ
leurs gouvernemens. Si d'un côté la
étoit irrégulière, de l'autre il leur
:toit de s'assurer des légions, et de
promptement au secours de D. Brutus
sénat. Mais, parce qu'ils ne perdirent
›ute espérance de rentrer dans Rome,
stèrent en Italie.

ıtoine ne savoit pas, comme César, de dessein en dessein sans se décou- Naturellement emporté, il brusquoit rconstances ; et, après avoir fait pré- ımment une démarche qui le déceloit, voyoit réduit à faire une démarche :aire, pour dissiper des soupçons qu'il issipoit pas. Il n'avoit point encore de

Conduite peu mesurée d'Antoine.

...ation en cire, les vingt-
...gnard qui lui ont été por-
...ée, le cri de la vengeance
...ri de la douleur : on fait un
...ce qui tombe sous la main;
...que les uns jettent dans les
...qu'ils ont de plus précieux, les
...ent aux maisons des conjurés pour
...re en cendres. Ils furent repoussés.
...ne avoit levé le masque. Les con-
...e pouvoient plus douter qu'il ne mé-
...eur perte. Embarrassés dans les piè-
...qu'il leur tendoit, il n'y avoit plus à
...me de sûreté pour eux; et ils voyoient com-
...ils s'étoient trompés lorsqu'ils avoient
...qu'après la mort du tyran la liberté
...établiroit d'elle-même. Décimus Brutus
...rtit pour la Gaule Cisalpine, Trébonius
...ur l'Asie mineure, et Tillius Cimber pour
...a Bithynie. Ces provinces, comme nous
...avons vu, leur avoient été assignées. Ils y
trouvoient un asyle, et ils pouvoient s'y fortifier.

Mais Brutus et Cassius, alors préteurs, ne pouvoient aller dans leurs gouvernemens qu'après que l'année de leur magis-

Il y avoit à Rome un certain Amatius, qui se disoit petit-fils de Marius. A la tête d'une populace séditieuse, il avoit élevé un autel à la mémoire du dictateur; il y faisoit faire des sacrifices, et il menaçoit hautement de venger la mort de César. Arrêté par ordre d'Antoine, il fut conduit dans la prison et étranglé.

Il fait étrangler Amatius.

Dolabella, que César, lorsqu'il se proposoit de passer dans l'Orient, avoit désigné pour lui succéder dans le consulat, avoit, en conséquence, pris possession de cette magistrature. Jaloux de partager avec son collègue la bienveillance du sénat, il renversa l'autel élevé à César; il dissipa la populace qui s'attroupoit autour de ce monument, et punit de mort les chefs qui l'ameutoient. Ces voies de fait étoient condamnées par les lois. Cependant le sénat, bien loin de les désapprouver, donnoit au contraire de grands éloges aux consuls, parce qu'il vouloit irriter le peuple contre eux. Antoine lui-même s'exposoit aux reproches d'ingratitude et d'inconstance. Devenu odieux à la multitude, il s'en fit un mérite auprès du sénat. Il feignit de craindre pour ses jours.

Dolabella, collègue d'Antoine, achève de dissiper les émeutes du peuple.

Antoine obtient une garde.

parti formé. Cependant plusieurs des c
jurés prenoient possession de leurs gouv
nemens. Il les forçoit à prendre des me
res contre lui, et il forçoit le sénat à fa
des vœux pour eux.

Pour gagner la bienveillance du sénat, il fait donner le commandement des flottes à Sextus, fils de Pompée.

Il songea à réparer son imprudenc
Quoique devant le peuple il eût juré
venger la mort de César, il tint dans
sénat un autre langage. Il parla de ce
mort comme d'un accident qu'on ne
voit attribuer qu'à la colère des dieux.
dit qu'il falloit ensevelir le passé dans l'o
bli, et ne penser désormais qu'à réunir
esprits divisés. Des deux fils de Pomp
Cnéus étoit mort peu après la bataille
Av. J. C. 44, de Rome 710. Munda; Sextus vivoit encore, et il étoit
Espagne où il avoit relevé son parti. A
toine proposa de le rappeler, de lui r
tituer l'équivalent des biens de son pèr
et même de lui donner le commandeme
sur toutes les flottes de la république. I
sénat applaudit à toutes ces propositio
donna un décret en conséquence; et Sextu
après avoir rassemblé tout ce qu'il put
vaisseaux, vint s'établir à Marseille, d'
il observa les événemens.

Il y avoit à Rome un certain Amatius, qui se disoit petit-fils de Marius. A la tête d'une populace séditieuse, il avoit élevé un autel à la mémoire du dictateur; il y faisoit faire des sacrifices, et il menaçoit hautement de venger la mort de César. Arrêté par ordre d'Antoine, il fut conduit dans une prison et étranglé.

Il fait étrangler Amatius.

Dolabella, que César, lorsqu'il se proposoit de passer dans l'Orient, avoit désigné pour lui succéder dans le consulat, avoit, en conséquence, pris possession de cette magistrature. Jaloux de partager avec son collègue la bienveillance du sénat, il renversa l'autel élevé à César; il dissipa la populace qui s'attroupoit autour de ce monument, et il punit de mort les chefs qui l'ameutoient.

Dolabella, collègue d'Antoine, achève de dissiper les émeutes du peuple.

Ces voies de fait étoient condamnées par les lois. Cependant le sénat, bien loin de les désapprouver, donnoit au contraire de grands éloges aux consuls, parce qu'il vouloit irriter le peuple contre eux. Antoine sur-tout s'exposoit aux reproches d'ingratitude et d'inconstance. Devenu odieux à la multitude, il s'en fit un mérite auprès du sénat. Il feignit de craindre pour ses jours.

Antoine obtient une garde.

Il demanda des gardes, et on lui p
de se faire accompagner par quelqu
dats vétérans.

Alors il prit pour gardes de vieux s
et d'anciens officiers, qui avoient
sous ses ordres dans les armées de C
et il en réunit auprès de lui jusqu'
mille. C'étoient des hommes sur la v
desquels il pouvoit compter. Cepend
ne se donnoient à lui que dans l'espé
de venger la mort du dictateur. Il d
donc perdre leur confiance, s'il ne s
claroit pas hautement contre les co
Par eux, il étoit maître dans Rome;
lui-même il dépendoit d'eux.

Il abolit la dictature. Sa puissance.

Il sembloit qu'il fût condamné à d
des soupçons et à les dissiper tour-à
Lorsqu'il vit que sa garde nombreu
frayoit les sénateurs, il voulut les ras
Dans cette vue, il proposa d'abolir la
ture, et la loi en fut portée dans une a
blée du peuple. En abolissant cette di
alors odieuse au sénat dont autrefoi
avoit été la grande ressource, il v
faire croire qu'il n'y aspiroit pas.
qu'importoit qu'il fût dictateur ou co

Appuyé de Lépidus qu'il avoit fait souverain pontife, et de ses deux frères dont l'un étoit préteur et l'autre tribun, il disposoit de tout ; et, sous son nom, César mort régnoit plus despotiquement que César vivant. Parce qu'un sénatus-consulte avoit confirmé tous les réglemens du dictateur, Antoine donnoit, comme autant de lois, tous les réglemens qu'il faisoit lui-même. Les ordonnances qu'il vouloit publier ; il les avoit trouvées dans les papiers de César. Sous ce prétexte il faisoit un trafic des immunités, des privilèges, des grâces de toute espèce : il rappeloit les exilés, il aliénoit le domaine de la république, il vendoit, en un mot, aux citoyens, aux peuples, aux rois, tout ce qu'on vouloit acheter. Les sommes immenses qu'il amassoit par cette voie lui auroient fourni les moyens d'assurer son autorité, si, moins prodigue et moins inconsidéré, il avoit su user de ses richesses et de sa puissance.

A peine les deux chefs des conjurés furent sortis de Rome, qu'il fit donner à Dolabella le gouvernement de Syrie, et il obtint pour lui celui de Macédoine. Brutus et Cassius

Il dépouille Brutus et Cassius de leurs gouvernemens.

Av. J. C. 44, de Rome 710.

furent dépouillés par un plébiscite. I
nat donna au premier l'île de Crè
au second la Cyrénaïque. Antoine v
bien qu'on leur accordât ce foible dé
magement. Les choses étoient dans ce
lorsque C. Octavius vint à Rome po
cueillir la succession de son grand-onc

C. Octavius
ose se porter
pour héritier de
César.

Octavius étoit fils d'un sénateur, no
Caïus Octavius, qui avoit exercé la
ture, et d'Accie, fille d'Accius Ba
qui avoit épousé Julie, sœur de Cés
étoit, depuis six mois, à Apollonie,
achever, dans cette ville, ses étude
exercices, lorsqu'il apprit la mort d
tateur. Tout paroissoit lui défendre de
ser à faire valoir ses prétentions. Il n'
que dix-huit ans. A cet âge pouvoit
flatter de devenir tout-à-coup le chef
parti assez puissant pour s'élever m
le sénat qui favorisoit les conjurés, et
gré Antoine qui avoit déjà, en qu
sorte, usurpé la tyrannie? Si, en arri
en Italie, il n'étoit pas respecté des
partis qui divisoient la république, s'
les forçoit pas l'un et l'autre à le ménu
il étoit perdu sans ressource. Son

ıdoit du succès de sa première dé-
he.

s amis, qui ne considéroient que les
ers auxquels il s'exposoit, jugeoient
n'y avoit de sûreté pour lui que dans
ie obscure. Octavius fut plus hardi,
qu'il étoit ambitieux, et peut-être
parce qu'il n'avoit que dix-huit ans.
seulement il osa se porter pour héritier
ésar, il se proposa encore de le venger;
ıe désespéra pas de s'élever à la même
ance. Il manquoit de valeur. Peut-être
ıroit-il; mais il se sentoit de l'audace,
en avoit d'autant plus que son inex-
ıce ne lui permettoit pas de prévoir
ıstacles qu'il auroit à surmonter.

ıe hâta de passer en Italie. Cependant
ıit si peu assuré de la disposition des
s, qu'il évita d'aborder à Brindes: il
qua à quelque distance de cette ville,
envoya reconnoître s'il pouvoit y en-
ans danger. Mais aussitôt que les sol-
, qui étoient en garnison dans cette
, eurent appris son arrivée, ils sor-
t au-devant de lui. C'étoient des vété-
qui avoient servi sous son oncle. Ils

En arrivant en Italie, il se trouve à la tête d'un parti.

Av. J. C. 44, de Rome 710.

l'introduisirent dans Brindes, et ils l'en rendirent maître en quelque sorte.

A ce premier succès, l'entreprise d'Octavius commençoit à n'être plus aussi téméraire qu'elle avoit pu le paroître. Il jugea sans doute que l'exemple, donné par les soldats de Brindes, deviendroit contagieux. Il vit donc que le nom de César lui donneroit des armées. Dès-lors, quoiqu'il ne fût pas encore autorisé à porter ce nom, il le prit, et il se fit appeler *C. Julius Cæsar Octavianus*. Je continuerai de le nommer Octavius.

Il partit de Brindes pour se rendre à Rome. Sur sa route il fut accueilli des parens, des affranchis de son oncle, et des vétérans à qui le dictateur avoit donné des terres. Tous demandoient à venger la mort de César : tous se plaignoient d'Antoine qui avoit ménagé les meurtriers ; et ils paroissoient chercher un chef dans ce jeune homme que leur général avoit jugé digne de porter son nom. Octavius flatta leurs espérances, mais sans se compromettre. Avant de se déclarer ouvertement, il vouloit tout observer : il sentoit la nécessité de régler

ses démarches sur les circonstances où il se trouveroit.

En traversant la Campanie, il vit Cicéron qui étoit alors à une de ses campagnes près de Cumes. Il songeoit à ménager cet orateur qui, de son côté, cherchoit un appui contre Antoine. Cicéron se lia avec lui. Flatté des avances d'Octavius qui l'appeloit son père, et qui disoit ne vouloir se conduire que d'après ses conseils, il ne voulut rien prévoir, et il résolut de l'appuyer de tout son crédit.

Enfin, lorsque Octavius approchoit de Rome, il vit arriver, au-devant de lui, plusieurs magistrats et une partie du peuple. De tous ceux qui avoient été attachés à César, Antoine fut le seul qui ne témoigna aucun empressement de voir le fils de son général. Il ne daigna pas même lui envoyer un de ses gens. Quoique cette conduite pût être mal interprétée, Octavius n'en parut point offensé. Au contraire il excusoit Antoine, disant qu'à son âge il étoit fait pour prévenir le premier magistrat de la république.

Pour être autorisé à porter le nom de

Parti qui lui étoit contraire.

son oncle, il falloit qu'il se présentât de
le préteur, et qu'il fit enregistrer solen
lement la déclaration par laquelle i
ceptoit l'adoption de César. C'est ce
fit dès le lendemain de son arrivée à R
Cet acte sembloit lui faire un devoi
poursuivre les meurtriers de son père.
pendant le sénat leur avoit accordé
amnistie. Antoine y avoit donné son
sentement. S'il ne vouloit pas lui-m
venger le dictateur, il ne souffriroit
qu'un autre le vengeât. Enfin plusieur
conjurés se fortifioient dans leurs gou
nemens ; et D. Brutus, qui étoit dan
Gaule Cisalpine, paroissoit devoir c
mander à toute l'Italie. Voilà le parti qu
taviusavoit à combattre. Ses amis en éto
effrayés ; mais il auroit cru se déshon
s'il eût renoncé par crainte à une adop
qui lui étoit si glorieuse. C'est pourqu
ne balança pas. S'il eût hésité, l'emp
sement de ceux qui venoient à lui se fût
lenti ; en se hâtant, il enflammoit leur
de plus en plus.

Ce parti n'étoit pas aussi redoutable qu'il le paroissoit.

D'ailleurs ses ennemis n'étoient pas a
redoutables qu'ils le paroissoient. Le sén

ble par lui-même, devoit ménager Oc-
ius, dès qu'Octavius auroit un parti puis-
it. Antoine aliénoit ceux qui lui étoient
plus dévoués, s'il se déclaroit ouverte-
nt contre le fils de César. D. Brutus pou-
t peu compter sur ses soldats, parce
ils avoient servi sous le dictateur. Cim-
r et Trébonius étoient trop loin pour ve-
à son secours. Enfin les meilleures trou-
s de la république demandoient la mort
s conjurés, ou plutôt c'étoit un prétexte
ur elles d'allumer une guerre civile, et
es n'attendoient que le moment d'être
nduites à Rome. Dans de pareilles cir-
stances, si Octavius savoit se conduire,
it devenoit favorable à son ambition;
is les fautes d'Antoine le serviront encore
eux.

Octavius, après avoir fait enregistrer sa déclaration, alla sur-le-champ voir Antoine. Il le remercia d'abord de son attachement pour la mémoire du dictateur, et de l'éloge qu'il en avoit fait. Il se plaignit ensuite du consentement qu'il avoit donné à l'amnistie accordée aux conjurés. Il ne lui dissimula pas qu'il se proposoit de les pour-

Entrevue d'Octavius et d'Antoine.

suivre ; il le pressa de se joindre à lui ; il le pria de ne pas au moins s'opposer à ses desseins. Enfin il lui demanda, en qualité d'héritier, l'argent qui avoit été trouvé chez César, et dont il avoit besoin pour s'acquitter envers le peuple.

Plus les projets de ce jeune homme étoient hardis, moins Antoine le croyoit capable de les soutenir ; il ne vit en lui qu'un téméraire. Il lui répondit qu'il s'étoit trompé, s'il se flattoit de succéder un jour à la puissance du dictateur. Il lui peignit les dangers auxquels il s'exposoit, et il lui conseilla de sacrifier ses ressentimens au bien public et à sa propre sûreté. Quant à l'argent, il le lui refusa, sous prétexte que c'étoit l'argent même de la république, dont César s'étoit emparé.

Octavius, qui veut acquitter les legs de son grand-oncle, est traversé par Antoine.

Octavius fut outré de ce refus. Il voyoit que le motif du consul étoit de le priver de la faveur du peuple, en lui ôtant les moyens de l'acheter. Il se hâta de mettre en vente les terres et les maisons de César, déclarant qu'il n'avoit accepté la succession que pour acquitter les legs portés par le testament. Mais la plus grande partie de ce

effets furent réclamés, ou comme ayant été usurpés sur l'état, ou comme ayant été enlevés à des particuliers ; et, pour donner plus de force à ces oppositions, Antoine, qui les avoit suscitées lui-même, fit rendre par le sénat un décret qui ordonnoit des recherches sur l'administration des deniers publics pendant la dictature. Octavius opposoit à ce décret celui qui ratifioit les actes de César. Il prouvoit d'ailleurs, par des contrats, l'acquisition légitime des biens qui lui étoient contestés. Tout cela le jetoit dans de longues procédures, et ne lui permettoit pas de remplir si tôt ses engagemens envers le peuple. C'est ce qu'on vouloit. Il sut tirer avantage de la situation dans laquelle on croyoit l'avoir embarrassé. Il vendit son patrimoine pour acquitter une partie des legs : il se plaignit d'Antoine qui l'avoit mis dans l'impuissance de les acquitter entièrement ; et le peuple, qui applaudissoit à sa libéralité, se déclara ouvertement contre le consul.

La garde d'Antoine désapprouve les difficultés qu'il fait à Octavius.

Nous avons vu que le sénat avoit ordonné que la chaire et la couronne de César seroient, à perpétuité, placées dans tous les

spectacles. En conséquence de ce dé
Octavius les fit porter aux jeux que
noit Critonius, alors édile. Critonius r
de les recevoir, et Antoine défendit a
à Octavius de les mettre aux jeux
devoit donner lui-même. Mais cette
fense déplut au peuple; elle souleva a
contre le consul jusqu'à ses propres gu
Ils menacèrent de l'abandonner, s'il
tinuoit de persécuter le fils de César.

Elle les réconcilie. Antoine obtient la Gaule Cisalpine.

Forcé à se justifier, Antoine disim
Il consentit à se réconcilier avec Octav
et les chefs de sa garde les ayant rap
chés, ils se promirent l'un à l'autre d'
désormais de concert, et de s'aider mut
lement de leur crédit. En effet ils se
nirent pour enlever la Gaule Cisalpi
D. Brutus. Le consul, qui vouloit ce
vernement, dans l'espérance de se re
maître de l'Italie, sut persuader à Octa
de contribuer à le lui procurer. En va
sénat s'y opposoit; la proposition fut
au peuple qui l'agréa, et qui donna la
cédoine à C. Antonius, frère d'Antoin

Pour perdre Octavius, Antoine devoit s'unir à lui.

Pour partager la faveur, César s'u
Pompée qu'il vouloit perdre. C'est

ıtoine auroit dû se conduire avec Oc-
. S'il lui eût facilité les moyens de
ıitter envers le peuple, il eût été
ıe lui l'objet de la reconnoissance; et
ıt attaché tous les partisans de ce jeune
ne, s'il eût affiché le même amour pour
moire de César, et le même desir de
ıger. Un même intérêt les invitoit à se
r, puisqu'ils avoient pour ennemis, l'un
utre, les conjurés et le sénat. Antoine
voit donc point craindre de partager
rité avec Octavius. Au contraire, en
:mant avec lui qu'un parti, il pouvoit
er d'en devenir le seul chef. Octavius,
bile dans les intrigues, étoit sans ex-
ıce à la guerre; il manquoit même de
ge. Antoine avoit servi en Syrie sous
ıius. C'est lui qui avoit rétabli Ptolé-
Aulète sur le trône d'Égypte. Il com-
a, dans cette guerre, à s'attacher les
ts dont il mérita l'estime. Depuis il
stingua toujours dans les armées de
:. Il eut la plus grande part à la con-
e de ce général; et on le regardoit avec
n comme un excellent capitaine. On
donc présumer qu'en paroissant par-

tager le commandement il auroit en
commandé seul. Dès-lors il auroit e
d'avoir un concurrent dans Octavius.

Antoine se brouille avec Octavius.

Plus soldat que politique, Antoin
crut déjà maître de l'Italie, parce qu
plébiscite lui donnoit le gouvernement d
Gaule Cisalpine : gouvernement qu'il
voit pas encore, et qu'il falloit conqu
Il ménagea si peu Octavius, qu'il me
de le punir s'il continuoit de corrompr
peuple par des largesses. Parce qu'il fu
d'abord méprisé, il n'imaginoit pas l
voir craindre. Il ne considéroit pas q
irritoit le peuple en condamnant les
ralités qu'on lui faisoit, et qu'en pers
tant le fils d'un homme auquel lui-m
il devoit tout, il révoltoit contre son in
titude tous ceux qui avoient servi so
dictateur. C'est ainsi qu'il aliénoit ses
tisans, et qu'il les forçoit de s'attach
son rival.

Octavius rend Antoine suspect à tous ceux qui s'intéressent à la mémoire de César.

Octavius, plus habile, tiroit avanta
toutes les fausses démarches d'Antoin
excita contre lui le ressentiment du peu
il l'exposa à l'indignation des colonies
César avoit établies dans l'Italie ; il lu

même la confiance d'un grand nombre
ficiers et de soldats qui servoient dans
;arde; il envoyoit de tous côtés des
ssaires qui répandoient des soupçons
la conduite équivoque du consul. En un
, il travailloit sourdement à le rendre
ux à tous ceux à qui la mémoire de
r étoit chère.

.ntoine fut encore obligé d'avoir une ication avec les principaux officiers de arde. Ils lui représentèrent qu'il se per-, et qu'il les perdoit eux-mêmes par ses ntions continuelles avec Octavius; que alut et le leur étoient attachés à la perte onjurés; que c'étoit là l'unique motif engagemens qu'ils avoient contractés lui; et que, mettant de côté tout autre rêt, il devoit s'unir sincèrement avec avius pour tirer vengeance des assas- de César. Ces représentations produi- nt une réconciliation aussi peu sincère la première. Antoine cependant auroit juger que sa conduite lui faisoit perdre te considération dans son parti.

Nouvelle réconciliation peu sincère de ces deux hommes.

Il venoit à peine de se réconcilier, qu'il usa Octavius de l'avoir voulu faire assas-

Si Octavius n'eût pas eu Antoine pour concurrent, il auroit

parvenu plus difficilement à l'empire.

siner. On ne sait pas s'il y avoit quelq
dement à cette accusation. Octavi
défendit comme d'une calomnie. Ce
a d'étonnant, c'est que Cicéron dit q
honnêtes gens croyoient la chose, e
prouvoient. Quoi qu'il en soit, si Oc
se fût enlevé ce concurrent, il seroi
venu plus difficilement à l'empire: je
même qu'il y fût parvenu. Seul à la tê
parti, auroit-il à son âge inspiré la
fiance aux soldats? S'il l'eût d'abor
pirée, auroit-il soutenu cette confia
sa capacité et par son courage? Sou
n'avoit-il pas besoin d'un capitaine e
menté pour l'opposer à Brutus, à Cas
aux autres chefs des conjurés? C'est A
qui vaincra pour Octavius, et il lui la
recueillir le fruit de la victoire. Il l'a
cher à ceux qui s'intéressent à la mé
de César, il va bientôt le rendre néce
au sénat; et il aura tout-à-la-fois pou
nemis les conjurés, le sénat et Octavi

Brutus et Cassius quittent l'Italie.

Comme l'Italie étoit menacée d'une g
civile, Brutus et Cassius en sortirent. Il
tirent pour l'Orient, dans le dessein d
couvrer les gouvernemens qui leur av

é enlevés. Ils désespérèrent enfin de ren-
er dans Rome avec quelque autorité, et
reconnurent qu'il ne leur restoit d'autre
source que d'opposer la force à la force.
Il y avoit dans la Macédoine six légions
e César avoit destinées à la guerre contre
Parthes. Antoine en céda une à Dola-
lla qui partit pour la Syrie, et il fit venir
autres à Brindes. Lorsqu'il sut qu'elles
toient arrivées, il alla se mettre à leur
e. On craignoit son retour. On ne doutoit
qu'il ne se rendît maître du gouverne-
nt, et que même il ne fît périr tous ceux
lui étoient contraires. Il en avoit fait la
nace. Octavius, qui avoit tout à redou-
, leva dix mille hommes dans la Cam-
nie, les conduisit à Rome à la sollicita-
n de Cicéron, prévint l'arrivée du consul,
e montra au peuple comme le défenseur
la patrie contre un tyran qui menaçoit
l'opprimer.

Antoine et Octavius arment.

Av. J. C. 44, de Rome 710.

Mais ses soldats étoient des vétérans,
quels le dictateur avoit donné des éta-
ssemens, et qui croyoient avoir pris les
nes pour le venger. Lorsqu'ils apprirent
on se proposoit de les faire marcher

Octavius est abandonné de la plus grande partie de ses troupes.

contre Antoine, autrefois leur général, et a
tuellement consul, ils déclarèrent qu'ils
marcheroient pas. Ils se retirèrent sous
vers prétextes; et Octavius, qui n'avoit pa
de droit sur eux, n'en put retenir que tr
mille. Avec si peu de forces, il ne jug
pas devoir attendre Antoine. Il sortit
Rome, et il alla du côté de Ravenne.

Antoine est au moment d'être abandonné des siennes.

Les troupes qu'Antoine avoit fait ve
à Brindes se plaignoient qu'il eût laissé j
qu'alors la mort de César sans vengean
Il augmenta bientôt leur mécontentem
par une sévérité déplacée, et il se vit
moment d'en être abandonné. Déjà elle
prêtoient aux sollicitations d'Octavius
les invitoit, par ses émissaires, à pa
dans son parti. Antoine sentit alors la
cessité de les traiter avec moins de rigu
Il songea à les ramener; et, lorsqu'il cr
avoir réussi, il vint à Rome à la tête d'
légion, pendant que les autres se rendo
à Rimini, le long de la mer Adriatique

Octavius lui débauche deux légions.

Tout trembloit devant Antoine qui c
mandoit dans Rome comme dans un ca
lorsqu'il apprit qu'Octavius, qui avoit
de nouvelles troupes, venoit de lui dé

cher deux légions. Il lui importoit de prévenir la défection des autres. Il laissa donc Rome, et il partit pour aller se mettre à la tête du reste de ses troupes. Le sénat crut alors devoir son salut à Octavius qui avoit armé sans titre et contre un consul. Tel étoit donc l'état de la république : les soldats se vendoient aux chefs qui les vouloient acheter, et la puissance étoit aux plus audacieux.

Le consulat d'Antoine alloit expirer : car on étoit au mois de décembre. Les tribuns, ayant convoqué le sénat, proposèrent de charger les consuls désignés, C. Vibius Pansa et A. Hirtius, de pourvoir à ce que le sénat pût se tenir sûrement le premier janvier, et ils invitèrent les sénateurs à voir ce qu'il conviendroit de mettre alors en délibération.

Assemblée du sénat où Cicéron parle contre Antoine et pour Octavius.

Cicéron, qui prit la parole, attaqua personnellement Antoine, qu'il représenta comme ennemi de la république. Il applaudit au courage de Décimus qui se préparoit à se maintenir dans la Gaule Cisalpine, et il donna sur-tout de grands éloges au jeune Octavius, qui avoit sauvé le sénat des fu-

reurs du consul. Il conclut à porter le
mier janvier un décret, pour approuver
ce qu'Octavius et Décimus avoient fait
tre Antoine, pour autoriser tout ce q
feroient dans la suite, et pour leur déce
des récompenses à eux et à leurs trou
Cet avis passa.

Antoine, outre sa garde, avoit troi
gions. Décimus en avoit un égal nombr
Octavius cinq. C'est Octavius qui offroit
même ses services au sénat. Il lui avoit
à cet effet. Il avoit besoin d'un titre; et,
l'obtenir du sénat même, il refusa celu
propéteur que ses soldats voulurent lui d
ner. Le sénat, trompé par cette modéra
apparente, s'applaudissoit de voir la d
sion dans le parti contraire aux conju
Il croyoit d'ailleurs pouvoir compter su
soumission d'un jeune homme qu'il jug
n'avoir pas assez d'expérience pour se m
tenir par lui même. Enfin Cicéron ach
de le décider, parce qu'il se rendit cau
pour Octavius : *J'assure, je garan
qu'Octavius sera toujours tel qu'il
montre aujourd'hui, et que nous pouv
desirer.*

En conséquence, le premier janvier Octavius obtint un sénatus-consulte qui promettoit à ses soldats de l'argent et des établissemens, et qui lui donnoit à lui-même le titre de propéteur, l'entrée au sénat, et le privilège d'aspirer au consulat dix ans avant l'âge porté par les lois. Devenu par ce décret magistrat de la république, il joignit ses troupes à celles des consuls Hirtius et Pansa; et on vit le fils de César marcher, sous les enseignes de ses ennemis, au secours d'un des assassins de son père.

Décret du sénat en faveur d'Octavius.

Av. J. C. 43, de Rome 711.

Il paroît que Décimus avoit peu de capacité et même peu de courage. Poussé vivement par Antoine, il venoit de s'enfermer dans Modène, lorsque l'armée du sénat arriva dans la Gaule Cisalpine. Il y eut deux actions. Dans la première, Pansa reçut une blessure mortelle : d'ailleurs la perte fut à-peu-près égale des deux côtés. Dans la seconde, Antoine auroit été entièrement défait, si Hirtius n'eût pas été tué. Affoibli par les pertes qu'il venoit de faire, il leva le siége de Modène, et prit le chemin de la Gaule Transalpine. Il se flattoit que M. Æmilius Lépidus, L. Munacius Plancus et

Après deux combats, Antoine est forcé de passer dans la Gaule Transalpine.

C. Asinius Pollio, trois anciens lieutenans de César, se déclareroient pour lui. Le premier étoit dans la Gaule Narbonnaise, qui faisoit partie de son gouvernement : le second commandoit dans la Gaule, et le troisième dans l'Espagne ultérieure.

Bruit qui se répand contre Octavius.

Il ne paroît pas qu'Octavius se soit distingué dans aucun des deux combats. Antoine l'accusa d'avoir fui. Il fut même exposé à des accusations plus odieuses encore. Le bruit courut que, pour s'assurer à lui seul le commandement des armées, il avoit fait assassiner Hirtius, et fait mettre du poison dans la blessure de Pansa. Ces attentats n'ont jamais été prouvés; mais malheureusement le caractère d'Octavius donnoit de la vraisemblance à de pareilles calomnies.

Il ne veut pas ruiner le parti d'Antoine.

En achevant de ruiner le parti d'Antoine, Octavius auroit préparé lui-même sa propre ruine. Aussi ne poursuivit-il pas ce général. Il laissa même passer un de ses lieutenans qui étoit à la tête de trois légions, et il lui permit de l'aller joindre. Ce lieutenant étoit P. Ventidius, dont nous aurons occasion de parler.

Le sénat croit la guerre finie.

Après la retraite d'Antoine le sénat re-

garda la guerre comme finie. Jugeant ce général sans ressource, il le déclara ennemi public, et il nomma une commission pour prendre connoissance de la conduite qu'il avoit tenue dans son consulat. Il donna le commandement de l'armée à Décimus, il saisit un prétexte pour lui décerner le triomphe, et il ne fit rien pour Octavius. Au contraire, il tenta de lui débaucher ses troupes, ou de le forcer à les licencier.

Pendant qu'Octavius recherche Antoine, il demande le consulat que le sénat lui refuse.

Octavius dissimula. Il ménageoit tout-à-la-fois Antoine et le sénat, attendant des conjonctures le moment favorable à son ambition. Pendant qu'il faisoit des démarches pour se réconcilier avec Antoine, il demanda le consulat. S'il l'obtenoit, il donnoit à sa cause l'appui de l'autorité publique : s'il ne l'obtenoit pas, il jugeoit que ses troupes, déjà mécontentes parce qu'on ne leur avoit pas donné l'argent qui leur avoit été promis, seroient irritées du refus du sénat, et qu'elles en seroient plus portées à le soutenir dans tout ce qu'il oseroit entreprendre.

De la part d'Octavius, la demande du consulat étoit tout-à-fait irrégulière. Comme

il n'avoit que dix-neuf ans, il avoit en
quelques années à attendre, avant de
voir se prévaloir du privilège qui lui a
été accordé (1). D'ailleurs il n'avoit
ni préteur, ni même questeur. Mais, en
mandant le consulat, il invitoit Cicé
le demander avec lui; l'assurant qu'
contenteroit du simple titre, qu'il lui
seroit toute l'autorité, et qu'il ne recher
cette magistrature que pour avoir occ
de mettre bas les armes. L'orateur, touj
foible lorsqu'on le flattoit, donna da
piège. Il ne crut pas néanmoins devoi
pirer lui-même ouvertement au cons
il se désigna seulement d'une manièr
directe. Il proposa de donner pour colli
au jeune consul un gouverneur qui fût
pable de le diriger. On rit de sa simpli
On n'avoit garde d'élever à la première
gistrature un jeune ambitieux qui avo
venger la mort de César, et à qui c
vengeance pouvoit ouvrir le chemin à
tyrannie.

(1) Dans la règle, il falloit avoir plus de q
rante ans pour être consul.

Antoine avoit alors passé les Alpes. Il
: péri s'il eût eu moins de courage, et
par son exemple, il n'eût pas appris à
soldats à supporter la disette et la fati-
e. Quoique livré à ses passions, il étoit
ore, comme intempérant, suivant les
constances; et, s'il devenoit vicieux lors-
e la fortune lui étoit favorable, il paroi-
t grand lorsqu'elle lui étoit contraire.
Il fut joint par Ventidius, quand il des-
ndoit dans les Gaules; et il alla camper
x environs de Fréjus, assez près du camp
Lépidus. Ce général, qui feignoit d'être
voué au sénat, affecta de se refuser à
tte négociation: mais il ne parut prendre
cune mesure contre ses troupes, dont
e grande partie, qui avoit servi sous
sar, étoit portée pour Antoine; et les
ux armées se réunirent. Il écrivit au
nat, comme pour se justifier, que cette
nion s'étoit faite malgré lui, et qu'il y
roit été forcé par la révolte de ses soldats:
oit que la chose fût ainsi, soit que cette
olence eût été concertée entre les deux
néraux. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'An-
ine se l'associa dans le commandement;

Antoine, qui avoit passé les Alpes, les repasse à la tête de dix-sept légions.

il n'avoit que dix-neuf ans, il avoit encore quelques années à attendre, avant de pouvoir se prévaloir du privilège qui lui avoit été accordé (1). D'ailleurs il n'avoit été ni préteur, ni même questeur. Mais, en demandant le consulat, il invitoit Cicéron à le demander avec lui; l'assurant qu'il se contenteroit du simple titre, qu'il lui laisseroit toute l'autorité, et qu'il ne recherchoit cette magistrature que pour avoir occasion de mettre bas les armes. L'orateur, toujours foible lorsqu'on le flattoit, donna dans le piège. Il ne crut pas néanmoins devoir aspirer lui-même ouvertement au consulat; il se désigna seulement d'une manière indirecte. Il proposa de donner pour collègue au jeune consul un gouverneur qui fût capable de le diriger. On rit de sa simplicité. On n'avoit garde d'élever à la première magistrature un jeune ambitieux qui avoit à venger la mort de César, et à qui cette vengeance pouvoit ouvrir le chemin à la tyrannie.

(1) Dans la règle, il falloit avoir plus de quarante ans pour être consul.

amné, comme les autres, à l'exil et à la confiscation des biens.

Chargé de la guerre contre Antoine, Octavius, qui feignoit de prendre encore les ordres du sénat, partit en apparence pour remplir cette commission; mais il n'avoit plus besoin que d'une entrevue pour terminer la négociation qu'il traitoit depuis quelque temps, et on n'ignora pas long-temps ses vrais desseins. A peine fut-il hors de Rome, que Pédius, son collègue, proposa de révoquer les décrets portés contre Antoine et contre Lépidus. Le sénat obéit.

Il fait révoquer les décrets contre Antoine et contre Lépidus.

Hors d'état de se défendre tout-à-la-fois contre le consul et contre Antoine, Décimus voulut passer dans la Macédoine, où étoit lors M. Brutus. Mais, ayant été abandonné de ses troupes, il tomba entre les mains de ses ennemis, et on lui coupa la tête. Cette victime, qu'Antoine immoloit aux mânes de César, fut comme le préliminaire de sa réconciliation avec Octavius, qui lui fit faire des remerciemens.

Mort de Décimus Brutus.

Ils choisirent, pour le lieu de leurs conférences, une île du Panaro entre Bologne et Modène; et ils s'y rendirent chacun de

Octavius, Antoine et Lépidus, sous le titre de triumvirs, s'arrogent toute l'autorité.

il lui en laissa du moins les marques extérieures. Ayant ensuite été joint par Plancus et par Pollio, il repassa les Alpes : il avait alors dix-sept légions.

Octavius est fait consul.

Le sénat déclara Lépidus ennemi public. Cependant, sans forces contre l'armée qui le menaçoit, il se vit dans la nécessité de recourir à Octavius auquel il continuoit de refuser le consulat. Octavius s'approche de Rome à la tête de ses troupes. Il ne fut plus possible de lui rien refuser. On lui ouvrit les portes : il se saisit du trésor public : il le distribua à ses soldats : il se fit élire consul ; et, comme il n'avoit plus besoin de Cicéron, il prit pour collègue Q. Pédius, un de ses parens, et héritier en partie du dictateur.

Il poursuit les meurtriers de César.

Revêtu de l'autorité publique, il fit confirmer son adoption dans une assemblée des curies. Il poursuivit juridiquement les meurtriers de son père ; et, afin de pouvoir comprendre dans cette recherche un plus grand nombre de citoyens, la loi portoit qu'on informeroit contre tous les complices. Sextus Pompéius, qui n'avoit pas même eu connoissance de la conjuration, fut con-

damné, comme les autres, à l'exil et à la confiscation des biens.

Chargé de la guerre contre Antoine, Octavius, qui feignoit de prendre encore les ordres du sénat, partit en apparence pour remplir cette commission ; mais il n'avoit plus besoin que d'une entrevue pour terminer la négociation qu'il traitoit depuis quelque temps, et on n'ignora pas long-temps ses vrais desseins. A peine fut-il hors de Rome, que Pédius, son collègue, proposa de révoquer les décrets portés contre Antoine et contre Lépidus. Le sénat obéit.

Il fait révoquer les décrets contre Antoine et contre Lepidus.

Hors d'état de se défendre tout-à-la-fois contre le consul et contre Antoine, Décimus voulut passer dans la Macédoine, où étoit alors M. Brutus. Mais, ayant été abandonné de ses troupes, il tomba entre les mains de ses ennemis, et on lui coupa la tête. Cette victime, qu'Antoine immoloit aux mânes de César, fut comme le préliminaire de sa réconciliation avec Octavius, qui lui fit faire des remerciemens.

Mort de Décimus Brutus.

Ils choisirent, pour le lieu de leurs conférences, une île du Panaro entre Bologne et Modène; et ils s'y rendirent chacun de

Octavius, Antoine et Lépidus, sous le titre de triumvirs, s'arrogent toute l'autorité.

leur côté, après que Lépidus, qui s'y t
porta le premier, eut reconnu qu'
avoit point d'embûches à craindre ni
Av. J. C. 43, de Rome 711. l'un ni pour l'autre. Toujours ennemi
ne s'estimoient pas assez pour se ra
cher avec confiance.

Ces trois hommes conférèrent dans
île, pendant trois jours, à la vue de
gardes et de deux armées. Là, sous le
de triumvirs, ils se saisirent de toute
torité, partageant entre eux les provi
et les légions. On laissa la Gaule Nar
naise et l'Espagne à Lépidus. Antoine
gnit à son gouvernement de la Gaule C
pine celui de la Gaule Transalpine.
resta pour Octavius que l'Afrique, où
nificius commandoit au nom du séna
les îles de Sicile et de Sardaigne qui s
bientôt au pouvoir de Sextus Pompée
fut pour lors obligé de se contenter d
partage. Aucun des triumvirs n'osa
proprier l'Italie, parce qu'on la regar
comme la patrie commune, dont il
disoient les défenseurs. Quant aux
vinces orientales, elles étoient au pou
des conjurés.

Antoine et Octavius convinrent de marcher incessamment contre les deux chefs, rutus et Cassius, et de laisser à Rome épidus pour y maintenir l'autorité du iumvirat. Afin d'intéresser les soldats ans cette guerre, ils leur destinèrent dixuit des principales villes d'Italie : ils jurèrent de leur en abandonner toutes les naisons et tout le territoire.

Ils proscrivent leurs ennemis, leurs parens et leurs amis.

Comme Antoine et Octavius avoient été ennemis, on n'avoit pas pu se déclarer pour l'un sans se déclarer contre l'autre. C'est pourquoi ils eurent quelques difficultés à s'accorder sur le choix des victimes qu'ils immoleroient à leur vengeance. Il falloit qu'ils payassent réciproquement la tête d'un ennemi de la tête d'un ami ou d'un parent; et ils firent cet échange sans être arrêtés ni par les liens du sang, ni par l'amitié, ni par la reconnoissance, sentimens qu'ils ne connoissoient pas.

Plus atroces que Sylla, ils violèrent les droits les plus sacrés de la nature ; et, comme s'ils avoient craint de ne pas montrer assez tôt toute leur férocité, ils affectèrent d'écrire, à la tête de la liste des pros-

crits, Paulus, frère de Lépidus, L. César, oncle d'Antoine, Plotius, frère de Plancus, Quintius, beau-père de Pollio, et C. Toranius, tuteur d'Octavius.

Mort de Cicéron.

Cette liste ne fut publiée qu'après leur arrivée à Rome, où ils s'étoient fait précéder par des soldats, qui avoient déjà immolé Cicéron et plusieurs autres citoyens illustres. Je ne parlerai que de la mort de cet orateur. Poursuivi par les assassins, Cicéron fait arrêter sa litière. Il les attend, les fixe, et leur tend la tête sans détourner les yeux de dessus celui qui le frappe : plus courageux dans cette occasion qu'il ne l'avoit été lors de son exil, soit que la mort ne fût pas ce qu'il craignoit davantage, soit que les malheurs de son siècle l'eussent enfin dégoûté de la vie. Grand homme à bien des égards, il eût mérité de vivre dans des temps plus heureux. Il mourut âgé de soixante-quatre ans.

Av. J. C. 43, de Rome 711.

Octavius, plus cruel que ses collègues.

On peut juger quelle étoit l'ame d'Octavius, qui immole Cicéron et Toranius à la haine d'Antoine. En effet, plus cruel que ses collègues, qui se laissoient toucher quelquefois, il se montroit inexorable, et il

craignoit de mettre un terme à la proscription. Lépidus ayant assuré au sénat qu'elle étoit finie, Octavius déclara que, quoiqu'elle le fût, il ne prétendoit pas se lier les mains. Elle enveloppa tous les citoyens riches, dont les triumvirs vouloient la dépouille, et le nombre des proscrits paroît avoir été plus grand que sous Sylla.

Un décret confirme aux triumvirs la puissance qu'ils ont usurpée.

Les triumvirs se firent confirmer, par un décret, l'autorité qu'ils s'arrogeoient par les armes. Le tribun P. Titius en fit la proposition, et on les établit pour cinq ans avec la puissance consulaire. Ils désignèrent des magistrats pour plusieurs années. Ils décernèrent de nouveaux honneurs à la mémoire de César. Ils jurèrent et firent jurer à tous l'observation des réglemens qu'ils avoient faits. Ils se permirent enfin des exactions de toute espèce. Cependant la crainte ou la flatterie leur donna les noms de bienfaiteurs et de sauveurs.

La Sicile, qui obéit à Sextus Pompéius, devient l'asyle des proscrits.

Pendant la proscription, Sextus Pompéius, qui avoit été proscrit lui-même, se rendit maître de la Sicile, où il ouvrit un asyle aux proscrits. Ses vaisseaux, répandus le long des côtes de l'Italie, reçurent tous

ceux qui purent échapper aux trio
Quelques-uns passèrent en Afriqu
commandoit Cornificius. D'autres al
joindre Brutus ou Cassius.

Le sénat confirme à Brutus et à Cassius les gouvernemens dont ils se sont emparés.

Brutus avoit trouvé dans la Grè
grand nombre des soldats qui avoien
vi sous Pompée, et qui s'attachèrent
parce qu'il défendoit la même cause.
tensius lui livra la Macédoine où il
mandoit pour C. Antonius. En Illyrie
tinius fut forcé par ses troupes à lui
donner le commandement; et C. Ant
qui étoit alors dans cette province, a
été enveloppé dans des marais d'où
pouvoit sortir, fut livré par ses pr
soldats. En peu de mois Brutus se vit
tre de la Grèce, de la Macédoine
l'Illyrie et de la Thrace.

Cassius n'eut pas de moindres s
dans la Syrie, où, huit ans auparava
s'étoit fait une réputation par les ar
Questeur sous Crassus, il avoit échapp
désastre de ce général, et, avec les d
d'une armée presque détruite, il avoi
poussé les Parthes qui passèrent plus
fois l'Euphrate. Pendant que Dolab

qui auroit pu le prévenir, enlevoit l'Asie mineure à Trébonius qu'il fit périr par trahison, Cassius s'établit dans la Syrie, et il étoit à la tête de douze légions, lorsque Dolabella vint pour le chasser de cette province. Il lui fut facile de s'y maintenir. Dolabella, assiégé par terre et par mer dans Laodicée, fut réduit à se tuer pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi qui auroit pu venger sur lui la mort de Trébonius.

Sur la première nouvelle des progrès de Brutus et de Cassius, le sénat s'étoit hâté de leur confirmer les gouvernemens dont ils venoient de s'emparer, et il les avoit revêtus l'un et l'autre de tous les pouvoirs qu'on décernoit aux proconsuls.

Ces deux généraux, après s'être assurés des provinces de l'Orient, rassemblèrent toutes leurs forces aux environs de Philippes, ville de Macédoine. Cette place située sur une montagne dominoit sur une vaste plaine, dans laquelle s'élèvent deux collines, distantes l'une de l'autre de mille pas. Brutus et Cassius campèrent sur ces deux collies, et tirèrent des lignes de commu-

Ces deux généraux rassemblent toutes leurs forces auprès de Philippes.

Av. J. C. 42, de Rome 712.

nication d'un camp à l'autre. Dans cette position, à l'abri de toute insulte, ils pouvoient, s'ils le jugeoient à propos, se tenir sur la défensive; et ils devoient être d'autant moins pressés de livrer bataille, qu'ils avoient derrière eux la mer qui apportoit l'abondance dans leurs camps. Leur armée étoit de quatre-vingt mille hommes de pied et de vingt mille chevaux.

Les triumvirs viennent camper dans la plaine de Philippes.

Les troupes des triumvirs s'embarquèrent à Brindes, et passèrent heureusement en Épire, malgré les flottes ennemies qui croisoient les mers. Une maladie retint quelques jours Octavius à Dyrrachium; Antoine se hâta de marcher en Macédoine, et vint camper dans la plaine de Philippes, à un mille des camps de Brutus et de Cassius. Lorsque Octavius l'eut joint, les deux armées, composées en grande partie de vieux soldats de César, montèrent à cent mille hommes de pied et à treize mille chevaux.

Désavantage de leur position.

Supérieurs par le nombre et par la valeur expérimentée des troupes, les triumvirs avoient d'ailleurs tout le désavantage. Ils manquoient de bois. Pour avoir de l'eau,

ils étoient obligés de creuser des puits. Ils ne pouvoient tirer des vivres que de la Macédoine et de la Thessalie; et il étoit difficile qu'il leur en vînt d'Italie, faute de vaisseaux de guerre pour escorter leurs convois. Cependant les conjurés qui avoient de grandes flottes ne trouvoient point d'obstacle à faire venir de l'Orient toutes les provisions dont ils avoient besoin.

Il étoit dangereux pour eux que la guerre tirât en longueur.

Si la guerre tiroit en longueur, l'armée des triumvirs devoit donc se ruiner par la disette. Il étoit par conséquent de leur intérêt d'engager promptement une action générale; par une raison contraire, il étoit de celui des conjurés de ne rien hasarder. Brutus en jugea autrement. Impatient de terminer la guerre, il pensoit moins à vaincre qu'à combattre, et il entraîna tous les avis. Cassius, moins impétueux et plus éclairé, s'y opposoit; mais il se trouvoit dans la même position où avoit été Pompée, et il consentit malgré lui à livrer la bataille.

Cassius est vaincu, et se tue.

Brutus vainquit Octavius qu'il avoit en tête; et, ayant poussé jusqu'au camp ennemi que ses soldats pillèrent, il ne son-

gea qu'à poursuivre son avantage. Quand il revint, et qu'il se croyoit victorieux, il ne fut plus temps d'aller au secours de Cassius qui avoit été entièrement défait, dont le camp étoit au pouvoir d'Antoine, et qui, jugeant tout perdu, venoit de se tuer.

La mort donne tout l'avantage aux triumvirs.

Le désespoir précipité de Cassius donna seul tout l'avantage aux triumvirs. Ils avoient perdu beaucoup plus de monde; et le pillage de leur camp, qui étoit commun aux troupes d'Octavius et d'Antoine, augmentoit pour eux la difficulté de subsister. Les conjurés au contraire, qui trouvoient une retraite assurée dans le camp de Brutus, auroient facilement réparé leurs pertes. Mais la mort de Cassius leur enlevoit celui des deux généraux qui savoit le mieux la guerre.

Pourquoi Brutus se détermine à engager une seconde action.

Il y avoit dans les deux armées un pareil découragement. Il étoit causé dans l'une par la défaite de Cassius, et dans l'autre par celle d'Octavius. Antoine et Brutus ne songèrent d'abord qu'à rendre le courage à leurs troupes. Le premier y réussit facilement, parce que les soldats

avoient une grande confiance dans sa capacité. Brutus n'avoit pas donné de lui la même opinion ; et il inspiroit d'autant moins de confiance, que son collègue en avoit inspiré davantage. L'armée de Cassius, tremblante à la vue des ennemis, étoit insolente avec son nouveau général ; et Brutus, naturellement doux, avoit peine à la contenir. Il voyoit d'ailleurs dans ses troupes un grand nombre de soldats qui lui étoient suspects, parce qu'ils avoient servi sous César. Il n'ignoroit pas que les triumvirs les sollicitoient à passer dans leur parti, et il avoit tout lieu de craindre des désertions. Ces motifs le déterminèrent à hasarder une seconde bataille.

Une bataille étoit l'unique ressource des triumvirs.

Les triumvirs pouvoient compter sur leurs troupes ; mais ils souffroient de la disette. Les pluies d'automne, qui devenoient fréquentes et presque continuelles, les incommodoient d'autant plus, qu'ils campoient dans des lieux bas et marécageux. Enfin, ils n'attendoient point de nouveaux secours ; des vaisseaux qui leur apportoient d'Italie des munitions et des troupes avoient été battus et dissipés

Ils venoient d'apprendre cette nouvelle, et ils se voyoient dans la nécessité de combattre, ou de périr s'ils ne combattoient pas.

Brutus, qui l'ignore, est vaincu, et se tue.

Il y avoit vingt jours que ce combat naval s'étoit donné. Brutus cependant n'en eut aucune connoissance. Les généraux de la flotte victorieuse ne l'en informèrent pas; et un transfuge ayant répandu cette nouvelle dans son armée, on dédaigna de l'en instruire, parce qu'on n'y voulut pas croire. Le lendemain il livra la bataille, qu'il eût évitée sans doute s'il eût été mieux informé. Il fut vaincu. Il se tua, et avec lui finit le parti républicain.

Puissance de Sex. Pompéius.

Sex. Pompéius n'étoit pas une ressource pour la république, à laquelle il paroissoit peu attaché. Il la menaçoit plutôt qu'il ne la secouroit. Maître de la Sicile, il venoit de s'emparer de la Sardaigne et de la Corse. Avec une flotte nombreuse et aguerrie, il dominoit sur toute la mer entre l'Italie et l'Afrique; et les divisions que la victoire devoit semer entre les triumvirs pouvoient contribuer à l'accroissement de sa puissance.

Il ne paroît pas qu'Octavius ait eu aucune part à la dernière victoire. Dans la première bataille, il s'enfuit dès le commencement de l'action, et il alla se cacher dans des marais, d'où il ne sortit que lorsqu'il sut qu'Antoine étoit vainqueur. Encore ne se trouva-t-il à l'aile qu'il devoit commander que parce que son médecin crut voir en songe Minerve, qui ordonnoit de le conduire hors du camp. Peut-être ce songe ne fut-il qu'un artifice du médecin qui, ne comptant pas sur le courage d'Octavius, voulut se servir de la superstition pour le déterminer à se montrer aux troupes.

Conduite d'Octavius aux journées de Philippes.

Après la victoire, Antoine montra de la générosité. Octavius, cruel parce qu'il étoit lâche, ne fut que barbare. Il fit égorger à ses yeux les prisonniers les plus distingués ; et, pendant qu'il se repaissoit de leur sang, il eut encore la lâcheté d'insulter à leur malheur.

Sa cruauté.

Les deux triumvirs partagèrent entre eux l'empire, et dépouillèrent Lépidus, sous prétexte qu'il avoit entretenu des intelligences avec Pompéius. Octavius s'appro-

Antoine et Octavius partagent l'empire entre eux, et dépouillent Lépidus.

pria l'Espagne et la Numidie. Antoine comprit dans son gouvernement la Gaule Transalpine, l'Afrique que Cornificius occupoit encore, et toutes les provinces qui avoient appartenu aux conjurés; il se chargea du moins d'y faire reconnoître l'autorité triumvirale, ce qui l'en rendoit maître.

Octavius vient à Rome. Avantages et désavantages de sa position.

Octavius, lésé dans ce partage, avoit d'ailleurs de quoi se dédommager. Il retournoit en Italie. Chargé de la distribution des récompenses, il devenoit seul l'objet de la reconnoissance des soldats. En résidant à Rome, il avoit pour lui les noms du peuple et du sénat. Enfin il obtint que la Gaule Cisalpine seroit incorporée à l'Italie. Cette province cessoit donc d'être un gouvernement, et les Alpes devenoient pour lui une barrière qu'il opposoit aux lieutenans d'Antoine.

Av. J. C. 41, de Rome 713.

Les vétérans, auxquels Octavius devoit assigner des terres et des maisons en Italie, montoient à plus de cent soixante-dix mille, et on leur avoit destiné les villes dont le territoire étoit le meilleur. La paix devenoit donc pour ces villes un temps

de calamité. Il s'agissoit de dépouiller des citoyens pour récompenser des soldats, et ces récompenses assuroient à jamais l'asservissement de la république. Les cris des malheureuses victimes de cette tyrannie excitoient d'autant plus l'indignation contre les triumvirs, que le plus grand nombre de ceux qu'on dépouilloit se trouvoient réduits à une extrême pauvreté. D'ailleurs, la même disgrace enveloppoit des chevaliers et des sénateurs qui méritoient des égards, et dont le crédit donnoit du poids aux plaintes qu'ils faisoient eux-mêmes, et aux murmures du public. Il étoit également dangereux pour Octavius d'écouter ou de rejeter les représentations qu'on lui faisoit à ce sujet. S'il se relâchoit pour quelques-uns, il étoit obligé de se relâcher pour d'autres ; et cependant les soldats regardoient tout ce qu'on laissoit aux premiers propriétaires comme un bien qui leur étoit enlevé. Octavius connut alors à quoi l'exposoit l'avantage d'être le dispensateur des récompenses promises aux troupes. En effet, il se vit plus d'une fois en danger de périr par la fureur des soldats.

Il trouva même des obstacles qui furent l'occasion d'une guerre.

Cause de la guerre de Pérouse.

L'année précédente, sous le foible Lépidus, Fulvie, femme d'Antoine, avoit en quelque sorte exercé dans Rome la puissance triumvirale. Elle voyoit à regret l'autorité lui échapper. Assez audacieuse pour oser tout entreprendre, assez courageuse pour soutenir ses premières démarches, elle vouloit se venger d'Octavius qui lui étoit odieux, parce qu'elle n'avoit pas pu lui plaire. Son beau-frère, L. Antonius, alors consul, entra dans ses vues. Elle attira dans son parti plusieurs lieutenans d'Antoine, Ventidius, Pollio, Calénus et Plancus, qui avoient ramené en Italie une partie des soldats de son mari, et qui étoient à leur tête. Elle déclara que c'étoit à elle et à Lucius, son beau-frère, à distribuer des terres aux vétérans d'Antoine. Son objet étoit de partager avec Octavius la reconnoissance des troupes.

Av. J. C. 41, de Rome 713.

La famine se faisoit alors sentir dans Rome, et y causa plus d'une sédition. Il étoit difficile que l'Italie tirât des vivres du dehors, parce qu'elle étoit comme assiégée, soit par Sex. Pompéius, soit par Domitius

Ahénobarbus, qui avoit retenu sous ses ordres une partie de la flotte des conjurés. Dans une pareille conjoncture, Octavius ne craignoit rien tant qu'une nouvelle guerre. C'est pourquoi, après avoir représenté que, du consentement d'Antoine, il étoit seul chargé de la distribution à faire à toutes les troupes, il consentit que Lucius et Fulvie y présidassent conjointement avec lui.

Comme ils ne cherchoient qu'un prétexte pour armer, ils rejetèrent cette offre, et ils se déclarèrent les protecteurs des citoyens qu'on vouloit dépouiller; publiant que les biens des proscrits, et les deniers qu'Antoine levoit actuellement en Asie, étoient plus que suffisans pour récompenser les soldats. Par cette conduite ils s'attachoient les villes dont ils paroissoient défendre la cause, et ils levèrent six légions : mais ils aliénèrent les vieilles troupes. Elles ne pouvoient pas mettre leurs espérances dans les biens des proscrits, qui avoient été dissipés, et dans les contributions qu'Antoine dissipoit en Orient. Ce qui acheva de les aliéner, c'est que Lucius menaça de rétablir le gouvernement consulaire : révolution pour la-

quelle il n'avoit ni assez de forces ni assez de talens. Ce n'étoit qu'un esprit vain et inconsidéré.

Plus Lucius se montroit contraire aux soldats, plus Octavius persistoit ouvertement dans le dessein de les mettre en possession des terres qui leur avoient été promises. Il les prit pour arbitres entre Lucius et lui. Tout-à-la-fois juges et parties, ils se déclarèrent pour Octavius.

Fin de cette guerre.

Cette guerre ne fut pas longue. Lucius, qui s'y étoit engagé inconsidérément, fut réduit, dès le commencement, à s'enfermer dans Pérouse, où il fut assiégé. Fulvie, qui étoit à Préneste avec quelques troupes, fit inutilement tout ce qui dépendoit d'elle pour engager les lieutenans de son mari à le secourir. La place étoit sans provisions : la famine mit bientôt dans la nécessité de capituler; et Lucius, forcé par la nécessité, alla dans le camp des assiégeans moins pour capituler que pour se livrer à son ennemi. Il comptoit que le frère d'Antoine seroit épargné. Il ne fut pas trompé dans son attente. Octavius lui pardonna. Il traita même les soldats avec humanité, parce que

Av. J. C. 40, de Rome 714.

toient des soldats, et que ce titre étoit
e raison pour les ménager. Mais il ne fit
ice ni aux sénateurs, ni aux chevaliers. Il
choisit même trois cents pour être immo-
, le jour des ides de mars, au pied d'un
tel érigé à César. Après la ruine du parti
Lucius, les lieutenans d'Antoine se reti-
ent auprès de leur général. Fulvie passa
is la Grèce, où elle tomba malade et mou-
, et Octavius n'eut plus dans l'Occident
utre ennemi que Pompéius.

Antoine se concilie l'affection des Grecs.

Après la bataille de Philippes, Antoine
quelque séjour dans la Grèce, et se con-
ia tout-à-fait l'affection des peuples. Il
it franc, affable, populaire et généreux:
plut sur-tout aux Athéniens, parce qu'il
fit initier à leurs mystères, et qu'il parut
ûter leurs philosophes.

Puissance des généraux romains en Asie.

L'Asie, où il passa ensuite, étoit le théâ-
e où les généraux de la république parois-
ent avec le plus d'éclat. Ils y décidoient
sort des souverains et des nations. D'un
l mot ils pouvoient faire les plus grands
ns et les plus grands maux. On appor-
t à leurs pieds les richesses de toutes les
vinces : les rois venoient s'humilier de-

vant eux, et les peuples leur rendoient u
espèce de culte. En Italie, Octavius épr
voit des contradictions, et il avoit quelq
ménagemens à garder : en Asie, Anto
pouvoit donner pour des lois ses volontés
même ses caprices.

Antoine en Asie.

La servitude et la mollesse de l'Ori
réveillèrent en lui tous les vices auxquel
étoit enclin. Grand dans le tumulte des
faires, il cessoit de l'être dans le repos. Al
il ne connoissoit plus aucune décence. I
bauché jusqu'à la crapule, il vivoit avec d
musiciens, des farceurs. L'intempérance
le faste régnoient à sa cour; et, comme il
se refusoit rien à lui-même, il ne refus
rien aussi aux compagnons de ses débauche

Les peuples de l'Asie avoient été ver
par Brutus, et sur-tout par Cassius. L
triumvir, qui leur apportoit la paix, exig
d'eux le double tribut qu'ils avoient pay
aux chefs des conjurés. La perception, q
s'en fit avec rigueur, occasionna bien d
malversations, parce qu'Antoine donn
trop facilement sa confiance, et que ce
qu'il employoit se croyoient autorisés à ê
avides et dissipateurs comme lui. Il

vrai que, lorsqu'il apprenoit qu'on avoit abusé de son nom, il punissoit les coupables, et qu'il s'occupoit à réparer les torts dont on se plaignoit; mais il ne pouvoit pas remédier à des désordres que son exemple reproduisoit continuellement.

Tous les peuples néanmoins ne furent pas foulés. Ceux qui étoient restés fidelles au parti de César éprouvèrent la reconnoissance d'Antoine: il les combla de bienfaits. Ses ennemis furent même l'objet de ses grâces, quand ils osèrent implorer sa clémence, et il ne fut inexorable qu'envers ceux qui avoient eu part à la conjuration. En général, il aimoit à donner: la libéralité étoit même un vice en lui, parce qu'il la portoit jusqu'à la prodigalité.

Cléopatre vient à Tarse où il l'attendoit.

Les souverains, qui s'étoient déclarés pour les conjurés, eurent à se justifier, et Cléopatre fut, entre autres, obligée de se rendre auprès de lui, parce que Sérapion, qui commandoit pour elle dans l'île de Chipre, avoit donné des secours à Cassius. L'attachement néanmoins, qu'elle avoit toujours montré pour le parti de César, sembloit prouver que Sérapion avoit agi contre ses ordres.

Cette princesse, qui avoit fait périr le dernier des Ptolémées, régnoit seule. Elle compta sur ses charmes et sur la foiblesse d'Antoine, et elle se rendit à Tarse, où il l'attendoit. Le Cidnus, qui traverse cette ville, se jette dans la mer, deux ou trois lieues au-dessous. Cléopatre remonta ce fleuve dans une gondole richement ornée, et se montra au peuple qui accouroit sur l'une et l'autre rive, telle que les poëtes représentent Vénus au sortir des ondes. Elle n'eut pas besoin de se justifier. Elle donna des fêtes à son juge. Elle lui fit de magnifiques présens; elle en fit à toute sa cour, et elle retourna en Égypte, bien assurée qu'Antoine ne tarderoit pas à la suivre.

Il se hâte de suivre cette reine en Égypte.

Les Parthes, qui n'avoient pas ignoré que César, lorsqu'il fut assassiné, se disposoit à leur faire la guerre, avoient favorisé Brutus et Cassius. Ils se préparoient même à leur envoyer des secours, quand ils apprirent la bataille de Philippes; et ils avoient rassemblé des forces considérables dans la Mésopotamie. Antoine, qui s'étoit d'abord proposé de marcher contre eux, abandonna ce dessein. Dans l'impatience de revoir Cléo-

patre, il ne fit que parcourir la Syrie ; et, après en avoir réglé à la hâte les affaires les plus pressées, il se rendit en Égypte.

Les Parthes font une invasion dans les provinces romaines.

La guerre de Pérouse troubloit l'Italie, dans le temps même qu'Antoine s'oublioit auprès de Cléopatre. Les Parthes, qui jugèrent cette conjoncture favorable pour eux, firent une invasion dans les provinces romaines. Ils étoient conduits par Labiénus, fils de Labiénus, qui de lieutenant de César en étoit devenu l'ennemi. Ce Romain étoit resté à la cour d'Orode, roi des Parthes, à qui Brutus et Cassius l'avoient envoyé pour solliciter des secours.

Prêts à en venir aux mains, Antoine et Octavius sont forcés à la paix, et font un nouveau partage de l'empire.

Sur la nouvelle de l'invasion des Parthes, Antoine se préparoit à les repousser, lorsque les inquiétudes qu'il eut de la puissance d'Octavius, après la prise de Pérouse, le déterminèrent à passer en Occident. Il rencontra sur sa route Domitius Ahénobarbus, qui se soumit à lui avec toute sa flotte ; et il fut encore recherché par Sex. Pompéius.

Av. J. C. 40, de Rome 714.

Avec quarante légions, Octavius, qui n'avoit point de flotte, étoit menacé de subir la loi, si Antoine entreprenoit d'affamer l'Italie. Dans cette circonstance, il épousa

Scribonia, se flattant que Libon, dont elle étoit sœur, détacheroit de l'alliance d'Antoine Pompéius, son gendre. Cette négociation n'ayant pas réussi, il relégua en Espagne L. Antonius, avec le titre de proconsul, mais sans autorité, et obligea Lépidus de passer en Afrique avec six légions qui lui étoient suspectes parce qu'elles avoient ser[illegible] Après avoir pris ces précautions, il r[illegible] l'entrée de Brindes à son collègue, sous pretexte qu'il amenoit avec lui Domitius, de tout temps ennemi du parti de César. Antoine mit le siège devant cette place.

Heureusement les troupes des deux triumvirs ne vouloient pas la guerre. Celles d'Octavius refusèrent de marcher contre Antoine dont elles respectoient la valeur, et celles d'Antoine désapprouvoient qu'il se fût uni avec Pompéius et avec Domitius. D'ailleurs, ayant jusqu'alors combattu les unes et les autres pour la même cause, elles avoient de la peine à se regarder comme ennemies. Elles forcèrent les deux triumvirs à la paix, et ils la conclurent par un partage de l'empire en deux départemens, dont

la ville de Scodra, en Illyrie, fut la borne commune. Antoine conserva toutes les provinces orientales : les provinces occidentales restèrent sous la domination d'Octavius : Lépidus obtint l'Afrique; et, pour mettre le sceau à la réconciliation, Antoine épousa Octavie, sœur d'Octavius.

Il ne suffisoit pas que les triumvirs eussent terminé leurs querelles. Pompéius affamoit l'Italie, et tout le peuple demandoit qu'on fît encore la paix avec lui. Octavius s'y opposoit d'abord; mais, lorsqu'il se vit exposé à des émeutes qui mettoient sa vie en danger, il fut obligé d'y consentir. Traité de paix avec Sex. Pompeius. Av. J. C. 39, de Rome 715.

Cependant Pompéius ne se prêtoit à aucune proposition. Dans l'espérance d'obtenir des conditions plus avantageuses lorsque la famine auroit excité de nouveaux soulèvemens contre les triumvirs, il eût continué la guerre, s'il n'eût été forcé de céder aux instances des citoyens qui s'étoient retirés auprès de lui. Il conclut, malgré lui, un traité par lequel on lui accorda la Sicile, la Sardaigne, la Corse et l'Achaïe, pour tout le temps que les triumvirs conserveroient leurs départemens. Il

s'engagea lui-même à évacuer les places qu'il occupoit en Italie, à défendre cette province contre les pirates, et à faire passer des blés à Rome. On stipula encore pour ses soldats, et pour les proscrits auxquels il avoit donné retraite.

Antoine retourne à Athènes.

Quelque temps après la conclusion de ce traité, Antoine quitta l'Italie, et partit pour Athènes où il passa l'hiver. Il goûtoit les Athéniens, qui savoient mieux flatter qu'aucun autre peuple; et il leur plaisoit, parce qu'il vivoit sans faste au milieu d'eux. Il leur donna des fêtes en réjouissance des victoires que Ventidius, son lieutenant, venoit de remporter sur les Parthes. Il y voulut présider lui-même comme simple magistrat des jeux; et, dans cette occasion, il quitta toutes les marques de sa dignité.

Jaloux des succès de Ventidius, il passe en Asie.

Les Parthes avoient envahi la Syrie, la Palestine, la Cilicie, et ils avoient pénétré jusques dans la Carie. Ventidius recouvra

Av. J. C. 39. de Rome 715.

toutes ces provinces; mais la joie qu'Antoine en conçut ne fut pas exempte de jalousie. Impatient d'être à la tête de son armée, il partit d'Athènes au commencement de l'année suivante. Il arriva trop

à son gré. Ventidius, déjà deux fois queur, eut le temps de livrer une troie bataille, d'où il sortit vainqueur en. Ses victoires avoient même répandu si grande consternation, qu'il eût mis anger l'empire des Parthes s'il fût enur-le-champ dans la Mésopotamie. Il ntenta de réduire les villes de Syrie, enoient encore pour eux, n'osant pourreses avantages, dans la crainte d'irriter la jalousie de son général. Il assiégeoit Samosate Antiochus de Comagène; avoit réduit ce prince à capituler, lorsntoine, qui approchoit, et qui vouloit ioins que cette place ne se rendît qu'à iême, lui envoya ordre de ne rien conavant son arrivée. Les offres des assurent donc rejetées: ils s'en défenit avec plus de courage: le siège traîna, ntoine fut forcé de leur accorder la pour trois cents talens, au lieu de qu'ils avoient offerts à Ventidius.

n'avoit pas vaincu les Parthes; le sécependant lui décerna le triomphe, e que c'étoit l'usage d'accorder toujours ionneur au général sous les auspices

Il cède à Ventidius le triomphe qu'on lui décerne.

Av. J. C. 38, de Rome 716.

duquel les lieutenans combattoient. Néanmoins il ne retourna pas à Rome. Il eut la générosité de céder le triomphe à Ventidius, et il partit pour Athènes, où il avoit laissé Octavie dont alors il étoit amoureux.

Ventidius avoit autrefois combattu contre la république. Il fut fait prisonnier dans la guerre sociale, et il orna le triomphe de Stral. Après cette disgrace, ré- mi e, il servit dans les plus bas s, a ant suivi César dans les il se fit onnoître de ce général, r le mérite. César l'éleva t grac n ires. Il le fit sénateur, du peu , le désigna préteur; et Antoine, dont il devint le lieutenant, lui donna le consulat. Il est le premier qui ait triomphé des Parthes.

Les triumvirs multiplient les magistrats.

Sous le dictateur, on avoit vu des consuls abdiquer avant le terme, et céder le consulat à des créatures de César. Sous les triumvirs, on ne créa les consuls que pour quelques mois; et, en nommant ceux qui commençoient l'année, on désignoit les successeurs qui les devoient remplacer. Cet usage, qui dégradoit le consulat, sera suivi

par les empereurs. L'objet des triumvirs étoit de multiplier les magistrats, pour avoir plus de récompenses à donner. Il y eut cette année soixante-sept préteurs. On voyoit, dans le sénat, de simples soldats, des affranchis et même des esclaves. Le désordre étoit au point que toutes les conditions se confondoient. Av. J. C. 28, de Rome 726.

Quoique les lois fussent dans le mépris, Octavius feignoit quelquefois de les respecter. Amoureux de Livie, femme de Tibérius Néro qui la lui cédoit, il répudia Scribonia le jour même qu'elle étoit accouchée d'une fille. Livie cependant étoit grosse de six mois; et, dans les règles, elle ne pouvoit se marier avec lui qu'après avoir fait ses couches. Octavius, trop impatient pour attendre, auroit pu se mettre au-dessus de l'usage : mais il voulut avoir l'aveu du collège des pontifes. Il leur demanda donc si une femme, grosse de six mois, pouvoit légitimement épouser un second mari : il ne vouloit pas que cette question souffrît des difficultés, et elle n'en souffrit point. Octavius épouse Livie. Av. J. C. 28, de Rome 726.

Tibérius Néro, attaché de tout temps à

la république, avoit suivi le parti de Lucius Antonius. Après la prise de Pérouse, il s'enfuit avec sa femme et son fils Tibère, qui étoit encore à la mamelle. Ils n'échappèrent que difficilement au vainqueur, qui vraisemblablement les eût alors immolés aux mânes de César. Ils revinrent à Rome à la suite d'Antoine, qui les réconcilia avec Octavius. Livie, qui mit le sceau à la réconciliation, accoucha, au bout de trois mois de son mariage, d'un fils qu'on nomma Drusus ; et, après la mort de son premier mari, ses deux fils trouvèrent un second père dans Octavius.

Octavius et Pompéius se préparent à la guerre.

Av. J. C. 38, de Rome 716.

Nous avons vu qu'Octavius et Pompéius s'étoient prêtés à la paix malgré eux : aussi n'attendoient-ils l'un et l'autre qu'un prétexte pour reprendre les armes. Pompéius eut lieu de se plaindre d'Antoine, qui ne l'avoit pas mis en possession de l'Achaïe, et d'Octavius, qui ne remplissoit pas ses engagemens envers les citoyens rétablis par le traité. En conséquence de ces infractions, il fit ses préparatifs pour une nouvelle guerre; et, en attendant qu'il pût recommencer les hostilités, il protégea les corsaires qu'il

l'étoit engagé de réprimer. La paix ne fut lonc que momentanée, et la disette se fit le nouveau sentir à Rome et dans toute Italie.

Sur ces entrefaites, Ménas, qui commandoit pour Pompéius en Sardaigne et n Corse, offrit à Octavius de lui remettre es deux îles, trois légions et soixante galères. Le triumvir accepta l'offre, et accueillit ce transfuge avec distinction.

Ménas passe dans le parti d'Octavius.

Av. J. C. 38, de Rome 716.

Pompéius, qui devoit son élévation aux irconstances plutôt qu'à ses talens, étoit ivré à des affranchis qui le gouvernoient. oit par goût, soit par politique, il aimoit ieux leur donner sa confiance qu'aux ciyens qui s'étoient retirés auprès de lui; lus fait pour obéir à des esclaves que pour ommander à des hommes libres. Ménas, premier de ses affranchis, avoit sur lui n empire absolu. C'étoit un homme d'aut plus insolent, qu'il croyoit, par son rogance, faire oublier la bassesse de son traction. D'ailleurs il avoit du courage de la capacité. Sa faveur auprès de son aître excita la jalousie des autres affranis. Ils le rendirent suspect; et ce fut pour

n'avoir pas à se justifier qu'il passa dans le parti d'Octavius.

Les flottes d'Octavius sont ruinées.

Irrité de la trahison de Ménas, Pompéius prit ouvertement les armes, et son affranchi Ménécrate ravagea les côtes de la Campanie. Octavius demanda des secours aux deux autres triumvirs; mais Lépidus ne fit aucun mouvement, et Antoine étoit près de partir pour aller prendre le commandement de l'armée de Ventidius.

Octavius, quoique abandonné de ses collègues, crut pouvoir, avec ses seules forces, faire la conquête de la Sicile, et ses grands préparatifs paroissoient lui répondre du succès. Mais ses flottes furent battues, et la tempête acheva de les ruiner. Il mit alors toute sa ressource dans M. Agrippa, qui commandoit pour lui dans les Gaules. Il le rappela, il le nomma consul; il lui fit décerner le triomphe, et le chargea d'équiper une nouvelle flotte.

Il charge Agrippa de cette guerre.

Agrippa, homme sans naissance, s'étoit élevé par la faveur d'Octavius, et justifioit par ses talens, le choix de son général. Il accepta le consulat. Mais, quoiqu'il eût vaincu les Gaulois, il refusa de triompher

» bon courtisan pour se montrer en
mphe quand Octavius étoit dans l'hu-
iation.

'ompéius, fier de ses succès, prit le nom ils de Neptune, et porta le dégât sur les s de l'Italie. D'ailleurs il ne sut pas pro- r de ses avantages. Il ne tenta point de aparer d'aucune ville en terre ferme, et arut avoir armé, moins pour attaquer pour se défendre.

Pompéius ne profite pas de ses avantages.

Av. J. C. 37, de Rome 717.

Les cinq années du triumvirat expiroient, que M. Agrippa prenoit possession du sulat. Les triumvirs se continuèrent de : seule autorité. On ne leur eût pas refusé sénatus-consulte ni un plébiscite; ils laignèrent d'en faire la demande.

Les triumvirs se continuent dans le commandement.

Av. J. C. 37, de Rome 717.

Quand Octavius eut achevé ses préparatifs, il invita ses collègues à venir à son secours. Antoine, qui étoit encore à Athènes, partit avec trois cents vaisseaux, et vint mouiller à Tarente. Mais il paroissoit avoir du ressentiment contre Octavius qu'on lui avoit rendu suspect. Octavie, qui l'accompagnoit, prévint pourtant les hostilités. Médiatrice entre son mari et son frère, elle leur ménagea une entrevue à Tarente, et ils se réconci-

Octavie réconcilie Antoine et Octavius.

Av. J. C. 36, de Rome 718.

lièrent. Leur intérêt présent ne leur mettoit pas de rompre encore. Antoine méditoit une expédition contre les Par avoit besoin d'un renfort de soldats, co Octavius avoit besoin d'augmenter se ces navales. Ils se donnèrent donc mu lement des secours, et ils se séparè Antoine, qui partit pour l'Orient, l Octavie en Italie, disant qu'il ne vo pas l'exposer aux fatigues de la guerre. l le vrai, c'est qu'il ne vouloit pas l'emm en Égypte, où le rappeloit son amour Cléopatre.

Ruine et mort de Sex. Pompéius.

La guerre de Sicile recommença et la même année. Pompéius, entièrem

Av. J. C. 36, de Rome 718.

fait par Agrippa, s'enfuit en Asie, auroit trouvé un asyle, si son ambitio quiète ne lui eût pas fait encore prend armes. Il fut obligé de se rendre aux tenans d'Antoine, qui le firent périr.

Octavius dépouille Lépidus.

Lépidus avoit passé en Sicile avec forces considérables; mais il ne se pr soit de seconder son collègue que pou enlever la dépouille de Pompéius. Ce pr ne lui réussit pas. Ayant été abandonn ses troupes, il fut relégué à Circéies, o

issa le reste de ses jours dans l'obscurité. 'étoit un homme sans talens et sans con- dération. Octavius, qui s'empara de l'Afri- ue, lui laissa seulement le grand ponti- cat qui étoit inamovible.

Il commence à faire aimer son gouvernement lorsqu'Antoine se rendoit odieux et mépri- sable.

Cette année est l'époque de la grandeur Octavius. Maître de tout l'Occident, il e parut occupé qu'à faire goûter les dou- eurs de la paix. Sans être moins cruel, il evint moins sanguinaire. Il est vrai qu'il acrifia à sa vengeance ou à sa sûreté les hevaliers et les sénateurs qui avoient suivi e parti de Pompéius : mais il se fit, envers e peuple, un plan de modération qui com- nença à faire goûter son gouvernement. Cependant il n'est pas vraisemblable qu'il ût jamais pu réduire sous sa domination outes les provinces de l'empire, si Antoine n'avoit pas travaillé dès-lors à se rendre odieux et méprisable.

Av. J. C. 36, de Rome 718.

Antoine donne plusieurs pro- vinces à Cléopa- tre.

Au milieu des préparatifs de la guerre ontre les Parthes, Antoine, occupé de sa assion pour Cléopatre, fit venir cette reine a Syrie. Il lui donna toute la Phénicie, xcepté Tyr et Sidon, la Cèle-Syrie, une artie de la Judée et une partie des pays

Arabes Nabathéens, dépouillant plus princes qui étoient sous la protectio la république. Il ajouta encore à ces la cession des droits du peuple romai l'île de Chipre et sur Cyrène, ancien membremens de la monarchie d'Eg Ce sont ces libéralités qui commenc à le rendre odieux : nous verrons bi comment il se rendra méprisable.

Guerre qu'il fait aux Parthes. Son imprudence et ses pertes.

Après s'être séparé de Cléopatre, il pour l'Arménie, où étoit le rendez de ses troupes, et où régnoit Artat fils de Tigrane, alors allié des Rom La grande Médie, qui avoit Ecbatane capitale, étoit sous l'empire des Par Le reste de cette province avoit un roi ticulier, auquel Artabaze faisoit la gu et auquel les Parthes donnoient des sec Antoine regarda cette guerre comme occasion favorable à ses desseins. Il a une armée de cent mille hommes.

La saison étoit avancée. Ses troupes, guées d'une marche de trois cents lie avoient besoin de repos. On lui cons de passer l'hiver dans l'Arménie, où il voit tout préparer pour entrer dans la M

les premiers jours du printemps, et nt que les Parthes eussent rassemblé rs forces. Son amour ne put souffrir ce ai. Impatient de retourner victorieux en ypte, il marcha sur-le-champ pour as-ger Praaspa, capitale du roi des Mèdes; afin d'arriver plus tôt devant cette place, aissa en chemin ses machines de guerre ıs la garde de deux légions. Presque ssitôt ces légions furent taillées en pièces : le roi des Parthes, qui venoit au ours de Praaspa, et cet échec fut suivi la défection d'Artabaze, qui retourna ns son royaume avec toutes ses troupes. Sans machines de guerre, les Romains isoient de vains efforts contre une place rte et bien munie. Assiégés eux-mêmes ns leur camp, ils étoient exposés aux taques brusques et fréquentes d'un en-mi qu'ils ne pouvoient vaincre; car l'ar-ée des Parthes se dissipoit et reparoissoit ec la même facilité. Dans cette situa-n, Antoine eut à se reprocher son im-udence. Il lui étoit impossible de se ndre maître de Praaspa, et il lui étoit esque impossible de se retirer; mais, s'il

tardoit, la retraite devenoit tous les plus difficile.

Il leva le siège, et partit. Il traversa lieues de pays. Toujours harcelé p Parthes, il livra dix-huit combats sortit vainqueur. Il souffrit beauco la disette. Souvent même il manqua Il perdit ses bagages et vingt-quatre hommes, dont la plus grande parti par maladies; et, ayant ramené ménie son armée épuisée de fatigu fut forcé à user de dissimulation Artabaze, pour obtenir de ce roi l'avoit abandonné, l'argent et les dont il avoit besoin.

Combien les soldats lui étoient attachés.

Antoine éprouva dans cette r combien les soldats lui étoient dé Ils le consoloient : ils ne parois inquiets que pour lui ; et, plus ils roient eux-mêmes, plus ils lui noient desmarques de respect et d'att ment. Ces sentimens étoient dus à courage, à ses talens, à sa franchi à son caractère sensible et comp sant. Mais la prospérité étoit fu pour lui, parce qu'elle étouffoit ses

tus, et qu'elle donnoit un libre cours à ses vices.

Il lui falloit des succès pour faire oublier les pertes qu'il avoit faites, et qu'il ne pouvoit attribuer qu'à son imprudence. Cependant, au lieu de prendre ses quartiers d'hiver en Arménie, ce qui l'auroit mis dans une position à recommencer la guerre avec avantage, il se hâta de ramener son armée en Syrie; et dans cette marche, à travers les neiges et les glaces, il perdit encore huit mille hommes. Voilà ce qu'il sacrifioit à l'empressement de revoir Cléopatre, qui vint au devant de lui jusqu'à Sidon. Il la suivit bientôt en Égypte, où il employa plus d'une année à de nouveaux préparatifs de guerre. Il avoit de la peine à s'arracher aux charmes de cette reine.

Autres pertes qu'il fait par impatience de revoir Cléopatre.

Av. J. C. 36, de Rome 718.

Lorsque tout fut prêt, il tourna ses armes contre Artabaze, dont il feignoit d'être encore l'allié. Il lui envoya des députés pour l'engager à le venir joindre; et ce roi ayant été obligé, pour écarter tout soupçon, de se rendre dans le camp d'Antoine, fut arrêté. Alors la conquête de l'Arménie

Il fait la conquête de l'Arménie.

Av. J. C. 34, de Rome 720.

devint facile, et ce fut à quoi le triumvir borna ses exploits pour cette campagne.

Il triomphe à Alexandrie.

De retour en Egypte, il triompha dans la capitale de ce royaume, et devint par cette démarche un objet de scandale pour les Romains. C'étoit, selon eux, prostituer le triomphe, que de le transporter dans une ville étrangère, pour en donner le spectacle à une reine, et pour mettre à ses pieds les dépouilles d'un roi, auparavant allié de la république.

Part à marcher contre les Parthes; il revient en Egypte.

Av. J. C. 33, de Rome 721.

Ce général devoit donner bientôt un plus grand scandale. Il étoit revenu en Syrie dans le dessein de marcher contre les Parthes. La circonstance paroissoit pour lui d'autant plus favorable, qu'il venoit de s'assurer de l'alliance du roi des Mèdes, et que l'empire des Parthes étoit alors fort troublé. Tout-à-coup néanmoins il abandonna son projet, et il revint en Egypte pour dissiper les inquiétudes de Cléopatre, qui étoit jalouse d'Octavie, ou qui feignit de l'être.

Il refuse à [illegible] revoir [illegible]

Octavie ne cédoit point en beauté à la reine d'Égypte. Elle avoit des grâces, un caractère aimable. Elle jouissoit d'une con-

sidération méritée par ses vertus, et son mari l'avoit aimée. Elle venoit pour se rendre auprès de lui, lorsqu'en arrivant à Athènes elle reçut des lettres d'Antoine qui lui défendoit d'aller plus avant. Elle obéit, et revint à Rome.

Son amour pour Cléopatre achève de le rendre odieux et méprisable.

Antoine ne se borna pas à donner à Cléopatre cette preuve de son amour : il voulut encore la rassurer à jamais par une démarche d'éclat. Jouet d'une femme artificieuse, qui feignoit de l'aimer, il s'aveugla sur ce qu'il devoit à la république, et sur ce qu'il se devoit à lui-même; et, sacrifiant sa réputation à son amour, il se rendit méprisable aux Romains.

Il fit élever dans le gymnase deux trônes, l'un pour lui, l'autre pour Cléopatre. Là, en présence du peuple d'Alexandrie, il jura qu'il tenoit Cléopatre pour son épouse légitime. Il la déclara reine d'Égypte, de Lybie, de Chipre, de Cèle-Syrie, conjointement avec Césarion qu'il reconnut pour fils du dictateur. A deux fils qu'il avoit eus d'elle, Alexandre et Ptolémée, il distribua des royaumes : au premier, l'Arménie et la monarchie des Parthes,

dont il se proposoit la conquête; au second, la Syrie, la Phénicie et la Cilicie. Enfin il donna à l'un et à l'autre le titre de Roi des rois. Après avoir fait de pareilles dispositions, il s'inquiéta si peu de ce qu'on en penseroit à Rome, qu'il en écrivit lui-même les détails aux deux consuls, Domitius Ahénobarbus et C. Sosius.

Octavius obtient un décret, qui prive Antoine de la puissance triumvirale.

Les consuls qui s'intéressoient à lui supprimèrent ses lettres. Mais une reine épousée par un général romain, ses fils reconnus pour rois, et des provinces démembrées de l'empire, sont des choses qui ne pouvoient pas être long-temps ignorées, et qui devoient exciter l'indignation publique. Octavius, aussitôt qu'il en eut été informé, eut soin d'en instruire le sénat et le peuple; et il représenta son collègue comme un homme capable, s'il en avoit le pouvoir, d'assujettir Rome à Cléopatre, et de transporter le siège de l'empire dans la capitale de l'Égypte. La conduite d'Antoine ne donnoit que trop de fondement à ces soupçons. Les déserteurs de son parti les confirmoient; et ceux-mêmes qu'on croyoit lui être encore attachés, et ne l'avoit

Av. J. C. 32, de Rome 722.

ndonné que pour se dérober à la haine Cléopatre, contribuoient à [illegible] rendre eux et méprisable, par cela même qu'ils oient abandonné. Dans cette disposi- des esprits, il fut facile à Octavius btenir un décret qui privoit Antoine la puissance triumvirale, et la guerre résolue. Il est vrai qu'il ne la fit dé- rer qu'à Cléopatre ; mais Antoine la déclara à lui-même.

Lenteur avec laquelle Antoine se prépare à la guerre.

Octavius qui n'avoit pas fait ses prépa- ions avoit besoin de toute l'année pour achever. Il manquoit d'argent, et les positions auxquelles il étoit forcé d'a- r recours soulevoient contre lui tous peuples. Dans une telle conjoncture il craignoit rien tant que d'être attaqué. Antoine, maître des richesses de l'O- nt, pouvoit se hâter. Mais, pendant que troupes se rassembloient lentement aux irons d'Éphèse, il étoit lui-même à Sa- s où il donnoit des fêtes à Cléopatre. vint ensuite avec elle à Athènes, où, mi des jeux de toute espèce, il lui fit dre les plus grands honneurs. C'est ainsi il consumoit le temps. Il se condui-

sit avec tant de lenteur et de négligence,
Av. J. C. 31, de Rome 723. que le printemps suivant, lorsque toutes ses légions n'étoient pas encore arrivées, et que la plupart de ses vaisseaux manquoient de matelots et de rameurs, il fut au moment d'être surpris par Octavius qui partit de Brindes avec toutes ses forces.

Journée d'Actium. La journée d'Actium termina cette querelle par une bataille navale, engagée à la vue des deux armées de terre vis-à-vis
Av. J. C. 31, de Rome 723. de l'embouchure du golfe d'Ambracie. On combattoit de part et d'autre avec un égal courage, et il n'y avoit encore rien de décidé, lorsque tout-à-coup Cléopatre s'enfuit avec ses vaisseaux; et, ce qui n'est pas concevable, c'est qu'Antoine courut après elle, abandonnant ceux qui mouroient pour lui. Ses troupes se défendirent encore pendant quelques heures, et ne se rendirent que lorsque la mer, devenue grosse, ne permettoit plus de combattre. L'armée de terre, composée de dix-neuf légions, se refusoit à toutes les propositions de l'ennemi. Elle ne pouvoit se persuader que son général l'eût abandonnée; et elle s'attendoit à le voir reparoître d'un moment à

l'autre. Mais enfin, forcée de céder à la nécessité, elle prêta serment au vainqueur le septième jour après la bataille.

C'est ainsi qu'Antoine s'oublia. A la tête de son armée de terre dont il avoit éprouvé le zèle et le courage, il auroit pu se regarder comme assuré de la victoire. Par complaisance pour Cléopatre, avec des vaisseaux mal équipés et peu exercés, il attaqua une flotte qui avoit appris à manœuvrer et à combattre dans la guerre contre Pompéius; et, au milieu de l'action, il abandonne toutes ses troupes pour courir après cette reine.

Antoine est trahi par Cléopatre. Ils se tuent l'un et l'autre.

Il ne lui manquoit plus que d'en être trahi. Il le fut. Octavius, qui avoit passé en Asie, s'avançoit vers l'Égypte. Cléopatre lui fit livrer Péluse. Elle entretenoit avec lui une négociation secrète, et elle osoit espérer de s'en faire aimer. Mais elle plongea en quelque sorte dans le sein d'Antoine le poignard dont il se tua; et, après avoir fait sur Octavius l'essai de ses charmes, elle se tua elle-même pour ne pas orner un char de triomphe.

Av. J. C. 30, de Rome 724.

Octavius revint à Rome, où le sénat lui

Octavius arrive

de la modération. prodigua tous les honneurs. Il se con
sit avec la modération qu'il affectoit
Av. J. C. 29, de Rome 725. puis la défaite de Pompéius. Il usa de
mence parce qu'il lui importoit de ga
les partisans d'Antoine, et qu'il ne re
plus dans le parti républicain de têtes
fussent à redouter. Il fit des largesses
peuple; il donna des spectacles; il re
ce qui étoit dû au fisc; il récompensa
troupes avec de l'argent et avec des te
qu'il acheta. Les richesses immenses q
rapportoit d'Égypte fournirent à toutes
libéralités. A cette année commença
monarchie, qui ne finira qu'avec l'emp

Il a dû son élévation aux circonstances. César ne dut son élévation qu'à lui-mê
Octavius dut la sienne aux circonstan
et il les trouva si favorables, qu'il se
épargné bien des cruautés s'il eût eu p
de courage ou plus de talens. Il dut
soldats à l'adoption du dictateur; le
soin que la république eut de lui, à la c
duite inconsidérée d'Antoine; à Cléopât
le bonheur de n'avoir plus de concurrent
la flatterie, la réputation de grand homm

FIN DE CE VOLUME.

TABLE
DES MATIÈRES.

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De la première guerre punique, page 1.

Les conquêtes que Rome a faites l'invitent à de nouvelles conquêtes. Rome punit la perfidie d'une de ses légions qui s'étoit emparée de Rhège. Cependant elle prend la défense des Mamertins. Ap. Claudius en Sicile. Il remporte deux victoires et délivre Messine. Premiers combats des gladiateurs. Les consuls enlèvent plusieurs places aux Carthaginois. Motifs qui déterminent Hiéron à la paix. Blocus et prise d'Agrigente. Les places intérieures de la Sicile se soumettent aux Romains. Rome équipe une flotte. Le consul Cornélius est enlevé avec son escadre. Première victoire que les Romains remportent sur mer. Expédition des Romains en

Sardaigne et en Corse. Nouvelle victoire des Romains dans un combat naval. Autre victoire après laquelle ils passent en Afrique. Régulus y reste. Il force les Carthaginois à demander la paix. Propositions dures qu'il leur fait. Les Carthaginois donnent le commandement de leurs troupes à Xantippe. Xantippe défait Régulus. Les consuls remportent deux victoires. Leur flotte est ruinée par la tempête. Les Romains équipent une flotte, et prennent Palerme. Ils paroissent renoncer à l'empire de la mer. Grande victoire des Romains. Ils se refusent à la paix. Siège de Lilibée. Imprudence du consul Claudius, qui est vaincu. Sous Junius, son collègue, la flotte des Romains est abymée. Junius se rend maître d'Érix. Claudius, après avoir abdiqué, est condamné à l'amende. Les Romains sont sans flotte. Amilcar Barcas commande en Sicile. Les Romains équipent une nouvelle flotte. Création d'un second préteur. Les Romains remportent une victoire qui force les Carthaginois à demander la paix. Conditions de la paix. Pertes des Romains pendant cette guerre. Considérations sur la puissance des Romains.

CHAPITRE II.

De l'intervalle jusqu'à la seconde guerre punique, page 45.

La Sicile devient province romaine. Gouvernement de ces sortes de provinces. Guerre des mercenaires à Carthage. Carthage forcée d'abandonner

a Sardaigne aux Romains. Amilcar passe en Espagne. Guerre d'Illyrie. Paix conclue avec les Illyriens. Première alliance des Romains avec les Grecs. Rome traite avec Asdrubal. Cause de la guerre des Gaulois. Barbare superstition des Romains. Rome pouvoit armer jusqu'à soixante-dix mille hommes. Troupes qu'elle lève contre les Gaulois. Victoire des Gaulois. Rencontre singulière des deux armées des consuls. Défaite entière des Gaulois. Les Romains passent le Pô. Conduite et victoire de Flaminius. Claudius Marcellus achève la conquête de la Gaule Cisalpine. Censure de Flaminius. Guerre en Illyrie contre Démétrius de Pharos.

CHAPITRE III.

De la seconde guerre punique jusqu'à la bataille de Cannes, page 69.

Cause de la guerre. Les Romains ne secourent pas Sagonte, et Annibal s'en rend maître. Avantage qu'Annibal retire de la prise de Sagonte. Les Romains déclarent la guerre aux Carthaginois. Ils tentent inutilement de faire alliance avec les peuples d'Espagne et des Gaules. Départ d'Annibal. Mesures qu'il prend. Mesures des Romains. Annibal et P. Scipion dans les Gaules. Scipion revient en Italie, et Annibal passe les Alpes. Sur quoi Annibal fondoit le succès de son entreprise. Annibal soumet par les armes quelques peuples de la Gaule Cisalpine. Il a besoin d'une victoire pour gagner la

Bataille de la Trébie. Préparatifs des
pour la campagne suivante. Succès de C
Espagne. Conduite scandaleuse du consul
nius. Passage d'Annibal dans l'Étrurie. Sa
pour engager Flaminius à en venir aux ma
taille de Trasimène. Courses d'Annibal d
sieurs provinces d'Italie. Il semble qu'il a
s'établir dans les provinces du Nord. Q.
nommé dictateur, se propose de n'engager
action générale. Annibal ne le peut faire
de résolution. La sage lenteur de Fabius est
Ruse avec laquelle Annibal se tire d'un
pas. Succès des Romains en Espagne. Mini
néral de la cavalerie, remporte un avan
Annibal. Il partage le commandement a
bius. Il est défait. Après l'abdication du di
les deux consuls suivent le même plan. C.
tius Varro nommé consul avec L. Emilius.
envoyées en Sicile et dans la Gaule Cisalp
nibal se rend maître de la citadelle de Ca
vées que fait la République. Les armées en p
Bataille de Cannes. La défaite de Varron
l'alarme à Rome. Elle paroissoit livrer ce
aux Carthaginois. Rome se rassure. Ses re
Précautions superstitieuses et barbares. I

refuse de racheter les prisonniers. Réception qu'il fait à Varron.

CHAPITRE IV.

Jusqu'à la fin de la seconde guerre punique, page 116.

Carthage n'envoie point de secours à Annibal. Avantages des Scipions en Espagne. Consuls plébéiens l'un et l'autre pour la première fois. Circonstance où Philippe fait alliance avec Annibal. Carthage éprouve des revers par-tout. Mort d'Hiéron. Idée de son règne. Philippe arme contre les Romains. Époque de la décadence d'Annibal. Siège de Syracuse. En Espagne, les Romains soutiennent leurs succès. En Italie, ils reprennent la supériorité. Pertes qu'ils font en Espagne. Victoires de L. Marcius. Triomphe de Marcellus. Toute la Sicile sous la domination des Romains. Scipion se prépare à faire le siège de Carthagène. Il se rend maître de cette place. Il gagne l'affection des peuples. Pertes que font les Carthaginois. État d'épuisement où sont les Romains. Situation d'Annibal, lorsque son frère Asdrubal arrive en Italie. Résolution hardie de Claudius Néro. Défaite et mort d'Asdrubal. Fin de la guerre en Espagne. Magon, frère d'Annibal, maître de Gênes. Motif pour les Romains de porter la guerre en Afrique. Ce projet, que Scipion propose, trouve des oppositions. Moyens qu'emploient les Carthaginois pour empêcher Scipion de passer en Afrique. Moyens qu'emploient à Rome les ennemis de Scipion. Ce général passe en Afrique. Cen-

sure de Claudius Néro et de Livius Salinator. L'entreprise de Scipion n'est plus traversée. Il brûle les deux camps ennemis. Autres victoires des Romains. Inquiétudes des Romains, après le départ d'Annibal. Défaite d'Annibal. Traité de paix.

CHAPITRE V.

De la Macédoine et de la Grèce à la fin de la seconde guerre punique, page 147.

Il n'est pas nécessaire d'étudier en détail toutes les guerres des Romains. Brigandages des Étoliens. On arme contre eux. Cléomène, roi de Sparte, meurt en Égypte. Rois qui lui succèdent. Sage conduite de Philippe pendant la guerre sociale. Il punit des hommes qui abusoient de sa confiance. Il accorde la paix aux Étoliens pour faire la guerre aux Romains. Combien les Grecs auroient été puissans, si ce prince avoit su les réunir. Il leur devient odieux. Ennemis qu'il a tout-à-la-fois. Éducation de Philopémen. Il conserve la liberté aux Mégalopolitains. Il contribue au succès de la bataille de Sélasie. Les Achéens deviennent sous ses ordres d'excellens soldats. Victoire qu'il remporte à Mantinée. Les Romains déclarent la guerre au roi de Macédoine.

CHAPITRE VI.

De la première guerre de Macédoine et de ses suites, page 164.

Quels étoient les peuples les plus puissans. Pertes

t Philippe. Les Étoliens se déclarent contre
nduite de T. Quintius pour priver Philippe
ours de la Grèce. Succès des armes de Quin-
:s Achéens s'allient des Romains. Nabis, roi
rte, devient aussi leur allié. Les Béotiens
rcés d'entrer dans la même alliance. Quin-
ainqueur à Cinocéphale, accorde la paix à
e. Il humilie les Étoliens. Il fait croire aux
qu'ils sont libres. Cependant il les assujettit
mains. Guerre qu'il fait à Nabis. Il quitte
ce. Nabis reprend les armes. Philopémen
Sparte à la république d'Achaie.

CHAPITRE VII.

yaumes de l'Orient avant la guerre de Syrie, page 178.

nporte de connoître quelle étoit la puissance
narchies de l'Asie. Royaume de Pergame.
me de Bithynie. Royaume de Cappadoce.
me d'Égypte. Démembremens de la monar-
e Syrie sous Antiochus Soter et sous Antio-
'héos. Règne de Séleucus Callinicus. Règne
leucus Céraunus. Foiblesse des monarchies
pte et de Syrie. Ptolémée Philopator, roi
pte. Antiochus le Grand gouverné par Her-
Antiochus le Grand fait la guerre à Ptolémée
ator. Antiochus fait la paix avec l'Égypte.
s expéditions de ce monarque. Après la mort
ilopator, Antiochus et Philippe se liguent
l'Égypte. L'Égypte sous la protection des

Romains. Antiochus fait des alliances. Il porte ses armes dans l'Asie mineure et dans la Thrace.

CHAPITRE VIII.

De la guerre de Syrie, page 197.

Conseils d'Annibal au roi de Syrie. Pourquoi Antiochus ne les suit pas. Il se propose la conquête de la Grèce. Les Grecs ne lui sont pas favorables. Nouveaux conseils d'Annibal. Quartier d'hiver d'Antiochus. Il est vaincu, et il repasse en Asie. La conquête de l'Orient devient facile aux Romains. Antiochus se prépare à résister aux Romains. Il perd une bataille. L. et P. Scipion passent en Asie. Antiochus abandonne l'empire de la mer. Vaincu à Magnésie, il reçoit la loi. Traitement que le sénat fait aux alliés. Campagne du consul Manlius.

CHAPITRE IX.

Jusqu'à la seconde guerre de Macédoine, page 207.

Les Romains ôtent au roi de Syrie le droit de la guerre. La puissance des Romains en Asie est l'époque de la décadence des mœurs. Pourquoi Scipion l'Africain est accusé de péculat. Ce fut Caton qui le fit accuser. Mot de Scipion l'Africain au peuple. Tib. Gracchus impose silence à ses ennemis. Scipion l'Asiatique est condamné injustement. Caton nommé censeur, malgré les brigues de la

noblesse. Philippe comparoît devant les commissaires du sénat. Les Achéens refusent d'obéir aux commissaires. Nouveaux commissaires envoyés par le sénat. Cruauté de Philippe. Il envoie son fils à Rome pour se justifier. Les Achéens obéissent aux nouveaux commissaires. Le sénat affecte de ne prendre aucune part aux troubles du Péloponèse. Mort de trois grands généraux. Les Achéens sont trahis par Callicrate, leur député. Philippe fait mourir son fils Démétrius, et meurt.

CHAPITRE X.

De la seconde guerre de Macédoine et de ses suites, page 220.

Informé que Persée se prépare à la guerre, le sénat la lui déclare. Antiochus Épiphane succède à son frère Séleucus. Il arme contre le roi d'Égypte Ptolémée Philométor. Des autres rois qui pouvoient prendre part à la guerre de Macédoine. Des dispositions des peuples qu'on nommoit libres. Peuples de la Grèce qui se déclarent pour les Romains. Persée hésite, lorsqu'il devoit commencer la guerre. La république gouvernée pour la première fois par deux consuls plébéiens. Persée remporte une victoire dont il ne sait pas profiter. Il demande la paix. Campagnes des consuls Hostilius et Martius. Les Rhodiens croient pouvoir forcer Rome à la paix. Paul-Émile chargé de la guerre de Macédoine. Guerre d'Égypte. Persée songe à se faire des alliés. L. Anicius soumet l'Illyrie. Paul-Émile sou-

met la Macédoine. Antiochus Épiphane évacue l'Égypte. Réglemens faits dans la Macédoine et dans l'Illyrie. Traitement que Rome fait aux peuples et aux particuliers, qui ne se sont pas déclarés pour elle.

CHAPITRE XI.

Jusqu'à la ruine de Carthage, page 241.

Des monarc[illegible] Asie mineure après la ruine du royaume de Macédoine. Règne d'Antiochus Eupator. Règne de Philométor et de Phiscon. Règne de Démétrius [illegible] Conspiration qui met sur le trône de Syrie [illegible]dre Bala. Autres révolutions dans cette mona[illegible]e. Phiscon règne seul en Égypte. Il est i[illegible] l'étudier l'histoire de ces monarchies. [illegible] peuples de l'Espagne étoient difficiles à [illegible] pourquoi ils reprenoient continuellement les armes. Guerre qui a été la cause de la guerre que Viriathus a faite aux Romains. Causes de la troisième guerre punique. Perfidie des Romains. Carthage assiégée. Andriscus. Guerre en Macédoine. Les Achéens se révoltent contre un décret du sénat. Le sénat montre de la modération. Les Achéens prennent cette modération pour de la timidité. Ils sont vaincus. Ruine de Corinthe. Fin du siège de Carthage et ruine de cette ville.

LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations sur les accroissemens des Romains, page 268.

Progrès des Romains dans les six premiers siècles. Si leurs ennemis ne se sont pas réunis, ce n'est pas que le sénat ait eu pour maxime de les diviser. Le gouvernement des Romains s'est formé comme à leur insu. Leur agrandissement n'est pas l'effet d'un plan qu'ils se soient fait pour s'agrandir. Il est l'effet des usages que les circonstances ont introduits. Circonstances où l'empire de la république romaine fut le mieux affermi. Circonstances où cet empire doit s'affaiblir. Ce n'est point par politique que les Romains ont été constans dans certaines maximes. Les Romains ont été supérieurs dans l'art militaire.

CHAPITRE II.

Des effets que le luxe doit produire dans la république romaine, page 293.

Le luxe, quand il commença, fut un objet de scandale pour les Romains. Comment ils s'y accoutumèrent. Quand il s'est introduit chez eux. Il devoit faire des progrès rapides. Comment l'usage autorisa les magistrats à fouler les peuples. Avidité avec laquelle les Romains recherchent les choses

de luxe. Dans les commencemens, l'avidité eut pour objet d'enrichir le trésor public. Dans la suite les généraux furent avides pour s'enrichir eux-mêmes. Effets que cette avidité devoit produire. L'oisiveté, qui contribua à l'agrandissement de la république, devoit rendre le luxe plus pernicieux. Le luxe ruine tôt ou tard les états. Effets qu'il a produits à Rome.

CHAPITRE III.

Jusqu'au tribunat de Tibérius Gracchus, page 308.

Après avoir observé les causes de la grandeur des Romains, il reste à observer les révolutions dans les mœurs et dans le gouvernement. Conduite des Romains dans la guerre d'Espagne. Leur conduite avec Viriathus. Leur conduite avec les Numantins. Soulèvement des esclaves. Loi qui règle que les élections se feront par scrutin.

CHAPITRE IV.

Du tribunat de Tibérius Gracchus, page 319.

Circonstances où les troubles commencent sous le tribunat de Tibér. Gracchus. Motifs de Tibérius pour renouveler la loi licinia. Oppositions des riches. Adoucissemens que Tibérius apportoit à cette loi. Raisons avec lesquelles il combattoit les riches. Comment les riches se défendoient. Inconvéniens de la loi licinia. Elle passe après que Ti-

bérius a fait déposer le tribun Octavius qui s'y opposoit. Puissance de Tibérius. Il fait de nouvelles propositions qui soulèvent le sénat. Il demande à être continué dans le tribunat. Il est assommé par les sénateurs.

CHAPITRE V.

Jusqu'à la mort de Caïus Gracchus, page 329.

Aristonicus, qui se rend maître du royaume de Pergame, est fait prisonnier, et étranglé. Indignation du peuple après la mort de Tibérius. Scipion Nasica est contraint de s'exiler. Le sénat feint de consentir à l'exécution de la loi licinia. Scipion l'Africain empêche que cette loi ne soit exécutée. Devenu odieux aux triumvirs, il est assassiné. C. Gracchus s'exerce à l'éloquence. Il obtient la questure. Il est élu tribun. Lois qu'il publie. Il ôte les jugemens aux sénateurs, et il les transporte aux chevaliers. Commencement de l'ordre équestre. Pouvoir de Caïus. Il est continué dans le tribunat. Moyen employé par les sénateurs pour diminuer son crédit. Il conduit une colonie à Carthage. Son absence est nuisible. Il ne peut pas rétablir son crédit. Le consul Opimius jure la perte de Caïus. Il arme. Mort de Caïus. Les lois des Gracques sont abolies.

CHAPITRE VI.

Considérations sur les causes et sur les effets des dissentions de la république, page 347.

Origine des dissentions. Les tribuns ne devoient

pas se borner à la voie d'opposition. Motif qui faisoit agir. Moyens qu'ils avoient pour acquérir l'autorité. Préjugés qui défendoient les prérogatives des patriciens. Comment ces préjugés font place une nouvelle manière de penser. Moyens des triciens pour défendre leurs prérogatives. Comment ils avoient d'avantages dans les querelles qui s'élevoient. Comment, pendant plusieurs siècles, la vreté et l'amour de la liberté bannissoient de to les délibérations la corruption et la violence. P quoi, sous les Gracques, la violence préside délibérations publiques. Effets que cet usage produisit.

CHAPITRE VII.

De la guerre de Jugurtha, page 358.

Irruption des Cimbres et des Teutons. Commencemens de Jugurtha. Il s'empare du royaume Numidie. Prostitution du sénat et prévarication commissaires qu'il envoie en Numidie. [redacted] ses commissaires continuent à se pr[redacted] sénat déclare la guerre à Jugurtha. Prévarica du consul Calpurnius. Jugurtha comparoit dev le tribunal du peuple romain. Le sénat lui ordo de sortir de l'Italie. La guerre recommence. Mé lus la fait avec succès. Commencemens de M rius. Il supplante Métellus. Fin de la guerre. Q du livre suivant.

LIVRE DIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Marius et Sylla, page 374.

Guerres des Cimbres et des Teutons. Marius paroît la seule ressource de la république. Il défait les Teutons et les Cimbres. Il obtient un sixième consulat. Il médite la perte de Métellus. A cet effet, Saturnius, de concert avec lui, aspire au tribunat, et l'obtient par violence. Loi agraire proposée par Saturnius. Conduite de Marius. Bannissement de Métellus. Mort de Saturnius. Rappel de Métellus. Marius passe en Asie. Violences des tribuns. Abus des assemblées tumultueuses. Brigandages, suite des progrès du luxe. Comment Sylla commence à gagner la faveur du peuple. La noblesse intéressée à le mettre au-dessus de Marius. Pour ne pas obéir au peuple, le sénat est dans la nécessité d'obéir à un chef. Pourquoi les Romains deviennent jaloux des droits de cité, qu'ils accordoient facilement dans l'origine, et pourquoi les alliés commencent à rechercher ces droits. Prévarications des chevaliers dans les tribunaux. Mécontentement du peuple. Drusus, pendant son tribunat, sème des troubles. Il porte des lois en faveur du peuple. Il partage les tribunaux entre les sénateurs et les chevaliers. Les alliés se soulèvent, parce qu'ils n'obtiennent pas les droits de cité, qu'il leur avoit promis. Il est assassiné. Sa mort est suivie de troubles. République italique, ou ligue

des alliés. Peuples qui entrent dans cette ligue. Comment finit la guerre sociale, qui auroit pu être funeste à la république romaine. On crée pour les alliés huit tribus nouvelles. Marius se ligue avec le tribun Sulpicius, pour enlever à Sylla le commandement de l'armée contre Mithridate. Troubles à ce sujet. Sylla, à qui Sulpicius ôte le commandement de l'armée contre Mithridate, marche à Rome à la tête des légions. Rien ne l'arrête. Il entre dans Rome comme dans une place ennemie. Il réforme le gouvernement. La république, par sa constitution, ne peut plus avoir de règles fixes. Sylla proscrit douze sénateurs. Marius s'enfuit en Afrique. Sulpicius est tué. Pourquoi il affecte une conduite modérée. Mithridate roi de Pont. Il fait la guerre aux alliés des Romains. Il résout de la faire aux Romains mêmes. Conquêtes qu'il fait sur eux. Sylla recouvre la Grèce pendant qu'il se faisoit une révolution dans le gouvernement. Le consul Cinna, chassé de Rome, est déposé par le sénat. Il arme. Rome est presque sans défense. Marius, qui revient en Italie, se joint à Cinna. Ils assiègent Rome, qui leur ouvre ses portes. Cruauté de Marius. Décret porté contre Sylla. Mort de Marius. Son fils hérite de son pouvoir. Valérius, un consul, part pour l'Asie. Valérius est tué par Fimbria, son lieutenant. Fimbria prend le commandement de l'armée. Ses succès contre le roi de Pont. Mithridate demande la paix. Sylla lui fait la loi. Fimbria est abandonné de ses troupes, qui se donnent à Sylla. Brigandages de Sylla. Il se dispose à revenir en Italie. Cinna est tué. Les consuls

de l'année suivante sont du même parti. Arrivée de Sylla en Italie. Forces des consuls. Sylla défait le consul Norbanus. Il débauche l'armée du consul Scipion. Crassus lui amène un corps de troupes. Pompée lui en amène un autre. P. Céthégus, qu'il avoit proscrit, se joint à lui. Les consuls Marius et Carbon font alliance avec les Samnites. Sertorius passe en Espagne. Marius vaincu s'enferme dans Préneste. Sylla à Rome. Norbanus et Carbon quittent l'Italie. Télésinus, général des Samnites, menace Rome. Sylla vient au secours des Romains. Télésinus est tué dans un combat. Massacres que Sylla fait de ses ennemis. Ses proscriptions. Il fait égorger les Prénestins. Il est nommé dictateur. Comment il exerce la dictature. Changemens qu'il fait dans le gouvernement. Il abdique. Il a asservi la république, sans l'avoir projeté. Raisons de son abdication.

CHAPITRE II.

Pompée et César, page 431.

La noblesse et le peuple impuissans par eux-mêmes. Chefs du parti de la noblesse. Métellus Crassus. Pompée. Lépidus entreprend de faire casser les lois de Sylla. Sertorius en Espagne. Il y crée un sénat. Il est cher aux Lusitaniens. Métellus et Pompée contre Sertorius. Mépris de Sertorius pour Pompée. Avantages de Sertorius. Mithridate fait alliance avec lui. Sertorius assassiné. Pompée termine la guerre d'Espagne. Guerre de Spartacus. Pompée veut dérober à Crassus la gloire de l'a-

voir terminée. Pompée et Crassus sont élus consuls. Pompée et Crassus refusent de licencier leurs troupes. Crassus recherche la faveur du peuple par des largesses; Pompée par des lois agréables à la multitude. Conduite de Pompée lorsqu'il est sorti de magistrature. Guerre de Mithridate. Lucullus subjugue le Pont. Puissance de Tygrane, roi d'Arménie. Lucullus porte la guerre dans l'Arménie. Il remporte deux grandes victoires. Il prend ses quartiers d'hiver dans la Mésopotamie. On n'attendoit pas de lui de si grands succès. Soulèvement de ses troupes. Mithridate recouvre son royaume. Origine de la guerre des Pirates. Pompée nettoie les mers. Pouvoir qu'on lui donne en cette occasion. On charge Pompée de la guerre contre Mithridate, et on lui confie toutes les forces de la république. Sa dissimulation et sa jalousie. Pompée chasse Mithridate du Pont, et Tigrane se soumet. Il réduit la Syrie en province romaine. Mort de Mithridate. Pompée rétablit Hircan. Il règle les affaires du Pont. Désordres que les richesses causoient dans Rome. Catilina. Son caractère. Comment il forme un parti. Catilina brigue le consulat. Conduite de Cicéron à son égard. On refuse le consulat à Catilina, et on le donne à Cicéron. Conjuration de Catilina. Cicéron est instruit des desseins des conjurés. Précautions qu'il prend. Il n'a pas des preuves suffisantes. Crassus lui apporte des lettres anonymes. Catilina arme ouvertement. Dispositions des esprits dans cette conjoncture. Les conjurés, qui étoient restés à Rome, tentent d'engager dans leur parti les députés des Allobroges. Ces

conjurés sont arrêtés et convaincus. Le sénat les juge, et ils sont exécutés. Catilina, vaincu et tué. Cicéron regardé comme le patron de l'ordre équestre. César accusé d'avoir été complice de la conjuration de Catilina. Caractère de César. Proscrit par Sylla, il en devient plus circonspect. Il partage de bonne heure la faveur du peuple. Il veut faire revivre la faction de Marius. Il humilie le parti de Sylla. Il allioit les petites choses et les grandes qualités. Gloire de Pompée à son retour d'Asie. Sa modération. Son caractère. César propréteur en Espagne. Son plan et sa conduite. De retour en Italie, il réconcilie Crassus et Pompée. Triumvirat. Caton s'élève inutilement contre les desseins des triumvirs et contre les mœurs de son siècle. Bibulus est donné à César pour collègue dans le consulat. César consul se conduit comme un tribun factieux. Loi agraire qu'il porte au sénat. Il la fait passer dans une assemblée du peuple. Il en fait jurer l'exécution. Il dispose de tout. Bibulus est sans autorité. Murmures contre les triumvirs. Ils auroient pu gagner Cicéron. P. Clodius, ennemi de Cicéron, se ligue avec les triumvirs, et obtient le tribunat. Précautions de César avant de partir pour les Gaules. Cicéron exilé. Caton est envoyé dans l'île de Chipre. Royaumes légués au peuple romain. Exemple du trafic que les magistrats faisoient de leur pouvoir. Rappel de Cicéron. On donne à Pompée la surintendance des vivres pour cinq ans. Pompée perd de son crédit, et les deux autres triumvirs paroissent n'avoir plus besoin de lui. César, quoique absent, est tous les jours plus

fait donner le commandement des flottes à Sextus, fils de Pompée. Il fait étrangler Amatius. Dolabella, collègue d'Antoine, achève de dissiper les émeutes du peuple. Antoine obtient une garde. Il abolit la dictature. Sa puissance. Il dépouille Brutus et Cassius de leurs gouvernemens. C. Octavius ose se porter pour héritier de César. En arrivant en Italie, il se trouve à la tête d'un parti. Parti qui lui étoit contraire. Ce parti n'étoit pas aussi redoutable qu'il le paroissoit. Entrevue d'Octavius et d'Antoine. Octavius, qui veut acquitter les legs de son grand-oncle, est traversé par Antoine. La garde d'Antoine désapprouve les difficultés qu'il fait à Octavius. Elle les réconcilie. Antoine obtient la Gaule Cisalpine. Pour perdre Octavius, Antoine devoit s'unir à lui. Antoine se brouille avec Octavius. Octavius rend Antoine suspect à tous ceux qui s'intéressent à la mémoire de César. Nouvelle réconciliation peu sincère de ces deux hommes. Si Octavius n'eût pas eu Antoine pour concurrent, il seroit parvenu plus difficilement à l'empire. Brutus et Cassius quittent l'Italie. Antoine et Octavius arment. Octavius est abandonné de la plus grande partie de ses troupes. Antoine est au moment d'être abandonné des siennes. Octavius lui débauche deux légions. Assemblée du sénat où Cicéron parle contre Antoine et pour Octavius. Décret du sénat contre Octavius. Après deux combats, Antoine est forcé de passer dans la Gaule Transalpine. Bruit qui se répand contre Octavius. Il ne veut pas ruiner le parti d'Antoine. Le sénat croit la guerre finie. Pendant qu'Octavius recherche Antoine, il demande

le consulat que le sénat lui refuse. Antoine, qui avoit passé les Alpes, les repasse à la tête de dix-sept légions. Octavius est élu consul. Il poursuit les meurtriers de César. Il fait révoquer les décrets contre Lépidus. Mort de Décimus Brutus. Octavius, Antoine et Lépidus, sous le titre de triumvirs, s'arrogent toute l'autorité. Ils proscrivent leurs ennemis, leurs parens et leurs amis. Mort de Cicéron. Octavius plus cruel que ses collègues. Un décret confirme aux triumvirs la puissance qu'ils ont usurpée. La Sicile, qui obéit à Sext. Pompéius, devient l'asyle des proscrits. Le sénat confirme à Brutus et à Cassius les gouvernemens dont ils se sont emparés. Ces deux généraux rassemblent toutes leurs forces auprès de Philippes. Les triumvirs viennent camper dans la plaine de Philippes. Désavantage de leur position. Il étoit dangereux pour eux que la guerre tirât en longueur. Cassius est vaincu et se tue. Sa mort donne tout l'avantage aux triumvirs. Pourquoi Brutus se détermine à engager une seconde action. Une bataille étoit l'unique ressource des triumvirs. Brutus, qui l'ignore, est vaincu et se tue. Puissance de Sex. Pompéius. Conduite d'Octavius aux journées de Philippes. Sa cruauté. Antoine et Octavius partagent l'empire entre eux, et dépouillent Lépidus. Octavius vient à Rome. Avantages et désavantages de sa position. Causes de la guerre de Pérouse. Fin de cette guerre. Antoine se concilie l'affection des Grecs. Puissance des généraux romains en Asie. Antoine en Asie. Cléopatre vient à Tarse où il l'attendoit. Il se hâte de suivre cette reine en Égypte. Les Parthes font

une invasion dans les provinces romaines. Prêts à en venir aux mains, Antoine et Octavius sont forcés à la paix, et font un nouveau partage de l'empire. Traité de paix avec Sex. Pompéius. Antoine retourne à Athènes. Jaloux des succès de Ventidius, il passe en Asie. Il cède à Ventidius le triomphe qu'on lui décerne. Les triumvirs multiplient les magistrats. Octavius épouse Livie. Octavius et Pompéius se préparent à la guerre. Mécas passe dans le parti d'Octavius. Les flottes d'Octavius sont ruinées. Il charge Agrippa de cette guerre. Pompéius ne profite pas de ces avantages. Les triumvirs se continuent dans le commandement. Octavie réconcilie Antoine et Octavius. Ruine et mort de Sex. Pompéius. Octavius dépouille Lépidus. Il commence à faire aimer son gouvernement lorsque Antoine se rendoit odieux et méprisable. Antoine donne plusieurs provinces à Cléopatre. Guerre qu'il fait aux Parthes. Son imprudence et ses pertes. Combien les soldats lui étoient attachés. Autres pertes qu'il fait par impatience de revoir Cléopatre. Il fait la conquête de l'Arménie. Il triomphe à Alexandrie. Prêt à marcher contre les Parthes, il revient en Égypte. Il défend à Octavie de venir en Asie. Son amour pour Cléopatre achève de le rendre odieux et méprisable. Octavius obtient un décret qui prive Antoine de la puissance triumvirale. Lenteur avec laquelle Antoine se prépare à la guerre. Journée d'Actium et ses suites. Antoine est trahi par Cléopatre. Ils se tuent l'un et l'autre. Octavius affecte de la modération. Il a dû son élection aux circonstances.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

LENOX LIB
AUCTORI PRETIOS
Bancroft C
Purchased